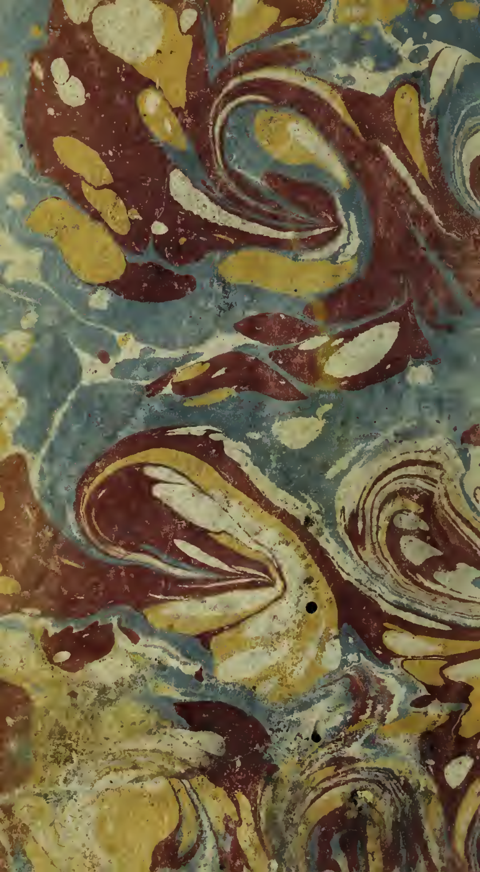






20

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE,

Où l'on voit un Portrait naïf des Mœurs de ce Siécle.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIE'ME.





A AMSTERDAM,
Chez les Fréres WETSTEIN. 1721.
AVEC PRIVILEGE.



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.



IL seroit presque inutile de mettre une Préface à la tête de ce Volume, s'il ne faloit avertir le Public que les Discours, que l'on y trouve, ont paru en *Anglois* depuis le 9. d'*Août* 1711. jusques au 19. de *Mars* 1712. ancien Stile. Cependant j'ajoûterai à cette occasion que j'en ai sauté plusieurs de ceux qu'on voit dans l'Original, parce qu'ils n'auroient aucun agrément en *François*; & divers autres, qui contiennent une Critique fine & judicieuse du celebre Poëme de

MILTON, intitulé, *Le Paradis Perdu*, parce qu'il n'a pas été, & qu'il ne sera sans doute jamais traduit en nôtre Langue. Il me semble du moins que le gros de mes Lecteurs n'aprouveroient pas qu'on les entretînt au long d'une Pièce qui leur est inconuë ; outre qu'il m'auroit été bien diciffile, pour ne pas dire au-dessus de mes forces, de rendre en vers les Citations qu'il y a dans tous ces DISCOURS, & qui mises en prose n'auroient plus la même grace, ni le sel qu'elles ont dans l'Original. Mais puisque tout le monde sait à *Londres* que l'Illustre M. *Addison*, aussi illustre membre de la Republique des Lettres, qu'habile Ministre d'Etat, est l'auteur de ces petites Pièces critiques, signées au bas d'une L, je me flate qu'il ne trouvera pas mauvais que je le découvre ici au Public, & que je lui apprenne d'ailleurs qu'il s'est caché, dans tout cet Ouvrage, sous une des lettres qui forment le Nom

de CLIO. Lors que le premier Volume de ma Traduction parut, J'aurois été un peu indiscret de le reveler; mais il y auroit aujourd'hui quelque injustice à le taire.

Pour ce qui regarde les Notes, qu'on voit au bas des pages, j'en ai mis par tout où elles m'ont paru necessaires, comme je l'avois fait dans les deux premiers Volumes. Avec tout cela, il y a des personnes très judicieuses, & au goût desquelles je défere beaucoup, qui en souhaiteroient un plus grand nombre, & qui voudroient que ces Notes fussent plus étenduës. Ils croïent même que, sans un tel secours, mes Lecteurs risquent de trouver insipides certains endroits, où il y a autant de solidité que de feu. J'avouë ingenûment que ces endroits m'ont échapé que je n'en connois presqu'aucun de cette nature qui soit exposé à ce péril; & que, si ces habiles Critiques avoient

voulu

voulu joindre quelque Exemple à leur Avis, j'en aurois profité de bon cœur. Du moins je ne croi pas qu'il aient en vûë les Noms de quelques Personnes, dont il est parlé dans ces DISCOURS, & qui sont presque tous tirez des Pièces du Théâtre *Anglois*. Par exemple, dans le LXVI. de ce Voulume, on trouve Mr. *Froth*, qui est un Lord dans la Comédie de Mr. *Congreve*, intitulée, *The Double-Dealer*, ou *le Fourbe* : On y trouve aussi le Nom de Mlle. *Prudence*, qui est un des Personnages dans une autre Comédie du même, intitulée *Love for Love*, ou *L'Amour produit l'Amour*. Il y a encore une jeune Lady, qui s'appelle *Betti Modely*, ou *Modish*, un des Personnages de la Comédie de Mr. *Cibber*, intitulée *The careless Husband*, ou *L'Epoux negligent*. Enfin, on y voit le nom d'*Indamora*, qui est un des Personnages d'*Aureng-Zeb*, Tragedie de Mr. *Driden*, dont-il est parlé dans ce même DISCOURS. Mais je n'ai

cru qu'il fut à propos de faire des Notes là-deſſus, ni d'aprendre ces minucies à mes Lecteurs, qui n'en ſeroient pas plus avancez pour cela, ni mieux en état de pénétrer le fin de ſes endroits, où je n'en vois aucun qui ne ſaute d'abord aux yeux de tout le monde. Au lieu donc de m'amuſer à cette recherche inutile, j'ai rendu par tout ces Noms *Anglois*, qui déſignent le Caractere de ceux qui les portent, par des Noms *François* qui marquent la même choſe. C'eſt ainſi que j'ai nommé *Fadon* celui qui eſt appellé *Froth*, & *Modet* celle qui a le titre de *Modely*; ce qui donne aſſez a connoître, ſi je ne me trompe que l'un eſt un vrai Fat, & l'autre une jeune Dame entêtée de la Mode.

Je ne ſaurois m'empêcher de dire ici un mot d'une *Diſcertation ſur la Poëſie* ANGLOISE, qu'on trouve dans le IX. Tom du *Journal Litteraire de la* Haye, Part. I. p. 157. *&c.* Elle me paroit très-judicieuſe,

& je

& je l'aurois citée plus d'une fois, ſi elle eut vû plûtôt le jour; mais on imprimoit la ſeiziéme Feüille de ce Volume du SPECTATEUR, lors qu'elle eſt venuë à ma connoiſſance: de ſorte que je n'y ai renvoïé mes Lecteurs qu'à la page 383. ſur le chapitre d'*Hudibras*. Je les prie donc d'y avoir recours à la page 183. où il eſt parlé du * *Diſpenſary*, ou de la *Pharmacopée* du Dr. † *Garth*, & dans tous les autres endroits ou il s'agit de quelque Poëme, ou de quelque Pièce Dramatique des Ecrivains *Anglois*. Je ne doute pas que les Curieux, s'il m'eſt permis de juger de leur goût, n'attendent, avec impatience, la ſuite de cette Diſſertation, & qu'ils n'en ſoient fort redevable à l'auteur. Il ſeroit même à ſouhaiter qu'il voulut rendre un compte exact de tous les Ouvrages des Poëtes *Anglois*, qui ont fait quelque bruit dans leur Iſle, &

* Voïez p. 175. du *Journal Litteraire*.

† Il a été fait Chevalier par le Roi *George*, dont il eſt auſſi le premier Medecin.

donner ſon jugement de chaque Pièce en particulier. Il y a bien peu d'Etrangers, ſi je ne me trompe, qui ſoient auſſi capable que lui d'executer ce deſſein dans toute ſon étenduë.

Pour revenir à ma Traduction, je ne puis voir, ſans être ému, que l'inégalité ou la foibleſſe du Stile, qu'on remarque dans quelques endroits, eſt miſe ſur mon compte & que tout ce qu'il y a de vif & d'animé tourne à l'avantage de mes Auteurs. Je ne cherche point à m'aquerir de la gloire par ce pénible travail, mais plûtôt à corriger les Hommes de leurs défauts. Si je réüſſis à cèt égard, cela me ſufit; & la Critique la plus rigide ne m'empêchera pas d'aller juſques au bout, ſi Dieu me donne vie D'ailleurs, toûjours prêt à écouter les Avis des Perſonnes intelligentes; j'ai ſuivi, dans ce Volume, le conſeil d'un de mes intimes Amis, qui a de l'eſprit & du bon goût. C'eſt lui qui m'a inſpiré de met-

de mettre, à la tête de chaque Discours, & ſur la marge, une eſpèce d'Argument, qui en déſigne le ſujet en peu de mots. Il ne croit pas du moins que la proſe ou les Vers, qui ſont au frontiſpice, le marquent d'une maniere aſſez diſtincte, & je ne doute pas que le Public ne ſoit du même avis.

TABLE DES DISCOURS

Contenus dans ce troisiéme Tome.

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE

I. DISCOURS.

Vera Gloria radices agit, atque etiam propágatur: Ficta omnia celeriter, tanquam flosculi, decidunt, nec simulatum potest quidquam esse diuturnum.

Cic. de Offic. L. II. c. 12.

La veritable Gloire jette de profondes racines, & s'augmente de jour en jour ; mais tout ce qui est déguisé ne sauroit être de longue durée, & passe aussi vite que les fleurs.

* DE toutes les Passions qui animent les Hommes, il n'y en a pas de plus ardente que l'Amour de la Gloire. Suivant que celle-ci est cultivée dans les Princes, elle est la source des plus grands biens, ou des plus grands maux. Lors que l'Education y a trop de part, leur Esprit devient plûtôt ambitieux qu'élevé : mais lors que le penchant naturel les y porte, ils sont capables de former de vastes & de nobles Desseins. Les deux plus grands Hommes qu'il y ait aujourd'hui en *Europe*, à prendre ce titre au sens du Vulgaire, sont Loüis

* PARALELLE de Loüis XIV. & d'ALEXOVITZ, Czar de *Moscovie*, sur le Chapitre de la Gloire.

LOÜIS XIV. Roi de *France* & PIERRE ALEXOVVITZ Empereur de *Russie*. Mais puis que la Reputation n'est pas toûjours fondée sur la pratique de la Vertu, je croi qu'il y aura quelque plaisir à examiner la gloire de ces deux Monarques,& à distinguer ce qu'il y a de vain, de perissable & de frivole, de ce qu'on y trouve de solide, d'une longue durée & d'important. LOÜIS fut environné dès son enfance, par des Ministres ambitieux & rusez, qui faisoient consister la plus glorieuse marque du pouvoir dans l'étenduë de la Domination, & qui confondoient mal à propos le bruit de la Renommée avec le veritable Honneur. Le jeune Monarque,Trompé ces par maximes s'entêta facilement des desirs de gloire qui lui étoient inspirés ; il crut ne pouvoir acquerir le titre de Grand & de Heros qu'en portant chez ses voisins la terreur de ses armes & quoiqu'il en pût coûter à ses sujets pour acquerir le magnifique titre de Conquerant il les plongea dans des guerres continuelles, sans examiner si elle étoient fondées sur la justice. Dès qu'il se fût livré à ses magnifiques idées que les heureux succès fortifioient de pluse nplus, il fût environné d'une troupe de flateurs qui sacrifiant à la fortune loüoient peut-être de bonne foi ce que les veritables hommes devroient avoir en horreur ; & qui du sang repandu de tous côtez dont ils devoient gemir faisoient souvent le sujet de leurs fausses adulations. Tout ce que la Cour de *France* bâtit ensuite sur ce premier Plan, vicieux en

lui-

lui-même, ne pût qu'y être conforme. L'ostentation des Richesses, la vaine pompe des Equipages, le mépris de la Pauvreté, & l'oubli de la Modestie devinrent les Vertus favorites de la Nation. Le genereux Amour d'une Femme se convertit en Galanterie pour tout le Sexe, & l'amitié entre les Hommes ne fût qu'un simple exterieur, ou un Commerce d'interêts sordides. Pendant qu'on y suivoit ces Maximes, la vaste ambition du Prince & les mœurs corrompuës des Sujets servirent de pièges, où la *France* envelopa tous ses Voisins. C'est ainsi que LOÜIS XIV. ébloüi par un faux éclat, a passé des passions de sa jeunesse à la superstition de son âge avancé. De là vient qu'il a soufert qu'on élevat des Statuës à l'honneur de ses grands Exploits, de sa Valeur, & de sa Magnanimité, & qu'on lui aplaudit au milieu d'une Cour plongée dans le luxe & la molesse.

Lors que PIERRE ALEXOVVITZ eut atteint l'âge de raison, tout Empereur qu'il étoit d'un vaste Païs, Maître absolu des biens & de la vie de ses nombreux Sujets, par la seule force de son genie, il tourna les yeux sur lui-même & fut penetré de douleur à la vûë de l'ignorance profonde & de la grossiereté brutale, où son Peuple vivoit. Resolu d'y remedier au-plûtôt, il n'envoya point d'Ambassadeurs chez la Nation *Françoise*, de qui la plûpart des autres ont emprunté la Politesse; mais il quitta lui-même son trône, pour aller apprendre le véritable chemin qui conduit à la Gloire, & s'informer de tous les Arts

utiles à la Societé, afin d'y appliquer l'industrie de ses rustiques Sujets. Les Arts méchaniques furent avec raison le premier objet de ses pénibles recherches & animé de ce glorieux dessein, il voïagea *incognito* dans les païs étrangers, où, fort au dessus de tous les petits honneurs qu'il y auroit pû recevoir, il ne pensa qu'à s'instruire des Arts de la Paix & de la Guerre. C'est ainsi que ce grand Prince, par son travail, son experience & sa valeur, s'est aquis une reputation immortelle. Les Heros de l'Antiquité n'en aprochent pas, & il n'y en a pas un seul qu'il ne ternisse. Quel autre que lui s'est jamais éloigné d'un Trône, pour aprendre à le remplir de meilleure grace? Quel autre que lui s'est jamais cru petit avec un pouvoir absolu, jusqu'à ce qu'il en eut apris le véritable usage;

Si l'on examine toutes ses démarches, on trouve que c'est une espèce de Prodige, & si l'on veut faire son Eloge, on ne sait où le commencer, ni où le finir. On pourroit dire de quelques Princes, dans un sens de Métaphore, qu'ils sont les Maîtres de leurs passions: mais on le peut dire de lui au pié de la lettre. Avec quelle bonté ne se mit-il pas lui-même dans la liste de ses Soldats, lors qu'il leva une Armée, afin qu'aucun d'eux ne prétendit le dévancer dans la carriere qu'il leur ouvroit, & qu'il vouloit fournir à leur tête? C'est ainsi que ce genereux Monarque aprit à conquerir, & à bien user de la Victoire. Il imprima la terreur dans le Combat, & il fut

fut la douceur même après la Bataille gagnée. Faudra t-il donc qu'on traite de bonne Politique les indignes artifices du *François* & que les glorieux travaux du *Moscovite* passent pour barbares ? Point du tout : la Barbarie ne connoît pas le veritable Honneur, ou met toute autre chose à sa place. Le Prince injuste est lâche & barbare ; mais il n'y a que le bon Prince qui soit courageux & poli.

Quoique les Hommes s'entêtent de tout ce qui leur plaît par leur imagination corrompuë, la Verité gardera toûjours son poste ; & puis que la Gloire n'est que l'ombre de la Vertu, la premiere ne peut que disparoître en l'absence de celle-ci. Mais avec quel soin n'en doit-on pas conserver les justes idées, & quelle industrie ne devrions-nous pas emploïer pour nourrir le moindre penchant qui nous y porte ? Ce jeune Ecôlier de *Westmunster*, qui dit l'autre jour qu'il ne pouvoit ni dormir ni joüer à cause des Drapeaux & des Etendards qui sont apendus dans la Salle de cette Abaïe, meriteroit de ne recevoir plus un coup de ferule.

Voïons à présent quelle est l'idée que l'Orateur *Romain* nous donne de la veritable Gloire. * *Nous en joüissons*, dit-il, *si le Peuple nous aime, s'il a de la confiance en nous, & si touché d'une certaine admiration*

* Summa igitur & perfecta gloria constat ex his tribus : si diligit multitudo ; si fidem habet ; si cum admiratione quadam honore dignos putat. *De Offic.* Lib. II. chap. 9.

il nous croit dignes de toute ſorte d'honneur. C'eſt ce qui s'accordoit avec l'état d'une République; mais,pour s'en former une juſte idée ſous nôtre Gouvernement, il faudroit joindre à tous ces avantages une certaine indifférence & un dégoût general pour toute autre choſe que pour la faveur du Prince. Il me ſemble que nôtre Heros devroit joüir de grandes richeſſes, d'un pouvoir fort étendu, de beaucoup d'honneur, du commandement des Armées, & d'une gloire ſolide; mais les richeſſes, le pouvoir, l'honneur, le commandement & la gloire ne devroient avoir aucun charme pour lui, s'il n'y joignoit l'amour de ſon Prince. Selon moi, il devroit être populaire parce qu'il ſeroit Favori, & devenir Favori parce qu'il ſeroit populaire. Si je ne craignois de pouſſer le Caractère un peu trop loin, & de le rendre chimerique, je voudrois qu'il eût une Souveraineté au dehors; & qu'il ne l'eſtimât qu'un vain titre ſans les doux regards de ſon Prince. Un tel Homme ne ſubſiſte qu'en idée, & s'il poſſedoit les plus hauts Emplois ſans donner aucune jalouſie, il ne manqueroit pas d'être comblé de gloire ſans aucun riſque de tomber jamais en diſgrace. Son élevation & ſon deſintéreſſement rendroient ſa gloire immortelle.

Il faut que je m'arrête ici pour ne pas choquer certains Eſprits qu'il y a dans le Monde; mais ſi ces Rapſodies pouvoient ſe garantir du ſort attaché à tout ce qui eſt commun & de peu de valeur, je dirois que ces

foibles images de la Gloire ont été tracées dans le Mois d'*Août* de cette année 1711. lors que le Duc de *Marlborugh* fit cette mémorable marche, qui lui servit à prendre les Lignes des *François* sans éfusion de sang.

T

II DISCOURS.

Quicquid delirant Reges, plectuntur Archivi.
HOR. L. I. Ep. II. 14.

Quelques folies que fassent les Rois, leurs Sujets en portent la peine.

* La Lettre suivante est si pleine de passion & de figures outrées que j'ai de la peine à la donner au Public mais comme elle pourroit peut-être servir à corriger les mœurs de quelque ambitieux je ne laisserai pas de la produire telle que je l'ay reçûë.

Mr. le Spectateur.

« Entre les différens sujets dont vous avez parlé, je souhaiterois qu'il vous fût venu dans l'esprit de reflechir sur la vanité des Conquêtes. Ce dernier mot nous rapelle d'abord le Roi de *France*, qui a passé pour le plus grand Conquerant de nôtre siècle, jusqu'à ce que les Armées de sa Majesté lui eussent enlevé plusieurs mor-

* Lettre sur le peu de fruit que Loüis XIV. a retiré de ses Conquêtes.

„ morceaux de ce qu'il possedoit, & pres-
„ que ravi tout le fruit de ses anciennes
„ Victoires, Pour moi, s'il falloit que je le
„ dépeignisse au naturel, je ne remonterois
„ pas plus haut qu'à la Paix de *Risvvick*, tout
„ juste à la fin de ses triomphes, & avant
„ le revers de sa fortune ; quoi qu'à prendre
„ cette époque, il me semble qu'alors même
„ son Ambition lui avoit été inutile, aussi
„ bien qu'à ses sujets.

„ A son égard, il est certain qu'il n'a pû
„ rien gagner par ses Conquêtes, si elles
„ ne lui ont produit un plus grand nom-
„ bre de Sujets, plus de richesses ou plus
„ de pouvoir. Quoi qu'il en soit, j'abandon-
„ ne à vôtre examen ce que j'ai medité sur
„ ces trois Chefs.

„ Pour ce qui regarde l'augmentation
„ des Sujets, tout ce qu'il en avoit aquis,
„ lors que devenu Majeur il prit le Gou-
„ vernement en main, se reduisoit à ceux
„ qu'il s'étoit soumis par la voie des ar-
„ mes, & dont la Paix lui confirma la joüis-
„ sance, alors il n'avoit subjugué que le tiers
„ de la *Flandre*, & de cette maniere il ne
„ possedoit que le tiers des Habitans de cette
„ Province.

„ Il y a cent ans ou environ, qu'après
„ un calcul exact de tout le Peuple de ce
„ Païs, on trouva qu'il n'alloit qu'à 750000.
„ Ames. Si l'on pense aux ravages qu'il a
„ soufert par des Guerres, presque conti-
„ nuelles, aux nombreuses Armées qui y
„ ont presque toûjours vécu a discretion,
„ &

& au déchet du Commerce par la retrai- «
te de ses Habitants qui ne s'y croïoient «
pas en sûreté, on ne s'imaginera pas sans «
doute que leur nombre ait pû augmenter «
depuis ce tems-là : de sorte qu'avec le «
tiers de cette Province, nôtre grand Mo- «
narque ne peut avoir gagné que 250000. «
nouveaux Sujets, quand même on supo- «
seroit qu'ils y ont tous resté, charmez «
d'obéïr à leur nouveau Maître. »

La fertilité de ce Païs, sa situation «
avantageuse pour le Commerce, les «
moyens qu'il a d'entretenir un grand nom- «
bres d'Habitans, & les puissantes Armées «
qu'il a nourries, rendent fort croyable «
que les deux autres tiers de cette Pro- «
vince égalent toutes les autres Conquê- «
tes de LOÜIS XIV. Cela posé, il ne «
peut avoir gagné en tout que 750000. «
nouveaux Sujets, Hommes, Femmes & «
Enfans, sur tout si l'on en déduit ceux «
qui ont secoué le joug, pour aller vi- «
vre sous la domination de leurs anciens «
Maîtres. «

Il faut à présent balancer la Perte «
avec le Profit, & voir quel nombre d'an- «
ciens Sujets il lui en a coûté pour aque- «
rir le nouveaux. Il me semble qu'il n'a «
jamais eu guère moins de 200000 Hom- «
mes en Campagne, sans les Garnisons, «
& que, suivant le calcul ordinaire, à «
peine il reste, à la fin d'une Campagne, «
les quatre quints d'une Armée, quoiqu'il «
n'y ait eu ni Siege ni Bataille. Ses diffé- «
ren-

„ rentes Guerres, jusques à la Paix de *Rys-*
„ *vuik*, ont duré environ 20. ans; & si l'on
„ multiplie les 40000 Hommes de sa perte
„ annuelle, ou du quint de ses Armées,
„ par 20. on trouvera qu'il ne sauroit avoir
„ perdu moins de 800000 de ses anciens
„ Sujets, tous gens robustes & vigoureux;
„ ce qui surpasse le nombre de ceux qu'il
„ peut avoir aquis.

„ Mais sa perte n'en demeure pas dans
„ ces bornes: Il semble que la Providence
„ ait partagé tout le Genre Humain entre
„ les deux Sexes, afin que chaque Femme
„ puisse avoir son Mari, & qu'ils contri-
„ buent également l'un & l'autre à la pro-
„ pagation de leur Espèce. Il s'ensuit de-
„ là, que, pour tous les Hommes qui ont
„ péri, autant de Femmes ont resté seu-
„ les, & la Charité nous oblige à croire
„ quelles n'ont pas rendu tout le service
„ dont elles étoient capables dans leur Ge-
„ neration. Il ne se peut que, dans une si
„ longue suite d'années, plusieurs d'entre
„ elles ne soient mortes sans avoir tâté du
„ Mariage, & que les autres mariées trop
„ tard n'ayent fini leurs jours sans laisser
„ aucune posterité après elles. Par ce cal-
„ cul Louis XIV. ne doit pas seule-
„ ment avoir perdu 800000 Sujets, mais
„ le double de ce nombre, & tout le fruit
„ qu'on en pouvoit raisonnablement aten-
„ dre.

„ On dit que, dans la Guerre préce-
„ dente, son Royaume fut exposé à une
„ rude

rude Famine qui enleva deux Millions “
d'ames. J'ai de la peine à le croire ; mais “
quand la perte ne feroit allée qu'à un cin- “
quiéme de ce nombre, elle eft toûjours “
fort confiderable. D'ailleurs on ne doit “
pas s'étonner que ce fleau attaque un “
Païs, oú l'on deftine à l'ufage du Prince “
une fi grande partie de la fubftance du “
Peuple, que celui-ci ne fauroit avoir de- “
quoi remedier à de tels accidens ! où l'on “
prend tant d'Hommes de la Charruë pour “
fervir le Roi dans fes Armées, & où les “
terres font abandonnées, en divers endroits “
à la culture des Femmes & des Enfans, En “
un mot, quelque perte qu'il effuïât alors, “
elle doit être mife fur le compte de fon “
Ambition. “

La ruïne ou l'éxil de trois ou 400000. de “
fes Sujets Reformez vient de la même “
fource : Il ne pouvoit jamais en faire fi “
peu de cas, que pour leurrer la bigoterie “
de la Nation *Efpagnole*. “

Quelle induftrie y auroit-il dans un “
Païs, où la joüiffance de tout ce que “
l'on a eft incertaine ? Quel Sujet enfé- “
menceroit fes terres, afin que le Prince “
en pût recueillir toute la moiffon ? L'é- “
pargne & la frugalité doivent être incon- “
nuës à un tel Peuple ; car où eft l'Hom- “
me qui s'avifât d'épargner aujourd'hui ce “
qu'il rifque de perdre demain ? Quel en- “
couragement y trouve-t'on pour le Ma- “
riage ? Où eft l'Homme qui penfe à met- “
tre des Enfans au Monde fans être affû- “
 ré- “

„ ré d'avoir de quoi les habiller, ou même „ les nourir? C'est ainsi que Loüis XIV. „ a diminué le nombre de ses Sujets, Par „ le meurtre, le carnage & une ambition „ fatale: Il a même prévenu leur naissance, „ & détruit la Posterité autant qu'il en a eu „ le pouvoir.

„ Est-ce donc là ce grand Loüis, cet „ invincible Monarque? Est-ce là cet *Hom-* „ *me immortel, ce tout-puissant*, comme „ ses lâches Adulateurs l'ont nommé? Est- „ ce là ce Heros si fameux par ses Conquê- „ tes? Pour chaque nouveau Sujet qu'il a „ mis sous le joug n'en a-t-il pas perdu „ trois de son ancien Domaine? Ses Trou- „ pes ne sont-elles pas moins nombreuses, „ plus mal nourrie, vêtuës & païées, qu'el- „ les ne l'étoient autrefois, quoi qu'il soit „ reduit à faire de plus grands éforts que „ jamais? D'où peut venir tout ce change- „ ment, si ce n'est de ce que ses Revenus „ ont beaucoup diminué, & que ses Sujets, „ plus pauvres, ou en plus petit nombre, „ sont hors d'état de païer les taxes dont on „ les accable?

„ Bien lui a valu d'avoir trouvé le „ secret de gagner un Roïaume? s'il eût „ poursuivi ses Conquêtes sur l'ancien pié, „ sa ruine étoit infaillible, & il y a long- „ tems qu'elle seroit arrivée. Ceci „ me rapelle un bon mot du Roi „ *Pyrrhus*, qui, après avoir battu les „ *Romains* pour la seconde fois, répon- „ dit à ses Genereaux, qui l'en felici- „ toient?

toient, † *Vous avez raison; mais une autre Victoire comme celle ci sufiroit pour me ruiner.* Je finirai par un trait d'Histoire, aussi remarquable qu'il est connu, à l'égard de ce même Prince que l'Ambition dominoit. Lors qu'il eut témoigné l'envie demesurée qu'il avoit d'ataquer les *Romains*, son principal Ministre *Cyneas* lui demanda quel but il se proposoit dans cette guerre? Je veux, dit-il, soumettre les *Romains* & toute l'*Italie* à mon obéïssance. Que ferez vous ensuite, repliqua *Cyneas*? Je passerai en *Sicile*, ajoûta *Pyrrhus*, & tous ces Insulaires deviendront mes Sujets. Quelle sera vôtre nouvelle tentative, dit le Ministre? J'irai conquerir *Carthage*, reprit le Roy, & je me rendrai Maître de toute l'*Afrique*. Mais quelle sera la fin, insista le premier, de toutes vos Expeditions? Alors, conclut le Prince, nous-nous tranquiliserons, & nous-nous divertirons le reste de nos jours à boire d'excellent Vin. Quoi, repliqua *Cyneas*, en aurions-nous de meilleur que celui que nous buvons aujourd'hui, & n'en avons-nous pas autant qu'il nous en faut?

La débauche & les excès ne convien-nent

† AUREL. VICTOR de Viris illustr C. XXXV. 5 exprime cette réponse en ces termes: *Quid mihi cum tali victoria, ubi exercitûs robur amittam?* & OROSIUS en ceux-ci: *Næ ego si iterum eodem modo vicero, sine ullo milite revertar.*

nent point au Caractére des Princes, mais si " *Pirrhus* & *Loüis* s'y étoient abandonnez " comme *Vitellius* ils auroient fait moins " de mal à leurs propres Sujets. Je suis *&c.* "

* Philarithmus.

T

* Ce mot *Grec* signifie, *celui qui aime l'Arithmetique* & le Calcul.

III. DISCOURS.

Vincet amor Patriæ. ——— ———

Virg. Æneïd. VI. 823.

L'amour de la Patrie l'emportera.

¶ L'Ambition des Princes leur est souvent funeste à eux-mêmes, aussi-bien qu'à leurs Sujets. On n'en sauroit douter à l'égard de ceux qui échoüent dans leurs Entreprises militaires ; mais cela n'est que trop vrai à l'égard même de ceux qu'on célèbre pour leurs glorieux Exploits. Si l'on examinoit de près leur conduite, & si l'on faisoit un juste calcul de la perte & du profit, qui leur revient de toutes leurs Guerres, on ne trouveroit pas toûjours que les Conquêtes les défraïent de la dépense.

Occupé l'autre jour à parcourir les Lettres de mes Correspondans, celles de *Philarithmus* me fournit cette idée, & me donna

¶ La richesse d'un Païs consiste plûtôt dans le nombre des Habitans & le Commerce, que dans l'étenduë des terres.

na du goût pour la Science du Calcul politique, dont l'utilité ne se borne pas au simple amusement de l'Esprit. Il tâche d'y prouver que LOUÏS XIV. avec toutes ses aquisitions, n'a pas augmenté le nombre de ses Sujets, ou plûtôt que pour un de nouvelle date, il en a perdu trois de son ancien Domaine : S'il calcule juste, il faut que LOUIS soit bien apauvri par son Ambition.

Le Prince, qui a l'interêt du Public en vuë, est Maître, pour ainsi dire, de la bourse de tous ses Sujets ; & par conséquent ses richesses augmentent ou diminuent à proportion du nombre & des richesses de son Peuple. Si la Guerre, ou la Peste, pour en venir à un Exemple, détruisoit tous les Habitans de cette grande Métropole, (ce qu'à Dieu ne plaise !) il faudroit que la Reine perdit une bonne partie de ses Revenus, ou que du moins le fardeau, qui étoit à la charge de la Ville, aggravât celui de ses autres Sujets. Peut-être que ces Habitans ne font pas plus du dixième de tous ceux du Royaume ; mais comme ils sont mieux nourris, vêtus & logez que les autres, il y a grande apparence que les Impôts, ou les Taxes, qu'ils païent, font le cinquiéme de tout le Revenu de la Couronne. Ce n'est pas tout, la Ville consume une bonne partie de toutes les Denrées du Païs, & si elle fournit une telle proportion de la rente, ou de la valeur annuelle des terres qu'il y a, elle est aussi la cause de ce qu'on paie une telle proportion de taxes sur ces mêmes terres.

res. D'où je conclus que la perte de ces Habitans ne pourroit qu'être sensible au Prince, & onereuse à toute la Nation.

D'un autre côté si, par quelque voie extraordinaire, Dieu vouloit repeupler la Ville du même nombre d'habitans aussi riches & industrieux que les premiers, je ne doute pas que les droits de † l'*Excise*, de la Doüane & sur le loïer des Maisons n'aportassent le même revenu à la Couronne qu'elle auroit perdu dans le premier Cas. D'abord aussi que la consommation des Vivres s'y rétabliroit, toutes les terres, sur tout celles du voisinage, ne manqueroient pas de revenir à leur ancien prix, & de païer les mêmes taxes qu'elles avoient fourni au Public. Le gain dans ce dernier Cas ne seroit pas moins sensible que la perte l'étoit dans l'autre.

Tous les impôts, qu'on met sur le Peuple en general, se levent sur les Particuliers. Il ne seroit donc pas inutile d'examiner ce qui est païé par les moindres de tous les Sujets, ou à leur occasion, pour découvrir ensuite ce que chacun d'eux peut valoir au Prince.

Pour moi, je croirois que les sept huitièmes du Peuple n'ont aucun Bien-fonds ni Capital; qu'ils sont obligez de vivre du jour à la journée par le travail de leurs mains; qu'il

† Ce mot *Anglois* signifie l'Impôt qu'on met sur la Biere, & toute autre Boisson.

qu'il y en a sept Millions de cet ordre dans toute l'Isle de la *Grande-Bretagne*, & qu'ils consument du moins les trois quarts de toutes les Denrées du Païs. Si cela est, les Sujets, qui n'ont ni Fonds ni Capital, païent les trois quarts du revenu de la Nation, & par consequent ils donnent le moïen à ceux qui joüissent des terres de payer les trois quarts de leurs taxes. Si l'on partage ensuite ces trois quarts de la taxe sur les terres entre sept Millions d'Hommes, on trouvera que chacun d'eux en païe plus de trois ¶ Chelins. De sorte que le plus miserable de tous les Sujets vaut du moins trente six sols au Prince toutes les années.

D'ailleurs il semble que les sept huitiémes de toute la Nation devroient païer les deux tiers du revenu de la Doüane & de l'Accise pour tout ce qu'ils consument. A partager encore cette Somme entre les sept Millions d'Ames, cela monteroit à plus de sept Chelins par tête ; c'est à dire qu'avec les trois de l'Article précedent, le moindre Sujet vaut tous les ans au Prince plus de dix Chelins, & qu'ainsi, par la perte de chaque ancien Sujet, ou l'aquisition d'un nouveau, la Reine perd ou gagne cette Somme.

Engagé dans tout ce Calcul politique, & satisfait des idées qui me vinrent là-dessus, je voulois écrire une Lettre d'Avis à un Mem-

¶ Un Chelin ou *Shilling*, comme on l'écrit en *Anglois*, vaut 12. sols. monnoye d'*Angleterre*.

Membre du Parlement, pour l'exhorter à laisser une entiere liberté de Commerce dans toutes nos Villes, à ne mettre plus aucune distinction entre les Naturels du Païs & les Etrangers, à revoquer nos Loix qui fixent les devoirs des Paroissiens, & à lever tous les autres obstacles qui empêchent l'accroissement du Peuple. Mais aussi-tôt que je me rapellai avec quel flux d'une Eloquence inimitable quelques-uns de mes Compatriotes avoient exaggeré le malheur qu'il y a de vendre pour un Chelin le Droit hereditaire des *Anglois*, de gâter la pûreté de leur sang par des mêlanges étrangers, d'introduire la confusion des langues & des Religions, & de souffrir que les Etrangers enlevent le pain de la bouche de nos Artisans, je n'eus plus mot à dire, j'abandonnai mon Projet, & je laisse ma Patrie dans son état naturel, croître & fleurir par la voie ordinaire de la generation.

Comme j'ai toûjours à cœur l'interêt du public, je ne cesse de former des Plans qui tendent à ce but; & je puis dire sans vanité que j'en ai tracé quelques-uns aussi bien imaginez qu'aucun des plus fameux Châteaux en l'air qu'on ait jamais bâti. Quoi qu'il en soit, je n'eus pas plûtôt renoncé à mon dernier Projet, qu'il me roula dans l'esprit divers moïens pour secher des Marais, opposer des digues à la Mer, & joindre de nouvelles terres à ma Patrie, puisqu'on ne croïoit pas lui pouvoir donner de nouveaux Habitans. J'examinai là-dessus quel avantage il en reviendroit au Prince.

Suposé donc que la même Puissance infinie, qui a crée le Monde, tirât aujourd'hui du sein de l'Ocean, & joignit à la *Grande-Bretagne* une égale étenduë de terres, avec la même quantité de Maisons, de Grain, de Bétail, & de toutes les autres nécessitez ou commoditez de la Vie, sans y placer ni Hommes, ni Femmes, ni Enfans, j'ai de la peine à croire que ceci pût augmenter les richesses du Peuple, ou les revenus du Prince: Car puisque les Maisons qu'il y a déja sufisent pour loger tous ses Habitans, si quelcun d'eux se transplantoit dans le nouveau Quartier de l'Isle, l'augmentation du loïer dans celui-ci produiroit du moins une égale diminution dans l'autre. Pour le Grain & le Bêtail, nous en avons une telle abondance, que nous encourageons nos Voisins à nous décharger d'une partie du premier, & que nous ne souffrons pas que nos Compatriotes nous aportent de l'autre. A l'égard du reste de nos Denrées ou de nos Manufactures, nous en avons tout ce qu'il nous en faut pour nôtre débit. Mais si l'on fournissoit le double de tout ceci aux Acheteurs, les Vendeurs s'estimeroient heureux d'en pouvoir obtenir la moitié du prix ordinaire; & ceux qui possédent les terres ou les maisons seroient obligez de se borner à la moitié de leur rente annuelle: De sorte que, par une si grande addition à nôtre Isle, les revenus des Particuliers & du Public n'en augmenteroient pas davantage.

Bien loin de là, je croirois plûtôt qu'ils di-

diminueroient beaucoup. En voici la raison : Tous les Fruits, qui rendent un Païs riche & abondant, sont périssables de leur nature, & la plûpart doivent être emploïez dans l'espace d'une année depuis leur recolte, ou demeurer inutiles ; de sorte que les Proprietaires sont obligez de s'en de faire à tout prix, plûtôt que de les voir périr entre leurs mains, & que la perte d'un seul dixiéme de ces Fruits sujets à se corrompre les reduiroit à la moitié de la valeur. C'est pour cela sans doute que nos Voisins, qui ont tout le commerce des Epices, & qui savent la quantité qu'il en faut en *Europe*, détruisent tout le reste & ce qu'il y en a de superflu. On devroit ainsi juger que le Produit annuel du double de ce qui se consume, ne peut qu'en reduire le prix à un huitiéme de ce qu'il est aujourd'hui, & que cette Isle nouvellement agrandie ne raporteroit au Prince que le quatriéme de son Revenu.

On remarque d'ordinaire, que dans les Païs les plus fertiles on y vit le plus mal, & qu'a l'exemple de l'Ane, dont jai parlé dans † un de mes DISCOURS, le Peuple y meurt presque de faim au milieu de l'abondance qui l'environne. Il est certain que les Pauvres, qui font le gros d'une Nation, ne travaillent que pour vivre, & si deux jours leur suffisent pour gagner dequoi se nourrir miserablement toute la semaine, on au-

† C'est le LIX. du II. tome. P. 272.

auroit de la peine à les engager au travail les autres quatre jours : Mais alors le salaire de deux jours ne peut guère bien les mettre en état de contribuer à la dépense du Public

Le Paradoxe d'*Hesiode*, qui dit que * *la moitié vaut plus que le tout*, vient ici fort à propos. En effet il n'y a rien de plus vrai dans le Calcul politique, puisque le même nombre de gens, avec une certaine étenduë de Païs, seroit en beaucoup meilleur état, que s'il en possedoit le double. Ainsi je commence à croire que le Chevalier *Guillaume Petty* n'avançoit rien d'absurde, lors qu'il disoit que, si tous les Païs montagneux d'*Ecosse* & tout le Roïaume d'*Irlande* étoient engloutis dans la mer pourvû que les Habitans en fussent transportez sur les terres basses de la *Grande Bretagne*, le Souverain & le peuple s'enrichiroient par là quand même ils les dedommageroient de toute leur perte.

Si le Peuple seul fait la richesse d'un Païs. un Homme qui a dix Enfans est plus utile à sa Patrie que celui qui l'augmente de dix-mille Arpens de terre. On ne sauroit nier que Loüis XIV. n'ait joint de vastes

Etats

* πλέον ἥμισυ παντός. Le mot πλέον n'est pas d'*Hesiode*, mais de *Platon*. Le proverbe étoit Ἀρχὴ ἥμισυ παντός, c'est-à-dire qu'*on a fait la moitié de l'ouvrage quand on l'a bien commencé*, & l'addition de πλέον signifie qu'*on en a fait plus de la moitié* Mais nôtre Auteur *Anglois* l'a pris ici dens un autre sens, pour l'accommoder à son but. Voïez *Erasme* sur l'Adage, *Principium dimidium totius.*

Etats à son ancien Domaine ; mais si *Philarithmus* accuse juste, & que ce Prince n'ait pas autant de Sujets qu'il en avoit autrefois, il est aisé de voir pourquoi ses Armées ne sont plus si nombreuses, ni si bien nourries, vêtuës & payées qu'elles l'ont été. Il n'y a rien de plus clair, LOUIS doit s'être apauvri, non seulement par la perte de ses Sujets, mais aussi par ses nouvelles Aquisitions.

T.

IV. DISCOURS.

Γυναικὸς οὐδὲ χρῆμ' ἀνὴρ ληΐζεται
Ἐσθλῆς ἄμεινον οὐδὲ ῥίγιον κακῆς.

SIMONID.

Un homme ne sauroit posseder rien de meilleur qu'une bonne Femme, ni de pire qu'une méchante.

¶ IL n'y a point d'Auteurs que je lise avec plus de satisfaction que ceux qui représentent la Nature Humaine sous diférentes vûës, & qui décrivent la diversité des mœurs qui étoient en vogue dans les siécles dont ils parlent. Un Lecteur ne sauroit avoir un entretien plus agreable, que celui de comparer les Vertus & les Vices de son tems avec les Vices, & les Vertus qui

¶ Les différens Caractères des Femmes, suivant les idées du Poëte *Simonide*.

qui regnoient du tems de ses Ancêtres & de former dans son Esprit un Parallèle entre son Caractère particulier & celui de ses Contemporains, ou de ceux qui l'ont précédé. La considération du Genre Humain, sous ces differentes couleurs, peut nous inspirer de la honte & du rebut pour quelque Vice, ou nous animer à la pratique d'une certaine Vertu; elle peut nous rendre contens ou mal satisfaits de nous-mêmes dans les Points les plus essentiels de la Vie, nous dépoüiller de nos préjugez, & donner de l'étenduë à la petitesse de nos Esprits, qui nous porte à avoir méchante opinion de ceux qui diferent de nous.

Si nous tournons les yeux sur les coutumes & les manieres des siècles les plus reculez, nous voyons la Nature Humaine dans sa premiere simplicité: mais plus nous aprochons du nôtre, plus elle se cache sous l'envelope de l'Artifice & du Rafinement; plus elle se polit & s'éloigne peu a peu de son premier état, jusqu'à ce qu'enfin elle se perd sous les formalitez & les ceremonies, ou ce qu'il nous plait d'apeller une belle Education. Vous n'avez qu'a lire ce que les plus anciens Auteurs, sacrez ou profanes, nous on dit du caractère des Hommes & des Femmes, & il vous semblera que vous lisez l'histoire d'une autre espèce de Créatures.

Entre les Ecrivains de l'Antiquité, il n'y en a point qui nous instruisent plus ouvertement des Mœurs de leurs diférens siécles,

ces que ceux qui se sont attachez à la Satire, de quelque couleur qu'ils l'ayent revêtuë. En effet, il n'y en a pas d'autres, dont le but aille si droit à examiner la conduite des Hommes, & à mettre leurs defauts dans un si grand jour.

Simonide, fameux Poëte de son tems, est l'Auteur, si je ne me trompe, de la plus ancienne Satire que nous aïons, & même, à ce que disent quelques-uns, de la premiere qui ait jamais paru. Ce Poëte florissoit environ quatre cens années après le Siege de *Troïe* & son Style est une preuve de la simplicité, ou plûtôt de la grossiereté du siècle où il vivoit. J'ai déja remarqué, dans * un de mes Discours précedens, que la Régle d'observer ce que les *François* apellent *bienséance*, lorsqu'il s'agit d'une Allusion, est de nouvelle date; & que les anciens, pourvû qu'il y eut quelque raport éloigné dans leurs Similitudes, ne s'embarrassoient guère de la bienséance ou du décorum. La Satire en vers ïambiques de *Simonide*, dont je veux entretenir ici mes Lecteurs, est un bon Exemple de ce que j'ai avancé autrefois à cette occasion. Les Femmes en sont le Sujet Il y décrit tous leurs Caractères, qu'il fait dépendre d'une suposition chimerique bâtie sur le Dogme de la préexistence des Ames. Il nous y enseigne que les Dieux formerent les Ames du Sexe Feminin de ces premieres

* Voïez Tome II. p. 224.

res semences ou principes qui composent les différentes sortes d'Animaux & d'Elemens; & que leurs bonnes ou mauvaises qualitez viennent de ce que tels ou tels principes dominent dans leur constitution. Si nôtre Langue ne soufre pas que je traduise mot pour mot cet Auteur; du moins je l'ai rendu assez fidélement, pour n'y avoir rien ajouté de mon crû, & avoir exprimé toutes ses pensées. J'ai déja insinué qu'il est un peu grossier: Je dirai de plus ici que ses traits satiriques ne tombent que sur quelques Femmes du plus bas étage, & non pas sur celles qui sont polies par une bonne Education, qui n'étoit pas si commune du tems de nôtre Poëte. Quoi qu'il en soit, voici ses Vers reduits en prose.

Au commencement Dieu créa les Ames du beau Sexe, dans un état separé de leurs Corps, & les tira de différentes matieres.

Il en forma les unes de ces ingrédiens qui entrent dans la composition du Pourceau. Une Femme de cet ordre est une Salope dans sa Maison, & une Goulue à sa Table. Elle est malpropre dans ses habits & dans sa personne, & la Maison, qu'elle occupe, a tout l'air d'une Ecurie.

Il tira une seconde sorte d'Ames Feminines des materiaux qui servent à former le Renard. La Femme, qui en est pourvuë, a de l'esprit & du discernement; elle connoit le bien & le mal, & rien n'échape à sa penétration. Dans cette Classe de Femmes, il y

en a quelques-unes qui ont de la vertu, & d'autres qui sont vicieuses.

La troisiéme sorte de ces Ames fut prise des particules Canines, & les Femmes, qui la reçoivent, sont celles que nous apellons communément des Grondeuses; *c'est-à-dire qu'elles imitent ces Animaux, desquels elle est tirée, qui sont toûjours en action qui aboient sans cesse, qui grondent contre tous ceux qui les aprochent, & qui vivent dans une criaillerie continuelle.*

La quatriéme sorte fut prise de la Terre. Celle-ci anime les Paresseuses, qui vivent dans l'ignorance & l'inaction, qui n'abandonnent pas leur foïer de tout l'hiver, & qui ne s'apliquent à quoique ce soit avec ardeur qu'à la mangeaille.

La cinquiéme sorte fut tirée de la Mer. Celle-ci produit ces Humeurs inégales, qui passent quelquefois de l'Orage le plus terrible au Calme le plus profond, & du tems le plus sombre au plus beau Soleil du monde. Un Inconnu, qui verroit une de ces Femmes dans sa belle humeur, la prendroit pour une Merveille de la nature, mais qu'il attende un moment, ses regards & ses paroles changent tout d'un coup; elle ne respire que la rage & la fureur; c'est un veritable Tonnerre & un Ouragan.

La sixiéme sorte fut composée de ces ingrédiens qui servent à former l'Ane, ou une Béte de somme, Les Femmes, qui la reçoivent, sont naturellement d'une paresse tout-extraordinaire; mais si leurs Maris viennent à dè-

ploïer

ployer leur autorité, elles se contentent de vivre fort maigrement, & mettent tout en usage pour leur plaire. Avec tout cela, elles ne sont pas ennemies des plaisirs de l'Amour, & ne refusent guères les caresses de leurs Maris.

Le Chat fournit les materiaux pour la septième sorte de Femmes, qui sont d'un naturel mélancholique, bizarre, chagrin & si opposé aux enjoûmens de l'Amour, qu'elles sont prétes à égratigner leurs Maris & à leur sauter au visage, lors qu'ils veulent s'aprocher d'elles. D'ailleurs cette espèce de Femmes est sujette à commettre de petits Larcins & des Friponneries.

La Jument, avec sa crin iere flotante, qui n'avoit jamais subi le joug, servit à la composition de la huitiéme sorte de Femmes. Celles-ci, qui n'ont que peu d'égard pour leurs Maris, passent tout leur tems à s'ajuster, à se baigner & à se parfumer; elles s'occupent à friser leurs cheveux avec beaucoup de soin, & à les orner des plus belles fleurs & des guirlandes les plus enjolivées. Une Femme de cet ordre est un Objet fort agréable pour un Etranger, mais fort ruineux pour le Possesseur, à moins que ce ne soit un Roi ou quelque Prince qui s'entête d'une pareille Poupée.

La neuvième sorte a eu son extraction du Singe. Celles-ci sont laides & malicieuses: Comme elles n'ont rien de beau; elles tâchent de noircir & de tourner en ridicule tout ce qui paroit tel dans les autres.

Enfin la dixiéme & la derniere espéce a été prise de l'Abeille ; & bienheureux est l'Homme qui en trouve une de cette origine pour sa Femme. Elle n'est entachée d'aucun vice, sa Famille prospere & fleurit par son bon ménage. Elle aime son Mari, & en est aimée à son tour. Elle cultive une race de beaux & vertueux Enfans. elle se distingue de toutes les autres de son Sexe. Elle est environnée de graces. Elle ne se trouve jamais avec les Femmes d'une vie déreglée, & ne perd point son tems à causer avec elles sur des choses indignes. Elle est ornée de vertu & de Prudence, & c'est en un mot la meilleure Femme que Jupiter *puisse donner à l'Homme.*

Si le Poëte *Grec* marque beaucoup de penetration dans tous ces Caractères, qu'il nous a donné des Femmes, on peut dire qu'il a evité le défaut, où *Juvenal* & Mr. *Boileau* sont tombez, l'un dans sa sixiéme & l'autre dans sa * dixiéme Satire, lors qu'ils ont voulu noircir le Sexe en general, sans rendre justice à celles qui ont du mérite. Des Satires de cet ordre, qui reduisent tous les Individus sur le même pié, ne sauroient être utiles au monde ; & c'est à cause de cela que je me suis toujours étonné que ce beau Genie *François*, qui avoit un jugement exquis & qui paroissoit aimer la Vertu pût croire que la Nature Humaine étoit un sujet propre à la Satire, comme il

* De l'Edition d'*Amsterdam* en 1717.

il ſemble du moins l'inſinuer dans une autre de ſes fameuſes Pièces ; qu'on apelle pour cet effet * *la Satire de l'Homme.* Quel Vice ou quel Foible peut-on corriger, lors qu'on cenſure toute l'Epèce en general, ſans aucune diſtinction, qu'on tâche de faire voir, par quelques traits d'eſprit ſuperficiels, que les Bêtes brutes valent mieux que nous à tous égards ? La Satire devroit ſe borner à la critique de ces défauts, dont les Hommes peuvent ſe garantir, & mettre une juſte difference entre ceux qui en ſont les véritables ſujets, & ceux qui ne le ſont pas.

L.

* C'eſt la VIII. dans la même Edition.



V. DISCOURS.

Nescio quomodo inhæret in mentibus quasi seculorum quoddam augurium futurorum; idque in maximis ingeniis altissimisque animis & existit maximè & apparet facillimè.

CIC. Tusc. Quæst. L. I. c. 15.

Je ne sai d'où cela vient, mais la plûpart des Hommes ont quelque pressentiment d'une Vie à venir; & cette idée se manifeste sur tout & paroit avec plus d'éclat dans les Genies les plus élevez & les plus profonds.

M. le SPECTATEUR.

* JE suis très persuadé qu'une des meil„leures sources, d'où naissent les actions „nobles & genereuses, est la juste & noble „idée qu'on a de soi-même. Tout Hom„me, qui entretient une idée basse & in„digne de sa Nature, ne peut jamais s'éle„ver au-dessus du rang où il s'est mis. S'il „regarde son Etre comme borné par le „terme incertain d'un petit nombre d'an„neés, ses vûës se renfermeront dans les „bornes étroites qu'il donne à son existen„ce. Comment peut-il s'élever à quelque „chose de grand & de noble, s'il croit qu'a„près avoir joué un rôle fort court sur le „Théatre de ce Monde, il vient à s'étein„dre

* SUR l'Immortalité de l'Ame, & une Vie à venir.

„ dre pour jamais, & qu'il n'aura plus au-
„ cun ſentiment de ce qu'il a fait dans cet-
„ te Vie ?

„ C'eſt pour cela même que, ſelon moi,
„ on ne ſauroit mediter trop ſouvent ſur
„ l'Immortalité de l'Ame. Il n'y a point
„ d'exercice plus capable de perfectionner
„ l'Eſprit Humain, que de reflechir ſou-
„ vent ſur les privileges & les avantages
„ dont il joüit; ni aucun moïen plus pro-
„ pre à nous inſpirer une Ambition, qui
„ s'éleve au-deſſus de tous les objets qui
„ nous environnent, que de nous regar-
„ der comme des Etres deſtinez pour l'E-
„ ternité.

„ D'ailleurs n'eſt-ce pas une grande ſa-
„ tisfaction de voir que les Hommes les plus
„ ſages & les plus grands Genies de toutes
„ les Nations & de tous les ſiècles ont aſ-
„ piré d'une commune voix, à l'Immor-
„ talité comme à leur droit naturel, & qu'el-
„ le nous eſt confirmée par une Revélation
„ expreſſe? D'un autre côté ſi nous ve-
„ nons à reflechir ſur nous-mêmes, nous
„ y trouvons une eſpéce de ſentimens inte-
„ rieurs qui s'accorde tres-bien avec les preu-
„ ves que nous avons pour l'immortalité
„ de nos Ames.

„ * Celles que vous en avez données,
„ Monſieur, & que vous fondez ſur le de-
„ ſir ardent qu'a l'Eſprit Humain pour é-
„ tendre ſes connoiſſances & ſe perfection-
B iiij ner,

* Voïez Tome II. p. 102. &c.

„ ner lui-même, dont il ne fauroit venir à „ bout dans l'efpace d'une vie fi courte, „ quoi-que la même durée, ou une moin- „ dre fufife aux Créatures d'un ordre infe- „ rieur pour arriver à leur perfection, cet- „ te preuve, dis-je, de nôtre Immortalité „ me paroit affez vraifemblable. Mais on „ peut en tirer une autre de la même efpé- „ ce de l'attachement que nous avons pour „ la Vie, & des nouveaux projets que nous „ formons dans chacun de fes periodes. „ *Quoique nous reconnoiffions tous que la* „ *Vie eft courte en elle-même*, * comme „ vous l'avez remarqué dans un de vos „ DISCOURS, *fes diférens periodes nous* „ *paroiffent longs & ennuïeux, Nous envi-* „ *fagons l'Avenir comme un Païs rempli* „ *de vaftes Déferts, que nous voudrions tra-* „ *verfer à la hâte, pour arriver à ces pre-* „ *tendus Etabliffemens fixes & à ces Points* „ *imaginaires de Repos, qui s'y trouvent dif-* „ *perfez d'un côté & d'autre.*

„ Voïons donc quelle eft nôtre condui- „ te lors que nous fommes parvenus à ces „ *points imaginaires de repos.* Nous y ar- „ rêtons-nous en effet, & y rejoüiffons-nous „ en paix de l'Etabliffement que nous avons „ obtenu? Ou plûtôt ne tranfportons-nous „ pas plus loin les bornes que nous nous „ étions prefcrites, & ne marquons-nous „ pas de nouveaux Points de relache, vers „ lefquels nous courons avec la même ar- „ deur,

* Voïez Tome II. p. 21.

deur, & qui disparoissent aussi-vite que "
nous les ateignons ? Il en est à peu près "
de nous à cet égard comme de ceux qui "
voïagent sur les *Alpes*, & qui s'imaginent "
que le sommet de la prochaine Montagne "
doit terminer leur course, parcequ'il bor- "
ne leur vûë ? mais ils n'y sont pas plûtôt "
arrivez, qu'ils decouvrent de nouvelles "
Montagnes au-delà, & qu'ils sont reduits "
à continuer leur marche. "

Cet Emblême represente si bien le sort "
de tous les Hommes, qu'il n'y en a pas "
un seul capable de reflechir, qui ne puisse "
remarquer qu'avec quelque rapidité que "
sa Vie s'envole, il a toûjours quelque "
nouveau desir & quelque chose de plus à "
souhaiter que ce qu'il possede actuelle- "
ment. Puis donc que la Nature ne fait "
rien en vain, comme parlent certains Phi- "
losophes, ou, pour m'exprimer d'une "
maniere plus juste, puisque nôtre Créa- "
teur n'a mis dans nos Ames aucune Pas- "
sion vague, ni aucun Desir indeterminé, "
il faut que l'existence future soit le pro- "
pre objet de cette passion qui nous anime "
à sa recherche ; & ce manque de repos "
dans la joüissance du present, cette nou- "
velle durée, dont nous-nous flatons à cha- "
que âge de la vie, cette ardeur qui nous "
fait toujours aspirer à quelque chose qui "
est à venir, me paroit, quelque idée que "
les autres s'en forment, une espéce d'Ins- "
tinct ou de Symptome naturel que l'Es- "
prit Humain a de son Immortalité. "

 Je "

„ Je supose d'ailleurs que l'Immortalité
„ del'Ame est sufisamment établie par d'au-
„ tres Preuves, de sorte que le desir, dont
„ il s'agit ici, & qui seroit absurde si l'Ame
„ n'étoit immortelle, ne fait que concou-
„ rir au même but & leur donner un nou-
„ veau poids. Mais qu'il y ait des Creatu-
„ res douées de Raison, qui mettent leur
„ gloire à les combattre, c'est ce qui me
„ passe. Il y a quelque chose de si bas & de
„ si indigne dans l'ambition dénaturée de
„ ces Hommes qui se flatent d'être anéan-
„ tis, & qui se plaisent à penser que toute
„ leur fabrique sera un jour reduite en pous-
„ siere & confonduë avec la masse des E-
„ tres inanimez qu'elle merite autant nô-
„ tre surprise que nôtre pitié. Quoi qu'il
„ en soit, il n'est pas difficile d'en penétrer
„ la cause : les Incrédules souhaitent leur
„ anéantissement, parce qu'ils n'ont pas le
„ courage d'être immortels.

„ Ceci me raméne à ce que j'ai dit dés
„ l'entrée de mon Discours, & me fait ajou-
„ ter de plus, que, si les grandes actions
„ viennent des pensées nobles & dignes de
„ nous, de même celles-ci soient une consé-
„ quence des autres : Mais le Perfide, qui
„ s'est dégradé jusqu'à se mettre au dessous
„ des Bêtes brutes, est bien aise de resigner
„ ses pretentions à l'Immortalité, & de les
„ remplacer par un bonheur négatif, qui
„ consiste dans l'extinction de son Etre.

„ L'admirable * *Shakespear* nous donne
„ une,

* Voïez Tome I. p. 84. & le Tome II. p. 224.

„ une vive image du trifte & malheureux „ état, où fe trouve une telle perfonne à „ l'heure de fa mort, lors que, dans la fe- „ conde Partie de fon Poëme fur le Roi „ *Henri* VI. il nous reprefente le Cardinal de „ *Winchefter* à l'agonie. Ce Cardinal, „ qu'on foupçonnoit d'avoir trempé dans „ l'affaffinat du brave Duc de *Glocefter*, lâ- „ che quelques paroles entrecoupées, qui „ marquent le trouble d'une confcience „ bourrelée de fon crime. Là-deffus, le „ Roi, ému de compaffion en fa faveur, „ s'adreffe à lui en ces termes: *Mr. le Car-* „ *dinal, fi vous penfez à la felicité du Ciel,* „ *marquez-le par le mouvement de la main,* „ *& donnez quelque figne de vôtre efperan-* „ *ce.* Le Poëte ajoute d'abord, *Il meurt,* „ *& ne donne aucun figne.* Ce tour marque „ mieux le defefpoir du mourant, que les „ expreffions du monde les plus vives ne „ pourroient jamais le dépeindre.

„ D'ailleurs, fi l'anèantiffement ne peut „ s'obtenir par un fouhait. il n'y a rien de „ plus indigne que de le fouhaiter. Que „ fignifient l'Honneur, la Reputation, les „ Richeffes & le Pouvoir, lors qu'on les „ compare avec la glorieufe efperance d'u- „ ne Eternité & d'un Bonheur fans fin?

„ Je ne vous retiendrai pas davantage, „ mon cher Monfieur; mais je ne faurois „ m'empêcher de vous avertir, avec tout „ le ferieux que ces idées m'infpirent, qu'on „ dit certaines chofes de vous qui ne me „ plaifent pas, quoi que j'aie de la repu-

„ gnance à les croire, & qu'on soit porté à „ médire de tous ceux qui se distinguent par „ leurs beaux talens. Du moins je souhaite „ que vous soïez aussi honête-Homme que „ vous êtes bon Auteur, & je suis*&c.*

T. D.

T.

VI. DISCOURS

——— Mens sibi conscia recti.

VIRG. Æneid. I. *609.*

Une Ame convaincuë de sa droiture.

* LE grand art du *Christianisme*, s'il m'est permis d'emploïer ce terme, consiste à tirer le meilleur parti qu'il se peut de nos actions, & à les diriger d'une telle maniere que tout ce que nous faisons nous puisse tourner à compte au dernier jour, lors que les pensées les plus secrettes du cœur seront mises en évidence.

Pour donner à cette Idée tout le poids qu'elle merite, nous pouvons distinguer toutes nos actions en bonnes, mauvaises, ou indiférentes. Si l'on partage de même nos intentions à leur égard, on peut découvrir le grand secret du *Christianisme*, dont je viens de parler.

Une bonne intention jointe à une bonne action lui donne toute la force & la vertu, dont elle est capable? jointe à une action mau-

* De la BONNE INTENTION qu'on doit avoir dans tout ce que l'on dit ou que l'on fait.

mauvaise, elle en extenuë la malignité, ou l'en délivre même tout-a-fait en certains cas; & jointe à une action indiférente de sa nature, elle en produit une vertu, & la rend aussi méritoire, que les actions humaines le peuvent être.

On peut dire de même qu'une mauvaise intention pervertit les meilleures actions, & les fait devenir au pié de la lettre des *péchez éclatans*, comme les Peres ont traité, avec autant de zéle que d'esprit, les Vertus des Païens. Elle detruit l'innocence d'une action indiferente, & donne à une mauvaise action toute la noirceur possible, ou, pour me servir du langage emphatique de l'Ecriture sainte, elle rend le Peché * *excessivement péchant*.

Enfin, si l'on examine la nature d'un intention indiférente, on trouvera qu'elle ruïne le merite d'une bonne action; qu'elle diminuë, mais qu'elle n'éface jamais la malignité d'une action mauvaise; & quelle laisse une action indiférente dans son état naturel.

De sorte qu'il est d'un avantage inconcevable d'acoûtumer nos Esprits à une bonne intention habituelle, & de tourner toutes nos pensées, nos paroles & nos actions à une bonne fin, soit à la gloire de nôtre Créateur, au bonheur du Genre Humain, ou au profit de nos Ames.

C'est, en fait de Morale, une espèce de Mé-

* Rom. VII. 13.

Ménage ou de bonne Œconomie, qui ne perd jamais rien, qui fait valoir jusques à la moindre action, & qui en tire tout ce qui s'en peut tirer. Elle multiplie les moïens du salut, augmente le nombre de nos Vertus, & diminuë celui de nos Vices.

Il y a quelque chose de fort dévot, quoi que peu solide, dans la reponse d'*Acosta* à Mr. *Limborch*, qui lui objectoit la multitude des Cérémonies qu'on voit dans le *Judaïsme*, soit à l'égard des ablutions, de la diversité des habits, des viandes, des purifications, & d'autres choses de cette nature. La dessus, le *Juif* lui replique, autant que je puis m'en souvenir, en ces termes: „ Les devoirs, *dit-il* dans les par„ties essentielles de la Loi, ne sont pas en „ assez grand nombre, pour exercer une „ obéïssance active & pleine de zéle. Il „ faut trouver le Tems, le Lieu & la Per„sonne, avant que vous aïez l'occasion „ de mettre en usage une Vertu morale. „ C'est pour cela même, *ajoute-t'il*, que „ nous avons étendu la Sphere de nôtre „ Devoir, & introduit, dans nôtre Culte „ religieux, plusieurs choses qui sont indi„férentes de leur nature, afin que nous „ aïons plus souvent occasion de témoi„gner nôtre amour à Dieu, & que, dans „ toutes les circonstances de nôtre vie, „ nous fassions quelque chose pour lui „ plaire.

Mr. de St. *Evremond* a tâché de pallier les

les usages superstitieux de l'Eglise *Romaine* par une apologie de la même espèce, lors qu'il examine le diférent esprit de Messieurs les Catholiques & des Réformez, à l'égard des principaux Articles qui les séparent. Il nous dit là-dessus, que les premiers sont animez par l'amour & les autres par la crainte; & que dans la maniere dont ils témoignent leur Devotion envers Dieu, les premiers semblent avoir un soin tout particulier de faire tout ce qui lui peut-être agréable, & les autres de s'abstenir de tout ce qui pourroit lui déplaire.

Mais, malgré cette raison apparente que le *Juif* & le Catholique *Romain* emploient pour excuser leurs Coûtumes superstitieuses, il est certain qu'elles renferment quelque chose de très-nuisible au Genre Humain, & qui tend à ruïner la Religion. En effet, l'Ordonnance d'observer des Cérémonies inutiles établit pour Devoirs des Actions qui étoient d'abord indiférentes d'elles-mêmes, & par ce moïen rend la Religion plus onereuse & plus difficile qu'elle n'est de sa nature, engage les Hommes dans plusieurs péchez d'omission, où ils ne seroient pas tombez sans cela, & fixe l'Esprit du Vulgaire à des ombres ou à des types, qui n'ont aucune bonté intrinseque, au lieu de l'attacher aux matieres les plus importantes de la Loi.

Quoi qu'il en soit, cette obéïssance active & pleine de zéle trouve sa place dans la méthode que nous recommandons; puisque

que si au lieu de nous prescrire des actions indifferentes comme des devoirs, nous attachons une bonne intention à nos démarches les plus indifférentes, nous rendons nôtre existence même un acte continuel d'obéïssance, nous tournons nos plaisirs & nos amusemens à nôtre avantage éternel, & nous devenons agréables, dans toutes les circonstances de nôtre vie, à celui qui nous a fait pour lui plaire.

C'est-là cette admirable disposition d'esprit, cette *sainte bienveillance universelle*, s'il m'est permis de la nommer ainsi, que l'Apôtre nous recommande dans ce Précepte si extraordinaire, où il nous charge d'avoir en vûë la gloire de nôtre Créateur dans nos actions les plus indifférentes, * *soit que nous mangions ou que nous buvions, ou quelque autre chose que nous fassions.*

De sorte que celui qui est animé de cette bonne intention, dont je parle, n'entre dans aucun état de la Vie, qu'il ne le trouve agréable à l'Auteur de son existence, conforme aux lumieres de sa Raison, & proportionné à la Nature Humaine en general, ou à la situation où la Providence l'a mis. Il se regarde toûjours comme sous les yeux de son Divin Maître, qui observe toutes ses démarches, qui pénétre toutes ses pensées, † qui *connoit quand il s'assied & quand il se leve, & qui l'environne de toutes parts.* En un mot, il ne fait rien qu'il ne

* 1. Cor. X. 31. † Ps. CXXXIX. 2. 5.

ne pense à son Créateur, & au jugement dernier, où chacun recevra selon qu'il aura fait ou bien ou mal. C'étoit aussi le Caractère des saints Hommes qui vivoient sous la Loi, & dont l'Ecriture dit, pour me servir de son langage, qu'ils *marchoient avec Dieu.*

Lorsque mes DISCOURS roulent sur la Morale, je tâche de recommander la Vertu particuliere, dont il s'agit, par les préceptes ou les exemples des Anciens du Paganisme; afin que les Chrêtiens, qui ont l'avantage de mieux connoître leur devoir, & qui sont ainsi obligez, d'une maniere plus indispensable, à s'en aquiter, en aïent une espèce de honte, & qu'ils ménent une vie plus reglée: outre qu'il y en a plusieurs parmi nous, qui sont disposez à écouter plus favorablement un Philosophe Païen, qu'un Auteur Chrêtien.

C'est pour cela même que je donnerai ici un exemple de cette merveilleuse disposition d'esprit, telle qu'on la voit dans un discours de *Socratre*, * qu'*Erasme* a cité. Ce grand Philosophe, occupé à entretenir ses amis sur l'immortalité de l'Ame, un peu avant qu'on lui administrât la Ciguë, s'exprime en ces termes: *Je ne sçai*, dit-il, *si Dieu aprouvera mes actions; Mais je suis bien persuadé que j'ai fait tous mes efforts pour lui plaire; & j'ai même bonne esperance qu'il y aura égard.* Il est aisé de voir dans ce passage

* Dans son *Convivium religiosum.*

ſage cette bonne intention univerſelle que je voudrois inculquer ici, & qui animoit toûjours ce Divin Philoſophe. J'ajoûterai ſeulement qu'*Eraſme*, qui n'étoit pas un Catholique trop bigot, plein d'admiration à l'oüie de ces paroles, s'énonce de cette maniere : *Lorſque je lis de telles choſes, peu s'en faut que je ne m'écrie*, ſancte *Socrates*, ora pro nobis ! *ô ſaint* Socrate, *priez Dieu pour nous* !

L

VII. DISCOURS.

——— Perierunt tempora longi. Servitii. ———

Juv. Sat. III. 124.

Nos longs ſervices ſont comptez pour rien.

* J'Ai expoſé autrefois aux yeux du Public le malheureux état de ceux qui exercent quelque Mêtier, ou quelque Négoce dans le monde, & qui ſoufrent de ce que leurs Chalands d'un ordre ſuperieur ne ſont pas exacts à les païer ; mais il y a une autre ſorte d'Hommes, qui meritent plus de compaſſion que ceux-là ; je veux dire les prétendus Favoris des Grands, qui ſe mettent ſous leur protection, afin d'avoir part à leur amitié, & d'obtenir des marques de leur bienveillance. Il eſt certain que ceux-ci, ſoit à l'é-

* Des Grands & de ceux qui ſont à leur ſervice, ou qui leur font la cour.

l'égard de l'hommage qu'ils rendent & qu'on reçoit, ou des esperances dont on les flate, deviennent une sorte de Créanciers; & que ces Dettes, où l'Honneur est intéressé, devroient s'aquiter des premieres, suivant la Maxime reçûë dans le monde.

Lors que je parle de ceux qui dépendent des autres, je n'ai point en vûë ces Effrontez qui n'ont aucun mérite, & qui, sans la moindre vocation, se fourrent dans la compagnie de leurs Superieurs. Aussi les Grands ou les Patrons, que j'ai en vûë, ne sont pas ceux qui n'ont aucun pouvoir d'assister leurs Amis, ou qui n'y sont pas obligez; mais je parle de ces liaisons, où le pouvoir & l'obligation se trouvent d'un côté, pendant que le merite & l'atente se font remarquer de l'autre.

Ceux qu'on peut apeller chez nous Patrons & Cliens, sont, si je ne me trompe, le tiers de la Nation; le manque de mérite dans les derniers en retranche bien quatre-vingt dix-neuf de cent; & le manque de pouvoir dans les autres les reduit au même nombre. Avec tout cela, qu'il me soit permis de dire, que celui qui veut emploïer le tems & le bien d'un autre à son service, sans avoir aucun moïen de le recompenser, est aussi injuste que celui qui prend des Marchandises d'un Détailleur, sans avoir dessein, ou être en état de le satisfaire. Du petit nombre de ces Cliens qui me restent à examiner, il n'y en a pas un en dix qui rèüssisse: Et un Homme fort raisonnable, que je connois, en est

si

si bien persuadé, qu'il aima mieux mettre son Fils chez un Forgeron, que dans une Maison de qualité, où on lui ofroit une place de Page. On ne voit pas revenir plus d'estropiez de l'Armée, que du service des grands Seigneurs, quelques-uns de ces malheureux perdent l'usage de la parole, d'autres la mémoire, plusieurs l'esprit ou la vie même; & je ne voi presque jamais un Homme accablé de chagrin, que je n'en concluë, qu'il est au service de quelque Grand. J'en ai connu divers, à qui l'on avoit fait attendre un bon Emploi, d'un Mois à l'autre, durant l'espace de vingt années, & qui au bout du compte n'ont rien obtenu.

Il est assez ordinaire qu'un Homme élevé à un Poste considerable en use d'abord d'une toute autre maniere avec ses Amis, & que dès ce moment il vous traitera comme si vôtre fortune dépendoit de lui. Ne vous attendez plus à être consulté, non pas même dans les affaires qui vous regardent; mais souvenez-vous que vôtre Patron se croit d'une Espèce au-dessus de la vôtre, & qu'il n'y aura plus de communication libre entre vous deux. S'il vient à perdre son Emploi, vous êtes de nouveau son intime, & il prend en mauvaise part, si vous lui rendez le même respect, qu'il avoit éxigé de vous lors qu'il étoit dans sa grandeur. Il sembleroit qu'un Homme ne pût jamais avoir bonne grace à joüer un tel personnage; mais ceux qui connoissent le monde l'ont vû plus d'une fois. J'ai souvent eu pitié moi-même d'un Hom-

me,

me qui prétendoit avoir de la repugnance pour toute sorte de bassesse, & qui malgré tout cela pouvoit perdre des heures, des mois & des années à faire sa cour à un grand Seigneur, qui n'avoit aucune envie de lui rendre un bon office. On doit aussi prendre bien garde que les Grands ont un privilege qui leur est particulier, je veux dire qu'ils sont fort lents à recevoir les impressions des services qu'on leur rend, & fort promts à sentir les injures qu'on leur fait, ou à se choquer de tout ce qui les croise. Ceux que la Fortune éleve au-dessus des autres, à moins qu'ils n'aïent un genie superieur, sont exposez à de si furieux vertiges, qu'ils ne voient plus les choses du même œil : C'est pour cela qu'ils méprisent leurs Anciens Amis, & qu'ils tâchent de se faire de nouvelles Créatures. De-là vient qu'ils vous ôteront souvent un Emploi, à vous qui êtes du nombre des premiers, pour le donner à un inconnu, qui ne s'y attendoit pas & qui est tout surpris de se voir dans leurs bonnes graces. Mais s'il vous arrive de témoigner quelque chagrin à cette occasion, vous êtes perdu sans ressource ; vous allez passer pour un bizarre de mauvaise humeur, qui ne peut soufrir le moindre petit revers, & tout le monde fera la cour à vos dépens. Quoi qu'il en soit, plaignez-vous ou ne vous ne plaignez pas, il n'en sera ni plus ni moins, & l'on vous traitera de même à peu près, que certaines bonnes Meres en usent avec leurs Enfans, qu'elles foüettent jusqu'à ce qu'ils

pleu-

pleurent, & qu'elles foüettent de nouveau pour les obliger de se taire.

Il n'y a que deux moïens pour réüssir auprès des Grands : l'un est de leur paroître un Homme de conséquence ; & l'autre de leur devenir agréables. On ne sauroit faire usage du premier, à moins qu'on n'ait pas besoin de leur secours, ou qu'on n'ait l'adresse de le cacher; à l'égad de l'autre, il ne faut que donner dans leur goût & dans leurs plaisirs; ce qui est le plus servile de tous les Emplois qu'il y ait au monde, si vôtre inclination ne vous y porte d'elle même. En effet, pour se rendre agréable à un autre, sur tout à une Personne qui est au-dessus de vous, il ne sufit pas d'avoir de bonnes & belles qualitez; mais il faut en avoir qui s'accordent avec son humeur. Ses vices & ses passions doivent étre à l'avenir la regle de vôtre conduite.

Lors que vous avez poussé jusque-là, il est à craindre qu'il ne vous fasse quelque jour un crime de vôtre complaisance, & qu'il ne vous éloigne pour des Vices où il a eu part & où il vous a plongé lui méme. Il en est d'un Client comme d'une jeune Fille, qui a perdu tous ses charmes avec son innocence; les soins qu'il a pris lui deviennent inutiles, & il n'est plus animé de cette Vertu qui le rendoit capable de ressentir l'injure qu'on lui fait.

Je ne finirois point, si je voulois examiner tous les petits artifices que les Patrons mettent en usage, pour se débarrasser d'un

Client, & le recommander à une autre Perſonne, qui eſt moins en état de lui rendre ſervice. Ils vous diront qu'ils ſont fâchez de vôtre mauvaiſe conduite, qui ne leur permet pas de s'emploïer en vôtre faveur; qu'un tel, qui, peut-être, n'a jamais entendu parler de vous, s'oppoſe à vôtre avancement; &, ſi vous avez quelque mérite au deſſus du commun, ils vous diront à l'oreille que ce n'eſt que par envie qu'on neglige un Homme de vôtre ſorte, ou quelque autre choſe de cette nature.

Après qu'un pauvre malheureux, a eſſuïé mille déboires, & qu'il a perdu le tiers de ſa vie à faire inutilement ſa cour, ce qu'il y a de plus cruel, & dont j'ay vû moi-même un ou deux exemples, eſt qu'on trouvera fort mauvais qu'il ſe retire & qu'il veüille deſtiner le reſte de ſes jours à ſon propre uſage.

Lors qu'on reflechit ſur tout cela, & ſur une infinité de bons Naturels qui ont échoüé dans le monde, pour s'être atendus à la faveur des Grands, on ne peut que s'afliger d'un ſi triſte objet. Ainſi j'en détournerai la vûë, reſolu de parler, dans un autre Diſcours, de ces honnêtes Patrons, qui s'aquitent avec plaiſir de leur devoir, & qui reſſemblent à ces bons Genies de *Platon*, toûjours occupez à faire du bien à ceux qu'ils protegent; pendant que les autres d'un caractère oppoſé reſſemblent aux Dieux d'*Epicure* qui vivent dans une honteuſe indolence,

lence, & qui, au lieu de répandre des benedictions sur ceux qui leur offrent de l'encens, leur envoïent des tempêtes & des orages.

T

VIII. DISCOURS.

——— Ingenuas didicisse fideliter artes
Emollit mores; nec sinit esse feros.

Ovid. ex Ponto L. II, 651.

Une bonne Education adoucit les mœurs & donne de la politesse.

* Lors que l'Esprit de l'Homme n'est pas cultivé, il ressemble à une pièce de Marbre qui sort de la Carriere, où l'on ne voit aucune de ses beautez, jusqu'à ce que l'Ouvrier l'ait polie, & qu'il en fasse paroître les différentes couleurs, les nuages, les veines & les tâches, dont elle est parsemée. C'est ainsi que l'Education met au jour les vertus & les talens d'un bon Esprit, qui ne paroîtroit jamais ce qu'il est sans un tel secours.

Si mes Lecteurs veulent bien me permettre de passer tout d'un coup de cette allusion à une autre; pour marquer la force de l'Education, je me servirai du même exemple qu'*Aristote* a mis en usage pour expliquer son dogme des Formes substantielles, lors

* Des Effets de la bonne & de la mauvaise Education.

lors qu'il nous dit qu'une Statuë eſt cachée dans un bloc de Marbre, & que le Statuaire ne fait qu'ôter ce qu'il y a de ſuperflu & les parties qui l'embarraſſent. La Figure eſt dans la pierre, le Sculpteur ne ſert qu'à la découvrir. On peut dire que l'Education eſt à l'égard de l'Eſprit Humain ce qu'eſt la Sculpture à l'égard d'un bloc de Marbre. Le Philoſophe, le Saint, ou le Heros, le Politique, l'honnête Homme, ou le grand Genie, ſe trouvent ſouvent cachez ſous l'enveloppe d'un Homme du commun; qu'une bonne Education auroit pû déterrer, & mettre dans tout leur jour. C'eſt pour cela même que je lis avec plaiſir l'hiſtoire des Nations barbares, & que j'aime à contempler leurs Vertus dans toute leur groſſiereté naturelle, à voir leur courage ſe tourner en ferocité, leur conſtance en opiniâtreté, leur prudence en ruſe, leur patience en mélancholie ou en deſeſpoir.

Les paſſions des Hommes operent diverſement, & produiſent des effets d'une nature bien differente ſuivant qu'elles ſont plus ou moins gouvernées par la Raiſon. Lors qu'on nous parle de ces Négres, qui, à la mort de leurs Maîtres, ou ſur ce qu'ils viennent à changer de ſervice, ſe pendent au premier arbre qu'ils trouvent, comme il eſt aſſez ordinaire dans nos Colonies de *l'Amerique*, qui peut s'empêcher d'admirer leur fidelité, quoi que la preuve en ſoit ſi terrible? Juſqu'où ne porteroit-on pas cette grandeur d'ame, toute ſauvage qu'elle pa-

roit dans ces pauvres Malheureux, si elle étoit bien cultivée ? Quelle excuse peut-on alleguer pour le mépris que nous témoignons à cette partie de nôtre Espece ? D'où vient qu'on ne les regarde pas du même œuil que les autres Hommes, qu'on ne condamne qu'à une legere amende ceux qui les tuent ? Que dis-je ? D'où vient que nous les privons, autant qu'il est en nôtre pouvoir, de toute esperance de bonheur dans cette Vie & dans l'autre, & que nous leur refusons les moyens que nous croïons propres à l'obtenir ?

Embarqué dans ce triste sujet, je raconterai une Histoire, que j'ai aprise en dernier lieu, & qui est si bien atestée, que je ne saurois la revoquer en doute. C'est une espèce de Tragedie sauvage, qui se passa dans St. *Christophle*, une de nos Isles entre les *Caraïbes*, il y a une douzaine d'années. Les Négres, qui en furent les Acteurs, apartenoient à un *Anglois*, qui est aujourd'hui dans ce Roïaume.

Cet *Anglois* avoit au nombre de ses Esclaves une jeune Négresse, qui passoit pour une grande Beauté entre ceux de sa Nation. Il avoit en même tems deux jeunes Négres fort bien tournez & Amis intimes. Il arriva par malheur qu'ils devinrent tous deux amoureux de la belle Négresse, qui auroit été charmée d'avoir l'un ou l'autre pour son Mari, s'ils avoient pû convenir ensemble lequel des deux la posséderoit. Ils l'aimoient si passionnément, & ils étoient d'ailleurs si

fidè-

fidèles l'un à l'autre, que l'un ne pouvoit se resoudre à la céder à son Rival, ni à l'épouser à moins que l'autre n'y consentit. Le tourment qu'ils enduroient servoit d'entrétien à tout le reste de la Famille, qui ne pouvoit s'empêcher de remarquer l'étrange complication de mouvemens, qui agitoient le cœur de ces pauvres Négres, accablez sous le poids de leur Amour, & qui desesperoient d'être jamais heureux.

Après un long & rude combat entre l'Amour & l'Amitié, la bonne Foi & la Jalousie, ils allerent un jour se promener dans un bois, avec leur Maîtresse: Arrivez ici à l'écart, ensuite de bien des sanglots & des lamentations, ils lui plongerent un poignard dans le sein, dont elle mourut presque sur le champ. Un Esclave, qui travailloit dans le voisinage du lieu où se passoit un si cruel spectacle, y accourut à l'oüie des cris de la Personne mourante. Ce fut là qu'il vit le cadavre de cette jeune Fille étendu par terre, avec les deux Amans à ses côtez, qui ne cessoient de la baiser, qui pleuroient à chaudes larmes, & qui penetrez d'une vive douleur & au desespoir, se frappoient la poitrine. Il courut d'abord à la Maison de l'*Anglois*, pour en donner avis à ses Domestiques, qui, à leur arrivée, trouverent la la Fille morte, & les deux Négres sur le point d'éxpirer des blessures qu'ils s'étoient faites.

Nous voïons, par l'exemple de cette cruauté surprenante, de quels desordres

l'Esprit Humain est capable, lors qu'il n'est pas conduit par les règles de la Vertu, & les lumieres d'une Raison cultivée. Quoi que l'action, que je viens de raporter, soit pleine d'horreur & criminelle au suprême dégré, avec tout cela on peut dire qu'elle naissoit d'un Principe, qui auroit pû donner des fruits excellents, s'il avoit été mieux conduit, & dirigé par une bonne Education.

De sorte que c'est un bonheur inconcevable d'être né dans les Païs où les Vertus & les Sciences fleurissent; quoi qu'il faille avoüer que, dans ces Endroits-là même, il y a une infinité de pauvres Ignorans; qui n'en savent guère plus que les Nations barbares; comme ceux qui ont eu l'avantage d'une meilleure Education, s'élevent les uns au dessus des autres, & ateignent à differens dégrez de perfection. Mais pour revenir à nôtre Statuë formée d'un bloc de Marbre, quelquefois nous la voïons simplement commencée, quelquefois dégrossie, & prête à devenir l'ébauche d'une Figure humaine; quelquefois nous en voïons tous les traits & les membres distincts, quelquefois elle nous paroît une Pièce achevée, mais on n'en voit guéres, où la main d'un *Phidias* ou d'un *Praxitèle* ne pût ajoûter de nouveaux agrémens.

Les reflexions sur la Morale & sur la Nature Humaine sont les meilleurs moïens qu'on puisse emploïer pour se perfectionner l'Esprit, aquerir une véritable connoissan-

ce

ce de soi-même, & par conséquent retirer nos Ames du Vice, de l'Ignorance & des Préjugés où elles sont naturellement engagées. C'est le but que je me propose dans tous mes DISCOURS, & je me flate d'avoir un peu contribué jusques-ici à polir nos mœurs: on avoüera du moins que mon entreprise est loüable, de quelque maniere que je l'execute. S'il faut même ajoûter foi à ce que plusieurs Personnes que je n'ai pas l'honneur de connoître m'ont écrit à cet égard, elles aprouvent mes éforts, & c'est ce qui m'encourage à les redoubler. Quoi qu'il en soit, je me servirai de cette occasion, pour les remercier de leur bienveillance, & les prier de me pardonner si je n'ai pas inseré leurs Lettres dans mes Feüilles volantes, malgré tout le relief qu'elles y auroient donné. Mais si d'un côté des Eloges si bien tournez avoient fait honneur aux Ecrivains; de l'autre, si je les avois publiez moi-même il étoit à craindre que le monde ne m'en jugeât indigne.

C

IX. DISCOURS.

Quod de quoque viro; & cui dicas sæpe videto
HOR. L. I. Ep. XVIII. 68.

Observez-vous sur ce que vous dites des personnes dont vous parlez; prenez garde à qui vous le dites.

* IL m'arriva l'autre jour, comme il m'est assés ordinaire, d'aller tomber dans un petit Caffé borgne au de-là † d'*Aldgate*, où je vis deux ou trois Hommes sans façon qui parloient du SPECTATEUR. L'un dit, que ce matin-là même il avoit tiré le gros Lot; l'autre ajoûta qu'il souhaiteroit que cela fût vrai; mais le troisiéme repliqua, en secoüant la tête, qu'il n'importoit pas beaucoup, & qu'il étoit grand dommage que l'Auteur de cette Feüille volante ne menât pas une vie plus reglée. „ C'est, *continua-t'il*, le plus extra„ vagant de tous les Hommes; il a dépensé „ des Sommes immenses, quoi que toûjours „ à l'étroit; quelques beaux Discours qu'il „ ait publié sur l'Œconomie, il est si prodi„ gue, qu'il n'est bon à rien; & quoi qu'il „ raisonne sur tous les devoirs de la Vie civi„ le aussi bien ou mieux qu'un autre, on „ seroit malheureux d'être sa Femme, son Fils,

* De la REPUTATION en général, & de la délicatesse du CREDIT à l'égard des Marchands.

† C'est une des Portes de la Ville de *Londres*.

Fils, ou ſon Ami. “ Accoûtumé, par de longues réflexions, à mépriſer tout ce qui eſt faux, cette rude Invective ne me cauſa pas le moindre chagrin, mais elle me plongea dans une profonde méditation ſur la Renommée en général ; & je ne pûs qu'avoir pitié de ceux qui ſont aſſez foibles pour avoir égard à ce que les Gens du commun diſent, par une certaine humeur cauſeuſe qui les dévore, à l'avantage ou au préjudice de ceux dont ils parlent, ſans que la bienveillance ou la malignité les y anime. Je ne finirois pas ſi je voulois m'étendre ſur l'opinion que les Hommes entretiénnent de la Renommée, & ſur le plaiſir inexprimable qu'on goûte à donner ſon aprobation aux Gens de mérite, lors qu'on eſt ſoi-même en état de ſe bien aquiter de ſon devoir ; mais il me ſemble qu'on peut diſtinguer la Renommée en trois différentes eſpèces, ſelon qu'elle regarde trois ſortes d'Hommes qui ont quelque droit d'y prétendre. L'une ſe borne à la Gloire, que le Heros a toûjours en vûë ; l'autre eſt la Reputation, que tout honête-Homme doit conſerver ; & la troiſiéme eſt le Crédit, que tous ceux qui ſe mêlent de quelque Négoce doivent maintenir. C'eſt un Bien plus cher que la Vie aux Hommes de ces caractères, ou plûtôt c'eſt la Vie même de ces Caractères-là. On ne peut ravir la gloire d'un Heros, qui pourſuit de grands & de nobles deſſeins ; & tous ceux qui l'attaquent font paroître le chagrin qu'ils ont de ſon éclat, ſans pouvoir jamais

 le

le ternir. Si une haute Reputation est fondée sur la Vertu & des services signalez, tout ce qu'on y oppose n'est qu'une Rumeur, qui est de trop courte durée pour entrer en concurrence avec la Gloire, qui ne périt jamais.

La Reputation, qui fait le partage des honêtes Gens & du monde poli, est aussi stable que la Gloire, pourvû qu'elle soit aussi bien fondée; & il y va de l'intérêt de la Societé civile lors qu'un honête-Homme est calomnié. D'ailleurs, suivant la coûtume êtablie parmi nous, tout Homme, qu'on ataque, est en droit de se défendre, & l'Injure est bientôt repoussée.

Le Marchand est le plus malheureux de tous les Hommes & le plus exposé à la malignité ou à la bizarrerie de la voix publique. Un murmure sourd, un mot dit à l'oreille lui fait perdre son crédit. Celui qui le blesse en cachette est plus cruel que le Coupe-jarret qui porte le poignard à la main. J'ai vû quelquefois donner atteinte au crédit d'un Homme par la seule maniere, dont on prononce son Nom. *Oui dà*, vous dira-t-on; *vous avez prêté de l'argent à Mr.* Bankerot, *voilà qui est bien. Quoi! connoissez-vous Mr.* Marin? *C'est un véritable Négociant universel, qui trafique en tout, & dans les quatre Parties du Monde.* De sorte qu'un Eloge, accompagné d'un ton ironique, est capable de ruïner le crédit d'un Homme. J'en connois un moi-même, qui travailloit tous les jours, au pié de la lettre, à augmenter les

richesses de sa Patrie, qui s'est vû détruit par un autre, qui en faisoit la honte & le scandale. Puis donc que tous ceux qui connoissent le monde voient les suites pernicieuses d'un si grand mal, quelle retenuë ne doit-on pas avoir lors qu'il s'agit de la reputation d'un Marchand ; Il peut être à la discretion d'un Miserable, qui n'a pas le sou à perdre, de renverser la fortune du plus honête & du plus riche Citoïen de la Ville, par cela même que celui-ci mérite le plus de sa Patrie, & qu'il envoie ses Manufactures dans les Climats les plus éloignez.

En pareil cas, un mot lâché mal à propos, un faux bruit, peut convertir l'abondance en disette, & reduire, en peu de jours, une Famille opulente à la mendicité. Un Causeur indiscret pense-t-il bien qu'une insinuation maligne est aussi dangereuse pour un Marchand, qu'un Testament forgé le peut-être à l'égard d'un Gentilhomme, qui risque de se voir privé par-là d'un bel Heritage? Le Domaine reste où il étoit avant qu'on eut produit ce faux acte ; & le Mérite ne change pas de nature, de quelque calomnie qu'on le noircisse; outre qu'en tems & lieu tout cela se dévelope ; mais le Négociant, qui n'est soutenu que par son crédit, ne sauroit jamais se garantir contre les Malins & les Envieux, qui sement des raports à son préjudice. Le fer & le feu ne detruisent pas si vite, que la Langue d'un Babillard qui attaque la reputation d'un Marchand.

C'est pour cela même qu'on devroit imiter l'exemple d'un Gentilhomme de ma connoissance. Engagé dans quantité d'affaires, il parloit assez librement & avec chaleur contre des Gentils-hommes, qu'il croïoit en avoir mal usé à son égard; mais il ne vouloit pas soufrir, qu'on dit rien contre un Marchand, avec qui il avoit quelque démêlé, à moins que ce ne fût dans une Cour de Justice. *Parler mal d'un Marchand*, ajoûtoit-il, *c'est lui faire son procès, ou plûtôt le comdamner, sans l'entendre.* En un mot, on peut dire là-dessus que le mérite du Négociant surpasse celui de tous les autres Sujets, en ce que son Billet, pendant qu'il a du Crédit, est plus commode pour le service du Public que l'argent monnoïé, & sa Parole vaut l'Or d'*Ophir* dans le Païs où il reside.

T.



X. DIS-

X. DISCOURS.

Nam genus, & proavos & quæ non fecimus ipsi,
Vix ea nostra voco. ————————
OVID. Metam. XIII. 140.

Car pour ce qui regarde la noblesse de nôtre extraction, ou les Ancêtres, dont nous sommes descendus, & tout ce que nous n'avons pas fait nous-mêmes, à peine doit-on s'en attribuer quelque mérite.

* ON voit peu d'Hommes qui n'aïent l'ambition de se distinguer dans le Païs où ils habitent, & de se rendre considérables parmi ceux qu'ils fréquentent. Il y a une espèce de grandeur & de respect, que les plus vils de tous les Hommes tâchent de s'atirer dans le petit cercle de leurs Amis & de leurs Connoissances. Le plus pauvre Artisan, que dis-je? celui qui vit d'aumônes, à sa troupe d'Admirateurs, & se plait dans cette superiorité dont il joüit sur ceux qui sont à quelques égards au dessous de lui. Cette Ambition, qui est naturelle à l'Esprit de l'Homme pourroit sans doute recevoir un fort heureux tour; & si elle étoit bien dirigée, contribuer autant à l'avantage d'un Homme, qu'elle lui cause d'ordinaire du trouble & de l'inquiétude.

* Du desir que tous les Hommes ont pour la GLOIRE, de l'usage qu'ils en devroient faire, & des vains Titres qu'ils se donnent.

Je vai donc mettre ici quelques pensées que la méditation m'a fournies là-dessus, & que je n'ai lû nulle part; mais je n'y observerai ni ordre, ni liaison, resolu de les coucher sur le papier à mesure qu'elles me reviendront dans l'esprit.

Toute la superiorité, qu'un Homme peut avoir sur un autre, dépend des avantages qu'il possede, soit à l'égard de la Fortune, de l'esprit, ou du Corps. Les premiers, qui consistent dans la Naissance, les Titres, ou les Richesses, sont ceux qui ont le moins de raport avec la Nature Humaine, & qu'on peut le moins appeller nôtres. Les avantages du Corps, qui se reduisent à la Santé, à la Force, à la Beauté, nous touchent de plus près, & font plûtôt partie de nous-mêmes que les précedens. Ceux de l'Esprit, qui renferment la Connoissance & la Vertu, nous sont plus essentiels & plus étroitement unis qu'aucun des autres.

Quoi qu'on ne doive pas tant s'estimer pour les biens de la Fortune, que pour ceux du Corps, ou de l'Esprit; avec tout cela, les premiers paroissent avec plus d'éclat aux yeux du monde.

Comme la Vertu est la source la plus légitime de l'Honneur, on trouve que les grandes Charges insinuent qu'il y a du mérite dans les Particuliers qui les possedent. La *Sainteté* est attribuée aux Papes, la *Majesté* aux Rois, la *Serenité* ou la douceur du temperament aux Princes, l'*Excellence* ou la Perfection aux Ambassa-

deurs, la * *Grace* aux Archevêques, *l'Honeur* aux Pairs du Roïaume, la *Veneration* aux Magiftrats, & ce qui fignifie la même chofe, la *Revérence*, à tous les Miniftres de l'Evangile.

Dans les Fondateurs des grandes Familles ces titres d'honeur leur conviennent d'ordinaire & leur font apliquez avec juftice ; mais, à l'égard de leur pofterité, il n'arrive que trop que ce font plûtôt des marques de la Grandeur exterieure que du Mérite perfonnel. la dénomination continuë toûjours, mais la valeur intrinfeque difparoit fouvent,

Le Lit de Mort expofe dans fon jour le vuide & le néant de ces titres. Un miferable Pecheur aux abois tremble depuis les piez jufqu'à la tête, lors qu'il penfe au nouvel état, où il eft fur le point d'entrer, pendant que ceux qui l'environnent lui demandent, d'un ton grave, comment fe porte *fa Sainteté*? Un autre s'entend donner le titre magnifique, d'*Alteffe* ou d'*Excellence*, lors qu'il fe voit reduit à mourir, de même que le plus chetif de tous les Hommes. C'eft alors que ces pompeufes Epithétes reffemblent plûtôt à une Infulte ou à une Moquerie qu'à un veritable Refpect.

Il eft certain que les Honeurs ne font pas bien

* C'eft un titre, qu'on leur donne en *Angleterre*, de même qu'aux Ducs & qu'on ne peut guère bien exprimer en *François* que par celui de *Grandeur*.

bien dispensez dans ce Monde; le Mérite solide y est negligé, la Vertu y est oprimée, & le vice y triomphe. Le dernier jour rectifiera ce desordre, & assignera à chacun une Station convenable à la dignité de son Caractère; alors les Rangs seront ajustez comme il faut, & la Preséance sera bien reglée.

Il me semble que nous devrions aspirer à nous avancer dans un autre Monde, ou du moins à y conserver nôtre Poste, & à surpasser ici en Vertu nos Inferieurs, afin qu'ils ne soient pas élevez au dessus de nous dans un autre Etat, où la Distinction est fixée pour toute l'éternité.

L'Ecriture nous dit que les Hommes sont comme des *Etrangers* & des *Voïageurs sur la Terre*, & que la Vie est un *Pelerinage*. Divers Païens nous ont aussi représenté le Monde sous l'idée d'une Hôtelerie, qui n'est destinée qu'à nous fournir ce qui nous est nècessaire dans nôtre passage. De sorte qu'il n'y a rien de plus absurde que de chercher nôtre repos ici-bas, avant que d'être arrivé au bout de nôtre course, & que nous devrions plûtôt songer à l'acüeil qu'on nous y fera, qu'à toutes les commoditez, dont nous pouvons joüir les uns au-dessus des autres dans le chemin qui nous y conduit.

Epictete s'est servi d'une autre espece d'Allusion, qui est fort belle, & capable de nous engager à être contens du Poste où la Providence nous a mis :

„ * Nous

* Nous sommes, *dit il*, sur un Théatre, où chacun doit joüer de son mieux le rôle qui lui est marqué. Nous pouvons dire à la verité que celui qui nous est échu en partage ne nous sied pas bien, & que nous-nous aquiterions mieux d'un autre. Mais ce n'est pas là dequoi il s'agit. Nôtre unique but doit être de joüer dans la perfection le rôle qui nous est donné. S'il ne nous convient pas, la faute n'en retombe point sur nous, mais sur celui qui distribuë tous ces rôles aux Hommes, & qui est le grand Directeur de la Scène.

Le rôle, que ce Philosophe eut à joüer lui-même, ne pouvoit pas être fort agréable, † puis qu'il passa toute sa vie dans l'esclavage. Le motif, qu'il vient d'alleguer, pour se contenter de l'état où l'on se trouve ici bas, reçoit un nouveau degré de force, si l'on y joint que nos rôles seront changez dans un autre Monde, & que la superiorité du rang y sera proportionnée à l'excellence de la Vertu, que chacun aura pratiquée dans celui-ci, & à la maniere dont il s'est aquité de son devoir.

Il y a plusieurs beaux passages dans le petit Livre Apocriphe, intitulé *La Sagesse de* SALOMON, ou plûtôt de PHILON, pour fai-

* Il semble que l'Auteur ait paraphrasé ici la 24. Section de la Philosophie de cet illustre Païen.

† Cela est fort incertain, & il y a même grande apparence qu'il fut mis en liberté longtems avant sa mort.

faire voir le néant des Honeurs, & de ces autres Benedictions temporelles, qui sont en si grande estime parmi les Hommes, & pour consoler ceux qui ne les possedent pas. l'Auteur nous y représente, en des termes aussi vifs que relevez, cet avancement d'un Homme de bien dans une autre Vie, & la surprise extraordinaire qu'il causera à ceux qui étoient ses Superieurs dans ce Monde.

* *Alors*, dit-il, *les justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablez d'affliction, & qui leur auront ravi le fruit de leurs traveaux. Les méchans à cette vûë seront saisis de trouble & d'une horrible frayeur : il seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup contre leur attente les justes sauvez. Ils diront en eux-mêmes, étant touchez de regret, & jettant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos Railleries, & que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensez que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie & leur mort honteuse. Cependant les voilà élevez au rang des Enfans de Dieu, & leur partage est avec les Saints.*

Si l'on veut voir la description d'une Vie passée dans les vanitez du siècle, au milieu de la pompe & de la grandeur, on n'a qu'à lire les versets suivans du même Chapitre. Mais puis qu'eu égard à l'état des choses, il est

* Ch. v. 1. —— 5. Traduction de M. *de Saci.*

eſt néceſſaire qu'il y ait de l'ordre & de la ſubordination dans ce Monde, nous ſerions heureux ſi les Perſonnes élevées en dignité au deſſus des autres tâchoient de les ſurpaſſer autant en Vertu, & de ſe rendre agréables par leur douceur & leur bienveillance; & ſi d'un autre côté les Inferieurs penſoient aux moïens qu'ils ont d'améliorer leur ſort à l'avenir, & de contribuer, par une juſte ſoumiſſion, au bonheur de ceux que la Providence a établis ſur eux.

C

XI. DISCOURS.

——— ab ovo
Uſque ad mala. ———

HOR. L. I. Sat. III. 7.

Depuis le commencement juſques à la fin du repas.

* APRE'S avoir achevé une de mes SPECULATIONS, je foüille dans ma mémoire pour découvrir quel des anciens Auteurs à traité la même ſujet. C'eſt par-là que je trouve quelque penſée célèbre, ou la mienne exprimée plus heureuſement, ou quelque ſimilitude qui ſert à illuſtrer mes DISCOURS. La Sentence, qui paroit à leur frontiſpice, vient de cette même origine,

* Des INSCRIPTIONS qui ſont à la tête, & des lettres Capitales qui ſe trouvent à la fin des Diſcours du SPECTATEUR.

gine, & je la tire plûtôt des Poëtes que des Orateurs, parce que les premiers donnent un plus beau tour que les autres, a une pensée, & que leur style concis, joint à l'harmonie de la versification, aide mieux à la retenir. De sorte que mes Lecteurs sont assûrez de trouver du moins une bonne ligne dans chacun de mes DISCOURS, & qu'ils peuvent se rappeller ainsi dans l'esprit quelque beau passage d'un Auteur Classique.

C'est un ancien Philosophe qui a dit que *la bonne mine vaut une Lettre de recommandation*, quoi qu'il y ait quelques-uns de nos Historiens qui ont attribué ce Mot à la Reine *Elizabet*, qui l'avoit peut-être emploïé en différentes occasions. Du reste la bonne mine engage le monde à s'informer de celui qui l'a, & previent d'ordinaire en sa faveur. Une jolie Sentence produit à peu près le même effet, outre que c'est toûjours une beauté de plus dans chacune de mes Feüilles volantes, & qu'elle devient quelquefois necessaire, pour convaincre les petits Esprits que je n'avance rien de paradoxe, & qui ne soit apuyé sur de bonnes autoritez.

J'avouë qu'elle n'est pas d'un grand usage pour les Ignorans; mais aussi ne doitelle servir que comme un *demi-mot sufit pour les bons Entendeurs.* A l'égard des premiers, s'ils ne trouvent aucun goût à mes Inscriptions, j'ai soin de fournir à leur curiosité dans le corps de la Pièce. S'ils ne dé-

découvrent pas ce que veut dire l'Enseigne, ils voient très-bien par-là qu'ils auront dequoi s'entretenir dans le Logis. D'ailleurs, jamais Compliment ne m'a chatoüillé d'une maniere si agréable, que celui d'un certain honête-Homme sans façon, qui, sur ce qu'un de ses Amis lui disoit que le SPECTATEUR lui plairoit d'avantage, s'il pouvoit entendre ses Devises, lui répondit que *le bon Vin n'avoit pas besoin de Bouchon.*

J'ai entendu parler de deux Ministres de la campagne, qui tâchoient de l'emporter l'un sur l'autre, & de s'attirer la foule des Auditeurs. L'un d'eux, bien versé dans la lecture des Peres, en citoit de tems en tems quelques passages en *Latin*, dont ses Auditeurs, malgré leur ignorance, étoient si édifiez, qu'ils couroient en foule à ses Sermons, pendant qu'ils négligoient l'autre. Celui-ci, surpris de voir diminuër, tous les Dimanches, son Assemblée, & instruit à la fin de ce qui en étoit la cause, resolut de donner à son tour quelque peu de *Latin* à ses Parroissiens; mais comme il n'avoit pas étudié les Peres, il insera dans ses Sermons tout le Livre de * *Quæ genus*, avec les explications qu'il croïoit propres à l'utilité de son Troupeau. Ensuite il y mêla * *As in præsenti*, qu'il convertit de la même maniere à l'usage de ses Oüailles. Cette

** Ce sont des Régles de la Grammaire Latine de *Lilly*, qui commencent par ces mots.

te méthode eut un si heureux succès ; qu'en peu de tems il vit grossir son Auditoire, & qu'il mit en déroute son Antagoniste.

Nôtre commun Peuple est si charmé du *Latin*, que je ne doute pas qu'il n'admire mes SPECULATIONS à cause de ces petits traits qui en paroissent à leur tête : Mais ce qui m'engage le plus à me servir d'une Langue morte dans le Frontispice, est que les Dames, dont l'aprobation m'est plus chere que celle de tout le Monde savant, se déclarent sur tout en faveur de mes Sentences *Gréques*.

Après avoir ainsi expedié ce qui regarde la tête de mes DISCOURS, il faut en venir à la queuë, c'est-à-dire à la simple lettre capitale, qu'on trouve à la fin de chacun, & qui a fourni beaucoup de matiere aux raisonnemens des Curieux. Quelques-uns prétendent que le C. désigne celui de mes Confreres qui est du *Clergé*, ou le Théologien, quoi que d'autres veüillent, qu'il signifie la *Coterie*, en genêral. Il y en a qui conjecturent que la lettre L. marque le Jurisconsulte, ou celui qui fait professi[on] d'étudier les *Loix* ; que le R. designe mo[n] Ami le Chevalier *Roger de Coverly*, & le T. l'Homme adonné au *Trafic*, ou le Né[go]ciant : Mais la lettre X. qui paroit à la fin d'un petit nombre de ces DISCOURS, est celle de toutes qui a le plus intrigué la Ville, parce qu'il n'y a que des Noms étrangers, tels que ceux de *Xerxès* & de *Xenophon*, qui commencent par-là, & qu'il n'est pas trop

vrai-

vrai ſemblable qu'un Auteur de ce Nom, ou de quelque autre qui en aproche, ait mis la main à cet Ouvrage.

Pour arrêter les perquiſitions de ces Meſſieurs, dont quelques-uns m'ont écrit, pour me demander le ſens de ces lettres myſtiques, je leur répondrai ce qu'un ancien Philoſophe dit à un de ſes Amis, qui vouloit ſavoir ce qu'il portoit ſous le manteau : *Je l'ai caché*, lui repliqua-t-il, *afin que vous ne ſûſſiez pas ce que c'eſt.* J'ai emploïé cette eſpece d'Hieroglyphes dans la même vûë. Peut-être auſſi qu'ils ſervent de Charmes, pour garantir mes Feüilles volantes contre les influences des yeux malins : de ſorte que mes Lecteurs ne doivent pas étre ſurpris s'ils en voient quelques-unes dans la ſuite paraphées d'un Q, d'un Z, d'un Y d'un *&c.* ou du mot *Abracadabra.* Cependant je m'expliquerai aſſez avec eux pour les avertir que les lettres C, L, & X, ſont cabaliſtiques, & que leur ſignification eſt plus étenduë qu'il n'eſt a propos de le revéler au Public. Les Perſonnes verſées dans la Philoſophie de *Pythagore*, & qui jurent par le *Tetrachtys*, c'eſt-à-dire par le nombre *Quatre*, ſavent fort bien que celui de *Dix*, exprimé par la lettre X, qui a donné tant d'exercice à tous les beaux Eſprits de la Ville, renferme bien des puiſſances particulieres ; que les Auteurs *Platoniciens* l'apellent le Nombre parfait ; qu'Un, Deux, Trois & Quatre mis enſemble produiſent ce Nombre, & que Dix eſt tout. Mais ce ne ſont

pas

pas des Mysteres qu'on doive communiquer au gros des Lecteurs. Il faut qu'un Homme ait étudié plusieurs années de suite, avec une grande aplication, avant qu'il puisse arriver à cette connoissance.

Du tems de la Reine *Elizabet*, nous avions un Théologien Rabinique en *Angleterre*, qui étoit Chapelain ou Aumonier du Comte d'*Essex*, & qui avoit un talent merveilleux pour les secrets de cette nature. Lors qu'il fut reçû Docteur en Théologie, il prêcha, devant l'Université de *Cambrige*, sur le premier Verset du premier Chapitre du premier Livre des *Chroniques*, où vous verrez, dit-il, ces trois Noms, *Adam, Seth, Enos.* Il divisa ce Texte en plusieurs Parties, & il découvrit tant de mysteres dans chacun de ces Noms, qu'il fit un Sermon rempli d'une profonde litterature. Au reste, il s'apelloit *Alabaster*, & si l'on veut avoir un détail plus exact de sa Vie, ou de sa personne, on le trouvera dans le Livre que le Docteur *Fuller* a écrit des illustres *Anglois*. Quoi qu'il en soit, je croi que cet Exemple sufira, pour donner quelque satisfaction aux Curieux, & les convaincre que les lettres capitales, mises à la fin de mes DISCOURS, peuvent renfermer de grandes beautez. Mais je dois laisser au Tems qui découvre toutes choses, à en apprendre davantage sur cet article.

XII. DISCOURS.

Cur alter fratrum cessare, & ludere, & ungi
Præferat Herodis palmetis pinguibus; alter
Dives & importunus, ab umbram lucis ab ortu Silvestrem flammis & ferro mitiget agrum ?

HOR. L. II. Ep. II. 183.

Mais de dire pourquoi, de deux Freres, l'un préferera le repos, les jeux & une vie delicieuse à tous les Oliviers de la Palestine; *& l'autre, riche puissant, se tourmentera depuis le matin jusqu'au soir, à cultiver son champ, à en brûler les mauvaises herbes ?*

Mr. le SPECTATEUR.

* IL y a une chose que j'ai souvent atenduë dans vos DISCOURS, & que je “ m'étonne de n'y avoir pas trouvé jusques- “ ici, d'autant plus que c'est un sujet tout “ nouveau, qui n'a jamais été manié par “ un autre, qu'il me paroit digne de vôtre “ plume, & qu'il me semble quadrer le “ mieux du monde avec vôtre Dessein : Je “ veux dire, d'où peut venir que les plus “ beaux Esprits & les plus vastes Genies, “ qui ont tous les talens necessaires pour se “ bien aquiter de leur devoir, & de toute “ sorte d'Emplois dans la Vie civile; qui “ ont des idées fort justes à cet égard, & “ qui “

* D'où vient que les Hommes ne suivent pas dans la pratique, les maximes qu'ils adoptent dans la speculation ?

„ qui en ont même donné de très bonnes
„ leçons au Public, d'où peut venir, dis-
„ je, que leur conduite est presque toû-
„ jours opposée à leurs Maximes, & qu'ils
„ pratiquent si mal ce qu'ils enseignent aux
„ autres? C'est un deréglement qui tient
„ sans doute du prodige, & qui n'est pas
„ moins odieux dans la Morale qu'un
„ Monstre l'est dans la Nature, avec cette
„ seule différence qu'il arrive plus souvent
„ que le dernier; ce qui en aggrave beau-
„ coup l'horreur. Quels nuages ne répand-
„ il pas sur l'Esprit & sur le Savoir; & quel-
„ le idée peut-on se former de ces Gens,
„ qui, malgré toutes leurs belles qualitez,
„ sont incapables de se rendre heureux & de
„ servir leurs Amis; lors que tout le mon-
„ de voit qu'ils pourroient se distinguer à
„ ces deux égards? Pour moi, je ne trou-
„ ve rien de plus surprenant que de voir
„ un de ces hommes illustres dépenser un
„ Bien considerable, s'endetter jusqu'aux
„ oreilles, & laisser à la fin, dans la mise-
„ re, non seulement sa propre famille, mais
„ aussi celles des autres, sans se mettre en
„ peine de l'avenir, ni du compte qu'il se-
„ ra obligé d'en rendre un jour; pendant
„ qu'un Homme de néant, qu'on ne soup-
„ çonneroit presque pas d'avoir une ame
„ raisonnable, s'éleve à une haute fortune,
„ & devient le Chef d'une famille, qui a
„ les moïens & la volonté de s'attirer l'es-
„ time de sa Patrie, par des services réels.
„ C'est-ce que l'experience de tous les jours
„ nous

nous aprend ; mais quoi que le Fait saute "
aux yeux de tout le monde, nous en ignorons "
les causes, & je ne doute pas que le Pulic "
ne vous en remerciât, si vous aviez la "
bonté de nous les découvrir. Je suis, *&c.* "

Mon Correspondant n'est pas le seul qui soit frapé de cette bizarrerie de l'Esprit Humain ; on l'a remarquée de tout tems. *Horace* reflechit là-dessus d'une maniere fort agréable dans le * Caractère qu'ils nous donne de *Tigellius*. Ce bon Ménager, à l'entendre Philosopher, se bornoit quelquefois aux simples nécessitez de la Vie, & méprisoit tout le reste ; mais trois jours après, il auroit dépensé quatre mille Pistoles, s'il les avoit euës. Il n'étoit pas moins inégal en toute autre chose ; & si l'on examine bien cette contradiction perpetuelle où les Hommes tombent, on verra qu'elle nait d'une certaine incapacité où ils sont de se posseder eux-mêmes, & de s'entretenir de leurs propres pensées, Feu Mr. *Boileau* nous a décrit cette humeur bizarre en des termes si vifs & naturels, que je ne saurois m'empêcher d'en copier ici un endroit, où il s'exprime en ces mots :

Il

† Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.

* Il est cité au long dans le II. Tome p. 232.

† Ces six Vers sont dans sa VIII. Satire, & je les ai mis à la place d'une douzaine du fameux Poëte *Dryden*, qui se trouvent dans l'Original.

Il condamne au matin ses sentimens du
soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc :
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.

Quoi qu'il en soit, cette inatention de l'Ame, qui se fuit elle-même, entraîne le Prodigue d'objet en objet ; & s'il dépense beaucoup plus qu'un autre, c'est parce qu'il est assailli d'une plus grande foule de besoins. Mais s'il y a tant d'Hommes qui suivent ce malheureux train de vie jusques à leur dernier soupir, cela vient de ce qu'ils ignorent que les autres les regardent avec mépris, ou plûtôt de ce qu'ils ne sont pas méprisez au point qu'ils le méritent. * *Ciceron* nous dit que *c'est un crime de laisser déperir son Patrimoine.* En effet l'éxil n'est rien, comparé à la mortification que ressent un jeune Homme à la vûë d'un beau Domaine, dont il se voit privé par l'injustice de son Pere. Y a-t il rien aussi qui approche de la douleur d'un Pere, qui vient à penser que son Fils seroit plus heureux, s'il étoit né de tout autre

* Habenda autem est ratio rei familiaris, quam quidem dilabi finere, flagitiosum est. *De Officiis.* Lib. II. c. 18.

tre que lui ; & ne faut-il pas être Pere, pour en concevoir toute l'amertume ?

Peut-être qu'on n'y fait pas beaucoup d'attion ; mais il est de la derniere importance de savoir joüir de la Vie, & la goûter, sans aucun mélange des passions tumultueuses, ou de quelque apétit criminel. Faute de reflechir, le Monde est plein de Mangeurs & de Buveurs, & d'une troupe innombrable de Fainéans, qui, pour ne pas demeurer les bras croisez, s'occupent toute leur vie à exercer leur Attouchement ou leur Goût. Que dirons-nous de la tranquille societé des Fumeurs, & de ceux qui prennent du Tabac en poudre ?

Mon Correspondant a beau s'étonner que les plus lourds Esprits gagnent du bien dans le Monde, & qu'ils s'enrichissent plûtôt que les autres ; ils sont taillez pour cela, & ils peuvent atendre, avec patience, un profit éloigné, puis qu'aucune passion violente ni aucun desir immoderé, ne les détourne jamais de leur but. Pour ceux qui sont adonnez au Plaisir, les affaires ne sauroient que les interrompre ; mais pour ceux qui ont de l'Indifférence à l'égard du premier, les Affaires leur servent d'entretien & de passetems. Aussi a-t-on dit d'une de ces Têtes pesantes qui s'aplique beaucoup, qu'*on ne doit pas l'en estimer davantage, puisqu'il seroit bien embarrassé de sa personne, s'il n'avoit quelque chose qui l'occupât.*

XIII. DISCOURS.

Sed fulgente trahit constrictos Gloria curru
Non minùs ignotos generosis. ———
HOR. L. I. Sat. VI. 23.

Nous ne sommes pas moins passionez que les Nobles pour la Gloire ; nous nous laissons enchaîner comme eux, au char éclatant de cette Déesse, qui en fait ses captifs.

* SI nous examinons les Hommes, & que nous tâchions de penétrer dans les principes qui les font agir, il nous paroîtra fort probable, si je ne me trompe, que l'Ambition est le ressort caché qui remuë toute l'Espèce, & que chaque Individu est plus ou moins animé, selon la vigueur de son temperament. Il est vrai que l'on en voit plusieurs, qui, par la seule force de leur Naturel, & sans le secours de la Philosophie, n'aspirent jamais à la Puissance ni à la Grandeur ; qui ne se picquent point d'un Cortège nombreux, ni d'une foule de Cliens, ni de tout l'éclat qui accompagne la Magnificence ; qui, contens d'une honnête fortune & d'un état médiocre, ne s'embarrassent pas d'aquerir de grandes richesses : Mais on ne doit pas conclure de là qu'un tel Homme n'est point ambitieux, ses desirs peuvent avoir pris une autre route, & l'avoir déterminé

* Du bon usage que l'on peut faire des PASSIONS.

miné à la pourſuite de quelque autre objet, quoi que le motif ſoit toûjours le même, & qu'il ait toûjours en vûë de ſe diſtinguer.

J'avoüe que la conviction interieure qu'on a de la beauté de ſes actions, ſeparée des aplaudiſſemens populaires, ſert d'ample recompenſe à un Eſprit généreux ; mais le deſir, que nous avons de ſurpaſſer les autres, n'eſt ſans doute enraciné dans nos cœurs que pour nous engager, avec plus de force, à la pratique de la Vertu.

Il eſt vrai que cette Paſſion, de même que toutes les autres, eſt ſouvent pervertie à une mauvaiſe fin ; en ſorte que la plûpart de nos belles actions & de nos extravagances naiſſent de ce principe, & de l'envie qu'on a de ſe diſtinguer : Du moins, ſuivant qu'elle eſt cultivée par l'Education, l'Etude, ou la Converſation, & qu'elle ſe trouve dans un Cœur honête ou en Eſprit corrompu, elle produit des effets convenables, & l'on en voit naître des actes pleins de généroſité ou d'un intérêt ſordide. Si on l'occupe à orner l'Eſprit ou l'exterieur, elle rend un Homme digne de grands éloges, tout-à-fait ridicule. Mais puis que les mêmes humeurs ſont répanduës dans tous nos corps, & qu'elles y agiſſent, avec tout cela, d'une differente maniere ; on peut dire auſſi que l'Ambition qui anime tous les Hommes, ne ſe borne pas à un ſeul objet, que tantôt elle en pourſuit un, & tantôt un autre.

On ne sauroit douter que, dans un Cercle de Luteurs, ou de gens du commun qui s'exercent à se porter des coups de bâton, il n'y ait un aussi grand desir pour la Gloire, qu'il y en peut avoir parmi des Competiteurs d'un ordre plus élevé. Si ce Principe d'honneur ne les animoit, où est l'Homme, qui, pouvant l'éviter, s'exposât à se faire casser la tête? C'est-là ce qui les met en jeu; & la Victoire, qu'ils remportent sur une foule de Concurrens, les dédommage bien; à ce qu'ils croient, des blessures qu'ils ont reçûës dans le combat. Quoi qu'il en soit, nôtre Poëte *Waller* soutient que, si *Jules Cesar* avoit été élevé à la Campagne, entre des Païsans, au lieu d'assujetir l'Empire *Romain*, il seroit devenu, selon toutes les apparences, un fameux Berger, ou un habille Luteur. L'éducation, la dexterité de son genie & les conjonctures; où il se trouva, le rendirent Maître du Monde; s'il n'avoit pas eu tous ces avantages; la même Ambition, qui l'enflamoit, l'auroit porté à se distinguer dans quelque entreprise de moindre éclat. Puis donc que le sort des Hommes n'est point fixé, dans cette Vie, d'une maniere irrevocable, & qu'un million d'acidens peuvent contribuer à pousser ou à prévenir leur fortune, il me semble que c'est une Speculation assez innocente de se représenter un grand Genie reduit à un état aussi bas, que celui, où il se trouve aujourd'hui, est élevé. C'est par là qu'on le voit exercer, par ainsi dire, en petit ces beaux

talens, qui, dévelopez & mis en œuvre par l'Education, le disposent à s'aquiter dignement des plus hauts Emplois. D'un autre côté, le Mérite sans culture peut être d'une si grand étenduë, qu'il aproche de celui qui a cet avantage,

Ainsi la Nature fournit aux Hommes un desir général pour la Gloire, & l'Education le détermine à l'un ou à l'autre objet particulier. L'envie de se distinguer éclate sur tout, si je ne me trompe, dans la varieté des Habits, des Modes & des Attitudes, que les Gens du bel air suivent pour se rendre remarquables. En effet, tout ce qui brille, ou qui à quelque chose de singulier, frape les yeux des Spectateurs, & les oblige de considerer la Personne où ils les voient. Il y a même des Gens, qui sont fort choquez de ce qu'on ne les a pas mis dans un Libelle ou une Satire, parce qu'ils s'imaginent y avoir autant de droit que leurs Voisins, & que c'est une espèce de mépris, de les en avoir exclus. De là viennent aussi les Divertissemens bizarres & les Expeditions nocturnes de nos Débauchez, qui se plaisent à casser des Vitres, à donner des Serenades, à batre le Guet, à s'enyvrer deux fois le jour, à crever grand nombre de Chevaux, & à faire plusieurs autres Entreprises de la même violence. Du moins il y a bien des Hommes, qui sont plus scelerats & plus extravagans qu'ils ne le seroient, s'il n'y en avoit d'autres qui les voient & qui les approuvent.

 Mais

Mais une forte d'Ambition assez commune, & la plus absurde qui puisse jamais s'emparer de l'Esprit Humain, est celle qui ataque un Homme, lors qu'il a une longue experience & qu'il devroit être plus sage que dans aucun tems de sa vie ; ce qui en augmente le ridicule & le prive de tout ce qui peut excuser, en quelque maniere, les déreglemens de la boüilllante Jeunesse : Je veux parler de cette infame Passion d'accumuler des trésors, sans avoir égard à la prévoïance d'un bon Pere, d'un tendre Epoux ou d'un genereux Ami. On peut remarquer, pour la consolation de l'honête Pauvreté, que ce desir domine sur tout ceux qui n'ont presque aucune bonne qualité qui les rende estimables. C'est une méchante Herbe qui croît dans un terroir sterile. L'Humanité, la Bonté du cœur & la Politesse ne sauroient compatir avec l'Avarice. Qui ne s'étonneroit de voir que cette indigne Passion efface tout d'un coup tous les nobles sentimens de la Nature Humaine, & qu'elle rend un Maître chagrin & cruel, un Pere dénaturé, un Epoux incommode, & un Ami soupçonneux ? Mais je l'envisagerai plûtôt ici comme un foible du Cœur, que comme un défaut de l'Esprit. Si l'on ne manque pas d'Exemples d'une Humilité orgueilleuse, on peut dire de même que cette Passion, d'un genie opposé en ceci à la plûpart des autres, évite l'éclat & l'exterieur, pour se faire appaudir. De là vient qu'elle n'observe pas quelquefois la bienséance

séance la plus commune dans les Habits. *Un Avare se dira pauvre, afin de vous donner occasion par là de le contredire & de flatter son orgueüil.* Le Desir de la Gloire & l'Amour sont deux Passions si naturelles au Cœur Humain, qu'épurées & tournées du bon côté elle peuvent devenir exquises & fort raisonnables. Il est vrai que le Sage, qui leurré par l'éclat d'une Cour & le brillant des emplois publics, abandonne les sentiers cachez d'une Vie privée pour courir après les Honeurs & les Dignitez, soit qu'il réüssisse ou non dans sa tentative, aproche d'ordinaire assez de cette Grandeur plâtrée, pour en discerner le fard : Alors il cherche à se délivrer de tous ces embarras, afin de passer le reste de ses jours dans le calme & dans la retraite.

Il est ainsi de la prudence de ne changer pas de bien en mal, & de ne quitter jamais ce qu'on sait pouvoir toûjours reprendre avec plaisir Cependant si la Vie n'est un peu animée par les doux Zephirs de l'Esperance & de la Crainte, elle risque de tomber dans un état d'indolence & de securité fort opposé à la Nature. Tout le monde sait que *Domitien*, après avoir obtenu l'Empire *Romain*, se divertissoit à prendre des Mouches. Les Esprits mâles & actifs ne sauroient & ne doivent pas même demeurer en repos dans la vigueur de la jeunesse : S'ils n'ont en vûë quelque noble objet, leur desirs tendent en bas, & il se trouvent agitez par quelque Passion rampante & indigne.

D v C'est

C'eſt ainſi qu'un Arbre, dont on coupe l'extremité des branches, pour l'empêcher de pouſſer en haut, ne manque pas d'élancer des rejettons par le pié. L'Homme, qui ne ſe propoſe que ſon interêt particulier dans le monde, & qui recherche les aplaudiſſements de la multitude, n'y goûtera jamais aucune ſatisfaction ſolide & ſe trouvera même fort éloigné de ſon compte: Mais celui qui eſt animé d'un plus noble motif, dont l'Eſprit eſt aſſez élevé pour avoir en vûë le bien de ſa Patrie, qui aime les éloges fondez ſur la Vertu, & qui mépriſe les acclamations dépoüillées du témoignage interieur de ſa Conſcience; qui, ſans murmurer de l'état où la Providence l'a mis, voudroit bien s'avancer à un Poſte plus conſiderable, par des voïes honêtes & légitimes; un tel Homme ne ſouhaite & ne tâche d'augmenter ſon pauvoir, qu'afin de ſe rendre plus utile à la Societé.

Celui que la nature à orné de talens extraordinaires, peut faire beaucoup de bien ou de mal dans le Monde. C'eſt pour cela même qu'on doit avoir un ſoin particulier de l'éducation de la Jeuneſſe, & leur inculquer de bonne heure des principes d'Honneur & de Vertu, afin que leurs bonnes qualitez ne prennent pas un mauvais tour, & qu'elles ne ſoient jamais emploïées à un uſage criminel. Le but de la Religion & de la Philoſophie n'eſt pas tant d'éteindre nos Paſſions, que de les moderer & les apliquer à des objets convenables & bien choiſis.

Lors que ces deux Pilotes nous ont montré la route qu'il faut suivre, il n'y a point de mal d'y courir à pleines voiles ; si l'orage de l'adversité se leve contre nous, & nous empêche d'arriver au Port où nous tendions, ce sera une grande consolation pour nous d'être persuadez que nous n'avons pas manqué le bon chemain qui nous étoit prescrit, & que nous ne sommes pas la cause de nôtre infortune.

De sorte que la Religion, à ne la considerer que par raport aux afaires de cette Vie, est très-digne de nôtre estime & d'une grande veneration ; en ce qu'elle fixe les diffentes prétentions des Hommes, & leurs interêts, qui se croiseroient sans cela, & qu'ainsi elle entretient l'ordre & l'armonie dans toutes les Societez civiles ; en ce qu'elle donne occasion à chacun de tenir son rôle dans ce Monde, & d'y faire valoir ses talens ; en ce qu'elle excite à des actions loüables de leur nature, & avantageuses à la Communauté : en un mot, & en ce qu'elle inspire une Ambition raisonable, un Amour pur & de nobles Desirs.

XIV. DISCOURS.

Nullum numen abeſt, ſi ſit prudentia. ——
JUV. Sat. X. 365.

Si l'on a la Prudence en partage, on ne manque jamais d'avoir tout le ſecours qu'on peut obtenir du Ciel.

* IL m'eſt venu ſouvent dans l'eſprit que, ſi l'on voïoit toutes les penſées des Hommes, on ne trouveroit pas beaucoup de difference entre celles du Sage & celles du Fou. Il y a un nombre infini de Reveries, d'Extravagances & de Vanitez qui les occupent l'un & l'autre. Tout ce qui les diſtingue vient de ce que le premier fait faire un bon choix de ſes penſées, qu'il en rejette les unes & qu'il communique les autres; au lieu que le Fou laiſſe échaper toutes les ſiennes, & qu'il les met au jour ſans aucun diſcernement. Avec tout cela cette eſpéce de reſerve ne regarde point la converſation particuliére entre des Amis intimes. En tel cas, les plus ſages parlent ſouvent de même que les plus indiſcrets; puis que s'entretenir avec un Ami n'eſt autre choſe, pour ainſi dire, que *penſer tout haut.*

L'Orateur *Romain* eſt donc bien fondé à combattre cette Maxime de quelques Anciens

* La DISCRETION eſt une Vertu fort néceſſaire dans cette Vie, & pour l'autre.

ciens qui disoient. * „ Qu'un Homme doit vivre avec son Ennemi d'une maniere qui le puisse engager à devenir son Ami ; & avec son Ami d'une telle maniere, qu'il ne puisse jamais être en état de lui faire du mal, en cas qu'il devint son Ennemi. " La premiere partie de cette Maxime, qui regarde nôtre conduite envers un Ennemi, est fort prudente & raisonnable ; mais la derniere, qui tombe sur nôtre conduite avec un Ami, sent plûtôt la Ruse que la Discretion, & nous raviroit, à la suivre, un des plus grands plaisirs de la Vie, je veux dire celui qu'on goûte à parler librement avec un Ami du cœur. Ajoûtez à ceci que lors qu'un Ami vous abandonne, & qu'*il trahit vôtre secret*, pour m'exprimer avec le Fils de *Sirach*, le monde est assez juste pour condamner sa perfidie plûtôt que vôtre imprudence.

La discretion ne se montre pas seulement dans nos paroles, mais aussi dans toutes nos démarches, & sert en quelque maniere d'instrument à la Providence, pour nous diriger dans tout ce qui regarde cette Vie.

L'Esprit Humain est orné de plusieurs

* Je ne sai point de quel endroit de *Ciceron* l'Auteur à pris cette Maxime ; mais dans son Dialogue *De Amicitia*, je ne trouve que celle-ci, C. 16. qui y ait quelque raport & qui est conçuë en ces termes : *Ita amare oportere, ut si aliquando esset osurus :* c'est-à dire, *qu'on doit aimer une personne, comme si elle devoit vous haïr un jour*.

au-

autres qualitez éclatantes; mais il n'y en a point de si utile que la Discretion; c'est elle qui donne le prix à toutes les autres, qui les met en œuvres en tems & lieu, & qui les tourne à l'avantage de la Personne qui les possede. Sans elle on peut dire que le Savoir n'est que Pédanterie, & l'Esprit qu'Impertinence; la Vertu même devient presque un Défaut; & les plus beaux talens ne servent qu'a rendre un Homme plus remarquable dans ses Erreurs, & plus actif à son préjudice.

L'Homme discret ne se borne pas à bien ménager ses propres talens; il fait aussi découvrir ceux des autres, les faires valoir, & les apliquer à leur légitime usage. Nous voïons aussi que ce n'est ni le Spirituel, ni le Savant, ni le brave, qui regle la conversation & qui produit l'agrément de la Societé, mais le Discret. Un Homme, qui a de beaux talens, & qui manque de Discretion, ressemble au *Polypheme* de la Fable, revêtu d'une force extraordinaire, qui ne lui sert de rien, parce qu'il est aveugle.

Quoi qu'un Homme possede toutes les autres bonnes qualitez, s'il n'a pas la Discretion, il ne sera que d'une petite conséquence dans le monde; mais avec cet unique talent & une médiocre portion des autres, il peut faire tout ce qu'il lui plait dans le Poste où il se trouve.

Si d'un côté la Discretion est la plus utile de toutes les qualitez qu'un Homme puisse

ſcavoir, j'oſe avancer de l'autre que la Fineſſe n'eſt que le partage des petits Eſprits, qui n'ont ni grandeur ni élevation. La premiere à toûjours en vûë les fins les plus nobles, & les pourſuit par les voïes les plus juſtes & les plus honnêtes ; au lieu que la Ruſe ne rend qu'à ſon interêt ſordide, & ne fait ſcrupule de rien pour l'obtenir. La Diſcretion à des vaſtes deſſeins, & ſemblable à un Oeuil vif & perçant, elle ſe promène d'un bout de l'Horiſon à l'autre : la Fineſſe eſt une eſpece de vûë courte, qui découvre les plus petits objets qui ſe trouvent à portée & dans ſon voiſinage ; mais qui ne peut diſcerner ceux qui ſont un peu éloignez. La Diſcretion donne plus d'autorité à celui qui la poſſede, plus elle ſe manifeſte : la Ruſe une fois découverte perd toute ſa force, & rend un Homme incapable d'éxecuter les Projets, dont il auroit pû venir à bout, s'il n'eut paſſé que pour un Homme franc & ſincere. La Diſcretion eſt le rafinement de la Raiſon, & un Guide fidéle dans tous les Devoirs de la Vie : la Ruſe eſt une eſpèce d'Inſtinct, qui ne regarde qu'à nôtre interêt particulier dans ce Monde. La Diſcretion ne ſe trouve que dans les Hommes d'un ſens exquis & d'un genie ſuperieur : la Ruſe éclate ſouvent dans les Bêtes mêmes, & dans les Perſonnes qui n'en diférent pas beaucoup. En un mot, la Ruſe n'eſt que le Singe de la Diſcretion, & ne peut tromper que les Simples, de la même maniere que la Vivacité

cité passe quelque fois pour bel Esprit, & l'Air grave pour une marque de Prudence.

Le tour d'esprit; qui est naturel à l'Homme discret, l'entraîne jusques dans l'avenir le plus reculé, & l'oblige de penser à l'état où il se trouvera au bout de quelques milliers de siécles, de même qu'à celui où il se trouve aujourd'hui. Il sait que le Bonheur ou le Malheur, qui lui sont destinez dans un autre Monde, ne perde rien de leur réalité par l'éloignement où il les voit. Les objets n'en deviennent pas plus petits à son égard, malgre toute leur distance. Il n'ignore pas que ces joïe & ces peines, cachées dans l'éternité, s'aprochent à toute heure de lui, & qu'il en sentira un jour tout le poids de même qu'il sent aujourd'hui le plaisir & le chagrin. C'est pour cela qu'il travaille avec une grande application à s'asûrer de ce qui fait le véritable bonheur de sa Nature, & le Dernier but de son Etre. Il porte ses pensées jusques à la fin de chaque Action & il en considere les effets les plus éloignez, aussi bien que les plus immediats. Il renonce à tous les petits interêts & avantages qui se presentent dans cette Vie, s'ils ne s'accordent pas avec le dessein qu'il a pour un avenir éternel. En un Mot ses esperances ne tendent qu'à l'Immortalité, ses projets sont vastes & glorieux, & sa conduite est celle d'un Homme qui connoit ses veritables interêts, & qui les cherche par les voïes les plus légitimes.

Dans

Dans cet Essai sur la Discretion je l'ai envisagée comme une bonne qualité & une Vertu, & c'est pour cela même que je l'ai décrite dans toute son étenduë; non seulement en ce qu'elle s'occupe aux affaires du monde, mais aussi en ce qu'elle regarde toute nôtre Existence; non seulement en ce qu'elle sert de Guide à une Créature mortelle, mais aussi en ce quelle est en general la Directrice d'un Etre raisonnable. C'est dans cette vûë que l'Auteur d'un de nos Livres Apocryphes lui donne quelquefois le titre de *Prudence*, & quelquefois celui de *Sagesse*. En effet, de la maniere dont je l'ai dépeinte, c'est la plus haute sagesse ou l'on puisse aspirer, & avec tout cela il est au pouvoir de chacun d'y ateindre. Ses avantages sont infinis, & on peut l'aquerir sans peine : ou, pour m'exprimer avec le même Auteur, * *La Sagesse est pleine de lumiere, & sa beauté ne se flétrit point. Ceux l'aiment la découvrent aisément, & ceux qui la cherchent la trouvent. Elle prêvient ceux qui la desirent, elle se montre à cux la premiere. Celui qui veille dès le Matin pour la posseder n'aura pas de peine, parce qu'il la trouvera assise à la porte. Ainsi occuper son esprit de la Sagesse, c'est la parfaite Prudence, & celui qui veillera pour l'aquerir, sera bientôt en repos. Car elle tourne*

* La Sap. de PHILON, ou La Sag. de SALOMON, Ch. VIII. 13. — 17.

ne elle même de tous côtez pour chercher ceux qui sont dignes d'elle. Elle se montre à eux agreablement dans ses voies, & elle va au devant d'eux avec tout le soin de sa providence.

C.

XV. DISCOURS.

Per contratorem fugito; nam garrulus idem est.
HOR. L. I. Ep. XVIII. 69.

Fuyez ces gens qui s'informent de tout, ils sont pour l'ordinaire grands parleurs.

* IL y a une Créature qui joüit de tous les organes de la parole, qui est doüée d'une conception assés heureuse, & qui n'observe pas mal les bienséances dans toutes les occasions ordinaires de la Vie; mais qui reflechit si peu, qu'elle est obligée, pour s'entretenir, d'emprunter des secours étrangers. Le grand Faiseur de questions est une Créature de cette espèce: Quoi qu'il raisonne aussi juste qu'aucun autre sur tout ce qui lui est bien connu, avec tout cela il ne sauroit tirer de son propre fond dequoi s'entretenir lui-même, & il faut qu'il renouvelle ses demandes à tout bout de champ. Ainsi, afin qu'il puisse joüer son rôle dans les Conversations les plus polies, vous le verrez fort attentif au recit d'un Maquignon, qui lui parlera de la maladie d'un

* DES grands FAISEURS de QUESTIONS & BABILLARDS.

d'un de ses Chevaux, de toutes les revolutions quelle eut, d'un breuvage qu'il lui fit prendre de qu'elle maniere il opera, comment son Cheval se rétablit dans la suite, ou de toute autre impertinence de la même nature; & il vous paroîtra d'ailleurs aussi satisfait que si vous lui annonciez les Veritez les plus avantageuses. Ce foible peut bien exposer un homme à la raillerie, mais il ne le rend pas malheureux; puis qu'il se joint d'ordinaire à un autre, qui semble être né pour lui, je veux dire le Babillard. Dans ces deux Caractères il y a un secret penchant, qui les porte à suppléer à leurs défauts mutuels, & qui est aussi naturel que celui qui paroit entre les deux Sexes. Je me trouvai l'autre jour dans un Lieu public, où je vis un de ces Faiseurs de questions, qui ne put retenir sa joïe à l'aproche d'un de ces Causeurs. Celui-ci ne fut pas plûtôt assis auprès de son Homme, qu'il s'acouda sur une table, se frota le front à diverses reprises, & se mit à dire d'un air chagrin: " Il n'y a pas la moindre nouvelle aujourd'hui; je ne sai ce que j'ai, mais " j'ai très mal depuis la nuit passée; il pour- " roit bien être que je me suis enrhûmé, " & que cela est venu de ce que mes sou- " liers sont trop minces; du moins j'ai " toussé toute la semaine: Il faut que cela " soit, puis que la coûtume, que j'ai de " me laver la tête l'Hiver & l'Eté avec de " l'eau froide empêche que l'air ne fasse " aucune impression maligne par cet en- " droit- "

„ droit-là ; de sorte que le rhume ne peut
„ s'être insinué chez moi que par les piez ;
„ Mais je n'y fais presque aucune atention,
„ il s'en ira comme il est venu. La plûpart
„ de nos maux viennent d'une trop grande
„ délicatesse, & nos visages sont naturelle-
„ ment aussi peu en état de resister au froid
„ que le reste de nôtre corps. L'*Indien*, à qui
„ un *Européan* demandoit comment il pou-
„ voit aller tout nud, lui répondit fort juste
„ qu'il étoit tout visage.

Je m'apperçus que ce discours étoit aussi agréable à mon Faiseur de question que l'auroit pû être aucun autre plus interessant ; mais sur ce que le Babillard fut appellé à un autre coin de la Chambre, le premier dit à son voisin, que Mr. tel [illegible] qui venoit de le quitter, se lavoit la tête tous les matins avec de l'eau froide, & lui repeta presque mot pour mot tout ce qu'il venoit d'entendre. Il faut avoüer que les Faiseurs de questions sont, pour ainsi dire, les Entonnoirs de la Conversation ; Ils ne gardent rien pour eux-même, & laissent échaper tout ce qu'ils reçoivent : Ce sont les Canaux à travers lesquels passe tout le bien & tout le mal qui se dit en Ville. Ceux qui se choquent de leur conduite, ou qui croïent en souffrir ; peuvent y remédier, s'il leur plait, puis que ce ne sont pas des gens malins, & que vous pouvez contredire tout ce qu'il avancent, pourvû que vous leur fournissiez dequoi parler. Un détail plus étendu de quelque évenement est la chose du

monde

monde la plus agréable qui leur puiſſe arriver ; & ils ne s'expriment guére qu'en ces termes : *Le bruit court en Ville*, ou bien, *Je ſai de bonne part* : De ſorte que la Ville peut-être mieux inſtruite, ou qu'on peut ſavoir ce dont il s'agit d'un meilleur endroit & qu'ainſi la contradiction a toûjours lieu.

Ce tour d'eſprit ne m'a paru jamais ſi ridicule que dans un Pere, qui s'informe avec beaucoup de ſoin comment ſon Fils emploie ſes heures de loiſir, & qui après avoir vû qu'il s'amuſe à des bagatelles & qu'il marche dignement ſur ſes traces, en témoigne une joïe exceſſive. Mais ce qu'il y a de plus groteſque eſt de voir deux Hommes de ce calibre parler d'une choſe, qui, toute indiférente qu'elle eſt de ſa nature, ne doit pas ſe dire en préſence d'un tiers, ou du moins ſi haut qu'on le puiſſe entendre. Un jeune Homme bien mis vient l'autre jour dans un Caffé où j'étois, & d'abord deux de ces Meſſieurs ſe mirent à cauſer tout bas de ſa Genealogie ; ce qui n'empêcha pas que je ne les entendiſſe par intervalles : Tantôt l'un diſoit, *Une telle Dame étoit ſa Tante*, & l'autre répondit, *Cela eſt vrai ; mais c'étoit du côté de ſa Mere* : Enſuite l'un reprenoit, *Son Pere avoit accoûtumé de porter une Perruque plus brune* ; & l'autre ajoûtoit, *Non pas de beaucoup ; mais ce jeune Homme porte les Talons de ſes ſouliers plus hauts.*

Il n'y a rien de plus dangereux, ſelon moi, que de confier un ſecret à cette ſorte d'Eſprits, qui ne doivent leur curioſité qu'au

vuide

vuide de leur cerveau, & qui par-là même sont trop communicatifs : Mais si l'on ne peut éviter de les voir, on n'est pas obligé de se mettre à leur discretion, ni de leur parler d'affaire de quelque importance, puis qu'ils se païent de la moindre bagatelle, & qu'ils ne cherchent qu'à se remplir sans examiner ce qu'on leur donne. C'est ainsi qu'ils retiennent avec soin certaines expressions superfluës, qui se trouvent à la fin de quelques Nouvelles dans les Gazettes, où il est dit, *Ceci demande confirmation*, *Ceci fournit matiere à bien de raisonnemens politiques*; *Le Tems, qui est un grand Maître, nous découvrira tout*; & qu'ils les regardent comme quelques choses de fort essentiel.

On trouve quelquefois de ces Genies ; qui ont une ardeur insatiable pour savoir ce qui se passe dans le Monde, sans en faire aucun autre usage que celui de l'emploïer à leur unique entretien. Un Esprit de cette ordre sembleroit destiné à la Raillerie & à la bonne Humeur ; mais il ne forme que le caractère d'un Indolent, & il n'est ici bas qu'un simple Spectateur comme moi. Cette Curiosité, où la malice & l'interêt n'ont aucune part, fait amas d'un nombre infini de circonstances, qui ne peuvent que plaire, quand on vient à les produire en compagnie. Si l'on découvroit toutes les intrigues, les opinions, les plaisirs & les intérêts qui gouvernent le monde, à commencer depuis l'Homme de la premiere qualité jusques au plus vil Artisan, ne seroit-ce pas la plus

gréable Farce, que l'on se puisse imaginer, de les voir plus differens d'eux-mêmes, à l'égard de leurs pensées & de leurs actions, qu'ils ne le sont en Bonnet de nuit ou coifez d'une longue Perruque? Quoi qu'il en soit, voici une Lettre, qu'un de mes Correspondans m'a écrite, & qui a quelque raport avec le sujet que je viens de traiter.

Mr. le SPECTATEUR.

Plutarque nous dit que CAÏUS GRACCHUS, *Romain* de Nation, se mettoit souvent en colere, & qu'il parloit alors avec tant de violence & d'impetuosité, qu'il perdoit la tremontane, & que la respiration lui manquoit. Pour remedier à ce défaut, il avoit un Domestique fort spirituel, nommé *Licinius*, qui le suivoit par tout avec une espèce de Flute douce dans la poche, ou un Instrument propre à regler la voix, & qui ne le voïoit pas plûtôt sur le point de se fâcher, qu'il joüoit un Air tendre capable de l'émouvoir: de sorte que *Gracchus* le prenoit d'abord sur un ton plus bas & qu'il se calmoit.

Au souvenir de ce trait Historique, je me suis étonné bien des fois, qu'on ait discontinué l'usage d'un Instrument si utile; puis sur tout que le bon office de *Licinius*, a perpetué sa mémoire durant plusieurs siècles ce qui auroit dû, ce me semble, encourager quelcun à le renou-

veller,

„ veller, si ce n'est pas pour le bien public, „ du moins pour sa reputation, & son intérêt particulier. On m'objectera peut-être „ que nos Babillards sont si charmez de leur „ ton de voix, qu'ils ne soufriroient pas „ qu'un de leurs Domestiques s'avisat de le „ reprimer. Je le veux; mais il n'y a pas un „ seul de leurs auditeurs qui n'ait droit de „ joüer un petit Air mélodieux pour sa propre défense. En un mot, ennuïé de ne „ voir paroître aucun *Licinius*, & d'entendre „ augmenter le bruit de nos Causeurs impitoïables; je resolus d'employer nos dernieres Vacations au bien de ma Patrie: „ de sorte qu'avec le secours d'un habile „ Artisan, qui travaille pour la Societé „ Roïale, je suis presque venu à bout de „ mon dessein, & que je fournirai bientôt „ au Public, tel nombre de ces Instrumens „ qu'on voudra, soit pour les mettre dans „ les Caffez, ou les porter dans la poche. „ D'un autre côté, il y a tant de Gentils „ Hommes de ma connoissance, qui risquent „ de s'attirer le son de ce Chalumeau, qu'à-„ fin de les ménager du mieux qu'il me sera „ possible, je les en avertirai par un Bil-„ let où il n'y aura que ces quatre mots, „ *Munissez-vous, d'un* Licinius.

„ Il ne me reste, mon Cher Monsieur „ qu'à vous prier de vouloir accepter un de „ ces Flageolets, que je vous enverrai chez „ Mr. *Buckey*, un de vos Libraires. Il vous „ sera d'autant plus utile, que vous êtes „ fort taciturne, & par-là plus exposé aux „ insultes des Brâilleurs.

„ Ja-

J'avois presque oublié de vous dire, « qu'il y a une Note de mon invention, qu'on « peut joüer sur cet Instrument, & que « j'appelle *Chut*. On doit l'emploïer contre « un Recit ennuïeux, les Sermens, les Obs- « cenitez & autres choses de cette nature. Je « suis, *&c.* «

G. B.

T.

X.VI DISCOURS.

Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt, quàm salutem hominibus dando.

CIC. Orat. pro *Ligar.* c. 12.

Il n'y a rien en quoi les Hommes aprochent plus de la Divinité, que lors qu'ils travaillent au bien & à l'avantage des autres.

* LA Nature Humaine paroit très-difforme ou très-belle, suivant le point de vûe dans lequel on la regarde. Lors que nous voïons les Hommes, remplis de violentes Passions & de pernicieux Desseins, se déchirer les uns les autres à force ouverte, ou travailler sourdement à leur propre ruïne; lors que nous les voyons tendre à des buts criminels & indignes par des voyes aussi lâches & infames; lors que nous les voïons occupez à détruire la Societé qu'ils composent eux-mêmes; lors, dis-je, que tout ce-

* Des SERVICES MUTUELS que les Hommes se doivent.

la nous frape, nous avons presque honte de nôtre Espèce, & peu s'en faut que nous ne devenions Misantropes. Mais d'un autre côté, lors qu'il nous paroissent doux, honêtes, bienfaisans, animez d'un généreux égard pour l'intérêt du Public, pleins de compassion pour leurs disgraces mutuelles, & promts à s'entr'aider les uns & les autres, à peine s'imagineroit-on que ce sont des Créatures de la même Espèce que les premiers. Dans ce dernier point de vûë, apliquez à se rendre des services mutuels, on les prendroit pour des Divinitez tutelaires; & le plus grand éloge, que nous aïons jamais pû nous donner, a été d'apeller *Humanité* cette Heureuse disposition du cœur. Il est impossible qu'à la vûë ou à l'ouïe d'une action généreuse, on ne sente un secret plaisir s'emparer de nos Ames, lors même que nous n'y avons pas le moindre intérêt. On l'éprouvera sans doute à la lecture de la Lettre suivante, ou *Pline* le jeune recommande un de ses Amis de la manière du monde la plus honête. Je ne saurois en fournir un meilleur exemple, & quoi que les Personnes intéressées soient mortes depuis bien des siécles, on souhaiteroit encore qu'il nous eut appris le succès de sa Lettre. La voici mot pour mot, telle qu'un fort habile Homme * nous l'a donnée en *François*, avec toutes les autres du même Auteur.

A

* Mr. de *Saci*.

A Maxime.

* Je crois être en droit de vous de- “
mander, pour mes Amis, ce que je vous “
offrirois pour les vôtres, ſi j'étois à vôtre “
place. *Arianus Meturius* tient le premier “
rang parmi les *Altinates*. Quand je parle de “
rangs, je ne les regles pas ſur les biens “
de la fortune, dont il eſt comblé; mais “
ſur la pureté des mœurs, ſur la juſtice, “
ſur l'integrité, ſur la prudence. Ses con- “
ſeils dirigent mes affaires, & ſon goût “
mes études. Il a toute la droiture, toute “
la ſincerité, toute l'intelligence qui ſe “
peut deſirer. Il m'aime (je ne puis dire “
rien de plus) autant que vous m'aimez “
vous-même. Comme il ne connoit point “
l'ambition, il s'eſt tenu dans l'ordre des “
Chevaliers, quoi qu'aiſement il eût pû “
monter aux plus grandes dignitez. Je vou- “
drois pourtant le tirer de l'obſcurité, où “
le tient ſa modeſtie. J'ai une forte paſ- “
ſion de l'élever à quelque grande ſans qu'il “
y penſe, ſans qu'il le ſache, & peut-être “
même ſans qu'il y conſente; mais j'en “
veux une, qui lui faſſe beaucoup d'hon- “
neur, & peu d'embarras. C'eſt une fa- “
veur que je vous demande pour lui, à la “
premiere occaſion qui s'en préſentera. “
Lui & moi en auront une parfaite re- “
connoiſſance. Car, quoi qu'il ne ſouhaite “
point “

* C'eſt la II. du III. Livre.

„ point ces sortes de graces il les reçoit, com„ me s'il les avoit fort souhaitées. Adieu.

Voici une autre Lettre, que j'ai reçûë d'un de mes Correspondans, sur l'éducation la Jeunesse, & que je me crois obligé de communiquer au Public.

Mr. le SPECTATEUR.

„ * Ce que vous avez dit, dans quelques„ uns de vos DISCOURS, sur la mau„ vaise Education qui est ici à la mode, m'a „ fait naître une envie, qui pourroit bien „ m'engager dans une démarche aussi diffi„ cile à soûtenir qu'elle seroit avantageuse „ au Public, à moins que vous ne la de„ saprouviez. J'ai resolu, en faveur de nô„ tre jeunesse de la *Grande Bretagne*, de „ les élever avec tant de soin & de circon„ spection, qu'ils puissent lire, sans aucun „ risque pour l'esprit ou le cœur, les endroits „ les plus chatoüilleux de *Virgile*, d'*Homere*, „ ou de tout autre Poëte.

„ Si l'on me vouloit confier quelques „ jeunes Messieurs, car je n'ai pas l'ame as„ sez heroïque pour prendre soin d'un grand „ nombre tout-à-la fois, je me retirerois „ dans une agreable Solitude, voisine „ de quelque bonne Ville, où il y auroit „ des Maîtres pour la Danse, la Musique, „ la Peinture, le Dessein, ou tout autre Exer„ cice de ce genre-là, qui leur serviroient „ d'un honête Divertissement, presque aussi „ ré-

* LETTRE sur la bonne Education.

récréatif, que le peuvent être tous ces “
petits Jeux sordides, auxquels les Eco- “
liers prennent d'ordinaire tant de plaisirs. “
Il est facile de concevoir qu'une Societé “
de ces jeunes Garçons qui n'en fréquen- “
teroient aucun au dessous de leur rang, “
admis quelquefois à s'entretenir avec des “
Personnes plus âgées & d'un mérite dis- “
tingué, loüez & caressez à propos, & “
tournez de cette maniere à se former une “
certaine élevation d'esprit, pourroient “
bientôt s'occuper à la lecture de quel- “
ques uns de nos Ecrivains les plus polis. “
Après leur avoir donné quelque goût “
pour les Livres, on les instruiroit dans le “
Latin; par une méthode beaucoup plus “
aisée que celle de *Lilly*, & ils s'y atta- “
cheroient avec aussi peu de repugnance “
que les jeunes Dames aprennent à parler “
François ou à chanter les Airs d'un Ope- “
ra *Italien*. Lors qu'on les auroit amenez “
jusques-là, il seroit tems de leur rendre “
le goût plus exact: Un Homme sensible “
à toute la délicatesse des pensées & de “
l'expression trouveroit du plaisir à lire “
avec eux les meilleurs Historiens *Ro-* “
mains, Poëtes ou Orateurs, & à leur en “
faire remarquer les plus beaux endroits; “
à leur donner quelque connoissance de la “
Chronologie, de la Géographie, des Mé- “
dailles, de l'Astronomie, ou de tout ce “
qui serviroit le mieux à nourrir la Curio- “
sité si naturelle à cet âge. Ceux d'entre “
eux qui auroient le moindre genie, tou- “

„ chez une fois par les brillantes pensées & „ les nobles sentimens de ces fameux Ecrivains, ne pourroient que souhaiter avec „ ardeur de s'apliquer à l'étude de cette autre Langue, si célèbre & si ancienne, qui „ fait la gloire & l'admiration de tout le „ monde savant, je veux dire du *Grec.* „ D'ailleurs il faudroit les exercer à composer de ces petites Declamations qui demandent plus de feu & de vivacité que „ de bon sens; à cultiver leur propre Langue, „ qu'ils doivent mieux entendre que celle „ des Etrangers & sur tout à écrire des „ Lettres, & puis qu'un Gentilhomme a de „ si fréquentes occasions de se distinguer „ par-là. Quelques Jeunes Messieurs d'un „ naturel doux & honêtes, élevez de cette „ maniere, formeroient presque une petite „ Academie, & feroient d'une conservation „ assez agréable, pour tenter souvent un habile Homme à se mêler avec eux dans „ leurs plaisirs, & à les divertir par quelque „ chose de serieux, qui ne les instruiroit „ pas moins que les plus graves Leçons. Je ne doute pas qu'on ne pût les „ amêner à disputer entre eux, à qui reciteroit de meilleure grace quelque bel endroit d'un Poëme ou d'une Oraison, ou „ à joüer ensemble quelque Scène de *Terence*, de *Sophocle*, ou de nôtre *Shakespear.* „ Et que cela ne devint un de leurs Jeux „ favoris. La Cause de *Milon* pourroit être „ plaidée devant des Juges plus équitables, „ *Cesar* trembler une seconde fois, & la

„ Ville

Ville d'*Athenes* enrager de nouveau par "
l'ambition de *Philippe*. Au milieu de ces "
nobles amusemens, nous pourrions esperer "
de voir bien-tôt le feu de nôtre Jeunesse "
éclater en bon sens, leur innocence en "
Vertu, & leur bon naturel en généreux "
amour de la patrie. Je suis, *&c.* "

T

XVII. DISCOURS.

O Pudor! ô Pietas! ——— ———

MART. L. VII. Epigr. LXXVIII. 4.

O Pudeur! ô Tendresse filiale!

* PARMI les dernieres Lettres, que j'ai reçû de mes Correspondans, il y en a une qui est écrite avec tant de politesse & de bon goût, que je ne saurois m'empêcher de l'inserer ici; & je ne doute pas même que le Public ne m'en ait quelque obligation.

Mr. le SPECTATEUR,

Vous savez trop bien ce qui se passe "
dans le monde pour n'avoir pris garde "
au respect & à la timidité que les Assem- "
blées publiques inspirent à ceux qui doi- "
vent parler, ou faire quelque chose, en "
leur presence. On peut dire que c'est une "

E iiij espé- "

* De la vraie & de la fausse MODESTIE.

„ espèce de noble embarras, auquel les
„ Gens de merite se trouvent le plus expo-
„ sez ; & qu'ainsi vous devez y emploïer
„ quelcune de vos SPECULATIONS,
„ Combien de braves Officiers, n'y a-t-il
„ pas, qui ont chargé l'Ennemi tête baissée
„ en plate Campagne, & qui ne savent plus
„ où ils en sont, lors qu'il s'agit de pronon-
„ cer un Discours devant une troupe d'A-
„ mis en particulier ? On seroit presque
„ tenté de croire qu'il y a quelque enchan-
„ tement dans les yeux d'un Cercle de Per-
„ sonnes, qui les fixent tous à la fois sur
„ une autre. J'ai vû joüer une Tragedie,
„ ou un nouvel Acteur y parut si interdit,
„ qu'il avoit à peine la force de parler ou
„ de se remuër, & que je craignis de le
„ voir mourir plus de trois Actes avant
„ qu'on tirât le Poignard, ou qu'on admi-
„ nistrat le Poison. Il me semble qu'un
„ Homme de ce caractère devroit être em-
„ ploïé d'abord à representer un Phanthôme,
„ ou Statuë, jusqu'a ce qu'il eût recouvré
„ ses esprits, & qu'il fût en état de joüer
„ un rôle vivant.

„ Si ce trouble, dont on est saisi tout
„ d'un coup, marque une défiance, qui
„ n'est pas desagréable aux Spectateurs,
„ on peut dire de l'autre côté qu'il indique
„ le plus grand respect que l'on puisse ja-
„ mais avoir pour un Auditoire. C'est une
„ sorte d'Eloquence muette, qui persuade
„ mieux que les Discours les plus étudié :
„ Aussi voïons-nous qu'on est porté natu-
„ rel-

tellement à encourager & à défendre ceux "
qui tombent dans un si cruel embarras "
pour nous entretenir. Je fus charmé d'un "
Exemple de cette nature, que je vis en "
dernier lieu à l'Opera d'*Almahide*, où l'on "
n'oublia rien pour ranimer & afermir une "
jeune Chanteuse qui paroissoit alors pour "
la premire fois sur le Theatre, & dont "
l'air déconcerté ne plut pas moins à ses "
Auditeurs que la beauté de sa voix, & la "
maniere exacte dont elle s'aquitta de son "
rôle. La Timidité seule, sans aucun Mé- "
rite, a mauvaise grace ; & le Mérite "
sans Modestie, est insolent : mais le Mé- "
rite accompagné d'un air modeste a un "
double droit sur la bienveillance des au- "
tres & il aquiert d'ordinaire autant de Pa- "
trons qu'il a de Spectateurs. Je suis, *&c.* "

Il est impossible qu'une personne, qui doit parler ou chanter en Public, y paroisse à son avantage, si elle a trop de Modestie. Je me souviens, qu'en raisonnant, avec un de mes Amis, sur la force de la Prononciation, je comptai les divers organes de la Parole, qui doivent être parfaits dans un Orateur, comme sont la Langue, les Dents, les Lèvres, le Nez, le Palais & la Trachée-Artère, ou le Siflet. Là-dessus mon Ami repliqua, que j'oubliois le principal, c'est-à-dire le Front.

Mais quoi qu'un excès de Modestie engourdisse la Langue, & la rende incapable de ses fonctions naturelles, un Orateur en doit si bien avoir une certaine quantité "

E v que

que les Rhetoriciens la prescrivent à leurs Disciples comme un Point essenciel à leur Art. *Ciceron* nous dit qu'il n'aprouvoit pas un Orateur, s'il ne marquoit un peu de confusion dès l'entrée de son Discours, & il avouë de plus qu'il n'avoit jamais harangué lui-même sans être d'abord saisi d'une espece de crainte & de tremblement. Il est certain que cette déférence est dûe à un nombreux Auditoire, & qu'elle ne manque pas de le disposer en faveur de celui qui parle. Mon correspondant a déja remarqué que les plus braves sont d'ordinaire les plus timides en ces occasions. En effet, il n'y a point de Créature plus impudente au monde qu'un Poltron, qui est hardi lors qu'il s'agit de parler, mais qui a le bras foible lors qu'il est question de se battre, comme *Drances* dont *Virgile* dit,

——— * linguâ melior, sed frigida bello
Dextera. ———

C'est ainsi qu'*Homere*, pour désigner un Homme timide & impudent, met en usage une sorte de Pointe, qu'on ne trouve guères dans ses Ecrits, & qu'il le taxe d'avoir les yeux d'un Chien, mais le cœur d'un Cerf.

Une Modestie raisonnable donne du relief à l'Eloquence, & a tous les grands talens qu'un Homme possede. Elle rehausse l'é-

* Æneïd XI. 338.

l'éclat de toutes les Vertus qu'elle accompagne, elle produit le même effet que les ombres dans les Tableaux, elle releve & arrondit chaque Figure; elle rend les couleurs plus belles & plus douces, quoi qu'elle en diminuë la vivacité.

La Modeſtie ne ſert pas ſeulement à orner la Vertu, mais auſſi, à la proteger & à la défendre. C'eſt une eſpéce de ſenſation vive & délicate dans l'Ame, qui l'oblige de s'éloigner de tout ce qui l'expoſe à quelque péril, ou même de ce qui en a la moindre apparance.

J'ai lû quelque part dans l'Hiſtoire de l'ancienne *Grèce*, quoi que je ne ſaurois m'en rappeller ni le tems ni l'endroit, que les Femmes de ce Païs-là furent ſaiſies d'une mélancholie ſi extraordinaire, que pluſieurs d'entre elles ſe donnoient la mort. Aprés que le Senat eut emploïé divers moïens pour remedier à ce funeſte accident, ſans qu'il en pût venir à bout, il publia un Edit, qui portoit que le Corps de toutes les Femmes, qui viendroient à ſe tuer elles mêmes, ſeroit expoſé tout nud dans les Ruës, & traîné par toute la Ville ſur une claie. Cet Edit ne manqua pas de produire un bon effet & d'arrêter le cours de cette manie. Nous voyons dans cet Exemple juſqu'où va la force de la Modeſtie, qui fut capable de ſurmonter la violence même de la rage & du deſeſpoir. La crainte de la Honte prévalut ainſi dans le beau Sexe ſur celle de la Mort.

Si la modestie a tant d'influence sur nos actions, & sert, à la Vertu, d'un boulevard imprénable, en plusieurs cas; y a-t il rien qui puisse contribuer davantage à la ruïne des bonnes mœurs que cette pretenduë Politesse qui regne parmi les Gens du monde, qui taxe de ridicule ce qu'il y a de plus honête dans nôtre conduite; qui fait passer l'Impudence pour belle Education, & qui veut qu'un Homme ne se déconcerte jamais, non point parce qu'il est innocent, mais parce qu'il est éfronté?

Seneque croïoit que la Modestie étoit un si bon frein contre le Vice, qu'il en ordonne l'usage en particulier, & qu'il nous prescrit de l'exciter en nous sur des occasions imaginaires, s'il nous en manque de réelles. C'est là du moins son but, lors qu'il nous conseille de nous figurer que *Caton* est avec nous dans nôtre plus grande solitude, & qu'il voit toutes nos actions. En un mot, si vous bannissez la Modestie du monde, vous en faites sortir en même tems plus de la moitié de la Vertu qu'on y trouve aujourd'hui.

Après ces reflexions sur la Modestie, envisagée comme une Vertu, je remarquerai qu'il y en a une qui est vicieuse, qui mérite d'être tournée en ridicule, & qu'on voit sur tout dans ces Personnes, qui s'estiment le plus à cause de leur bonne Education. Par exemple, c'est une fausse Modestie, lors qu'un Homme à honte d'agir suivant les lumieres de sa Raison, & qu'il ne voudroit

pas

pas, lui en dût-il coûter quelque chose de bon, être surpris dans la pratique de ces devoirs, pour l'observation desquels il a été envoïé au Monde. Quel nombre de Libertins éfrontez n'y a-t-il pas qui rougiroient de honte, si on les attrapoit dans un discours serieux & qui n'oseroient paroître, si quelque pensée Religieuse leur avoit échapé? Ces Impudens évitent avec soin les bienséances de la Cilivité la plus commune, & les moindres apparences de la Vertu; ils ne veulent pas même détester le Vice, dans la crainte qu'on n'eût mauvaise opinion de leur prétenduë Gaïeté, & que cela ne leur fit quelque deshonneur. C'est une si grande petitesse d'Esprit, une lâchetê si indigne, & une dépravation si étrange, qu'on en croiroit la Nature Humaine incapable, si l'on n'en avoit tous les jours des Exemples devant les yeux.

Il y a une autre sorte de modestie vicieuse, qui rend un Homme honteux de sa Personne, de sa Naissance, de sa Profession, de sa Pauvreté, ou de telles autres Infortunes, s'il n'étoit pas en son pouvoir de prévenir, & ausquelles il ne sauroit remedier. Si quelcun devient ridicule par-là il l'est beaucoup plus, s'il a honte de l'état ou la Providence l'a mis. Il devroit plûtôt en prendre occasion de faire éclater une noble ardeur, & de pallier ces défauts, qui ne dépendent pas de lui, par l'aquisition de ces bonnes qualitez qui sont en quelque manière en son pouvoir; ou,

pour me ſervir d'une Alluſion fort ingenieuſe d'un celebre Auteur, il devroit imiter *Ceſar*, qui, parce qu'il étoit chauve, avoit grand ſoin de s'orner la tête de Lauriers.

C.

XVIII. DISCOURS.

Cato, nihil largiendo gloriam adeptus eſt.
SALUST. Bell. *Catil.* c. 54.

Caton *aquit beaucoup de gloire, quoi qu'il ne donnât rien pour gagner la bienveillance du Peuple.*

* MON prudent & fidèle Ami le Chevalier ANDRE' FREEPORT partage ſon tems entre la Ville & la Campagne : Il s'occupe à la Ville aux affaires du Public & à celles de ſon Négoce, & aprés y avoir emploïé trois ou quatre jours de la ſemaine, il ſe retire à ſa Maiſon de Campagne, qui n'eſt qu'à une petite diſtance de *Londres*, où il ſe divertit avec ſa famille & ſes Amis. C'eſt ainſi que l'occupation & le plaiſir, ou, pour me ſervir de ſes termes, le travail & le repos ſe prêtent la main l'un à l'autre : ils ſe ſuccedent tour à tour avec tant de rapidité, qu'il ne ſçauroit s'en former une habitude, en être poſſedé tout entier, ni même en avoir aucun dégoût. Je le

* ON a tort de ſecourir les MENDIANS, qu'on pourroit emploïer à l'avantage des MANUFACTURES.

le voi souvent à nôtre Coterie, ou il paroit de bonne humeur, quoi qu'il ait quelquefois l'air assez pensif : mais à sa Campagne il a toûjours l'esprit libre, & il est d'une conversation, telle qu'il me la faudroit ; aussi je ne manque gueres d'être de la partie, lors qu'il veut bien m'y inviter.

L'autre jour, lui & moi ne fumes pas plûtôt en Carrosse, pour nous y rendre, que deux ou trois Mendians, acrochez aux portieres nous demanderent l'aumône, sous le pretexte ordinaire d'une Femme ou d'un Mari malade au lit, de trois ou quatre petits Enfans incapables de gagner leur vie, & prêts à mourir de faim ou de froid. Pour nous délivrer de leur importunité, il nous falut débourser quelque argent, & nous continuâmes ensuite nôtre voïage avec les acclamations & les vœux de ces Misérables.

„ Hé bien, *dit alors mon Chevalier*, nous
„ partons comblez des benedictions & des
„ prieres de ces Mendians ; peut-être mê-
„ me qu'ils boiront à nôtre santé dans le
„ premier Cabaret à Biere qui se trouvera
„ sur leurs pas : de sorte que tout ce dont
„ nous pouvons nous glorifier en cette oc-
„ casion, est d'avoir procuré le débit de
„ quelques pots de Biere à un Cabaretier,
„ & augmenté, par ce moïen, le revenu
„ de l'Accise en faveur du gouvernement.
„ Mais à peine voyons-nous quelques on-
„ ces de laine sur le dos & de ces Malheu-
„ reux, & il y a grande apparence qu'ils ne

le

,, feront pas mieux habillez la premiere fois ,, que nous les rencontrerons en chemin ? ,, il faut qu'ils soient toûjours couverts de ,, haillons, pour exciter la compassion de ,, ceux qui les voient. Si leurs Familles ,, sont dans l'état où ils les représentent, ,, il est certain qu'elles ne sauroient être ,, mieux équipées, & qu'elles doivent être ,, encore plus mal nouries : On croiroit ,, qu'elles ne mangent que des Patates au ,, lieu de pain, & que leur boisson n'est ,, que de l'eau toute pure : Sur ce piè-la, ,, nos Fermiers n'auront-ils pas une bonne ,, pratique pour la vente de leur Grain, de ,, leur Laine & de leur Bêtail ? Des Cha- ,, lands tel que ceux-ci & une Consom- ,, mation de cette nature ne peuvent sans ,, doute que contribuer à l'avantage de ,, ceux qui possedent les terres, & maintenir ,, les revenus des Gentils-hommes.

,, Il n'y a personne au monde qui dût ,, moins encourager les Mendians, que nous ,, autres qui vivons du Négoce. Il est vrai ,, que les Marchandises qu'on transporte, ,, sont du crû du Païs ; mais la plus grande ,, partie de leur estimation vient du travail ,, du Peuple : Qu'est-ce donc qu'on trans- ,, portera de l'ouvrage de ces Fainéans, ,, puis qu'on les nourrit pour demeurer les ,, bras croisez ? Les aumônes, qu'ils re- ,, çoivent de nos mains, sont les gages de ,, leur oisiveté. Il m'est venu souvent dans ,, l'esprit qu'on ne devroit jamais soufrir ,, qu'aucune Personne fût assistée de la Pa-

roisse,

roiſſe, ou qu'elle mendiat dans les ruës, “
juſqu'à ce qu'elle eut travaillé autant qu'il “
lui ſeroit poſſible pour gagner ſa vie, & “
que le Public devroit alors ſupléer à ce “
qui lui manqueroit. Si l'on obſervoit cet- “
te méthode à la rigueur, nous verrions “
ſortir une foule de nouveaux Ouvriers, “
qui contribueroient, ſelon toutes les ap- “
parences, à diminuer les prix de toutes “
nos Manufactures. On peut dire que “
l'ame du Négoce eſt d'acheter à bon mar- “
ché & de vendre cher. Le Marchand doit “
faire ſes Envois ſur le plus bas pié qu'il “
eſt poſſible, afin qu'il trouve plus de pro- “
fit dans les Retours; & il n'y a rien qui “
le mette mieux en état d'en venir à bout “
que la diminution de ce qu'il en coûte “
pour le travail de nos Manufactures. Ce “
ſeroit auſſi le véritable moïen d'en aug- “
menter le débit au déhors : La reduction “
du prix & de la Manufacture païeroit les “
fraix du tranſport dans les Païs plus “
éloignez; ce qui ſeroit également avanta- “
geux pour ceux qui poſſedent les terres & “
ceux qui s'adonnent au trafic. Mais ſi “
tant de nouvelles mains occupées au tra- “
vail produiſoient cet heureux effet pour “
le Marchand & le Gentilhomme, j'oſe “
bien avancer que nôtre liberalité envers “
les Mendians, jointe à tous les obſtacles “
qui empêchent l'augmentation des Ou- “
vriers, doit être auſſi pernicieuſe à l'un “
qu'à l'autre. “

Mon Chevalier pouſſa juſques à ſoute-

ni-

nir, que la reduction des prix de nos Manufactures, par l'adition de tant de mains, ne feroit aucun tort à personne : Mais sur ce que je lui parus étonné à l'ouïe de ces mots, il fit une petite pause, & reprit son discours en ces termes : „ Il semble d'a-„bord, *continua-t-il*, que c'est un Para-„doxe, de dire que le prix du travail puisse „être diminué sans qu'on diminue le salai-„re des Ouvriers, ou que leur salaire peut-„être diminué sans qu'ils en soufrent eux-„mêmes aucun préjudice ; & avec tout ce-„la il n'y a rien de plus certain que ces „deux choses peuvent arriver. Le salaire „des Ouvriers fait la plus grande partie du „prix de tout ce qui est utile ; & si les prix „de toutes les autres choses diminuoient „à proportion de leur salaire, chaque Ou-„vrier seroit en état, avec moins de gages, „de pourvoir aux mêmes nécessitez de la „Vie : Où seroit donc alors l'inconvenient ? „Mais le prix du travail peut-être diminué „par l'addition d'un plus grand nombre de „mains dans une Manufacture, quoi que „les gages des Ouvriers soient toûjours „sur le même pié. L'illustre Chevalier „*Guillaume Petty*, entre divers Exemples „qu'il en donne, dans quelqu'un de ses E-„crits, met celui d'une Montre, que je „tâcherai d'expliquer ici d'une maniere con-„forme à mon but. Il est certain qu'un „seul Homme ne sauroit faire une Mon-„tre à aussi bon marché à proportion que „cent Hommes en pourroient faire cent ; „parce

parce qu'il y a tant de différentes pièces qui la composent, qu'une seule Personne ne sauroit également bien réussir à toutes ; que l'ouvrage seroit ennuïeux pour un seul, & qu'à la fin il seroit mal-bâti : Mais si cent Hommes devoient faire cent Montres, que l'un travaillât aux Boëtes, l'autre aux Cadrans, le troisiéme au Roüage, le quatriéme aux Ressorts ; & qu'ainsi chaque piéce fût donnée à un Ouvrier particulier ; comme un seul ne seroit pas embarrassé par la trop grande varieté de l'ouvrage, chacun d'eux pourroit finir sa pièce plus promtement & avec plus d'exactitude ; les cent Montres seroient achevées dans le quart du tems qu'un seul Homme emploïeroit pour en faire une, & chacune coûteroit le quart de moins, quoi que le salaire de tous ces Ouvriers fût égal. La diminution du prix de l'Ouvrage en augmenteroit le débit, on y occuperoit toûjours le même nombre de Gens, & on les païeroit aussi bien. On peut dire la même chose de la Manufacture des Etofes, de la construction & de l'équipement des Vaisseaux, & de toutes les autres Fabriques imaginables. C'est ainsi qu'une addition de mains à nos Manufactures en diminüeroit le prix ; que l'Ouvrier auroit toûjours les mêmes gages ; qu'il seroit par conséquent plus en état de se procurer les commoditez de la vie ; & que les Marchans & les Gentilshommes y trouveroient leur profit.

D'ail-

„ D'ailleurs je ne voi pas qu'on ſoit obli-
„ gé de donné l'aumône à ces Mendians
„ publics, puis qu'ils ſont habituez dans
„ quelque Parroiſſe, & que chacune d'elles
„ eſt taxée pour l'entretien de ſes Pauvres.
„ Pour moi, je ne ſaurois approuver ces
„ Reglemens, qui ſervent plûtôt à nourrir
„ les Pauvres qu'à les occuper. Auſſi dès
„ qu'on les eut faits, on ne manqua pas
„ d'inſulter nos Ancêtres par ce fameux Vau-
„ deville:

Baniſſons le chagrin,

Plus de Mélancolie;

La Parroiſſe aura ſoin

De nous fournir la vie, &c.

„ C'eſt à-dire, que ſi nous ſommes aſſez dé-
„ bonnaires pour les entretenir dans l'oiſive-
„ té, c'eſt bien la moindre reconnoiſſance
„ qu'ils nous doivent de nous corner toû-
„ jours aux oreilles; *Si le Roi ſavoit la vie*
„ *que mènent les Gueux*, &c.

„ Quoi donc? Suis-je contraire à tous
„ les actes de Charité? A Dieu ne plaiſe!
„ Je ne ſache point de Vertu qui nous ſoit
„ recommandée en des termes plus forts
„ que celle-ci. * *J'ai eu faim*, dit JESUS-
„ CHRIST, *& vous ne m'avez point don-
„ né à manger; j'ai eu ſoif, & vous ne m'a-
„ vez point donné à boire; j'ai été en Païs*
„ *étran-*

* Matth. XXV. 42.

étranger, & vous ne m'avez point logé ; “
j'ai été nud, & vous ne m'avez point vê- “
tu ; j'ai été malade & en prison, & vous “
n'avez pris aucun soin de moi. * Nôtre “
divin Sauveur regarde ici la pratique ou “
la négligence de la Charité envers un “
Pauvre, comme si on l'avoit exercée ou “
violée à son égard. Je tâcherai d'obéïr à “
la volonté de mon Seigneur & Maître : “
S'il y a donc quelque Homme indus- “
trieux qui se soumette au travail le plus “
rude & à la vie la plus rude, plûtôt que “
de s'exposer à la honte d'être assisté de “
sa Parroisse ou de mendier dans les ruës, “
c'est celui qui a faim & soif, c'est le nud “
de l'Evangile ; & si quelcun est venu ici “
pour se garantir de la persecution ou de “
la misére, c'est le véritable Etranger que “
je dois recevoir. Si quelcun de nos Com- “
patriotes est tombé entre les mains des “
Infidèles, & qu'il y soufre un cruel es- “
clavage, c'est l'Homme en prison, à la “
délivrance duquel je dois m'emploïer de “
toutes mes forces. Je devrois donner de “
mon bien à un Hôpital d'Invalides, pour “
recouvrer autant de Membres utiles à la “
Societé qu'il me seroit possible ; mais je “
ne prodiguerai pas mes aumônes à un “
Hôpital de Paresseux ; & c'est pour cela “
même que je ne me croirois pas coupa- “
ble, si j'avois refusé la Charité à ces “
Mendians que nous avons trouvé sur nos “
pas. “

* Matth. XXV. 40. & 45.

,, pas. Du reste il est plus facile de prescrire de bonnes regles aux autres que de pratiquer soi-même : nous avons une espèce de honte de ne pas suivre les mauvaises Coûtumes établies dans nôtre Païs ; Mais le défaut de ceux qui jurent dans leur discours ordinaires me paroit moins criminel, que celui de permettre que des Fainéans & des Abominables emploient le nom de Dieu & tout ce qu'il y a de sacré au Monde, pour extorquer d'un Chêtien & des bonnes Ames dequoi soutenir leur malheureux train de vie, sans aucune esperance de l'en délivrer.

XIX. DISCOURS.

Vellem in amicitiâ sic erraremus, & isti
Errori nomen Virtus posuisset honestum.

HOR. L. I. Sat. III. 41.

Je voudrois qu'en fait d'amitié l'on ne fût pas si éclairé ; & que ce manque de lumiere passât pour une Vertu parmi les honêtes gens.

* APRÈS avoir entendu le recit de quelque Avanture assez plaisante, vous voïez souvent des Personnes qui vous la repétent avec d'autres circonstances, qui en font éclipser le mot qu'il y avoit pour rire, mais

* Des MENSONGES officieux.

mais qui servent à donner plus de jour à la verité du Fait. Ce tour d'esprit, tout ridicule qu'il est en lui-même, a quelque chose d'aimable, parce qu'il vient d'un amour sincere pour la Verité jusques dans les moindres bagatelles. Si de pareils éclaircissemens ne promettent pas un Homme d'une conversation agréable, il font espérer du moins un fidéle Ami : c'est pour cela que, lors qu'on se trouve avec des Gens de ce caractere, on doit leur prêter audience, & souffrir qu'ils nous instruisent de certains Faits qui ne sauroient jamais nous faire aucun tort, soit qu'ils soient vrais ou non. Les Mensonges, qui partent d'un principe d'orgueil, méritent d'être relevez, parce qu'il y va de l'honeur de ceux qui les entendent, & qu'on ne doit pas en être les Dupes : A l'égard des Mensonges fondez sur la Malice, chacun est obligé de les repousser vigoureusement pour son propre interêt & celui du Genre Humain, dont ces Calomniateurs sont les Ennemis déclarez ; mais on tâche d'excuser les Mensonges officieux, parce qu'ils ne font mal à personne, & qu'ils peuvent faire du bien à quelcun,

L'Histoire nous aprend qu'un *Athenien*, qui s'étoit trouvé à une Bataille, où ces Compatriotes eurent le dessous, se rendit en toute diligence à la Ville d'*Athenes*, y publia qu'ils avoient remporté la Victoire, & y causa, par ce moïen, une joïe universelle ; mais censuré par les Magistras de ce qu'il avoit donné un faux avis, il leur repli-

pliq

pliqua en ces termes : *Oh* Atheniens ! *suis-je devenu vôtre Ennemi pour vous avoir procuré les deux plus beaux jours de vôtre vie ?* Ce que fit alors ce *Grec* à tous les Habitans d'une Ville, c'est ce qu'un de mes Amis fait tous les jours à quelques Particuliers. Il débite sans cesse des mensonges pour mettre les gens de bonne humeur ; & si *Platon* ne trouvoit pas mauvais que les Medecins trompassent leurs Malades, je ne sai si la conduite de mon Ami ne seroit pas bien excusable. Il a pour maxime d'attribuer un air gai à une Personne qu'il croit timide & se défier d'elle-même ; il lui en témoigne sa joïe, & souvent il arrive par-là que son mensonge devient une verité. Il demanda un jour à un Homme, qu'il savoit être broüillé avec un autre, comme s'il n'en avoit pas la moindre connoissance, d'où venoit qu'un tel, & là-dessus il nomma son Adversaire, qu'il avoit vû autrefois si ardent pour ses intérêts, ne lui marquoit plus aujourd'hui le même zèle ? „ Il est vrai qu'il a dit, *ajoû-* „ *ta-t il*, en parlant de vous : Il n'y a point „ d'Homme en *Angleterre* que je voulusse „ plûtôt voir pour Ami que celui-là ? mais „ pour un Ennemi ——— Ce discours toucha & desarma la Personne interessée, qui n'atendoit que des injures de ce côté-là. Après avoir fait cette démarche, il s'en alla trouver la Partie adverse, & lui déclara, qu'il ne pouvoit concevoir, par quelle fatalité, deux Hommes si raisonnables se connoissoient si mal l'un & l'autre : „ Vous avez „ parlé,

parlé, *continua-t-il*, avec trop d'indiffe- “
rence, d'un Gentilhomme qui a dit plus “
de bien de vous qu'aucun Homme n'en “
mérite, s'il m'est permis de vous dire ma “
pensée. “ Le stratagême réüssit le mieux “
du monde, puis que la premiere fois que l'un de ces deux Messieurs aperçût l'autre en ruë, il l'apella par son nom, s'entretint avec lui de bonne amitié, & qu'ils allerent boire chopine ensemble. Il dira quelquefois à une Dame qu'une autre en a parlé avec de grands éloges, & qui plus est, lui a donné la préference sur un trait de beauté, pour lequel on l'admire elle même. C'est ainsi que ces mensonges officieux produisent, par toute la Ville, la plus plaisante confusion, que l'on se puisse imaginer; on voit rendre une visite au bout de six mois qu'elle est dûë, & après qu'on s'est bien déchiré, de part & d'autre, durant tout ce tems. Deux Dames poussent mille regrets, à leur entrevûë, pour une si longue séparation; chacune d'elles se condamne tour à tour, s'accuse d'être la plus coupable, & ne se flateroit pas d'obtenir le pardon de sa négligence, si elle ne s'appuyoit sur la bonté extraordinaire de son amie. Il arrive souvent qu'une troupe de railleurs s'exerce à racommoder tout ce qui s'est dit de chaque côté pendant que la guerre étoit allumée entre les deux Partis; & qu'un Cercle entier d'Amies fait voir le jeu de mille passions agréables, au lieu du chagrin, de la colere, de

la médisance, de l'envie, & la malice, qui les possedoient autrefois.

Le plus grand mal, que les Mensonges de cet Homme aïent jamais produit, est d'avoir tourné la Médisance en Flaterie. Il connoit très bien les manieres du monde, &, sans prendre garde à ce que les Hommes sont en eux-mêmes, il bâtit ses artifices sur ce qu'ils voudroient paroître. De sorte que, si deux Amis ont de la froideur l'un pour l'autre, il ne se donne point de relâche, qu'il ne l'ait entierement dissipée, & qu'il n'ait rétabli une bonne intelligence entre eux.

Il n'en est pas de même de ces beaux Esprits, dont la Lettre suivante fait mention: Je l'ai reçûë d'un Bourg situé dans la Province de *Devon*, & je vai l'inserer ici mot pour mot.

Mr. le SPECTATEUR,

*,, Il y a deux jours qu'un de vos agréa-
,, bles Gentilshommes de la Ville arriva
,, dans nôtre voisinage accompagné d'un
,, Valet & d'un Païsan, qui leur servoit de
,, Guide. On eut la curiosité de s'informer
,, d'où il venoit, & qui il étoit; mais le
,, Païsan, à qui on le demanda, n'en pût
,, dire autre chose, si ce n'est qu'il venoit
,, de *Londres* pour voïager, & qu'il étoit
,, ce qu'on apelloit un Esprit fort. Il ajoû-
,, ta qu'il ne savoit pas quelle sorte de Re-
ligion

* LETTRE sur les prétendus ESPRITS FORTS.

ligion ce pouvoit être, & que, si on ne " lui eut pas dit que ce Gentilhomme étoit " un Esprit fort, il auroit cru, par ses dis- " cours, qu'il ne valoit guère mieux qu'un " Païen; à cela près qu'il lui avoit donné " des marques de sa générosité, puis qu'ou- " tre le salaire, dont ils étoi[ent] convenus, " il l'avoit fait enyvrer deu[x] fois dans un " jour. "

Je ne croi pas qu'on doive s'étonner " de cette recherche, ni de quelques au- " tres, dont je vous parlerai une autre fois, " ni que nos jeunes Gens, qui se piquent " de bel esprit & d'une Raison épurée, aïent " aucun sujet de s'en [d]ivertir. Il n'est pas " nécessaire que tou[s] les Gentilhommes " de la *Grande Bret[ag]ne*, qui ont le titre " d'Ecuïer, sâchent [c]e qu'emporte le ter- " me d'Esprit fort; mais il seroit bien à " souhaiter que ce[u]x qui se donnent une " si pompeuse Epit[h]ète, fussent mieux ins- " truits de ce qu'el[le] signifie; & qu'ils ne " s'imaginassent pas qu'un Homme est un " Esprit fort au pié [d]e la Lettre, en vertu " de son Athéïsm[e] ou de son Incredulité. " On peut revoq[uer] en doute avec justice, " s'il y a jamais [e]u une troupe d'Esclaves " si vils, si lâche[s] & si entêtez, que le sont " ces prétendus b[e]aux Esprits, dont nôtre " Isle abonde au[jo]urd'hui. Ils ont le mê- " me droit de s'app[e]ller Esprits forts, que " les Débauchez s['a]ttribuent pour vivre " d[a]ns la licence, [&] les Sauvages pour " être en liberté; c'e[st]-àdire qu'ils pensent "

F ij tout

„ tout ce qu'il leur plaît, & qu'ils s'abandonnent à toutes les extravagances que leur penchant ou leur imagination leur suggere ; leurs idées sont aussi bizarres que leurs discours & leurs actions, & ils ne veulent pas que leur Esprit soit gêné par les formalitez de la Bienséance & du Sens commun: C'est pour cela même qu'ils méprisent toutes les règles du bon Raisonnement, sous prétexte qu'elles sont trop vulgaires pour des Hommes d'une belle Education.

„ Par tout ce que j'ai vû de leurs Ecrits ou de leur conduite, c'est là une véritable idée de nos Esprits forts. Celui dont je vous parle, se croit muni d'un nouveau Systême de Sens commun, & s'il y a quelque chose digne de vôtre curiosité, je ne manquerai pas de vous en avertir, d'abord qu'il m'en aura fait le détail. Du reste vous rendriez un grand service au Public, si vous preniez la peine d'examiner leurs Hypothefes, & de convaincre nôtre Jeunesse que la Licence n'est point ce qu'on appelle Liberté, ou, pour m'exprimer d'une maniere moins paradoxe à leur égard, que le Préjugé en faveur de l'Athéïsme n'est pas la marque d'un Esprit équitable. Je suis, *&c.*

T. * PHILONOUS.

XX.

* Ce mot *Grec* signifie celui qui aime l'esprit & le bon sens.

XX. DISCOURS.

——— Fuit hæc ſapientia quondam,
Publica privatis ſecernere, ſacra profanis :
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis :
Hor. A. P. vſ. 396.

Toute la Philoſophie de nos Ancêtres conſiſtoit à faire ce qu'ils avoient apris des Poëtes ; à diſtinguer le bien public d'avec le particulier ; ce qui étoit ſacré d'avec ce qui étoit profane ; à défendre le concubinage, à regler les gens mariez.

Mr. le Spectateur,

* Il me ſemble que vous n'avez point parlé de l'état du Mariage dans toute l'étenduë que l'importance du ſujet le demande. Je croi qu'il ne ſeroit pas mal à propos de reflechir ſur l'humeur particuliere à nôtre Jeuneſſe de la *Grande Bretagne*, qui ſe moquent de cette Inſtitution ? qui, après avoir mené une vie dereglée, s'engage dans cet état, & qui, peu ſenſibles aux douceurs qu'on y goûte, traitent leurs Femmes avec le dernier mépris.

Eu égard à la difference des temperamens, on ne doit pas s'étonner qu'il y ait bien des chagrins dans le Mariage, ni que

* Lettre ſur l'Amitie' Conjugale.

„ que certains Esprits bizarres aïent de l'aversion pour l'Amitié conjugale : mais „ je ne saurois croire qu'aucune Personne „ soit d'un naturel assez fâcheux pour en „ tourmenter une autre par cela seul qu'elle est étroitement unie avec elle. En effet, peut on rien voir de plus indigne d'un „ Homme, ou qui déroge plus aux lumieres de sa Raison, que de rendre le mal „ pour le bien, & de païer d'ingratitude „ une innocente Créature, qui s'est confiée à „ ses belles promesses, & qui a eu si bonne „ opinion de lui, qu'elle a mis tout son „ bonheur entre ses mains ? Ne faut-il pas, „ qu'un Homme ait renoncé à tout principe d'Humanité, lors qu'il peut marquer „ de la tendresse à une Femme dans la seule vûë de la chagriner à loisir, & avec „ plus d'empire ? Y a-t-il rien de plus opposé à l'honeur d'un Gentilhomme, que „ de manquer de parole sous prétexte qu'on „ ne peut l'obliger à la tenir, & d'être seul „ la cause du malheur d'une Personne, „ dont le bonheur, à ce qu'il avoit dit un „ million de fois, lui étoit plus cher que „ le sien propre ? Doit-on se fier à cet Homme dans ce qui regarde les intérêts de la „ Vie civile, & ne doit on pas croire plûtôt qu'il n'a de l'honeur que par l'incapacité où il est de faire du mal ?

„ Une des sources de cette conduite, „ qui n'est pas moins absurde que générale, „ & qui a lieu sur tout entre ceux qui ne „ reflechissent guères, vient de l'envie qu'ils „ ont

ont de paroître à leurs Amis aussi libres qu'il l'ayent jamais été, & avoir secoüié le joug, qu'ils ont tant de fois tourné en ridicule. Pour en venir-là, ils donnent dans l'extremité opposée, & ils se rendent Tyrans, afin qu'on les croie Maîtres. Sous prètexte qu'une marque certaine de l'empire absolu est de se gouverner toûjours à sa guise, & de ne souffrir jamais qu'on les contrôle, ils ne voudroient pas relâcher une seule fibre de leur visage pour complaire à leurs Femmes. Ils croïent qu'un coup d'œuil gracieux sentiroit un peu trop la cajolerie & qu'une réponse honête feroit brèche à leur superiorité. C'est à cela que nous devons attribuer l'air austere qui les suit par tout: Quel autre motif pourroit engager un Homme à être de mauvaise humeur avec sa Femme, quoi qu'il soit si agréable en toute autre compagnie? L'aigreur de ses repliques & la severité de ses regards à la plus tendre [...] utes les Femmes d'é- montrent clairement, qu'une crainte mal fondée, de passer pour un Mari trop soumis, est la principale origine de cette bizarterie affectée, comme je veux bien l'appeller; mais s'il ne la met en usage que pour convaincre les Amis de sa Domination absoluë, qu'il prenne du moins garde aux suites qu'elle peut avoir mille fois pires que le mal qu'il cherche à éviter; son indiference se changera peu à peu en veritable mépris, & quand

 elle

„ elle n'alieneroit pas tout-à-fait le cœur „ de son Epouse, ils n'en seroient l'un & „ l'autre que plus malheureux.

„ L'envie de passer pour un Homme „ bien élevé n'a pas moins bonne part à „ cette humeur brutale, quelque contradic„ tion que cela renferme : de sorte qu'un „ Discours sur les manieres honêtes & po„ lies qu'un Mari doit avoir à l'égard „ d'une aimable Epouse, seroit d'un grand „ usage pour ces beaux Messieurs. Si vous „ pouviez les convaincre une fois qu'il n'est „ pas indigne d'un Gentilhomme d'être du „ moins civil, & que la tendresse même „ envers une Personne, qui les payeroit de „ retour, ne marque aucun foible, dont „ le courage le plus ne le doive témoigner „ de la honte ; Si vous pouviez leur faire „ sentir que c'est le caractère d'un Esprit „ noble & genereux d'avoir de la bienveil„ lance sans y être forcé; si vous pouviez „ les engager à suivre l'exemple de ce bon „ Mari, dont vous avez parlé dans * un „ de vos DISCOURS, & qui disoit qu'il étoit „ bien aise que l'inclination de sa Femme „ marchât de concert avec son devoir; „ si vous pouviez, dis-je, leur persuader „ qu'il est beau & raisonable d'en user d'u„ ne maniere honête & civile envers une „ Femme, j'ai assez de charité pour croire „ que du moins quelques-uns d'entre eux „ aprouveroient une chose que la seule hon„ te les empêche d'avouër. D'ailleurs si

„ vous

* C'est le XLIX. du Tome II. p. 312.

vous exposiez l'état du Mariage dans son « plus beau & veritable jour, je ne doute « pas que ses plus grands Ennemis ne re- « vinssent du faux prejugé qu'il en ont « conçû & qu'ils ne vous en eussent de « l'obligation. Le Mariage deviendroit alors « un état plus doux & plus aisé qu'il n'est « d'ordinaire ; le Mari n'y seroit aucune « part si bien que dans sa Maison, & la « Femme ne seroit jamais si contente qu'a- « vec son Epoux, l'Amant devenu Mari « n'auroit qu'une plus forte envie de plai- « re, & la Maîtresse devenuë Femme ne « chercheroit qu'a se rendre plus aimable. « Ajoutez à ceci que les Hommes devien- « droient plus sages, selon toutes les appa- « rences, si ceux qui les ont mis au Monde « s'aimoient plus tendrement les uns les « autres, & qu'ils seroient en général de « meilleure humeur, si, au lieu de suivre « le plus doux penchant qui les anime, ils ne « s'abandonnoient au pire de tous. Je suis, *&c.*

Voici une Lettre qui ne quadrera pas mal avec la précedente, puis qu'elle nous fournit un Exemple de ces Maris incivils & brutaux que l'Auteur y a dépeint.

Mr. le SPECTATEUR,

* Aprés avoir fait l'admiration de toute « la Ville, & pû choisir entre une foule de « Gentilshommes de bon sens qui soupi- « F v roient «

* LETTRE sur un Epoux sot & riche.

„ roient pour moi, l'amour des richesses „ m'a précipitée entre les bras d'un Sot. Je „ croïois à la vérité que mon genie supe- „ rieur au sien le rendroit plus traitable; mais „ hélas! mon Epoux, d'une humeur soup- „ çonneuse & rusée, qui est le partage ordinai- „ re des petits Esprits, ne voit pas plûtôt „ que je cherche à le divertir par des airs en- „ joüez, & d'innocentes caresses, qu'il s'i- „ magine d'abord que j'en veux à l'empire „ qu'il s'attribuë sur moi. Que toutes celles „ qui n'ont pas encore choisi; & qui se flatent „ de pouvoir gouverner un Sot, se souvien- „ nent de l'infortunée.

T [illegible] TRISTAN.

XXI. DISCOURS.

Visu carentem magna pars veri latet.
SEN. Œdip. vs. 295.

Il est impossible qu'une grande partie de la vérité ne soit cachée à un Aveugle.

* ON est fondé à croire qu'une partie du plaisir, dont les Esprits bien-heureux joüiront dans une autre Vie, consistera à contempler l'étendue de la Sagesse Divine dans le Gouvernement du Monde, & à reflechir sur les admirables ressorts de sa Pro-

vi-

* De ce qui fera le Bonheur ou le Malheur des Hommes dans une autre Vie, & de la foiblesse de leurs lumieres dans celle-ci, & du besoin qu'ils ont de l'Adversité.

vidence, depuis la Création jusques à la fin des siècles. Il faut avoüer qu'eu égard à la Curiosité qui regne dans nos Ames, & à L'Admiration, qui est une de nos Passions la plus douce, il n'y a point d'Exercice qui s'accorde mieux que celui-là avec la Nature de l'Homme. Quelle chaîne infinie d'objets ces deux principes n'auroient-ils pas à parcourir, dans une Scéne si vaste & si variée, qui alors sera offerte à nôtre vûë, au milieu d'Esprits superieurs, qui se joindront peut-être avec nous, pour admirer ces merveilles!

D'un autre côté, il n'est pas impossible que la Punition de ceux qui seront privez de ce Bonheur ne consiste en partie à voir leurs Apetits extrêmement rafinez sans qu'il y ait rien capable de les satisfaire. Peut être qu'une vaine recherche de la Connoissance augmentera leur misére, & qu'ils se verront plongez dans un amas confus d'erreurs, de ténèbres, de distractions & d'incertitude à l'égard de toutes choses, si vous en exceptez le malheureux état. C'est ainsi que *Milton* a representé les mauvais Anges occupez à raisonner entre eux, dans une espèce de relâche qu'il leur attribuë, & à se former de nouvelles inquietudes au milieu de leurs amusemens; il ne pouvoit guère bien décrire cet exercice, sans y joindre ce trait d'horreur & de mélancholie qu'il y a mis avec tant d'adresse. Voici de quelle maniere il s'exprime:

D'autres assis sur un Mont à l'écart,
Pleins de pensers relevez & sublimes,
S'entretenoient & raisonnoient à part
De cent sujets environnez d'abîmes:
Du Souverain les Décrets éternels
Ils épluchoient, avec sa Providence,
Dont les ressorts à l'égard des Mortels
Les étonnoient, comme sa Préscience:
Ils essuïoient un Combat intestin,
Pour accorder le libre ou franc Arbitre
Avec le sort de l'Homme ou son Destin,
Sans décider jamais à juste titre.
Ainsi leurrez par mille éclats divers,
Toûjours chagrins & dans l'incertitude,
Ils s'enlaçoient, & jugeoient de travers,
Ne convenoient que sur l'ingratitude.

L'état, où nous sommes ici-bas, qui tient, pour ainsi dire, un milieu entre le Ciel & la Terre, est cause que la Verité & la Fausseté se trouvent mêlées dans nos Esprits, dont les Facultez sont d'ailleurs si bornées & les vûës si pleines d'imperfections, qu'il est impossible que nôtre Curiosité ne soit bien des fois rebutée. L'affaire des Hommes, dans cette Vie, est plûtôt d'agir que de connoître, & c'est pour cela même qu'il ne leur est departi qu'un certain dégré de Connoissance proportioné au besoin qu'ils en ont.

De-là vient que les Philosophes & tous ceux qui raisonnent ont trouvé, depuis long-tems, de si grandes difficultez à rendre compte de la distribution inégale du bien & du mal dans ce Monde. C'est aussi de-là que viennent toutes ces plaintes pathétiques à l'égard des tristes infortunes, qui arrivent aux sages & aux vertueux ; & de l'étonnante prosperité qui accompagne souvent les criminels & les insensez ; de sorte que la Raison est quelquefois embarrassée, & qu'elle ne sait que décider sur une dispensation si mysterieuse.

Platon marque du rebut pour quelques Fables des Poëtes qui sembloient accuser les Dieux d'être les Auteurs de l'Injustice ; & il pose comme un Principe fondamental, « Que tout ce qui arrive à un Homme de « bien, soit la Pauvreté, la Maladie, ou « toute autre chose qu'on met au rang des « Maux, ne peut que contribuer à son Bon- « heur, soit dans cette vie, ou après sa « mort. » Il est aisé de voir que cette Maxime est soutenuë par une plus grande autorité que celle du Philosophe Païen. *Seneque* a écrit un Disconrs exprès là-dessus, où il tâche de faire voir, suivant la Doctrine des *Stoïciens*, que l'Adversité n'est pas un Mal en elle-même ; & il raporte une belle Sentence du Philosophe *Demetrius* qui disoit ; *Qu'aucune Créature ne pouvoit être plus malheureuse qu'un Homme, qui n'auroit jamais éprouvé l'affliction.* Il veut que la Prosperité ressemble à l'Indulgence

ence d'une tendre Mere, qui est souvent la ruïne de ses chers Fils ; au lieu qu'il compare l'Adversité à l'amour d'un sage Pere, qui les exerce par le travail, la fatigue & les châtimens, afin qu'ils aquierent de nouvelles forces, & une valeur à toute épreuve. Il s'éleve ensuite à ce noble sentiment, si celebre parmi les Anciens, & il prononce ; „ Qu'il „ n'y a point de spectacle sur la Terre qui „ soit plus digne des regards d'un Créateur „ attentif à ses Ouvrages, que celui d'un „ Homme superieur aux soufrances qu'il „ endure ; „ à quoi il ajoûte ! Que ce doit „ être un plaisir à *Jupiter* lui-même de re- „ garder, du haut de son trône, & de voir „ *Caton* ferme & inébranlable ; au milieu „ des ruïnes de sa Patrie.

Cette pensée ne sera que plus juste, si l'on considere que la Vie humaine est un état d'épreuve, & que l'Adversité y est le Poste d'honneur, qui n'est souvent destiné qu'aux Esprits sublimes & de la meilleure trempe.

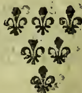
Mais je voudrois sur tout qu'on remarquât bien, que nous ne sommes pas ici dans une situation commode pour juger des vûës de la Providence, puisque nous ne connoissons que très peu de chose, d'une maniere même assez imparfaite ; ou, pour me servir de la belle expression métaphorique de l'Ecriture sainte, puisque * *nous ne voions rien aujourd'hui que par le moïen d'un miroir & obscurément.* On ne doit pas oublier

* I. Cor. XIII. 12.

blier que la Providence a égard, dans son économie, à tout le tems mis ensemble avec tout ce qui arrive ; de sorte qu'on ne peut découvrir les admirables liaisons qu'il y a entre les évenemens fort éloignez les uns des autres, & que la perte de plusieurs anneaux de cette Chaîne fait que nos raisonnemens n'ont point de suite ni de solidité. Ainsi ces Parties, dans le Monde moral, qui n'ont pas une beauté absoluë, en peuvent avoir une relative, eu égard à quelques autres Parties qui nous sont cachées, mais qui ne sauroient échaper aux yeux de celui qui voit tout d'un coup le passé, le present & l'avenir, c'est-à-dire, que les Evênemens, qui semblent aujourd'hui attaquer sa Bonté, peuvent servir, à la consommation des siécles, à relever l'éclat de cette même Bonté, & de son infinie Sagesse. Cela sufit pour tenir nôtre orgueil en échec, puis que nos mesures de regularité ne doivent pas être apliquées à des choses dont nous ignorons le commencement & la fin, ce qui les precede ou qui les suit.

Je délaisserai mes Lecteurs de cette idée abstraite, par le recit d'une Tradition *Juive*, à l'égard de *Moïse*, qui semble une espèce de Parabole ; & qui peut illustrer ce que je viens de dire. „ Ce grand Prophete, „ apellé, par une voix du Ciel, au sommet „ d'une Montagne, y eut une conference „ avec l'Etre Suprême, qui lui permit de „ lui faire diverses questions sur sa condui- „ te de l'Univers. Au milieu de ce Divin

„ Dialogue, *Moïse* eut ordre de regarder
„ en bas sur la plaine. Il y avoit au pié de
„ la Montagne une Source d'eau vive, où
„ un Soldat à cheval descendit pour en boi-
„ re. Celui-ci ne se fut pas plûtôt retiré,
„ qu'un jeune Garçon parût au même en-
„ droit, où il trouva une Bourse pleine d'Or
„ que le Soldat avoit laissé tomber, la prit
„ & s'en alla. Un Vieillard, accablé de fati-
„ tigue & sous le poids des années, y vint en-
„ suite, & après avoir étanché la soif qui
„ le brûloit, s'assit à côté de la Fontaine,
„ pour se reposer. Le Soldat, qui avoit per-
„ du sa Bourse, y retourne pour la chercher,
„ & la demande à ce Vieillard, qui proteste
„ qu'il ne l'a point vûë, & apelle Dieu à
„ Témoin de son innocence. Le Soldat ne
„ veut pas l'en croire sur sa parole, & le tuë.
„ La dessus *Moïse*, frapé d'épouvante & d'hor-
„ reur, tomba sur son visage, lors que la Voix
„ divine lui parla en ces termes: *Ne sois pas*
„ *surprise*, Moïse, *de cet évenement*, *& ne de-*
„ *mande pas pourquoi le Juge de tout l'Univers*
„ *l'a voulu permettre: mais sache que ce Vieil-*
„ *lard avoit assassiné le Pere du jeune Garçon*



Nequicquam populo bibulas donaveris aures,
Respue quod non es. ———— ————

P E R s. Sat. IV. 50.

Vous avez tort d'écouter, avec tant de complaisance, les loüanges que le peuple vous donne: Ne prenez pas ce qui n'est point à vous.

* ENtre toutes les maladies de l'Esprit, il n'y en a point de plus épidemique, ni de plus dangereux que l'amour de la Flaterie. Quand les humeurs du corps sont disposées à recevoir une influence maligne, il est certain que le Mal qui en resulte y cause de plus grands ravages: On peut dire aussi que, dans cette maladie de l'Esprit, lors qu'il a beaucoup de penchant à succer le poison, toute l'Œconomie raisonnable en est bouleversée, & que la Flaterie, de même qu'un doux concert de Musique,

Nous desarme le cœur, & l'amolit si bien,
Qu'il n'est plus en état de resister à rien.

Nous commençons les premiers à nous flater, & alors la Flaterie des autres ne sauroit manquer de succès. Elle excite nôtre Amour propre au dedans; qui est toûjours

prêt

* La Flaterie gâte les Hommes; & la Justice qu'on rend à leur Mérite les encourage à la Vertu.

prêt à se revolter contre la Raison la plus éclairée, & à joindre l'Ennemi du dehors. De-là vient que les graces que nous répandons souvent à pleines mains sur le Flateur, nous sont representées, par l'Amour propre, comme bien dûës à cet Homme, qui nous reconcilie si agréablement avec nous-mêmes. Lors que nous sommes vaincus par des insinuations si douces & des complaisances si engageantes, nous recompensons volontiers les artifices qu'on met en usage pour aveugler nôtre Raison, & qui triomphent de toutes nos foiblesses.

Mais si tous les Hommes étoient bien persuadez de la bassesse & de l'indignité du Principe qui fait naître cette Passion, il n'y a nul doute que la Personne, qui tâcheroit de la nourrir dans nos cœurs, ne devînt aussi méprisable qu'elle est aujourd'hui admirée. L'envie de posseder certaines qualitez que nous n'avons pas, ou de paroître plus que nous ne sommes, c'est la cause de nôtre entier dévoüement à celui qui nous revêt des Caracteres, qui appartiennent à d'autres, & qui nous conviennent peut-être aussi mal que feroient leurs Habits. Au lieu de sortir de nôtre Naturel pour en choisir un étranger, il vaudroit mille fois mieux nous exercer à polir le nôtre, & à devenir plûtôt un bon Original qu'une méchante Copie. Du moins on ne voit aucun Esprit grossier & si rude, qu'on ne puisse amener suivant la coûtume qui lui est propre à quelque usage agréable dans la Conver-

versation, ou dans les Affaires de la vie civile. Une Personne d'une humeur fort brusque, & peu attachée aux cerémonies ordinaire de la Bienséance, plaira, de même que * *Manly* dans la Comedie, par la seule grace que la Nature donne à toutes les actions qui viennent de sa part. Ceux qui ont du feu & de la vivacité ne manq ront pas d'avoir leurs admirateurs, & m me les sombres ou les mélancholiques pe ent divertir quelquefois.

Lors que la van é d'un homme n'est pas assez vive pour le perdre, le Flateur ne manque pas de a reveiller, & de lui fournir assez de érite pour le rendre un Sot. Mais si la F terie est la démarche la plus indigne que n puisse faire, les eloges donnez à ceux qui les meritent sont un acte de justice, & l'on peut dire qu'il est toûjours loüabl de savoir loüer à propos. C'est ainsi qu'u habile Poëte donne l'immortalité à son Heros par la belle description qu'il fait e ses rare Vertus, & qu'il la reçoit lui-mê ne à son tour par la beauté de ses ouvrag : Ils y trouvent tous deux ce qu'ils che ent : l'un obtint la recompense dûë on mérite, & l'autre prouve qu'il

* C'est un d s principaux Personnages de la Comedie de M r. *Wuycherley*, intitulée, *the Plain-Dealer ou l'Homme franc & sincere.* En effet ce *Manly* qui avoit été Capitaine d'un Vaisseau de gue re, y est dépeint sous l'idée d'un honnête-H mme, quoi que fier & d'une humeur chatoüill use.

qu'il le connoit. Mais celui qui surpasse tous les autres dans l'Art de bien loüer ; imite les plus excellens Peintres qui marquent tous les traits & le teint du visage, en adoucissent les couleurs, & joignent l'agrément à la ressemblance.

Il n'y a point de plaisir, selon moi, qui approche de celui qu'on goûte a reçevoir des éloges, qu'on ne pourroit jamais soupçonner d'aucune flaterie. * Tel fut celui de *Germanicus*, lors qu'à la veille d'un Combat, bien aise de savoir quelle idée ses Legions avoient de sa personne, il se mêla, sous un habit deguisé, avec les Soldats, & qu'il les entendit loüer, de la maniere du monde la plus franche, son air noble & majestueux, & son afabilitè, sa valeur, sa conduite, & ses glorieux exploits. Quelle joïe ne devroit-il pas ressentir à l'oüie de ce discours, quel aguillon n'étoit-ce pas pour l'engager à suivre les mêmes traces qui lui procuroient un si doux plaisir ?

Il arrive quelquefois que des Ennemis & des Envieux donnent, aux personnes qu'ils haïssent, les marques les plus sinceres de leur estime, lors même qu'ils se proposent un tout autre but. Leur témoignage cause un plaisir d'autant plus grand, qu'il est extorqué par le mérite, & sans aucun mêlange de faveur ou flaterie. *Malvolio* ne loüe jamais qu'il n'y soit forcé ; il a de l'ésprit, du savoir & du discernement ; mais

* Voïez *Tacit.* Ann. II. Cap. 13.

tout cela est assaisonné d'une bonne dose d'envie, d'amour propre & de médisance: *Malvolio* pâlit, lors qu'il voit la Compagnie de belle humeur, s'il n'est lui-même le centre de toute la joïe ; il devient jaloux & se chagrine, s'il n'est pas la seule personne admirée ; il croit que tous les éloges, qu'on donne à un autre, attaquent son mérite, & font bréche à la superiorité qu'il affecte ; mais par cela même il administre un encens, qu'on ne peut jamais soupçonner de frelaterie. Ses dégoûts & ses inquietudes sont autant de preuves certaines qu'il n'a pas droit à la gloire qu'il s'attribuë, & qu'il à la mortification de voir posseder à un autre.

La bonne renommée est comparée avec justice à un précieux oignement, & lors qu'on nous loüe avec adresse & bienséance, il faut avoüer qu'il n'y a point de parfum plus agréable au monde ; mais s'il est admis dans un cerveau trop foible & délicat, on peut dire que, comme une odeur trop forte, il stupéfie les sens, & qu'il nuit à ces mêmes nerfs qu'il devoit rafraichir. Plus une Ame est noble & genereuse, plus elle est sensible aux éloges & aux injures ; & si elle aquiert de nouvelles forces par une juste proportion d'honeur & d'aplaudissement, elle est accablée par la negligence & le mépris. D'ailleurs il n'y a que les personnes fort au dessus du Commun qui soient ainsi touchées par l'une ou l'autre de ces extremitez ; de même que, dans un Thermo-

mometre, il n'y que l'Esprit de vin le plus rafiné qui se contracte ou se dilate par les variations qui arrivent à l'Air.

T.

XXIII. DISCOURS.

——— Bella, horrida Bella!

VIRG. Æneïde. VI. 86.

Ce sont des Guerres qui font horrreur.

* JE me suis amusé quelquefois à reflechir sur les différentes manieres de disputer, qui ont prévalu dans le Monde. Les Hommes des premiers siècles emploïoient une Logique naturelle, que nos Gens du commun suivent aujourd'hui, & qui n'étoit point cultivée par les règles de l'Art.

SOCRATE introduisit une Methode d'argumenter, qu'on peut nommer *interrogative*. Il faisoit question sur question à son Adversaire, jusqu'à ce qu'il l'eût obligé, par son propre aveu à reconnoître qu'il étoit dans l'erreur. Cette Voïe pousse un Ennemi jusqu'à son dernier retranchement, saisit toutes les avenues par ou il pourroit s'échaper, & le force à se rendre à discretion.

ARISTOTE changea de Baterie, & invanta quantité de petites Armes, qu'on appelle Syllogismes. Dans la Voie *Socratique* on

* Des differentes manieres de DISPUTER reçûës dans le monde.

on admet tout ce que l'Opofant avance, au lieu que dans *l'Aristotelicienne* on nie toûjour quelque chose de ce qu'il dit. *Socrate* est victorieux par stratagême, *Aristote* par la force : L'un prend la Place par la sape, l'autre l'épée à la main.

Les Universitez de l'*Europe* soutinrent leurs Disputes, un long espace d'années par le Syllogisme ; en sorte que nous voïons sa Science de plusieurs siécles reduite à des Objections ou à des Réponses, & tout le bon Sens d'alors dépecé, pour ainsi dire, en un nombre infini de Distinctions.

Lors que nos Universitez s'aperçurent qu'il n'y avoit pas moïen de terminer les Disputes par-là, elle inventerent une espèce d'Argument, qui ne se peut ranger sous aucune Mode, ni sous aucune Figure d'*Aristote*. On l'appelloit *Argumentum Basilicum*, *Bacilinum* ou *Baculinum*, qu'on pourroit assez bien exprimer en *François* par le *Droit Canon*, ou la *Loi du Tricot*. Lors qu'ils ne pouvoient refuter leur Antagoniste, il l'assommoient à coups de bâton. Ils déchargoient d'abord leurs Syllogismes, & si cela n'operoit point, ils en venoient à leurs Tricots, jusqu'à ce que les uns ou les autres eussent confondu leurs Adversaires. Il y a un petit Defilé à *Oxford*, pour me servir des termes de l'Art militiaire, on les différens Partis se livroient bataille, & c'est à cause de cela qu'il retient encore aujourd'hui le nom du *Defilé Logical*. J'ai entendu un vieux Docteur en Medecine se

van-

vanter, que dans ſa jeuneſſe il avoit marché pluſieurs fois à la tête d'une Troupe de *Scotiſtes*, & bâtonné un Corps de * *Smigleciens*, ſans avoir lâché priſe qu'il ne les eût pouſſez tout le long de la *haute Ruë*, mis en déroute, & contraints de ſe retirer dans leurs Garniſons.

Du tems d'*Eraſme*, cet Eſprit polemique fut porté fort loin. Il nous aprend lui même, qu'au renouvellement des Lettres *Gréques*, la plûpart des Univerſitez de l'*Europe* ſe partagerent en *Grecs* & en *Troïens*. Ceux-ci avoient une haine ſi immortelle pour le Langage des autres, que s'ils trouvoient quelcun qui l'entendit, ils ne manquoient pas de le traiter en Ennemi. *Eraſme* eut le malheur de tomber entre les mains d'un de leurs Partis, qui lui donna tant de coups & de ſouflets, qu'il ne l'oublia de ſa vie.

Il y a une autre maniere d'argumenter, qui n'eſt pas éloignéee de la precedente, & que les Etats & les Princes favoriſent, lors qu'ils mettent en campagne cent mille Tenans de chaque côté, & qu'il ſe convainquent ainſi les uns les autres à la pointe de l'épée. Un certain grand Monarque, ſenſible à la ſuperiorité qu'il y avoit dans cette eſpèce de Raiſonnement, à fait mouler cette Inſcription ſur ſes gros Canons, *Ratio ultima Regum*, qu'on peut traduire, *C'eſt ici,*

* *Smiglecius* étoit un ſavant Jeſuite *Polonois* Philoſophe, Théologien, & grand Controverſiſte, qui vivoit vers la fin du XVI. ſiècle.

ici la Logique des Rois. Mais, graces à Dieu, on l'a déja mis à la raison par la voïe de ses propres armes. Lors qu'on a quelque chose à démêler avec un Philosophe de sa trempe, on doit se souvenir du mot de ce bon Vieillard, qui s'étoit engagé dans la dispute avec un Empereur *Romain.* Sur ce qu'un de ses Amis lui reprochoit d'avoir abandonné la partie, lors qu'il avoit visiblement le dessus, il lui répondit en ces termes: *Je n'aurai jamais honte d'être refuté par un Homme qui a cinquante Legions à ses ordres.*

Je me contente de nommer une autre sorte d'Argumentation, fondée sur la pluralité des voix, aussi bien que celle qui est de la même force, *où les paris servent de preuves*, pour m'exprimer avec * HUDIBRAS.

Mais le plus sûr moïen de réüssir dans la Dispute, & le plus remarquable de tous est celui où l'on *argumente par la Torture.* C'est une espèce de Raisonnement qui a été mis en usage avec les pauvres Refugiez, & qui étoit si à la mode dans nôtre Païs sous la Reine *Marie*, qu'un Auteur cité par Mr. *Bayle* dit, que le prix du bois avoit augmenté en *Angleterre*, à cause des Executions qui se faisoient tous les jours à † *Smithfield.* Ces Logiciens convainquent leurs

* Voïez la Note, qui est au bas de la p. 414. du II. Tome.

† C'est une grande Place de *Londres*.

leurs Antagonistes par un * *Sorite*, qu'on apelle communément un Monceau de Fagots. La Torture est aussi une espèce de Syllogisme, qu'on a mis en œuvre avec beaucoup de succès, & qui a produit un nombre infini de nouveaux Convertis. Autrefois les Hommes étoient délivrez de leurs doutes, & ramenez à la Verité par la seule force de la Raison, la candeur, & le bon sens de ceux qui avoient le Droit de leur côté; mais cette Maniere de persuader agissoit trop lentement. On trouva que la Douleur étoit bien plus propre à éclairer l'Esprit que l'Argumentation: de sorte que le moindre scrupule fut taxé d'opiniâtreté invincible, sans le secours de plusieurs Machines inventées dans cette vûë. En un mot le Foüet, la Torture, le Gibet, les Galeres, les Cachots, le Fer & le Feu, emploïez dans la Dispute, doivent passer pour des rafinemens du *Catolicisme* sur l'ancienne Logique des Païens.

Il y a une autre nouvelle Méthode de raisonner, qui réüssit presque toûjours, quoi que d'une nature bien différente de celle dont je viens de parler, & qui consiste à persuader un Homme par de beaux deniers comptans. Cette voie a obtenu souvent un heureux effet, lors que toutes les autres avoient manqué. Celui qui tire ses Argumens

* Ce mot *Grec* signifie *Amas*, *acumulation*, & c'est un Syllogisme, où il y a diverses Propositions entassées les unes sur les autres.

mens du fond de la Monoie, convaincra plûtôt son Adversaire, que celui qui les puise dans la Raison & la Philosophie. L'Or a une étrange vertu pour illuminer l'Esprit; il dissipe tous les doutes & les scrupules dans un clin d'œüil; il s'accommode à la capacité des plus petits Génies; il ferme la bouche des plus zélez Railleurs, & il soumet l'Opiniâtre le plus inflexible. *Philippe* de *Macedoine* possedoit ce beau talent au suprême dégré. Il refuta par là toute la sagesse des *Atheniens*, confondit leurs Politiques, reduisit leurs Orateurs au silence, & argumenta si bien avec eux de cette maniere, qu'enfin il les dépouilla de leur liberté.

Après avoir touché ici les différentes Méthodes, reçûës dans le Monde, à l'égard de la Dispute, je donnerai bientôt au Public un compte exact de l'Art de chicaner, qui servira de Réponse à tous les Ecrits qui ont paru jusques-ici contre le SPECTATEUR.

C.



XXIV. DISCOURS.

Creditur, ex medio quia res arcessit, habere
Sudoris minimum; sed habet Comœdia tantò
Plus oneris, quantò veniæ minus: ———
HOR. L. II. Ep. I. 168.

On s'imagine que c'est une chose fort aisée à faire qu'une Comédie, parce que le sujet en est simple & ordinaire: mais comme on n'y pardonne rien, il ne se peut qu'elle ne soit extrèmement dificile.

Mr. le SPECTATEUR.

* „ VOs Leçons à l'égard des bonnes
„ mœurs & de la Politesse n'ont pas
„ en général tout l'effet que je souhaite-
„ rois bien. † Un de vos DISCOURS pré-
„ cedens sur l'incivilité de certains Bru-
„ taux, dont les Personnes qui voïagent
„ avec eux ne sauroient éviter la compa-
„ gnie, auroit dû servir de reproche éter-
„ nel & d'obstacle à toutes les démarches
„ de la même nature : Mais j'eus en der-
„ nier lieu le sort du Quakre, dont vous
„ y parlez ; puis que je me trouvai dans un
„ Coche public avec un de ces Incivils qui
„ nous tint, à deux ou trois Femmes que
„ nous

* LETTRE d'une Dame sur l'incivilité d'un Homme, avec qui elle se trouva dans un Coche public.

† C'est le xxx. du I. Tome, p. 176.

nous étions, le langage le plus mal-ho- “
nête & le plus indécent qu'on ait jamais “
entendu sur la *Tamise*. Les remarques “
qu'il fit, sur la honte & la confusion qu'il “
nous causoit, étoient d'une si grande im- “
pertinence, que je ne saurois y reflechir “
sans être penêtrée d'une vive douleur. “
Ainsi, malgré toutes vos déclamations “
contre les Duels, je me flate que vous “
nous rendrez justice, & que vous aurez “
la bonté de publier que, si ce Brutal à le “
courage de se rendre au Lieu, où il nous “
vit mettre pié à terre pour nous délivrer “
de ses insultes, il n'y en a pas une de “
nous qui n'ait son Amant prêt à venger “
ce cruel Afront. Il me semble qu'il ne “
seroit pas indigne de vos soins d'exami- “
ner les fréquens malheurs de cette espèce, “
auxquels les Personnes de nôtre Sexe, “
qui ont de la Modestie & de la Pudeur, “
se trouvent exposées, par la conduite li- “
cencieuse de ceux du vôtre, qui ont auf- “
si peu de goût pour la bonne Education “
que pour la Vertu. Si nous pouvions é- “
viter d'entendre ce que nous n'aprou- “
vons pas, comme il nous est facile de ne “
pas voir ce qui nous déplait, il y auroit “
quelque moïen de se consoler, mais puis- “
que, dans une Loge à la Comédie, dans “
une Assemblée de Dames, ou même “
dans un Banc à l'Eglise, il est au pouvoir “
d'un Sot & d'un Brutal de dire à une “
Femme ce qu'elle ne sauroit éviter d'en- “
tendre, n'est-elle pas bien malheureuse “

,, de se trouver à la discretion de ces Im-
,, pertinens, & n'est il pas juste de redou-
,, bler vos assauts contre un pareil proce-
,, dé; Si les Libertins n'avoient renoncé à
,, tout principe d'Honeur, ils sauroient que
,, la Modestie choquée expose aux plus
,, cruels tourmens qu'une Créature Hu-
,, maine puisse jamais endurer. Si ces Bru-
,, taux étoient capable de reflechir un peu,
,, quoi qu'insensibles à la Honte, la seule
,, Compassion leur donneroit du rebut pour
,, une conduite si barbare en présence de
,, Personnes chastes & pudiques. En un
,, mot, si vous aviez la bonté de publier
,, un DISCOURS là dessus, pour être
,, affiché sur tous les Coches de la *Grande*
,, *Bretagne* & servir de Regle aux voïageurs,
,, vous obligeriez infiniment tout le Sexe,
,, auquel vous avez témoigné tant d'estime,
,, & en particulier les deux Compagnes
,, de mes soufrances, avec celle qui est, *&c.*

REBECCA * RIDINGHOOD.

* Ce mot *Anglois* signifie une espéce de *Câpe*, dont les Femmes se servent en Voïage.

Mr. le SPECTATEUR,

* ,, Je me hasarde à vous parler d'une tris-
,, te avanture, qui est arrivée en dernier
,, lieu à des Personnes du bas étage, mais
,, qui mérite si bien d'être communiquée
, au

* LETTRE sur une Avanture arrivée à la Femme d'un Tisserand.

au Public, que vous excuserez, s'il vous Plait, la maniere dont je vai l'exprimer. Un pauvre Tisserand, paresseux & yvrogne de * *Spittle Fields*, a une honnête Femme labourieuse, qui, par son bon ménage & son industrie, avoit amassé dequoi mettre un Billet à la Lotterie qui se tire actuellement. Elle cacha le Billet au fond d'un Cofre, & en donna le Numero à une de ces Amies afidées, qui lui promit de garder le secret, & de lui aprendre sa bonne ou mauvaise fortune. Un jour que cette pauvre Femme étoit allée dehors, son Mari, qui crut qu'elle pouvoit avoir un petit magot en quelque part, se mit a foüiller tous les coins & recoins de leur Chambre, jusqu'à ce qu'il trouva ce même Billet, il ne manqua pas de le vendre au plus vite, & d'en dissiper le provenu, sans que sa Femme se doutât de la moindre chose. Un ou deux jours après, son Amie lui vint annoncer qu'elle avoit attrapé un lot de cinq cens livres sterlin. Penetrée de joïe, elle court à son Mari, qui travailloit au haut de la Maison, & le prie de venir boire avec une de leurs Amies, qui étoit en-bas. Il reçût cette invitation obligeante d'aussi mauvaise grace que le font d'ordinaire les méchans Maris, & après lui avoir dit queques duretez, il ajoûta qu'il ne vouloit

* C'est une grande Place de *Londres* où il y a quantité d'Ouvriers en Soïe & en laine.

„ loit pas descendre. Sa Femme revint à la „ charge avec beaucoup de tendresse, & „ lui dit à la fin, *Mon Cœur, il y a quelques Mois que je ramassai à vôtre insû dequoi mettre un Billet à la Loterie, & voilà Dame* * Quick, *qui est venuë exprès pour me dire qu'il est sorti ce matin accompagné d'un Lot de cinq cens Piéces. Vous en avez menti*, repliqua l'Homme, *Salope que vous êtes, vous n'avez pas ce Billet, car je l'ai vendu moi-même.* Là-dessus cette pauvre Femme tomba évanouïe, „ & dans de si grandes convulsions, qu'elle „ en a perdu l'Esprit. Comme elle n'avoit „ pas en vûë de frauder son Mari, mais de „ partager avec lui sa bonne fortune, tout „ le monde la plaint, & croit qu'il n'a que ce „ qu'il mérite. C'est là, Monsieur, un Fait „ averé, & je ne doute pas que, si les personnes interessées & les circonstances „ avoient plus de relief, on ne pût, dans „ une Comédie bien tournée, le traiter de „ *belle Desolation*. Vous n'en voïez ici qu'une ébauche fort grossiere, mais un habile „ Peintre, eut-il de moindres materiaux, „ en feroit, à coup sur, une Pièce achevée, & capable d'émouvoir tous ceux qui „ ont quelque Humanité. Je suis, &c.

Mr.

* Ce mot *Anglois* signifié vif, promt, diligent.

Mr. le SPECTATEUR,

* Je suis ce qu'on appelle d'ordinaire Homme ardent, &, par le bon succès que j'ai eu dans le Commerce, je me vois en état de paroître avec quelque distinction. Mais ce n'est pas là dequoi j'ai dessein de vous entretenir: j'ai deux Niéces sous ma tutelle, & il est à craindre qu'elles ne me fassent tourner l'Esprit. Du moins elles se piquent de savoir & de litterature; &, depuis trois ans & demi qu'elles sont avec moi, elles n'ont eu aucune envie d'aquerir une seule des qualitez qui font une bonne Ménagere. Lors qu'elles devroient s'informer de ce qui entre dans la composition d'un * *Sack-Posset*, vous les entendriez disputer sur la vertu magnetique de l'Aiman, ou peut-être sur le pressement de l'Atmosphere: Elles ont un Langage qui leur est particulier, & ne daignent s'exprimer sur la moindre bagatelle, qu'en des termes d'érivez du *Latin*. Je les suporterois avec tout cela, si elles vouloient bien me laisser dans mon ignorance; mais, si je ne donne dans leurs Idées abstraites, comme elles s'én[illegible]ce, ou plûtôt dans leurs distractions comme il faut les nommer, je ne dois pas attendre de fumer une Pi-

G v pe-

* LETTRE sur deux jeunes Demoiselle, qui s'apliquent à la Philosophie, & qui negligent les affaires du Ménage.

* Voïez Tome I. p. 284.

„ pe en repos. Lors qu'en dernier lieu je „ me plaignois du mal que la Goute me „ causoit, ma Nièce *Cato* prit la liberté de „ me dire que, malgré tout ce que j'en pensois, divers grands Philosophes, anciens „ & Modernes, croïent que le Plaisir & „ la Douleur étoient imaginaires, & qu'il „ n'y avoit rien de tel * *in rerum naturâ*. „ Je les ai entendu soutenir, en plusieurs „ rencontres, que le Feu n'est pas chaud, „ & un jour que je priai l'une d'elles, avec „ l'autorité d'un vieux Renard, d'aller chercher mon Manteau bleu, pour me le „ mettre sur les genoux, elle me répondit, „ *Je vai le chercher, Monsieur; mais souvenez-vous que je ne tombe pas d'accord de l'Epithéte; puis qu'on pourroit tout aussi bien l'apeller jaune, ou que la Couleur n'est autre chose que la diferente refraction des raïons du Soleil.* Ma Nièce *Marion* me dit une fois, que la Neige n'étoit pas blanche, & que c'est une erreur „ vulgaire de l'apeller ainsi, parce qu'elle „ renferme quantité de particules nitreuses, „ & qu'ils vaudroit mieux par conséquent, „ l'apeller noire. En un mot, ces petites „ Sotes ont voulu me persuader que je ne „ dois pas m'en fier à mes yeux, & qu'il „ n'y a rien de si trompeur que les Sens. „ La grace, que je vous demande à cette „ occasion, est d'emploïer un de vos DISCOURS à regler la literature des Dames, „ en sorte du moins qu'elle s'accorde avec „ le

* C'est-à-dire, *dans la nature des choses.*

le repos de ceux qui ont le malheur d'ê- "
tre à portée de ces attaques. Je vous prie "
aussi de nous dire la difference qu'il y a "
entre un Gentilhomme qui s'amuseroit à "
faire des Gâteaux, ou à feüilletter de la pâ- "
te, & une Dame qui lit les Ouvrages de Mr. "
Locke, & qui entend les Mathématiques. "
Vous obligerez beaucoup par - là celui qui "
est, *&c.* "

T.

ABRAHAM * THRIFTY.

* Ce mot *Anglois* signifie, *frugal*, qui aime l'épargne.

XXV. DISCOURS.

Formam quidem illam, *Marce* fili, & tanquam *faciem* honesti vides: quæ *si occulis cerneretur, mirabiles amores*, ut ait PLATO, *excitaret Sapientia.*

CIC. de Offic. L. I. c. 5.

Vous voïez Mon Fils Marc, *quelle est la forme & quels sont pour ainsi dire, les* traits *de la Vertu* : *mais* si elle frapoit nos yeux on auroit *comme dit* PLATON, des transports amoureux pour elle.

* JE ne me souviens pas d'avoir lû aucun Discours qui traite expressément de la beauté & des charmes de la Vertu, sans la regarder comme un Devoir, ou le seul

 moïen

* De la beauté de la VERTU considerée en elle-même, & de l'injustice que les differens Partis ont les uns pour les autres.

moïen de nous rendre heureux dans cette vie & dans l'autre. C'est pour cela même que je l'envisagerai ici sous cette idée, en ce quelle est aimable de sa nature, soit qu'on lui donne le nom de *Vertu* en général avec tous les Ecrivains de Morale, ou celui de *Religion* avec les Personnes pieuses, ou celui d'*Honeur* avec les Gens du monde.

L'Hypocrisie fait beaucoup d'honeur, ou plûtôt rend justice à la Religion, & avoue tacitement qu'elle sert à orner la Nature Humaine. En effet l'Hypocrite ne chercheroit pas tant à se couvrir des apparences de la Vertu, s'il savoit que c'est le plus sûr moïen de gagner les bonnes graces & l'estime des Hommes.

Nous aprenons d'*Hiérocles* qu'on disoit d'ordinaire entre les Païens, que *le Sage ne hait personne; mais qu'il n'aime que les Vertueux.*

Ciceron à un belle gradation de pensées, pour faire voir jusqu'à quel point la Vertu est aimable. * „ Nous aimons, *dit il*, un „ Homme vertueux, quoi qu'il habite au „ bout du Monde & que nous ne puissions

„ re-

* Je ne trouve point cet endroit mot pour mot dans *Ciceron*; mais il semble que l'Auteur fait ici allusion à ce qui est dit dans le Dialogue *De Amicitia*, Ch. 8. à la fin: *Nihil est enim amabilius Virtute; nihil quod magis alliciat ad diligendum, quippe cum propter virtutem, & probitatem eos etiam, quos nunquam vidimus, quodammodo diligamus, &c.*

recevoir aucun avantage de sa Vertu. «
Que dis-je ? Nous l'aimons, quoi qu'il «
soit mort depuis bien des siécles, & son «
Histoire excite dans nos Esprits une se- «
crete bienveillance pour lui : Ce n'est pas «
tout, nous l'aimons, quoi qu'il ait été «
l'Ennemi de nôtre Patrie, pourvû qu'a «
l'exemple de *Pyrrhus*, (que *Ciceron* op- «
pose ici à *Hannibal*,) il ait suivi, dans ses «
Guerres, les regles de la Justice & de l'Hu- «
manité. «

Le *Stoïcisme*, qui faisoit une Extravagance de la Vertu, attribuë toute sorte de bonnes qualitez à l'Homme vertueux. De là vient que *Caton* poussoit les choses si loin, que, suivant le Caractère que *Ciceron* nous en donne, il pretendoit qu'il n'y avoit que le Sage qui fut beau. Il est vrai que ceci ressemble plûtôt à une vision de Philosophe, qu'à l'opinion d'un Homme sage ; mais cela n'empêche pas que *Caton* ne l'ait soutenu fort serieusement. Les *Stoïciens* croïoient qu'ils ne pouvoient jamais donner une assez juste idée de la Vertu, s'ils n'y renfermoient toutes les perfections imaginables. C'est pour cela qu'ils ne se bornoient pas à suposer qu'elle étoit en elle-même d'une beauté transcendante ; mais ils vouloient aussi qu'elle rendit aimable le corps de la Personne qui la possedoit, & qu'elle en bannit toute sorte de laideur.

On remarque d'ordinaire que les Personnes les plus dereglées souhaitent que leurs proches Parens mênent une toute autre vie.

Il

Il n'est pas moins connu que les plus grands Débauchez sont ceux qui admirent le plus la vertu du beau Sexe, quoi qu'ils ne pensent qu'à le corrompre.

Une Ame vertueuse jointe à un beau Corps est une belle Peinture mise dans tout son jour : de sorte qu'on ne doit pas s'étonner si elle rend [illegible] le beau Sexe de charmes.

On peut dire que la Vertu en général est aimable, mais qu'il en a quelques-unes en particulier qui le sont plus que les autres, comme celles, par exemple, qui nous disposent à faire du bien à tout le monde. La Temperance & la Sobrieté, la Dévotion & la Pieté, sont peut-être aussi loüables en elles mêmes qu'aucune autre Vertu ; mais celles qui rendent un Homme populaire, & qui lui gagnent les cœurs sont la Justice, la Charité, la Liberalité, en un mot toutes les bonnes qualitez qui nous rendent bienfaisans les uns envers les autres. De là vient qu'un Prodigue, qui n'a pour tout avantage qu'une fausse Générosité, est souvent plus chéri & plus estimé qu'une Personne d'un meilleur Caractère, mais qui manque à cet égard.

Les deux grands ornemens de la Vertu, qui la font paroître dans son plus beau jour, & qui la rendent tout à-fait aimable, sont la Gaïeté & le bon Naturel. Ces deux qualitez se tiennent presque toûjours par la main, puis qu'un Homme ne sauroit plaire aux autres, s'il n'a la conscience en repos.

Elles

Elles sont fort utiles à un Esprit vertueux, pour bannir la melancholie des pensées serieuses où il est engagé, & le calmer en sorte que la haine pour le Vice ne se tourne en aigreur, ni en severité, ni en médisance.

Si la vertu est si aimable, que peut-on croire de ceux qui la regardent d'un œüil malin, & qui soûfrent que leur aversion d'un Parti éface tout le mérite de la Personne qui s'y trouve engagée. Il faut qu'un Homme soit bien stupide & peu charitable, s'il croit qu'il n'y a de la Vertu que dans son Parti, & qu'il ne se trouve pas d'aussi honêtes Gens que lui même, qui sont d'un autre avis en matiere de Politique. On peut avoir des idées diferentes sur certains sujets; mais on ne doit pas noircir de belles & bonnes qualitez, qui seront toûjours estimées, & qui n'ont rien de commun avec ce qui est en dispute. Les Personnes de mérite, qui se trouvent dans des intérêts opposez, devroient se regarder comme plus étroitement unies ensemble, qu'avec les Vicieux, qui s'embarquent avec elles dans la même Cause. Nous devrions avoir, pour un Homme d'honeur; qui est nôtre Antagoniste, la même estime, que *Ciceron* veut qu'on ait pour un illustre Ennemi qui est mort; c'est à dire que nous devrions aimer la Vertu quoi qu'elle fût dans un Ennemi, & détester le Vice quoi qu'il se trouvât dans un Ami.

J'ai égard ici à la maniere cruelle & indig-

digne, dont tous les Partis en usent envers ceux qui ne sont pas de leur opinion. Combien de Personnes d'une probité reconnuë & d'une Vertu exemplaire n'y a-t-il pas, que l'on noircit & que l'on difame ? Combien de Gens d'honeur ne voit-on pas exposez aux reproches & à la médisance du Public ? Que peut on donc croire, si ce n'est que les Auteurs ou les Instrumens de cette conduite infernale emploient la Religion pour avancer leur Cause, & non pas leur Cause pour les intérêts de la Religion ?

C.



XXVI DISCOURS.

— Οὐκ ἄρα σοί γε πατὴρ ἦν ἱππότα Πηλεὺς,
Οὐδὲ Θέτις μήτηρ γλαυκὴ δέ σ' ἔτικτε θάλασσα,
Πέτραι τ' ἠλίβατοι, ὅτι τοι νόος ἐστὶν ἀπηνής.

HOM. Iliad. XVI. 33.

* *Non, le vaillant* Pelée *n'est point vôtre pere; & la Déesse* Thetis *ne vous a point porté dans ses flancs; la Mer orageuse vous a enfanté; un Rocher vous a donné la naissance, vous en avez toute la dureté.*

Mr. le SPECTATEUR,

† PUIS que vôtre Feüille volante fait « partie de l'attirail, qui est en usage « lorsqu'on boit le Thé, & que je n'ai pas « d'autre moïen d'entrenir le beau Sexe « sur un des plus importans devoirs de la « Vie, qui regarde le soin qu'on doit pren- « dre des Enfans, je vous conjure de vou- « loir publier ce qui suit. Vos DISCOURS « ne me paroissent pas uniquement desti- « nez pour le Monde savant & poli; & il « me semble qu'on ne s'écarteroit pas de « vôtre but, si l'on en donnoit quelquel- « uns, «

* LETTRE sur les MERES qui ne veulent pas ALAITER leurs ENFANS.

† C'est ainsi que Mad. *Dacier* traduit ce passage

,, uns, qui tendissent à l'instruction du ,, Genre Humain en général; ce qui vaut ,, mille fois mieux que tout l'Enjoûment ,, & les traits d'Esprit, que vous y pouvez ,, mêler. Permettez moi donc de vous di- ,, re que, de tous les Abus que vous avez ,, tâché de reformer jusques-ici, il n'y en ,, pas un qui soit plus digne de vos soins ,, que celui qui se commet tous les jours ,, dans la nourriture des Enfans. Peut-on ,, rien voir de plus cruel qu'une Mere, qui, ,, avec toutes les qualitez requises pour cul- ,, tiver le Fruit de ses entrailles, n'en est ,, pas plûtôt délivrée, qu'elle s'en décharge ,, sur une Femme, qui, dix mille con- ,, tre un, n'est point saine de corps ni d'es- ,, prit, qui n'a ni honeur ni reputation, ni ,, tendresse ni pitié pour le pauvre Inno- ,, cent qu'on lui confie, qui, attachée à ,, son unique intérêt, n'en prend soin qu'à ,, force de l'argent qu'on lui donne, & qui ,, le néglige même quelquefois jusques à le ,, laisser périr, semblable à ce terroir, sur ,, lequel *Esope* allégorise, qui refusoit de ,, nourrir une Plante étrangere, par cela ,, seul qu'elle n'étoit pas de son crû? Puis ,, donc que l'Enfant d'une autre n'est pas ,, plus naturel à sa Nourrice, qu'une Plan- ,, te étrangere à l'égard d'un nouveau ter- ,, roir, comment peut on supofer que cet ,, Enfant viendra bien; & s'il réüssit, ne ,, doit-il pas imbiber les humeurs grossie- ,, res & toutes les mauvaises qualitez de sa ,, Nourrice, de même qu'un Arbre trans-

,, planté

planté dans un autre terroir, ou qu'une Grêfe entrèe sur une tige de différente espéce? Ne voïons-nous pas qu'un Agneau qui tette une Chevre perd beaucoup de son naturel, & que sa laine aproche du poil de sa Nourrice? L'experience de tous les jours suffit pour nous convaincre que l'humeur & les qualitez d'une Femme passent, avec son lait, dans le corps d'un Enfant: De là vient qu'on disoit] autrefois d'un Méchant Homme, qu'il avoit succé son fiel avec le lait de sa Mere, ou qu'une Bête feroce l'avoit nourri. De là vient qu'on a pretendu que *Remus* & *Romulus* avoient été nourris par une Louve, *Télephe* le Fils d'*Hercule* par une Biche, *Pelias* le Fils de *Neptune* par une Cavale, & *Ægisthe* par une Chevre: Ce n'est pas qu'ils eussent tetté ces Animaux; comme quelques Sots l'ont crû, mais on le disoit, parce qu'ils étoit de leur naturel, & que qu'ils le tenoient de leurs Nourrices.

Fondé sur de bonnes Autoritez & l'experience de tous les jours, je pourrois alléguer divers Exemples, qui prouvent que les Enfans contractent les Désordres & les passions de leurs Nourrices, soit la Colere, la Timidité, la Mélancholie, la Tristesse, l'Envie, la Malice & la Haine. C'est ce que *Diodore* de *Sicile* témoigne, * lors qu'il nous dit que la Nourrice de *Neron* étoit fort adonnée au

* Lib. II.

„ au vin, & que cet Empereur l'imita si „ bien là dessus, que le Peuple, au lieu de „ *Tiberius Nero*, l'appelloit *Biberius Mero*; „ pour insinuer qu'il aimoit à boire le vin „ pur. Il nous aprend aussi que la Nourri-„ ce de *Caligula* se frottoit les bout des mam-„ melles avec du sang, afin qu'il pût mieux „ y coler ses lèvres, & que cela même l'a-„ voit rendu si cruel & si sanguinaire toute „ sa vie, que non seulement il avoit com-„ mis divers meurtres, mais souhaité que „ tout le Genre Humain n'eût qu'une tête, „ pour avoir le plaisir de l'abatre d'un seul „ coup. De pareils excès étonnent les Pe-„ res & les Meres, qui ne savent à quoi les „ atribuer, ni d'où vient que leurs enfans „ sont Yvrognes, Larrons, cruels & stu-„ pides: Cependant il est aisé de faire voir „ qu'un Enfant, quoi que né des plus ho-„ nêtes Gens du monde, peut-être gâté par „ la mauvaise constitution de sa Nourrice. „ Combien n'en voyons nous pas tous les „ jours s'atirer des convulsions, la Phthi-„ sie, le *Rachitis*, ou d'autres maux, pour „ avoir tetté leurs Nourrices, lors qu'elles „ étoient en colere? Il est certain que la „ Nourrice n'a presque aucun accident fâ-„ cheux, qui ne passe au Nourrisson, & „ qu'il s'en trouve peu dans cette Ville, „ qui ne soient sujettes à quelque Maladie. „ Si vous demandez à une jeune Femme, „ d'où vient qu'elle veut nourrir les Enfans „ des autres, elle vous repondra d'abord, „ qu'elle a un méchant Mari, & qu'elle

„ doit

doit gagner sa vie le mieux qu'il lui est “
possible. Cette réponse, à la bien peser, “
ne sauroit que donner du rebut pour cet- “
te Femme, puis qu'il y a dix contre un “
à parier que ce Mari débauché l'infectera “
de quelque vilain Mal, ou qu'il lui cau- “
sera du moins de l'embarras & du trou- “
ble. D'ailleurs, reduite par la nécessité à “
prendre cet Enfant, elle ne peut se nour- “
rir que de viandes grossiéres & indigestes, “
qui produisent un mauvais sang & un lait “
impur, d'où resultent presque toûjours “
le Scorbut, les Ecroüelles, & diverses “
autres Maladies. Aïez donc la bonté, “
mon cher Monsieur, en faveur de tant “
d'innocentes Créatures exposée à de si “
grands perils, d'emploïer tous vos éforts “
& les traits les plus vifs de vôtre Elo- “
quence, pour engager les Meres à nour- “
rir leurs propres Enfans; ce qui ne peut “
tourner qu'à leur avantage commun. On “
a beau dire que la Mere s'afoiblit par-là, “
il n'y a rien de plus ridicule ni de plus “
faux; je soutiens au contraire qu'elle en “
est plus vigoureuse, & qu'elle s'en porte “
beaucoup mieux: C'est le meilleur reme- “
de qu'elle puisse trouver pour se garântir “
des vapeurs, & prévenir les fausses cou- “
ches: Ses Enfans en deviendront plus “
robustes, au lieu qu'alaitez par une au- “
tre, ils ressemblent a des Squelettes & a “
des Ombres, ou à un Fruit sec, qui ne “
meurit jamais: Il est certain qu'une Fem- “
me, qui à la force de mettre un Enfant “
au “

„ au monde, n'en manque pas d'ordinaire
„ pour le nourrir. Le cœur me saigne à la
„ vûë de tant de pauvres Enfans, qui sont
„ si délicats que la moindre chose peut les
„ blesser, qu'un petit coup, sur tout à la
„ tête, peut rendre stupides ou infirmes
„ pendant toute leur vie, qui demandent,
„ à cause de cela même, un soin tout par-
„ ticulier, & qui périssent tous les jours
„ par la négligence de leurs Nourrices.

„ Il me semble que rien n'aproche de
„ la cruauté d'une Femme, qui, après
„ avoir porté neuf mois un Enfant dans le
„ sein, & l'avoir nourri tout ce tems com-
„ me une partie d'elle même, l'abandonne
„ lors qu'il voit le jour, & que, par ses cris
„ & ses larmes, il implore son assistance,
„ & qu'il la sollicite, pour ainsi dire, à rem-
„ plir à son égard les devoirs d'une Mere.
„ Les Bêtes les plus feroces n'ont-elles pas
„ tout le soin imaginable de leurs Petits,
„ & ne le prennent elles pas avec joïe? Com-
„ ment peut on aussi donner le nom de Me-
„ re à une Femme, si elle ne veut pas nour-
„ rir ses Enfans? La Terre n'est pas apel-
„ lée la Mere de toutes choses, par cela
„ seul qu'elle les produit, mais sur tout par-
„ ce qu'elle entretient ses productions. La
„ naissance de l'Enfant est une suite d'un
„ desir machinal; mais le soin qu'on a de
„ le nourrir & de l'élever, marque du choix
„ & de la vertu. Je sai qu'il y a des certains
„ Cas qui en dispensent la Mere, & que
„ de deux maux elle doit éviter le pire;
„ mais

mais il s'en trouve si peu de cet ordre, " que, de mille prétexte qu'on alégue, à " peine y en a-t-il un qui soit valable. Du " moins, si une Femme croit que son Ma- " ri est en état de soutenir une dépense de " cinq ou six Chelins par semaine, au delà " de ce qu'il faut pour leur subsistance, quoi " qu'elle n'y ait pas toûjours égard, elle ne " manque jamais, appuïée de ses Commeres, " d'engager le bon Homme à mettre leur En- " fant en Nourrice, & de lui persuader que " son indisposition en est la cause. C'est ainsi " que la Cruauté est favorisée par la Mode, & " que la Nature céde à la Coûtume. Je suis, " *&c.* "

T.

XXVII. DISCOURS.

——*Τῶν δ' ἀκάματος ῥέει αὐδὴ*
Ἐκ στομάτων ἡδεῖα. —— ——

HES. Theog. vs. 39.

Elles ne se lassent jamais de parler agreablement.

* NOus aprenons de quelques anciens Auteurs, que *Socrate* fut instruit dans l'Eloquence par une Femme, qui s'apelloit *Aspasie*, si je ne me trompe. Il faut avoüer que j'ai toûjours regardé cet Art comme le plus propre qu'il y ait pour le beau Sexe, & il

* DES différentes Espèces de RHETORICIENNES qu'il y a parmi les Femmes.

il me ſemble que les Univerſitez ne feroient pas mal de les admettre à leurs Chaires, de Rhétorique.

On a loüé certains Homme de ce qu'ils pouvoient parler des heures entieres ſur quelque choſe ; mais on doit convenir, à l'honneur des Dames, qu'il y en a pluſieurs, entre elles, qui peuvent parler des heures entieres ſur rien. J'en connois une moi-même, qui a fait ſur le champ une longue Diſſertation ſur le bord d'une Jupe, & qui a mis en uſage toutes les Figures de Rhetorique, pour gronder ſa Servante, qui avoit caſſé une Taſſe de porcelaine.

Si les Femmes étoient reçûës à plaider dans les Cours de Juſtice, je ſuis perſuadé qu'elle porteroient l'Eloquence du Barreau plus haut qu'elle n'eſt montée juſques-ici. On ne ſauroit en douter, ſi l'on s'eſt jamais trouvé à quelcun de ces débats ſi communs entre nos Harangeres.

Il y a de ces Rhétoriciennes de plus d'une ſorte : La premiere eſt de celles qui s'occupent à exiter les Paſſions, & peut-être que la Femme de *Socrate* étoit plus habile à cet égard que la Maîtreſſe même qui l'avoit enſeigné.

La ſeconde ſorte eſt de celles qui s'adonnent aux Invectives, & qu'on apelle d'ordinaire des Médiſantes. Elles ont l'imagination fertile & une Eloquence merveilleuſe. Avec quel flux de bouche & quelle vivacité n'amplifient-elles pas le moindre petit défaut dans la conduite des autres ? Avec

quelle

quelle diversité de circonstances malignes & de phrases énergiques ne redisent-elles pas vingt fois la même Avanture? Je connois une vieille Dame, qui fit, d'un Mariage infortuné, le sujet de ses Entretiens, un Mois de suite. Elle blâmoit l'Epouse dans un endroit; la plaignoit dans un autre; se moquoit d'elle dans un troisiéme; l'admiroit dans un quatriéme; s'emporroit contre elle dans un cinquiéme; en un mot, elle faillit à crever ses deux Chevaux de Carrosse pour annoncer la part qu'elle prenoit à son malheur. Enfin, après s'être épuisée de ce côté là, elle rendit visite aux nouveaux Mariez, loüa la Femme de ce qu'elle avoit si bien choisi, l'entretint des reflexions malignes & déraisonnables qu'on faisoit à son égard, & la pria de lui accorder son amitié à l'avenir. C'est ainsi que la Censure & l'Aprobation de cette espéce de Femmes ne servent qu'à remplir les vuides de la Conversation.

La troisiéme sorte de Femmes, qui entendent l'Art Oratoire, est de celles qu'on peut nommer Babillardes. Mademoiselle *Fadaison* excelle dans ce genre d'éloquence: elle décrit merveilleusement bien tout le cerémoniel d'un Batême; elle raisonne à perte de vûë sur une Coifure; elle sait tout ce qui se passe dans les Maisons de ses Voisines, jusques aux Plats qu'on y sert tous les jours sur la table; en un mot, elle entretient sa Compagnie, tout un après-midi,

des traits spirituels de son petit Garçon, qui n'a pas la force de bégaïer.

Les Coquettes peuvent former la quatriéme classe de nos Rhetoriciennes. Madame *Galand*, pour ne manquer pas de matiere à discourir, aime un tel objet & ne peut en souffrir la vûë dans un clin d'œuil; elle cause avec son Perroquet, ou son Chien de Boulogne? elle est d'une inquiétude accablante, quelque tems qu'il fasse, & ne sauroit trouver du repos dans aucun endroit de sa Chambre: Elle feint d'être en quérelle avec tous les Hommes de sa connoissance, à qui elle a des obligations prétenduës; elle soupire sans aucun sujet de tristesse, & rit sans la moindre cause de gaïeté. La Coquette est sur tout Maîtresse de cette partie de l'Orateur, qu'on nomme l'Action. En effet elle ne semble ouvrir la bouche que pour avoir occasion de prendre quelque nouvelle attitude, de varier un de ses traits, de lancer une œüillade, ou de badiner avec son Eventail.

A l'égard du Caractère nouvelliste, politique, boufon, conteur, & des autres de la même espèce, on les voit parmi les Hommes aussi bien que parmi les Femmes, & c'est pour cela même que je les passerai sous silence.

J'ai souvent cherché la cause d'où peut venir que les Femmes l'emportent de beaucoup sur les Hommes, en fait de Babil, sans pouvoir jamais la découvrir. Je me suis quelquefois imaginé qu'elles n'ont pas la

même

même faculté, que les Hommes, de retenir ou de suprimer leurs pensées, & qu'elles sont reduites, bongré, malgré qu'elles en aïent, à laisser échaper tout ce qui leur vient dans l'esprit. Si cela est, peut être que les *Cartesiens* en pourroient tirer une forte preuve, que l'Ame pense toûjours. Mais comme il y en a plusieurs qui croient que le beau Sexe n'est pas tout-à-fait ennemi de la dissimulation, & qu'il n'ignore pas l'Art de feindre, j'ai abandonné cette idée, & je n'ai rien oublié pour en trouver une meilleure. Dans cette vûë, j'ai engagé un de mes Amis, très habille Anatomiste, à dissequer, d'abord qu'il en aura l'occasion, une Langue de Femme, & à examiner si elle ne seroit pas imbibée de quelque suc plein de feu qui lui donne cette grande souplesse & volubilité qu'on y remarque; ou si les fibres, qu'on y voit, ne seroient pas d'une contexture plus fine & plus déliée que celles des Hommes; ou s'ils n'y auroit pas quelques muscles particuliers, qui la rendent capable de vibrations subites; ou enfin s'il y a une influence continuelle d'esprits animaux, qui partent, de la tête & du cœur, à ce petit instrument du Babil, par des conduits si cachez qu'on n'ait pû les déterrer jusques ici. Je ne dois pas omettre la raison qu' * *Hudibras* allégue, pour faire voir d'où vient

* Voïez la Note, qui est au bas de la page du I. 1414. du II. Tome du SPECTATEUR.

vient que celles qui ne disent que des bagatelles, causent avec plus de facilité, & qui consiste en ce que la Langue est de la nature des Chevaux, qui courent d'autant plus vite qu'ils sont chargez d'un moindre poids.

Laquelle de ces raisons qu'on admette comme la plus probable, je trouve fort naïve la pensée de cet *Irlandois*, qui, après avoir causé quelques heures avec une de nos *Rhétoriciennes*, lui dit qu'il croïoit que sa Langue devoit être bien aise lors que ses yeux étoient endormis, puis qu'elle n'avoit pas un moment de relâche lors qu'ils veilloient.

Ceci me rapelle nôtre ancienne Ballade, qui commence par ces mots, *La badine Femme de Bath*, & où il y a ce bon trait:

D'abord *Tomas* dit, Il me semble
Que les Langues du Sexe entier,
Presque aussi mobiles que l'Air,
Sont faites de feüilles de Tremble.

Ovide nous dit aussi que la Langue d'une belle Femme, après avoir été coupée & jettée par terre, murmuroit encore quelques mots; & quoi que cette action soit fort inhumaine, il la décrit d'une maniere si vive, que je ne saurois m'empêcher de la raporter ici dans les termes de l'Original:

———— * Comprensam forcipe linguam
Abstulit ense fero. Radix micat ultima linguæ.
Ipsa jacet, terræque tremens immurmurat atræ,
Utque salire solet mutilatæ cauda colubræ
Palpitat: ———— ————

Si cette Langue parloit sans bouche, que ne devoit-elle pas faire, lors qu'elle étoit accompagnée de tous les autres organes de la voix? je pourrois ajoûter ici l'Avanture de nôtre célèbre Vendeuse de Pommes, si je n'avois sujet de soupçonner qu'elle tient un peu trop de la Fable.

Je suis d'ailleurs si charmé du son mélodieux de ce petit Instrument, que je ne voudrois point du tout le décourager. Le seul but que je me propose, dans cette Dissertation, est d'en bannir plusieurs tons desagréables, & en particulier ces petits contretems ou ces dissonances, qui viennent de la Colere, de la Médisance, de l'Humeur causeuse & de la Coquetterie. En un mot, je voudrois qu'il fût toûjours monté sur le ton du bon Naturel, de la Verité, de la Discretion & de la Franchise.

C.

* Metam. L. VI. 556.

XXVIII. DISCOURS.

Hoc maximè officii eſt, ut quiſque maximè opis indigeat, ita ei potiſſimum opitulari.
Cic. de Offic. L. I. c. 15.

Plus une Perſonne a beſoin de nôtre ſecours, plus nous ſommes obligez de le lui fournir.

* IL n'y a perſonne qui mérite d'être plus eſtimé que les autres, à moins qu'il ne ſoit plus utile à la Societé, & qu'il ne ſe faſſe un vrai plaiſir de rendre ſervice dans toutes les occaſions qui ſe préſentent. Ceux qui, par leur naiſſance, ou par leurs talens extraordinaires, ſont élevez aux premiers Emplois de l'Etat, ſont indiſpenſablement obligez de marquer leur zèle pour le ſervice du Public; ou tous ces avantages leur deviennent funeſtes, & il voudroit mieux qu'ils menaſſent une vie obſcure & privée. Lors que les occaſions & la volonté ſe trouvent dans la même Perſonne, nous voions quelquefois des Exemples d'une Vertu ſublime, qui nous ébloüiſſent les yeux à un tel point, que nous regardons avec mépris tout ce qui ſe paſſe dans une Sphere ſubalterne, & que nous pourrions pratiquer nous-mêmes. Mais c'eſt un défaut de l'Eſprit, qui tient un peu de l'Ambition Romaneſque pour les grandes Avantures, & les beaux Exploits d'armes. Il eſt au pouvoir de tout Homme, qui

* De l'HUMEUR BIENFAISANTE & genereuſe envers tout le monde.

qui se trouve au dessus de la Mendicité, de faire des actions, non seulement nobles, mais heroïques. Le grand Principe de la Vertu civile est le renoncement à soi-même, & il n'y a personne qui n'ait occasion de l'exercer en faveur des autres, dans quelque état qu'il soit reduit: Pourvû qu'il fasse alors tout ce qui dépent de lui, on ne sauroit en exiger davantage, & il ne mérite pas moins l'estime de ses Amis, que s'il avoit tenté les entreprises où il y a le plus d'éclat. Ceux qui aiment à servir tout le monde différent plûtôt dans leurs circonstances qu'à l'égard de leur Vertu; & celui qui fait tout ce qui est en son pouvoir, dans le bas étage où il se trouve, aproche plus du Heros que celui qui omet une action loüable qu'il peut executer, dans le poste éminent, où la Providence l'a mis. Il n'y a que peu d'années que *Lapirius* hérita d'un grand Bien, par la volonté de son Pere, & à cause de la vie dereglée de son Frere ainé. Celui-ci, touché de honte & d'un serieux repentir, devint aussi remarquable par son changement, qu'il l'avoit d'abord été par sa débauche. *Lapirius*, charmé du retour de son Frere, lui écrivit, le beau premier de l'an, un Billet conçû en ces termes:

Je vous envoïe ici, mon cher Frere, « le Testament de nôtre Pere, qui m'a fait « l'Heritier universel de tout son Bien. Si « Dieu lui avoit prolongé la vie jusques « ici, il n'en auroit pas disposé de même, « il en exclut l'Homme que vous étiez a- «

„ lors, & je le rends à celui que vous êtes „ aujourd'hui. Je suis, &c.

P. T.

Si d'un côté les Hommes d'un esprit noble & généreux, qui se trouvent à la tête des affaires, ou des armées, s'exposent à de grands perils pour le bien de leur Patrie, dans le tems même qu'ils sont animez du desir de la gloire; il y en à de l'autre, qui dans une vie privée, renoncent à des avantages considerables pour soutenir leurs Amis au milieu de quelque infortune, & suivre leur naturel bien faisant. On peut dire que ce sont des Heros, qui, par une secrete influence du Ciel, méprisent les richesses & tous les plaisirs du monde, pour consoler les cœurs affligez, rélever une Famille qui est sur le point de tomber en ruïne, assûrer une bonne partie du Commerce de la Nation avec un Païs voisin, donner de l'ouvrage aux Personnes industrieuses, sauver le bien d'un pauvre Pupile, & rejoüir les entrailles d'un Pere qui est en dœuil. Ceux qui ne cherchent que les plaisirs, ou le gain, ne se mettent pas fort en peine des exemples de generosité qu'on voit quelquefois dans la Ville. Ils prendroient pour un Roman si on leur disoit ce qu'un de nos Merchands fit l'autre jour à l'égard d'un de ses Amis, qui se trouvoit dans l'embarras, & dont la chute ne pouvoit qu'entrainer celle de bien d'autres. Il lui écrivit un Billet, où il y a plus de grandeur d'ame, que je n'en ai jamais vû dans une Lettre de *Stre-*

phon

phon à *Phillis*, & que je vais inserer ici, à cause de cela, dans toute sa simplicité naturelle.

J'ai apris, mon cher Monsieur, les «
malheurs qui vous sont arrivez, & qui «
vous mettent aujourd'hui dans une peine «
extrême. Je connois vôtre bon naturel, «
vôtre industrie & vôtre probité, & c'est «
pour cela que j'ai resolu de vous soute- «
nir de tout mon crédit. Ne vous décou- «
ragez pas, s'il vous plait; le Porteur de «
la présente vous remettra cinq mille Pié- «
ces, & il a ordre d'accepter pour mon «
compte pareille somme que vous pouvez «
tirer sur lui. J'ai fait ceci à la hâte, de «
peur de venir trop tard à vôtre secours; «
mais vous pouvez vous prévaloir sur moi «
jusques à la somme de cinquante mille «
Livres sterlin. Je veux bien risquer de la «
perdre en faveur d'un aussi honête Hom- «
me que vous êtes, & que j'aime de tout «
mon cœur. Je suis, *&c.* «

G. S.

Il me semble que *Montaigne*, dans quelque endroit de ses Essais, parle d'un Livre de Famille, où l'on avoit inseré, d'une Generation à l'autre, tout ce qui s'étoit passé de remarquable à l'égard des Membres qui la composoient. Si les Familles intéressées dans cette générosité suivoient une pareille méthode, j'ai de la peine à croire qu'aucune autre en *Europe* pût donner un exemple d'un service mieux placé, ou ren-

du de meilleure grace. J'ai déja fait voir dans un de mes DISCOURS * précedens, qu'il est cruel de répandre certains bruits au desavantage d'un Négociant; & plus une démarche de cette nature est indigne, plus un acte d'humanité envers lui mérite des éloges. Je me souviens d'avoir entendu un Jurisconsulte de mes Amis faire le recit d'une tradition qu'il y a dans son Collège du † *Temple*, où la Societé avoit accoûtumé autrefois de se choisir des Monarques pour un certain tems, & de fournir à leur dépense: „ Un de nos Rois, *dit-il*, avoit porté sa „ magnificence un peu trop loin; de sorte „ qu'on nomma des Commissaires pour „ examiner ses Comptes. Entre divers arti- „ cles, il parut que Sa Majesté, se prome- „ nant un jour incognitò sous les Galeries du „ *Temple*, entendit un pauvre Homme qui di- „ soit à un autre, qu'une telle petite Somme „ le rendroit l'Homme du monde le plus heu- „ reux. Le Roi, touché d'une compassion „ véritablement Roïale, s'informa sous main „ du caractère de cet homme, & sur ce qu'il „ le trouva un objet digne de sa Charité, il „ lui envoïa cet argent. Lors que les Com- „ missaires en firent leur rapport, à l'ouïe de „ cet article, *Pour rendre un Homme heu-* „ *reux*, 10. *Livres sterlin*, toute la Societé y „ aplaudit d'une commune voix, & aprouva „ ses Comptes sans en venir à un plus long „ examen. T.

* C'est le IX. de ce Volume.
† Voïez la Note qui est au bas de 10 p. T. I.

XXIX. DIS-

XXIX. DISCOURS.

Γέλως ἄκαιρος ἐν βροτοῖς δεινὸν κακόν.

Fragm. vet Poëtæ ap. *Grotium.*

Le rire hors de ſaiſon eſt un méchant regal entre les Hommes.

* LORS que je choiſis quelque ſujet, qui n'a pas été manié par d'autres, je couche mes penſées ſur le papier, à meſure qu'elles me viennent dans l'eſprit, ſans ordre & ſans méthode; en ſorte qu'elles ont plûtôt l'air d'une Ebauche, que d'un Diſcours ſuivi & méthodique. C'eſt de cette maniere que je vais entretenir ici mes Lecteurs du Rire & de la Raillerie.

L'Homme eſt l'Animal le plus gai qu'il y ait au monde; tous les Etres au deſſus & au deſſous de lui ſont mornes & ſerieux. Il enviſage les choſes dans un tout autre point de vûë, & il tire ſa joïe de certains objets, qui cauſent peut-être quelque eſpèce de compaſſion ou de chagrin à des Natures plus relevées. Le Ris à la verité ſert de très-bon contrepoids aux vapeurs de la Rate; & il eſt aſſez juſte que nous recevions de la joïe de ce qui n'eſt pas un bien réel pour nous, puis que nous reſſentons de la douleur de ce qui n'eſt pas un véritable mal.

H vj   * J'ai

* Du RIRE & de la RAILLERIE.

* J'ai cité depuis long-tems un de nos Philosophes Modernes, qui veut que la premiere cause qui nous engage à rire vient d'une secrete comparaison, que l'on fait de soi même avec ceux dont on se mocque; ou, pour me servir d'autres termes, de ce plaisir qu'on goûte fondé sur quelque excellence que nous découvrons en nous-mêmes, lors que nous voïons les foiblesses d'un autre, & que nous reflechissons sur nos ancienes bévûës. Il semble que ceci soit vrai dans la plûpart des Cas, & l'on remarque d'ordinaire que les Personnes les plus vaines sont les plus sujettes à cette Passion.

J'ai lû un Sermon fait par un Religieux de l'Eglise *Romaine*, sur ces paroles de l'ECCLESIASTE, † *J'ai dit touchant le ris, il est insensé; & touchant la joïe, dequoi sert-elle?* Il y pose comme un Dogme fondamental, que le Ris est une suite du Peché originel, & qu'*Adam* ne pouvoit pas rire avant sa chute.

Le Ris pendant qu'il dure, débande & relâche l'Esprit, diminuë la vigueur de ses facultez, & dissout en quelque maniere toutes les puissances de l'Ame : c'est à cause de cela même qu'on peut le regarder comme une foiblesse attachée à la Nature Humaine. Mais si l'on tournoit les yeux sur le fréquent secours que nous en recevons, lors

* Voïez Tome I. Disc. XXXV. p. 223.
† Chap. II. 2.

lors qu'il dissipe le chagrin qui nous abat, & qu'il nous remblit d'une joïe subite, on prendroit bien garde à ne pas devenir trop insensible à un si doux plaisir de la vie.

Le talent de tourner les Hommes en ridicule, & de les exposer à la risée de ceux avec qui l'on se trouve, est la marque d'un petit Genie, sans honneur & sans élevation. Un jeune Homme de cette trempe se met par là hors d'état de faire jamais aucun progrés. Chacun a son foible, & les Caractères les plus brillans ont souvent les plus grandes taches. Mais y a-t-il rien de plus absurde, que de négliger toutes les belles qualitez d'un Homme, pour ne relever que ses défauts; d'avoir plus d'égard à ses Vices qu'à ses Vertus; & de l'emploïer à servir de jouët aux autres, plûtôt que de le prendre pour nôtre Modèle?

Aussi voïons nous que les Personnes les plus adonnée à la Raillerie, sont fort habiles à découvrir le foible des autres, quoi qu'elles ne possedent elles mêmes aucune bonne qualité, qui les distingue du Commun. En effet, si l'on trouve de fameux Critiques, qui n'ont jamais écrit une ligne de bon sens; on peut dire qu'il y a d'admirables Boufons, qui badinent sur tous les défauts d'autrui, sans être parez de la moindre Vertu. De là vient que ces petits Genies pleins de malice gagnent souvent de la reputation dans l'esprit du Vulgaire, & qu'ils s'élevent au dessus des Personnes d'un caractère infinement plus loüable.

Si la Raillerie servoit à bannir le Vice & la Folie du monde, elle pourroit être de quelque usage dans la Societé civile ; mais, au lieu de cela, on l'emploïe d'ordinaire à se moquer du bon Sens & de la Vertu, & à combatre ce qu'il y a de plus saint, de plus respectable, & de plus digne de nos éloges.

Nous pouvons remarquer ici que, dans les premiers Ages du Monde, au tems de ces Heros, de ces Ames grandes & généreuses, qui étoient les Chefs d'œuvre de la Nature Humaine, les Hommes ne se distinguoient que par une noble simplicité de mœurs, & que tous ces petits agrémens de la Conversation, qu'on affecte tant aujourd'hui, leur étoient inconnus. Ce n'est pas tout, quoi que nous n'aprochions pas des Anciens à l'égard de la Poësie, de la Peinture, de l'Art Oratoire, de l'Histoire, de l'Architecture, de tous les Arts liberaux, & des Sciences, qui dépendent plus du Genie que de l'Experience, nous les surpassons de beaucoup en Rimaille, en Plaisanterie, en Burlesque, & dans toutes les manieres triviales de tourner les Hommes & les choses en ridicule. Nous trouvons plus de Badinage entre les Modernes, mais plus de bon Sens parmi les Anciens.

Les deux sortes d'Ecrits, où la Raillerie est en vogue, sont la Comédie & le Burlesque. La premiere turlupine les Hommes en les caractèrisant au naturel, & l'au-

tre

tre en ce qu'il les dépeint tout différens d'eux-mêmes. Il y a ainsi un double Burlesque, dont l'un représente les Personnes du plus bas étage comme des Heros, & l'autre fait parler & agir les Hommes les plus illustres, comme s'ils étoient de la lie du peuple. *Don Quichot* est un exemple du premier, & les Dieux de *Lucien* en fournissent un du second. Les Critiques disputent entre eux, pour savoir, si la Poësie burlesque est plus coulante en Vers Heroïques, comme ceux de * la *Pharmacopée*, ou en petits Vers mal-rimez, comme ceux de *Hudibras*. Pour moi, il me semble que, dans le Poëme où le Faquin doit être exalté, les Vers Heroïques sont les plus propres; mais là où le Heros doit être dégradé, la petite Rimaille sied beaucoup mieux.

Si *Hudibras*, avec tout l'esprit l'enjoûment qu'il a dans sa Rimaille, avoit paru en vers Alexandrins, il auroit infiniment meilleure grace qu'il ne peut avoir aujourd'hui; quoi que la plûpart de ses Lecteurs soient si charmez de ses † doubles rimes, qu'il n'y en aura guéres, à ce que je croi, qui soient de mon opinion à cet égard.

Je remarquerai, pour conclusion, que le

* Poëme Satirique contre les Médecins de *Londres*, publié, il y une vingtaine d'années, par le Dr. *Garth*

† Voïez la Note, qui est au bas de la p. 309. du I. Tome de la 2. Edition.

le Ris, attribué aux Campagnes & aux Prairies verdoïantes, ou aux Arbres couverts de fleurs, est la seule Métaphore, autant que je puis m'en souvenir, qui se trouve dans toutes les Langues, si vous en exceptez celle du Feu & des Flames, sur le chapitre de l'Amour. C'est une preuve que le Ris paroit à tous les Hommes quelque chose de beau & d'agréable. C'est aussi pour cela qu'*Homere* donne à *Venus* une épithéte, qui signifie * *celle qui aime à rire*, & qu'*Horace* nous la représente comme la Déesse qui se plait dans les Ris.

C.

* φιλομμειδής.

XXX. DISCOURS.

Σεμνὸς ἔρως ἀρετῆς, ὁ δὲ Κύπριδος αἶσχος ὀφέλλει.

PHOCYL.

L'amour de la Vertu est bien séant; mais celui de Venus *cause de la honte.*

* LORS que je considere les fausses impressions que la plûpart du monde reçoit, il n'y en a point qui me choque davantage, que cette Humeur badine & folâtre que plusieurs jeunes Dames afectent, à la honte de leur Caractère, & au péril de se rendre malheureuses pour toute leur vie,

* La

* Exemple d'une Dame qui aime les DIVERTISSEMENS de la Ville.

* La Lettre suivante nous donne un Exemple fort naïf de ce mauvais tour d'Esprit, & la Réponse nous dépeint au juste le Caractère opposé.

Ma chere Henriette,

Il faut avoüer que vous avez bien «
changé, & que vous êtes devenuë tout «
autre que vous n'étiez. Est-il possible que «
vous soïez métamorphosée à un tel point «
& que vous aïez renoncée à tous les agré- «
mens & à tous les plaisirs du monde ? «
c'est donc s'enterrer tout en vie que de «
se marier ? Pour moi, j'amerois autant «
qu'on m'enfermât dans le Tombeau de «
mes Ancêtres, pour y converser avec «
leurs Ombres, que d'être amené à la «
Campagne dans un vieux Château, re- «
duite à m'entretenir avec un Epoux fru- «
gal, & une Femme de chambre mal- «
adroite. Je m'imagine que, pour la va- «
rieté, vous allez voir quelquefois l'E- «
pouse de Mr. le Curé de la Parroisse, qui «
vous reçoit en Robe de cérémonie, & «
qui vous a sans doute déja donné quan- «
tité de bonnes Recettes, pour faire des «
Onguens, des Potions, des Sirops & des «
Cataplâmes, aussi bien que pour distiller «
des Eaux cordiales. «

Charmante Solitude ! agréable Retrai- «
te ! Mais vous avez beau me vouloir per- «
suader qu'il y a de la douceur, & qu'elle «
est tout autre que je ne l'ai dépeinte ; je «
ne

* & celui d'une autre qui se plaît à la Campagne avec son Mari.

„ ne vous l'envie pas, ma chere Enfant, „ & je crains même que vous n'aïez le „ Cerveau rempli d'idées Romanesques. „ Au bout de six Mois de Mariage, vous „ entendre parler d'Amour, & des plaisirs „ de la Campagne, n'y a-t il pas là un peu „ d'extravagance? On croiroit, à lire vos „ descriptions, que vous menez la vie des „ Dieux *Silvains*, & que vous fréquentez „ les Allées de quelque Paradis terrestre, „ aussi bien que le premier heureux Couple „ de l'Univers. Croïez moi, laissez-là tou- „ tes ces chimeres, & venez ici pour joüir „ de la vie & parler comme le reste des Hu- „ mains. D'ailleurs, en qualité de bonne „ Amie, qui s'intéresse à vôtre reputation, „ je voudrois vous donner quelque petit „ avis pour la premiere fois que vous pa- „ troîtrez en ville sur le pié de Femme ma- „ riée. Il y a peut-être de l'éfronterie à vou- „ loir conseiller une Matrone; mais j'ai si „ grand' peur que vous ne fassiez une sote „ figure avec vôtre Amour conjugal, que „ je ne saurois m'empêcher de vous aver- „ tir que vous ne devez jamais paroître dans „ aucun Lieu public avec vôtre Epoux, ni „ vous proméner ensemble dans le Parc de „ S. *Jaques*: Si l'on vous voit en Carosse „ avec lui faire le tour dans *Hide-Park*, „ vous étes perduë sans ressource; vous ne „ devez pas non plus prendre garde l'un à „ l'autre, soit à la Comédie ou à l'Opera, „ si vous ne voulez qu'on se moque de vous, „ & qu'on vous donne l'épithete de l'heu-

reux

reux Couple agréablement uni sous le “
joug du Mariage. D'un autre côté, vous “
devez suivre l'exemple d'une de nos A- “
mies, qui est la Femme la plus dégagée, “
& la plus à la Mode, que nous aïons ; “
à peine la voit-on jamais avec son Epoux, “
& lors qu'ils se trouvent par hasard dans “
le même lieu, vous diriez qu'ils ne se “
connoissent pas : Elle ne le nomme ja- “
mais en son absence, & ne permet pas “
qu'il fasse le sujet de la Conversation, où “
elle tient son rôle. Je me flate ainsi que “
vous prendrez cette Dame pour vôtre “
Modèle, & que vous n'aurez pas la soti- “
se de vous imaginer que *Porcia*, *Sabine* “
& les Femmes *Romaines* sont de plus “
beaux Exemples. Je souhaite du moins “
qu'il ne vous entre jamais dans la pensée “
d'imiter ces vieilles Antiques, & de vous “
produire avec l'habit & les airs d'une Ma- “
trone *Romaine*. Vous servez déja d'a- “
musement à Mademoiselle *Modet*, lors “
qu'elle donne du Thé à ses Amies : Elle “
vous a toûjours prise, à ce qu'elle dit, “
pour une Personne fort discrete, & d'u- “
ne prudence admirable pour la conduite “
d'un Ménage ; elle meurt d'envie de voir “
cet air grave & serieux que le Mariage “
vous a imprimé sur le front : mais elle ne “
vous pardonera jamais de nous avoir en- “
levé un Homme aussi galand que *Bella-* “
mour, & d'en avoir fait un honête Mari. “
C'est là sans doute un peché irrémissible. “
Quoi qu'il en soit, nous envions toutes “
vôtre

„ vôtre bonheur, & je suis plus qu'aucune
„ des autres, *&c.*

LYDIE.

RÉPONSE.

„ Je vous prie, ma bonne Dame, de
„ ne vous embarrasser pas de ma conduite
„ à la Ville; je ne fréquenterai point les
„ Lieux publics, & l'on ne me verra pas
„ chez les Personnes, où le Caractère d'u-
„ ne Femme modeste est ridicule. Vous
„ avez beau railler sur le Mariage, ce n'est
„ que pure hypocrisie; vous & toutes les
„ jeunes Demoiselles de vôtre connoissan-
„ ce ne vous montrez que pour gagner le
„ cœur de quelque Homme de mérite; &
„ lui sacrifier vos charmes & vôtre fortu-
„ ne. Il n'y a point d'indécence à faire cet
„ aveu; le dessein est honête, & toute vô-
„ tre afectation ne le déguisera jamais.

„ Je suis mariée, & je n'ai autre chose
„ en tête que de plaire à mon Epoux; je
„ l'aime, & il est l'unique but de tous mes
„ soins, si je m'ajuste, c'est en sa faveur,
„ si je lis un Poëme ou une Comédie,
„ c'est pour être en état de converser avec
„ lui d'une maniere qui lui soit agréable:
„ Il est presque le centre de mes Dévotions,
„ & la moitié de mes Prieres se terminent
„ à demander son Bonheur. J'aime à par-
„ ler de lui, & toutes les fois qu'on le nom-
„ me, je sens un certain plaisir & une dou-
„ ce émotion, que je ne saurois exprimer.
„ En qualité de vôtre Amie, je vous sou-
haite

haite un heureux établissement, mais je "
suis fâchée de voir, par le style dont vous "
m'avez écrit, qu'il y a une troupe de jeu- "
nes Demoiselles, qui se piquent de rail- "
ler de tout ce qui est bon, honête & de la "
bienséance : Le Mariage & les Ecle- "
siastiques servent de Lieux commun à "
la froide raillerie des petits Esprits & des "
Ignorans. Du reste j'ai apris bien des cho- "
ses de l'Epouse de Mr. le Curé, sur laquel- "
le il vous plait d'exercer vôtre humeur "
badine : C'est une Femme discrete, spi- "
rituelle ; & agréable & pieuse ; Je voudrois "
que vous & Mademoiselle *Modet* lui tom- "
bassiez entre les mains, vous verriez de "
quelle maniere elle vous releveroit, si "
vous vous donniez un peu trop de liber- "
té avec elle ; je vous réponds qu'elle vous "
feroit si bien rougir de honte, que vos "
charmes en disparoitroient. A l'égard de "
Mr. le Curé, Madame, il honore sou- "
vent Mon Epoux de ses Visites, & il est "
d'une conversation si douce & si instruc- "
tive, qu'il lui fait passer des heures bien "
agréables, même en son absence, lors "
que mon cher Maître est seul à méditer "
dans son Cabinet, & que je n'y suis pas "
admise. C'est là, ma bonne Amie, un "
plaisir qui durera, lors que les Beautez "
& leurs & fades Courtisans, qui leur ser- "
vent de Modèles, se trouveront ridicules "
dans leur vieillesse, hors d'état d'en revenir "
jamais. Je suis, *&c.* "

MARIE de LAMAISON.

Mr.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Je vous accuſerai de n'avoir pas la moin-
„ dre humanité, & de n'être jamais ſerieux
„ dans tout ce que vous nous dites de bon
„ ſur le chapitre de la Morale, ſi vous ne
„ m'envoïez une Réponſe categorique à ma
„ demande. Voici en peu de mots dequoi il
„ s'agit: Il y a quelques jours que je vis à la
„ Comedie une jeune & belle Demoiſelle,
„ qui étoit aſſiſe devant moi, ſur laquelle
„ j'attachai les yeux, ſans pouvoir les en
„ détourner, & qui ne poſſede aucun Bien,
„ à ce que j'ai oüi dire depuis. Je me per-
„ drois de reputation, & je paſſerois pour
„ l'Homme du monde le plus imprudent, ſi
„ je me mariois avec elle; quoi que je ſâche
„ d'ailleurs qu'elle a tant de Vertu, qu'on ne
„ ſauroit l'obtenir que par cette voie. Malgré
„ tout cela, mon Eſprit en eſt toûjours ſi
„ plein, que je ſuis en danger de faire quel-
„ que extravagance, ſi vous ne donnez au
„ plûtôt vos bons avis à celui qui eſt, *&c.*

RÉPONSE.

Je ſuis bien fâché, mon cher Corrreſpondant, de vôtre impatience, & de ne pouvoir répondre à vôtre demande que par celle ci: Voudriez-vous vous marier pour plaire aux autres, ou à vous-même?

T.

XXXI.

XXXI. DISCOURS.

Laudis amore tumes? ſunt certa piacula, quæ te
Ter purè lecto poterunt recreare libello.

Hor. L. I. Ep. I. 36.

Avez-vous trop de paſſion pour la gloire? apliquez-vous à méditer trois fois ſans préoccupation certaines véritez; vous vous en trouverez bien.

* A Conſiderer l'Ame, par une idée abſtraite, dépouillée de ſes Paſſions, elle eſt d'une nature lâche & pareſſeuſe, lente dans ſes projets, & molle dans l'execution. De ſorte que les Paſſions ſervent à la remuer & à la faire agir, à éveiller l'Entendement, à fortifier la Volonté, & à rendre tout l'Homme vigoureux & atentif dans la pourſuite de ſes deſſeins. Si c'eſt le but des Paſſions en général, c'eſt en particulier celui de l'Ambition, qui engage l'Ame à des entrepriſes capables d'aquerir de l'honeur & de la reputation à celui qui les fait. Mais ſi l'on reflechit bien là deſſus, on trouvera que la Providence a mis cette Paſſion dans le cœur des Hommes pour de plus grandes vûës.

Il étoit neceſſaire, pour le bien de la Societé, qu'on inventât les Arts & les Sciences, qu'on écrivit des Livres là-deſſus pour les

* Du bon & du mauvais uſages des Passions. En Particulier de l'Ambition, que Dieu à mis dans le cœur des Hommes.

les transmetre à la posterité, & que les Nations fussent soumises à quelque Gouvernement & civilisées : Mais puis que les simples motifs légitimes, capables d'engager à ces recherches ou à d'autres pareilles, ne pouvoient influer que sur les Ames nobles & vertueuses, on n'auroit fait alors que peu de progrès à tous ces égards, s'il n'y avoit eu quelque principe d'action commun à tous les Hommes. Ce principe est l'Ambition ou le desir de la gloire, qui empêche que les beaux talens ne soient enfouïs & ne deviennent inutiles au Public ; qui trahit, pour ainsi dire, les Vicieux même, & qui les porte, malgré leur repugnance naturelle, à des Exploits dignes de tous nos éloges. On peut remarquer d'ailleurs que les plus grands Genies sont les plus sensibles à la gloire ; & que les petits Esprits en sont moins touchez, soit que cela vienne du sentiment interieur qu'un Homme a de l'incapacité où il est d'y pouvoir jamais ateindre, ou d'un manque d'étenduë d'Esprit qui l'empêche de courir après un Bien qui ne se raporte pas immédiatement à son intérêt où sa commodité, ou enfin de ce que la Providence ne l'a pas voulu assujetir à une Passion qui seroit inutile au monde, & qui le tourmenteroit lui-même.

Si ce desir n'étoit pas fort violent, la dificulté qu'il y a d'aquerir de la gloire, & le danger où l'on est de la perdre, aprés l'avoir obtenuë, sufiroient pour détourner les Hommes d'une poursuite si vaine.

Com-

Combien peu y en a-t il qui aïent des talens propres à se faire admirer, & à se ditinguer du reste du Genre Humain? La Providence nous met presque tous à niveau les uns des autres, & observe une espèce d'égalité dans la distribution de ses faveurs à nôtre égard. Si elle nous accorde un beau talent, elle nous en laisse manquer de quelque autre; & il semble qu'elle cherche plûtôt à nous mettre en état de le faire valoir, qu'à nous perfectionner en toutes choses.

Entre ceux-là même qui sont les plus favorisez de la Nature, & que l'Education a le mieux polis, combien peu y en a-t il dont les belles qualitez ne soient obscurcies par l'ignorance, les préjugez, ou l'envie des autres; La plûpart des Hommes ne sauroient distinguer une Action noble & généreuse d'une autre qui est basse & rampante; ou ils l'attribuent à quelque indigne motif, ou ils la chargent de fausses couleurs, ou ils y donnent un mauvais tour.

On peut remarquer aussi que ceux qui courent le plus après la Gloire, & qui en sont les plus avides, ne l'obtiennent pas souvent; tout au rebours de ce que *Saluste* nous dit CATON, * *qui en aqueroit davantage, moins il la recherchoit.*

Ces Envieux trouvent un plaisir malin à croiser nos inclinations, & à nous frustrer de ce que nous souhaitons avec le plus d'ardeur.

* Quò minus gloriam petebat, eò magis illum ad sequebatur. *Bell. Catil.* c. 54.

deur. Lors donc qu'ils aperçoivent en quelcun le deſir de la gloire, qui ne ſauroit preſque ſe cacher, ils deviennent reſervez dans leurs éloges, ils lui envient la joïe ſecrette qu'il peut recevoir d'un aplaudiſſement, & ils comptent que le bien, qu'ils en diſent, eſt plûtôt une civilité renduë à ſa perſonne, qu'un tribut dû à ſon mérite. Il y en a d'autres qui n'ont pas tant de malice; mais qui n'aiment pas à loüer un Homme trop prévenu en ſa faveur, de crainte qu'il ne s'enorgueillit, & qu'il ne s'élevât trop au deſſus de leur niveau.

Ce n'eſt pas tout, le deſir de la gloire engage d'ordinaire l'Ambitieux à commettre certaines indécences, qui ſervent à diminuer ſa reputation. Il craint toûjours de perdre le fruit de quelcune de ſes démarches, qu'elles ne ſoient inconnuës du Public, ou qu'on ne les préſente à ſon deſavantage. C'eſt ce qui l'entraîne ſouvent à ſe loüer lui-même, & à faire un vain recit de ſes belles proüeſſes: Son diſcours panche toûjours d'un certain côté, & ſur quelque ſujet qu'il roule, il tend, d'une maniere indirecte, ou à médire des autres, ou à ſe donner de l'encens. La Vanité, qui eſt le foible naturel de l'Ambitieux, l'expoſe au ſecret mépris & à la riſée des perſonnes qu'il frequente, & ruïne le Caractère qu'il cherche à ſoutenir avec tant d'induſtrie. Du moins, quelques glorieuſes que ſoient ſes actions, elles perdent tout leur luſtre dabord qu'il les étale lui-même, & qu'il les

veut

veut expoſer au grand jour. Comme le monde eſt plus porté à blâmer qu'à donner des éloges, il riſque de voir ſon Orgueil cenſuré, pendant qu'on oubliera ſes Exploits.

D'ailleurs ce deſir de la gloire marque une petiteſſe d'eſprit & quelque imperfection dans le Caractére le plus ſublime. Une veritable grandeur d'Ame regarde avec un généreux méptis les cenſures & les aplaudiſſemens de la Multitude, & met un Homme au deſſus de tout le bien ou le mal qu'on peut dire de lui. C'eſt pour cela que nous avons du reſpect & de la veneration pour un Heros, qui, ſemblable à ces Corps lumineux qui roulent ſur nos têtes, mêne une vie illuſtre & reguliere, ſans avoir aucun égard à la bonne ou la mauvaiſe opinion qu'on a de ſa conduite, à nos loüanges ou à nos reproches. C'eſt ainſi tout au rebours que, pour ternir l'éclat de quelque action, on l'attribuë à un principe d'orgueil & de vaine gloire. On peut dire même que ce Jugement n'eſt pas mal fondé, puis que ce n'eſt pas la marque d'un Eſprit noble & généreux d'être animé à une belle action par un tel motif; au lieu d'y être engagé par un principe d'amour en faveur du Genre Humain, ou pour la gloire de nôtre Créateur.

Ainſi la bonne Renomée eſt difficile à obtenir pour tout le monde, mais ſur tout pour ceux qui *la* recherchent avec empreſſement, puis que la plûpart des Hommes

ont assez de malice ou de prudence, pour ne vouloir pas flater l'orgueil de l'Ambitieux, que ce desir même de la gloire lui fait commettre des indécences qui diminuent sa reputation, & qu'il passe pour un foible dans les Caractères les plus distinguez.

Enfin la Renommée se perd aussi facilement, qu'on a de la peine à l'aquerir; mais ce sera le sujet d'un autre DISCOURS.

C.

XXXII. DISCOURS.

Φήμη γάρ τε κακὴ πέλεται· κούφη μὲν ἀεῖραι.
Ῥεῖα μάλ' ἀργαλέη δὲ φέρειν. ————

HES. OE. Opera & Dies, v. 761.

On s'attire aussi facilement une mauvaise reputation, qu'elle est rude à suporter, & qu'il est difficile de la perdre.

* IL y a différentes passions & divers tours d'Esprit, qui nous portent naturellement à ravaller & déprifer le mérite d'une Personne qui commence à gagner l'estime du monde. Tous ceux qui ont paru sur la Scène avec les mêmes avantages, & qu'on lui égaloit d'abord, s'imaginent que sa haute reputation leur reproche leur peu de mérite : C'est ce qui les anime à foüiller dans ses actions passées, à découvrir ce qu'ils y trou-

* DE la MEDISANCE & de l'envie d'aquerir une grande REPUTATION.

trouvent de scandaleux, & à diminuer le prix de ses Exploits, afin qu'il ne s'éleve pas au dessus de leur niveau. La même raison excite l'envie de ceux qui étoient autrefois ses Superieurs, qui croient que leur mérite en soufre si un autre les dévance dans le chemin de la Gloire, & c'est pour cela qu'ils s'éforcent de ternir sa reputation, dans l'esperance de se mieux conserver celle qu'ils ont aquise. Ceux qui étoient d'abord ses égaux l'envient & le difament, parce qu'il est devenu aujourd'hui leur Superieur; & ceux qui étoient une fois ses Superieurs, en usent de même envers lui, parce qu'il est devenu leur égal.

Ajoûtez à ceci qu'un Homme, qui s'est aquis une reputation extraordinaire, s'attire les yeux d'une foule de gens, qui l'examinent à la rigueur, qui l'envisagent de tous les côtez, qui se félicitent de le pouvoir regarder par quelque endroit desavantageux. Il y en a même plusieurs qui aiment à s'opposer au bruit de la Renomée, & à divulger les foibles d'un Caractère sublime. Ils répandent leurs malignes découvertes avec un orgueil secret, & ils s'aplaudissent d'avoir mieux aprofondi que les autres l'objet de leur envie, d'y avoir remarqué ce qui avoit échapé à la penétration des plus clair voïans, & d'avoir trouvé un défaut dans celui que tout le monde admire. Il y en a d'autres qui publient les infirmitez d'un Homme illustre, avec d'autant plus de joïe, qu'ils s'en croient eux-mêmes

exemts, qu'ils se loüent par-là d'une maniere indirecte, & qu'ils se font une éspèce de vanité de lui être superieurs à quelque égard. Que dis je ? Il arrive souvent que ceux qui sont les plus entachez des mêmes vices, sont les premiers à les publier, soit qu'ils se flatent qu'un tel Exemple peut leur servir d'excuse, & qu'ils s'estiment heureux de lui ressembler par quelque endroit, quoi que digne de blâme. Si tous ces ressorts cachez, qui mettent en jeu la Médisance, viennent à manquer, la sote envie de paroître spirituel engage bien des fois un Homme à noircir la reputation la mieux établie, & à la sacrifier au divertissement & à la joïe de ceux qui l'environnent. Un Ecrit satirique ou un Libelle, contre une Personne de la trempe ordinaire, n'est jamais reçû avec cette aprobation qu'il trouve, lors qu'il attaque un Mérite distingué, qui domine sur tous les autres. Je ne sai si cela vient de ce que nous croïons qu'il y a plus d'art & de genie à tourner en ridicule un Homme, dont le Caractère sembloit le devoir mettre à l'abri d'une pareille insulte, ou de ce que, par un esprit d'une secrete vangeance, nous goûtons du plaisir à le voir humilité, & reduit, pour ainsi dire, à nôtre niveau.

Nous voïons, par ce petit détail, qu'il y a un nombre infini de motifs cachez, qui portent à la Médisance, & que le Heros est environnné d'une foule d'Espions malins qui observent de près toutes ses démarches,

&

& qui découvrent d'autant plûtôt ſon foible, qu'il ne ſauroit être toûjours ſur ſes gardes. D'ailleurs on remarque en général que, plus on aproche de ſa perſonne, plus l'admiration, qu'on avoit pour lui, diminuë, & qu'on ne fait guères ſon Eloge, qu'il ne ſoit accompagné d'une liſte de ſes défauts. Cela vient peut-être de ce que la moindre petite bévûë eſt plus ſenſible en lui, qu'en tout autre, parce qu'elle ne quadre pas avec le reſte de ſa conduite; ou de ce qu'il n'eſt pas au pouvoir d'un Homme d'être atentif à ce qu'il y a d'eſſentiel dans la Vie, & de penſer en méme tems à toutes les petites circonſtances qui l'environnent, ou de ce que le même tour d'eſprit, comme nous l'avons déja vû, qui excite le deſir de la gloire, engage à certains faux-pas & à des inadvertances, dont les Perſonnes d'une autre humeur ſeroient incapables.

Après tout, il faut avoüer qu'un Mérite ſuperieur diſſipe ſouvent tous ces petits nuages qui avoient d'abord obſcurci ſa reputation; mais ſi, par un deſir mal entendu de la gloire, ou par une foibleſſe attachée à la Nature Humaine, on fait quelque démarche qui combat les devoirs les plus eſſentiels de la Vie, alors tout les Projets ambitieux tombent en ruïne, & s'évanouïſſent. Les petites taches peuvent s'éfacer & diſparoître au milieu de l'éclat qui les environne; mais une tache, qui penétte juſques au fond, répand ſon ombre ſur toutes les autres beautez, & obſurcit toute le Carac-

 tère.

tére. Quelle difficulté n'y a-t il donc pas à conserver une grande reputation, puis que celui qui la possede est sujet à tant de petites foiblesses qui contribuent à la diminuer ; puis que ceux qui étoient ses Superieurs ou ses Egaux sont si industrieux à les découvrir, à les agraver & à les répandre : puis qu'il est en bute à ceux qui veulent faire éclater leur discernement ou leur esprit, qui sont coupables ou exemts des mêmes defauts qu'il a ?

Mais quand les autres n'auroient aucun de ces motifs pour critiquer un Homme fameux, ou que lui-même n'auroit aucune de ces foibles, avec tout cela il auroit beaucoup de peine à maintenir sa reputation dans tout son éclat. Il faut qu'il l'entretienne & qu'il l'anime par une suite continuelle de glorieux Exploits. Du moins, d'abord qu'elle s'arrête, elle tombe, pour ainsi dire, en défaillance, & s'évanouït. L'admiration n'est pas de longue durée, elle se relâche presque aussi tôt qu'elle se familiarise avec son objet, & vient à s'éteindre, si elle n'est soutenuë tous les jours par de nouveaux miracles. D'ailleurs, quelque extraordinaires & surprenantes que soient les actions d'un Homme célébre, elles ont ce desavantage, qu'on n'en atendoit pas moins de lui ; & que, si elles se trouvent un peu au dessous de l'idée qu'on s'en étoit faite, au lieu qu'elles serviroient à relever la gloire d'un autre, elles contribuent à ternir la sienne.

Il semble qu'on devroit goûter quelque cho-

choſe de bien doux à joüir de la gloire, puis que, malgré toutes ces idées mortifiantes, il ſe trouve des gens qui ſe haſardent à la pourſuivre; mais ſi l'on examinoit la petiteſſe du Bonheur qui accompagne un grand Nom, & les inquietudes infinies, dont l'eſprit de l'Ambitieux, qui le recherche, eſt agité, on ſeroit bien plus étonné de voir qu'il y ait tant d'Avanturiers, qui courent aprés cette idole.

L'Ambition excite dans le cœur une foule de penſées tumultueuſes, qui l'enflament, & qui le tourmentent; elle pourſuit un Bien imaginaire, qui ne peut l'aſſouvir ni la calmer. La joüiſſance de la plûpart des choſes que nous ſouhaitons, remplit les deſirs du Sens qui leur eſt propre, & ſatisfait pour quelque tems ſon apétit: mais la Gloire eſt un Bien ſi éloigné de nôtre état, qu'il n'y a point de faculté dans l'Ame, qui y réponde, ni aucune organe dans le Corps qui puiſſe y trouver du goût; en un mot, c'eſt un objet que l'on deſire, & dont on ne ſauroit joüir. Si elle donne quelque plaiſir, c'eſt un plaiſir mêlé de trouble & d'inquietude, & bien loin d'apaiſer la ſoif qu'elle excite, elle ne ſert qu'à la redoubler. En effet, où ſont les Ambitieux, qui aïent jamais obtenu toute la gloire qu'ils ſouhaitent, & qui, après avoir aquis une haute reputation, ne cherchent encore à l'étendre davantage? Il n'y a rien, dans le Caractère de *Ceſar*, qui me donne une plus grande idée de ſon mérite, que le Mot,

que *Ciceron* lui attribuë, & qu'il avoit souvent à la bouche, lors qu'il s'entretenoit avec ses Amis, je veux dire; † *Qu'il avoit joüi assez long-temps de la vie, & aquis assez de gloire, pour être satisfait de l'un & de l'autre.* Il y a bien des gens à la verité, qui degoûtez par le mauvais succès de leur entreprise, ou le peu de plaisir que la joüissance leur donne, ou le froid naturel à la Vieillesse, ou mieux instruits par une longue experience, renoncent à la poursuite de ce Bonheur chimerique; mais on n'en voit guéres qui soient pleinement satisfaits de le posseder.

D'ailleurs, si la joüissance de la Gloire est incapable de nous procurer une entiere satisfaction; le desir, que nous avons pour elle, nous expose à une infinité d'embarras & de chagrins, dont ceux qui ne la recherchent pas, avec la même ardeur, se trouvent exemts. Combien de fois l'Ambitieux n'est-il pas déconcerté & abatu, s'il ne reçoit pas les Eloges qu'il atendoit? Combien de fois n'est-il pas mortifié des Eloges mêmes qu'on lui donne, s'ils ne l'encensent pas autant qu'il croit le mériter; ce qui n'arive guères à moins que la Flaterie ne s'en mêle, puis que les autres n'ont pas si bonne opinion de nous que nous en avons nous-mêmes? Si l'Ambitieux est si choqué de certains Eloges, comment pourra-t-il soutenir les repro-

† Se satis vel ad naturam, vel ad Gloriam vixisse.

proches & les médisances ? Car le même tour d'esprit qui lui fait souhaiter les uns, le rend ennemi mortel des autres. Ne peut-on donc pas dire que son Bonheur est reduit à trés-peu de chose ; puis qu'il se met ainsi à la discretion de tout le monde, qu'il le fait dépendre du bien ou du mal qu'on dit de lui, qu'il laisse au pouvoir de toute méchante Langue de le plonger dans un accès de mélancholie, & de lui ravir sa tranquillité naturelle ; puis sur tout qu'on est plus disposé en général à censurer qu'à loüer, & qu'il est lui même entaché de plus de Vices qu'il n'a de Vertus ?

Ce n'est pas tout, l'Ambitieux est plus sensible à la perte de sa gloire, qu'à la douceur de la posseder. Quoi que la présence de ce Bien chimerique ne puisse pas nous rendre heureux, sa privation peut faire nôtre malheur ; parce que, dans la jouïssance d'un Objet, nous ne trouvons que ce degré de plaisir qu'il peut nous donner ; au lieu que dans sa perte, nôtre chagrin n'est pas proportioné à la valeur intrinséque, mais à celle que nôtre Imagination lui fournit.

En un mot le desir de la gloire est plûtôt enflamé que satisfait, & de quelque maniere que la chose tourne, qu'il ait un bon ou un mauvais succès, il cause mille inquietudes à l'Esprit. La jouïssance de ce Bien n'est accompagnée que d'un plaisir fort mince ; mais sa perte ou son absence nous expose à de vives douleurs, outre l'incertitude où l'on est de l'obtenir, puis qu'il dé-

pend toûjours de la volonté des autres. Leurs cenſures nous affligent, leur ſilence nous abat, & leurs éloges même ſervent quelquefois à nous humilier.

C.

XXXIII. DISCOURS.

—— Οὐχ' εὕδει Διὸς
Ὀφθαλμός ἐγγὺς δ' ἐστι καὶ παρὼν πόνῳ.

Auct. incert. ex STOB.

Jupiter *ne dort pas; mais il veille ſur la conduite des Hommes, & il encourage leur induſtrie.*

* POUR ne pas mégarer dans un ſujet d'une auſſi grande étenduë que celui de la Gloire, j'en ai traité avec quelque ordre & une eſpèce de méthode. J'ai d'abord enviſagé les raiſons que la Providence peut avoir euës, lors qu'elle a mis ce Principe dans nos Ames. J'ai fait voir enſuite, par diverſes reflexions, que la Gloire eſt auſſi difficile à obtenir, qu'il eſt aiſé de la perdre; qu'elle ne donne à l'Ambition qu'un très-petit Bonheur, & qu'elle lui cauſe une infinité d'embarras & d'inquietudes. Je vai montrer en dernier lieu, qu'elle nous empêche d'arriver à un certain But, auquel nous pouvons ateindre, & qui eſt accompagné d'une entiere ſatisfaction. Il eſt preſque

* LE deſir de la GLOIRE s'oppoſe à nôtre véritable BONHEUR.

que inutile d'avertir que je veux parler de ce Bonheur, qui nous est reservé dans une autre Vie, que chacun a les moïens de se procurer, & qui nous comblera d'une joïe inénarrable pour toute l'éternité.

J'avance donc que la poursuite de la Gloire nous empêche d'arriver à cette grande Fin, & cela pour ces trois raisons, qui me paroissent convaincantes, & d'où il est aisé de le recueillir.

1. Parce qu'un violent desir d'aquerir de la Gloire fait naître quantité de méchantes habitudes dans l'esprit.

2. Parce que plusieurs de ces actions, qui servent à l'obtenir, n'ont aucun raport avec le Bonheur éternel, que nous devons avoir toûjours en vûë.

3. Parce que, supposé que les mêmes actions tendissent à l'une & à l'autre de ces deux fins, elles ne contribueroient jamais à nous rendre participans de ce dernier Bonheur, si elles venoient du desir de la premiere.

Ceux qui sont accoûtumez à reflechir sur la Morale, & qui connoissent le cœur humain ne peuvent que sentir l'évidence de ces trois Propositions. De sorte que je n'insisterai pas davantage là-dessus, & que je passerai à un autre Point de la même nature, qui nous fournira des pensées moins communes.

Il me semble qu'on peut inferer naturellement de ce que je viens d'établir, que c'est la plus haute de toute les folies de

cher-

chercher l'aprobation ou l'estime d'aucun Etre, que de celui qui est l'Arbitre suprême de l'Univers, & cella pour ces deux raisons; 1. parce qu'il n'y a que lui seul qui puisse faire de nous un jugemens équitable, & nous estimer à proportion de nos mérites; 2. parce que l'estime ou l'aveu de tout autre ne sauroit jamais nous procurer aucun avantage de conséquence.

Je dis en premier lieu qu'aucun Etre, si vous en exceptez Dieu seul, ne peut former de nous un jugement exact, & nous estimer ce que nous valons. En effet, les autres Hommes ne voïent que l'écorce, pour ainsi dire, de nos actions, & nôtre conduite apparante; ce qui ne sufit pas pour leur donner une juste idée de ce que nous sommes ni bâtir là dessus un jugement solide. Il y a plusieurs Vertus, qui ne se montrent point au dehors: Il y a diverses Perfections cachées dans l'Ame d'une Homme de bien, qui servent d'un grand ornement à la Nature Humaine, quoi qu'incapables de se découvrir aux autres, elles agissent en secret, sans bruit & sans éclat, & ne sont visibles qu'à celui qui sonde les cœurs & les reins. Quelles démarches peuvent exprimer l'Innocence & la regularité de ses pensées, qui l'épurent & le sanctifient à tous égards? Ce repos interieur & ce contentement de l'esprit, qui le font jouïr en paix de l'état où il se trouve? Le plaisirs & la douceur, qu'il goûte à faire du bien? La joïe & la satisfaction qu'ils sent à la vûë de la prospe-

rité & du bonheur des autres ; Ces Vertus, avec leurs fidèles compagnes, sont les beautez secrettes d'une Ame, les graces invisibles aux yeux des Hommes mortels, mais qui la rendent aimable & précieuse devant celui, à qui rien ne peut-être caché. Il y a bien aussi des Vertus, qui manquent d'occasions pour se manifester. Chaque Vertu a son tems & sa place, un objet que lui est propre & une conjoncture favorable, pour être dûëment exercée. L'Indigence obscurcit la Liberalité. La patience & la fermeté d'un Martyr ou d'un Confesseur demeurent cachées dans l'état florissant du Christianisme. Il y a de certaines Vertus qui ne paroissent que dans l'Afliction, ou dans la Prosperité ; en particulier, ou en public. Mais le souverain Monarque de l'Univers les pénétre toutes jusques à leur origine ; il voit ce que nous faisons, & ce que nous ferions dans tous les Cas possibles. Il découvre le Martyr & le Confesseur sans l'épreuve du Feu ou de la Torture, & il en recompensera plusieurs, dans le siècle à venir, pour des actions qu'ils n'ont jamais eu le moïen d'executer. Une autre cause, qui fait que les Hommes ne sauroient juger droitement de nous, vient de ce que les mêmes Actions peuvent avoir differens buts, & naître de principes tout opposez. Elles sont d'une nature si compliquée, & environnées de tant de circonstances, que, suivant qu'on les aprofondit plus ou moins, ou qu'on les envisage d'un côté plûtôt que de l'autre, on

s'en

s'en former differentes idées, & on les interprète tout au rebours; en sorte que celui qui passera pour un Hypocrite & un Rusé dans l'esprit de l'un, paroîtra un Saint ou un heros à l'autre. Ainsi l'on ne doit pas se fier aux actions exterieures pour connoître le cœur de l'Homme; puis que c'est un milieu trompeur, qui altere & déguise l'objet. Il faut donc avouër de nouveau, que le seul Juge équitable de nos bonnes & de nos mauvaises qualitez est l'Etre suprême, qui ne juge pas de l'intention par l'action, mais de celle ci par l'autre.

D'ailleurs il est impossible que les démarches exterieures dépeignent au juste les mouvemens de l'Ame, parce qu'elles ne sauroient marquer la force des Principes, d'où ils naissent. Elles ne représentent pas nos Vertus au naturel, & ne peuvent que faire voir les Habitudes qu'il y a dans l'Ame, sans en découvrir le degré & la perfection. Ce ne sont tout-au-plus que de foibles images de nos pensées, & des Copies imparfaites, qui peuvent bien nous instruire en gros de leur but, mais qui ne sauroient jamais exprimer la vie & la beauté de l'Original. Il n'en est pas de même à l'égard du souverain Arbitre de l'Univers; il découvre nos pensées les plus intimes; il voit tous les progrès que nous faisons dans la Vertu, depuis les simples velléïtez, jusqu'à ce que l'Habitude en soit entierement formée; il en observe les premieres ébauches, & il en remarque tous les traits, jusqu'à ce qu'elle ait reçû

reçû toutes les graces dont elle eſt capables, & qu'elle paroiſſe dans tout ſon luſtre. C'eſt ainſi que l'Etre ſuprême peut ſeul nous eſtimer ſuivant nos mérites, au lieu que les Hommes ne ſauroient juger de nous que par nos actions, qui ne peuvent jamais leur donner une juſte idée de ce que nous ſommes; qu'il y a pluſieurs Vertus qui n'éclatent point au dehors; pluſieurs, qui manquent d'occaſion pour ſe manifeſter; pluſieurs, qu'on interprète mal, & que l'on attribuë à de tout autres principes qu'à ceux d'où elles naiſſent; puis qu'enfin l'on ne ſauroit découvrir l'énergie, la perfection & le dégré de ces principes.

Mais ſi Dieu eſt le ſeul Juge de nos bonnes qualitez, il en eſt auſſi l'unique Remunerateur: de ſorte qu'à l'enviſager à ce double égard, nôtre Ambition n'y trouve pas moins ſon compte que nôtre intérêt. Si donc l'Homme du monde le plus ambitieux & le plus intéreſſé vouloit ſe former l'idée d'un Etre capable de le rendre heureux, que pourroit-il ſouhaiter davantage, que de le voir revêtu d'une Connoiſſance qui découvre juſqu'à la moindre de ſes perfections, & d'une Bonté qui le récompenſe à proportion de ce qu'il mérite?

Que l'Ambitieux tourne donc tous ſes deſirs de ce côté-là; &, afin qu'il ait en vûë une Gloire digne de lui, qu'il ſe ſouvienne que, s'il fait valoir ſes talens du mieux qu'il lui eſt poſſible, un jour viendra que le ſouverain Monarque de l'Univers, le Juge ſu-

préme

préme du Monde, qui voit les plus petites ſemences de Vertu qu'il y a dans ſes Créatures, & qui poſſede lui-même toutes les perfections imaginables, publiera ce qu'il vaut en préſence des Hommes & des Anges, & le couronnera de cet Eloge magnifique, * *Vous vous êtes fort bien conduit, bon & fidéle ſerviteur, entrez dans la gloire de vôtre Seigneur.*

C.

* S. Matth. XXV. 21.

XXXIV. DISCOURS.

Singula de nobis anni prædantur euntes.

HOR. L. II. Ep. II. 55.

A meſure qu'on aproche du retour, & que les années viennent, on perd une partie de ſes talens & des douceurs de la vie.

Mr. le SPECTATEUR,

* JE ſuis dans la ſoixante-cinquiéme an„ née de mon âge, & [illegible]aprés en avoir „ paſſé la Meilleure partie [illegible]ns les plaiſirs, „ je trouve mes ſens ſi foi[illegible]s & ſi épuiſez, „ que la vie m'eſt preſque [illegible] charge. Mais „ d'où vient, je vous prie, que mes apé„ tits augmentent, lors que mes forces di„ minuent, & que je n'ai plus le pouvoir „ de les ſatisfaire ? Je vous parle ingenû„ ment comme un Criminel, afin que les „ au-

* LETTRE ſur le renvoi de de la CONVERON dans un âge avancé.

autres aprennent, par mon Exemple, à “
ſe corriger de bonne heure, & à ne ſe “
flater pas qu'ils en pourront venir à bout “
ſur leurs vieux jours, ſous prétexte que “
s'ils n'abandonnent pas les plaiſirs, ils les “
abandonneront eux - mêmes ; ce qui “
n'eſt que trop ſouvent la chetive reſ- “
ſource de quelques uns. Mais qu'ils ſa- “
chent que j'ai éprouvé tout le contrai- “
re : Je ſuis aujourd'hui auſſi curieux pour “
mes Habits, & auſſi plein d'ardeur à la “
vûë d'une jolie Femme, que je l'étois “
dans ma jeuneſſe, lors que, debout ſur “
un banc du parterre à la Comédie, je “
lorgnois toutes les Belles qui m'environ- “
noient. Je pouſſe même l'extravagance “
ſi loin, & j'ai ſi peu reprimé la fougue “
de mes deſirs que, pour les entretenir, “
il m'arrive ſouvent de m'aſſeoir, avec “
mes Lunettes ſur le nez, & d'écrire des “
Billets doux à des Beautez qui ſervent de- “
puis long-tems de nourriture aux Vers. “
C'eſt ainſi qu'un foible ſouvenir de mes “
plaiſirs paſſez me rechaufe le cœur ; mais “
ne ſerois je pas infiniment plus heureux “
ſi je pouvois me rejoüir en ſecret de ma “
vie paſſée, ſi j'avois fait quelque belle “
action pour ma Patrie, & ſi j'avois em- “
ploïé, en actes de charité ou de généroſi- “
té, tout le bien que j'ai prodigué dans la “
débauche & l'incontinence ? J'ai vêcu “
juſques ici en Garçon ; & au lieu d'une “
poſterité nombreuſe que j'aurois pû avoir, “
& qui m'auroit peut-être donné beaucoup “
de “

„ de plaisir, il ne me reste pour tout amu-
„ sement que le recit de quelques vieux
„ Contes ou d'Intrigues surannées, où per-
„ sonne même ne veut croire que j'aie eu ja-
„ mais aucune part. Je ne sai si vous avez
„ traité le sujet ; mais il me semble que vous
„ ne sauriez en choisir un meilleur que ce-
„ lui de l'Art qui nous enseigneroit à ne
„ craindre pas la vieillesse. Dans un tel
„ DISCOURS vous devriez nous instruire
„ à détacher nos cœurs de tout ce qui est pas-
„ sager, & nous faire sentir que la Beauté mê-
„ me se ride à mesure qu'on la contemple.
„ L'Homme d'esprit devient insensiblement
„ bizarre, pour ne pas reflechir sur le flux &
„ reflux perpetuel de tout ce qui l'environ-
„ ne : C'est ainsi que, dans l'espace de quin-
„ ze ou vingt ans, il se voit au milieu d'u-
„ ne autre Génération d'Hommes, qui ont
„ des manieres différentes des siennes, mais
„ qui ne leur sont pas moins naturelles, que
„ ses divertissemens, ses idées, & son genre
„ de vie l'étoient autrefois pour lui & pour
„ ses Amis. Le mal est qu'il regarde d'un
„ œüil dédaigneux les égaremens dont il a
„ été lui-même coupable, & qu'il en a cet-
„ te espèce de rebut que les Hommes sen-
„ tent les uns pour les autres à cause de
„ leurs différentes Opinions : C'est ainsi
„ qu'un Cerveau foible & qu'un Esprit in-
„ quiet se chagrine & se tourmente de ce
„ que la Jeunesse fait sotement ce qui est
„ toûjours une sotise, de quelque maniere
„ qu'on s'y prenne. C'est là, mon cher-
„ Mon-

Monsieur, la situation où se trouve aujourd'hui mon Esprit? je hais ceux dont je devrois me moquer, & je porte envie à ceux que je méprise. Le tems de la jeunesse & de l'âge viril passé dans le desordre est suivi de ces tristes conséquences; mais à ceux qui méuent une vie reglée, tous les âges leur procurent la même douceur; il n'y a que le souvenir des bonnes actions qui soit un festin pour l'Ame beaucoup plus délicieux, que ne le peuvent être les joïes les plus vives de la boüillante Jeunesse. Pour moi, lors que je suis dans mon Fauteüil, & que je commence à reflechir, les imaginations extravagantes d'un Enfant ne sont pas plus ridicules que le Galimatias qui s'offre à mon Esprit; des Habits magnifiques, des Contredanses, les derniers Couplets de quelques Airs d'Opera, des Conversations interrompuës, & des Quérelles arrivées à minuit, après avoir fait la débauche, sont les seuls objets qui me roulent dans la tête & qui servent à mon entretien. Je vous prie, mon cher Monsieur, de publier ce que vous venez de lire, afin que certaines Dames de ma connoissance & de mon âge ne se fassent pas une peine de se bien couvrir la tête durant cette Saison froide, & que mon vieux Ami *Pimpan* achete une Cane, pour se soutenir dans les ruës, où il se donne des airs d'un Egrillard, quoi que ses jambes chancellent. En un mot, si, depuis quel-

ques

„ ques années, je n'avois une Passion do-
„ minante, qui m'avoit paru autrefois basse
„ & indigne d'un honête Homme, il ne me
„ resteroit plus le moindre plaisir; mais sâ-
„ chez que si je vis jusques au 21. de *Mars*
„ 1714. & que mes Débiteurs soient bons,
„ j'aurai alors un Capital de cinquante mille
„ Livres Sterlin. Je suis, *&c.*

J. CRASTIN.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Vous obligerez infiniment un pauvre
„ Amoureux craintif, si vous inserez dans
„ vôtre premier DISCOURS la Lettre
„ suivante destinée à ma Maîtresse. Vous
„ saurez que je ne suis pas Homme à perdre
„ d'abord toute esperance; mais elle est
„ d'une humeur si étrange, que tout d'un
„ coup elle ne veut plus de moi, sans ri-
„ me ni raison, & qu'elle est sujette à des
„ Accés de froideur, comme elle-même
„ l'a déclaré à une de ses Confidentes. Ces
„ Accès lui durent quelquefois cinq ou six
„ semaines de suite; mais puis qu'elle y
„ tombe sans être provoquée, il faut esperer
„ qu'elle en reviendra sans que j'y emploïe de
„ nouveaux services. Cependant la Vie & l'A-
„ mour n'admettent pas de si longues inter-
„ ruptions; ainsi agréez, s'il vous plait,
„ que je lui donne ce mot d'avis.

MA-

MADEMOISELLE,

* Je vous aime & je vous honore ; Ne me dites donc pas, je vous prie, qu'il faut atendre que nous puiſſions obſerver toutes les bienſéances & les formalitez requiſes, & s'acommoder à vôtre humeur. Si vous êtes d'une conſtitution aſſez heureuſe pour être indolente deux Mois de ſuite, vous devriez ſonger que, durant tout cet intervale de tems, je brûle d'impatience, & qu'une Fièvre lente me conſume. Vous avez beau dire qu'il n'y a rien qui nous preſſe, nous vieilliſſons l'un & l'autre à meſure que nous parlons. Lequel de ces deux partis croïez-vous le plus raiſonnable, ou celui de bannir vôtre Indolence pour me rendre heureux, ou celui de la garder pour augmenter mes peines, ſans qu'il vous en revienne aucun avantage ? Pendant que je ſoufre vôtre Inſenſibilité, je me rends inutile au monde, & j'eſſuïe mille chagrins ; mais ſi vous favoriſez ma Paſſion, vous comblez tous mes deſirs, vous me donnez de nouvelles eſperances, vous m'exitez à prendre de généreux ſoins, à former des nobles reſolutions, & à goûter des tranſports raviſſans. Je ſuis, *&c.*

XXXV. DIS-

* LETTRE d'un AMANT à ſon inconſtante MAÎTRESSE.

XXXV. DISCOURS.

Γάμος γὰρ ἀνθρώποισιν εὐκταῖον κακόν.

Fragm. vet. Poëtæ.

Le Mariage eſt un mal, que l'on doit ſouhaiter.

* MON Pere, dont j'ai dit un mot dans le premier de tous mes DISCOURS, & que je ne dois nommer qu'avec reſpect & un cœur plein de gratitude, m'a ſouvent entretenu ſur le chapitre du Mariage. Animé par ſon avis & mon inclination, j'adreſſai mes vœux, dès ma plus tendre jeuneſſe, à une Demoiſelle d'une grande beauté, qui, s'il m'eſt permis de le dire, n'avoit aucune antipathie pour mon Individu; mais parce que mon Humeur taciturne m'empêchoit de briller à ſes yeux, elle me prit à la fin pour un Sot, & reſoluë d'avoir plus d'égard au Mérite qu'à toute autre choſe dans ceux qui lui en contoient, elle épouſa un Capitaine de Dragons, qui faiſoit des recrues dans ſon voiſinage.

Depuis ce malheur, j'ai toûjours eu de l'averſion pour les Damoiſeaux, & je n'ai plus oſé tenter fortune auprès du beau Sexe. Les obſervations que je fis alors, & les avis que je reçûs de mon honête Homme de Pere, ont produit l'Eſſai, que je vai don-

* Reflexions ſur l'AMOUR & ſur le MARIAGE.

donner ici, sur l'amour & sur le Mariage.

Le tems le plus agréable de la vie d'un Homme est en général celui qu'il passe à faire la cour à sa Maîtresse, pourvû qu'il l'aime de bonne foi, & qu'elle soit discrette & civile. Dans la poursuite de l'Objet aimé, il sent que l'amour, les desirs, l'esperance, & toutes les affections les plus douces de l'Ame prennent tous les jours de nouvelles forces.

Il est plus facile à un homme adroit & rusé, qui n'est point amoureux, de persuader à sa Maîtresse qu'il l'aime, & d'arriver à son but, qu'à un autre qui sent pour elle une violente passion. L'Amour sincere est accompagné de mille soucis, d'impatiences & de ressentimens, qui rendent un Homme peu aimable aux yeux de la Personne, dont il veut toucher le cœur ; outre qu'il le remplit de craintes, qui lui abat l'esprit, & qu'il le fait souvent paroître ridicule, lors qu'il auroit envie de se distinguer.

On peut dire en général que les Mariages contractez, après une longue fréquention, sont les plus heureux. L'Amour devroit jetter de profondes racines, & se bien fortifier, avant qu'on y entât le Mariage. Une longue suite d'esperances & d'attentes nous fixe l'idée dans l'Esprit, & nous accoûtume à sentir une véritable tendresse pour la Personne aimée.

Il n'y a rien qui soit de si grande consé-

quence pour nous, que de trouver de bonnes qualitez dans la Personne avec qui nous devons passer nôtre vie, puis que leur effet ne se borne pas à nous rendre agréable nôtre situation présente; mais qu'elles contribuent souvent à nôtre Bonheur éternel. Lors que le choix en est laissé aux Parens, ils n'ont en vûe que le Bien & les avantages de ce Monde, au lieu que les deux Parties intéressées ont presque toûjours égard au Mérite personnel. Ils ont leurs raisons de l'un & de l'autre côté. Les premiers voudroient procurer tous les aises & tous les plaisirs de la vie à la Personne dont ils épousent les intérêts; dans l'esperance même que son étát florissant peut leur donner du relief, & leur être de quelque avantage. Les autres cherchent à s'assûrer d'une joïe continuelle. Une Personne vertueuse n'excite pas seulement l'Amour, mais elle aide à l'entretenir; elle nourrit, dans le sein du Spectateur, un plaisir secret & une satisfaction interieure, lors que les premiers feux de la passion sont éteints. La Vertu donne du credit à une Femme ou à un Mari, soit auprés de leurs Amis ou des Etrangers, & devient d'ornement la source d'une posterité d'Enfans, aussi beaux que robustes.

Je préfererois une Femme qui seroit agréable à mes yeux, sans être diforme à ceux des autres, à une Beauté célebre. Si vous en épousez une extraordinairement belle, il faut que vous aïez pour elle une pas-

passion violente, ou vous ne goûtez pas tout le plaisir que ses charmes peuvent causer; & si vous l'aimez avec ardeur, il n'y a presque aucun doute que vôtre amour ne soit accompagné d'amertume, de craintes & de jalousies.

La bonté du Naturel & l'Humeur égale rendent vôtre societé commode & aisée; la Vertu & le bon Sens vous rendent un Ami ou une Amie agréable; la Tendresse & la Constance vous rendent un bon Mari ou une bonne Femme. Pour une Personne qui est revêtuë de ces belles qualitez, on en trouve cent qui n'en ont pas une seule. On peut dire avec tout cela que le monde a plus d'égard aux Trains, aux Equipages, & à tout l'éclat pompeux de la Vie; nous cherchons plûtôt à éblouïr les yeux de la Multitude, qu'à suivre nos véritables intérêts, &, ce qui est une des Passions des plus inconcevables de la Nature Humaine, comme je l'ai remarqué ailleurs, nous prenons infinement plus de peine pour paroître heureux, que pour le devenir. De toutes les differences qu'on voit entre les Personnes, celle de l'Humeur produit les plus malheureux de tous les Mariages, quoi qu'on n'y fasse presque aucune atention lors qu'on les contracte. Plusieurs Couples, qui se trouvent à cet égard mal-assoris ensemble, quoi que l'Epoux & l'Epouse aïent peut-être beaucoup de mérite & de Vertu, auroient pû vivre heureux & contens, si cha-

cun d'eux se fût uni à une Personne d'un caractère tout opposé.

Avant le Mariage, on ne sauroit trop éplucher les défauts de la Personne aimée; ni, après qu'il est conclu, avoir trop d'indulgence sur cet article. Quelque parfaite qu'elle vous semble de loin, lors que vous la verrez de plus près, vous découvrirez bien des foibles dans son humeur, auxquels vous n'aviez pas pris garde, & dont peut-être vous n'auriez jamais eu aucun soupçon. C'est donc ici que la Discretion & la Bonté du Naturel doivent déploïer toute leur force: la premiere vous empêchera de fixer vos pensées & de vous arrêter sur ce qui vous paroit desagréable, pendant que l'autre excitera en vous toute la tendresse de la Compassion & de l'Humanité, qu'elle adoucira peu à peu ces défauts, & les convertira même en beautez.

Le Mariage donne de l'étenduë à nôtre Bonheur & à nos Miseres. Celui qui se contracte par Amour est agréable; celui que l'Intérêt produit est incommode; & celui, où l'un & l'autre de ces motifs se trouvent, est heureux. Un Mariage de ce dernier ordre a toutes les douceurs de l'Amitié, tous les plaisirs des Sens & de la Raison, en un mot, tous les agrémens de la Vie. Il n'y a point de marque plus certaine de la corruption du siècle, que la coûtume qui s'est introduite de tourner en ridicule un si heureux état. Mais il n'est tel à la verité que

pour

pour ceux qui peuvent regarder avec mépris les vanitez du monde, les fouler aux piez, & marcher d'un pas ferme & constant dans le chemin de la Vertu.

XXXVI. DISCOURS.

Gratulor quod eum quem necesse erat dilligere, qualiscunque esset, talem habemus, ut libenter quoque diligamus.

TREBON. apud CICER.

Je suis fort aise de voir que celui que nous devrions aimer de quelque naturel qu'il fût, soit tel, que nous puissions l'aimer avec plaisir.

Mr. le SPECTATEUR,

* JE suis l'heureux Pere d'un Fils très- « docile, en qui je me vois revivre à « plusieurs égards. Il seroit fort avanta- « geux pour la Societé, si vous parliez sou- « vent de certains sujets qui contribuent à « serrer les nœuds de cette espèce de Re- « lation, & à unir les liens du sang avec « les devoirs de la bienveillance, de la pro- « tection, de l'indulgence; & du respect. Je « voudrois qu'on suivit en ceci une mé- « thode un peu singuliere? & je ne croi pas « qu'on puisse venir à bout d'une pareille « entreprise, où il y a tant d'instincts se- «

 crets «

* LETTRE sur les DEVOIRS mutuels des Peres, des Meres, & de leurs Enfans.

„ crets de la Nature Humaine à éplucher, „ qui ne tombent pas sous les yeux de tout „ le monde, à moins qu'on ne soit capa- „ ble de faire une bonne Pièce de Théatre. „ Je rends graces à Dieux, de ce que je n'ai „ point à lui rendre compte d'aucun outra- „ ge grossier fait à mon Pere ou à ma Me- „ re, dont les bontez me seront toûjours „ précieuses ; mais lors que je me trouve „ seul quelquefois, & que je viens à refle- „ chir sur ma vie passée, depuis ma plus „ tendre Enfance jusques à ce jour, j'y dé- „ couvre bien des fautes commises à leur „ égard, auxquelles je n'ai été sensible, „ qu'après être devenu Pere moi même. Je „ n'ai eu qu'alors une idée de la joïe qu'un „ Homme sent lors qu'il voit faire quelque „ chose de loüable à son Enfant, ou de la „ tristesse qui l'abbat tout d'un coup lors „ qu'il craint de lui voir faire une action „ indigne. On auroit de la peine à s'ima- „ giner les remords que je sentis pour „ avoir desobéï en différentes occasions aux „ ordres de ma Mere, lors que je vis l'au- „ tre jour ma Femme regarder par la fe- „ nêtre, & devenir pâle comme la Mort à „ la vûë de nôtre plus jeune Fils qui cou- „ roit sur la glace. Un Exemple de cette „ nature sufit pour vous insinuer qu'il y a „ une infinité de petits Crimes, auxquels „ les Enfans ne prenent pas garde lors qu'ils „ y tombent, & pour lesquels ils sentiront „ peut-être une véritable componction de „ cœur, lors qu'ils seront devenus Peres.

„ Je

Je me souviens de mille & mille choses, "
qui auroient fait un singulier plaisir à mon "
Pere, & que j'omettois, dans la pensée "
qu'il ne les exigeoit de moi que par ca- "
price ou une mauvaise humeur attachée "
à la Vieillesse ; quoi que je sois convain- "
cu à présent qu'il avoit raison de me les "
demander. Je ne saurois plus l'entrete- "
nir dans nôtre Salle, ni remplir son cœur "
de joïe par le recit d'une bagatelle, où "
il ne s'intéressoit qu'à cause de moi. Il y "
a long tems que lui & ma Mere sont dans "
le tombeau, mais lors qu'ils étoient en "
vie, leur conversation rouloit presque "
toûjours sur les moïens d'établir leurs "
Enfans, pendant que nous étions peut- "
être occupez à nous moquer d'eux à l'au- "
tre bout de la Maison. Il est certain qu'à "
ne suivre que la Nature dans la pratique "
de ces grands Devoirs, nous serions fort "
éloignez de les remplir de l'un & de l'au- "
tre côté, malgré l'instinct, qui nous y "
porte. La vieillesse fait tant de peine à "
la plûpart du monde, & l'âge viril est si "
bien venu de tous, que la soumission au "
déclin est une tâche trop rude pour un "
Pere, & que la déference, au milieu de "
l'impétuosité des passions & de la joïe, "
paroit déraisonnable à un Fils. Il y a si "
peu d'Hommes qui sâchent vieillir de "
bonne grace, & si peu d'Enfans qui sâ- "
chent ateindre l'âge viril, qu'un Pere, "
qui s'abandonneroit à ses desirs, & qu'un "
Fils, qui suivroit ses mouvemens, se- "
 roient "

„ roient incapables de s'aquiter de ce qu'ils „ se doivent l'un à l'autre. Mais lors que „ leurs intérêts se croisent, c'est là que la „ Raison vient à leur secours, & qu'elle „ établit un commerce mutuel de bons offi- „ ces entre les plus chers Alliez qu'il y ait „ au monde. Le Pere ne cherche que l'oc- „ casion de répandre ses benedictions à plei- „ nes mains sur le Fils, & le Fils ne son- „ ge qu'à paroître digne d'un tel Pere. C'est „ ainsi que CAMILLE & son Fils aîné „ vivent ensemble. *Camille* joüit d'une „ agréable & indolente vieillesse, à l'abri „ des passions dereglées, & soumis à l'unique „ empire de la Raison. Il attend l'heure de „ sa Mort, avec une resignation mêlée de „ joïe, & le Fils craint de succeder à l'he- „ ritage de son Pere, & de n'en joüir pas „ d'une maniere qui réponde à la dignité de „ son Prédecesseur. Ajoûtez à ceci que le „ Pere est convaincu qu'il laisse un bon „ Ami aux Enfans de ses Amis, un bon „ Maître à ses Fermiers, & un bon Voisin „ à tous ceux qui l'environnent. Il ne dou- „ te pas qu'on ne rapelle souvent sa me- „ moire à la vûë de son Fils; mais il croit „ qu'on n'aura point sujet de le regréter. „ Il y a tant de symphathie entre eux, que „ *Camille* est persuadé que l'amitié, ou l'es- „ time qu'il témoigne à quelcun sufit, pour „ engager son Fils à la même considéra- „ tion, sans qu'il lui dise en termes exprès : „ *Mon Fils, souvenez-vous d'être Ami d'un* „ *tel, lors que je ne serai plus au monde.*

Ils.

Ils sont cheris de tout le voisinage, & “
leur Exemple y a la même influence que “
celui d'une Cour a sur tout un Roïau- “
me. “

Mon Fils & moi ne sommes pas sur “
un pié à pouvoir communiquer nos bon- “
nes actions ou nos beaux desseins à tant “
de personnes que les deux Messieurs, “
dont je viens de parler; mais j'ose dire “
que mon Fils, par la conduite qu'il tient “
envers moi, & qui est aplaudie de tout “
le monde, rejoüit bon nombre de Vieil- “
lards, aussi bien que moi-même. Les “
Enfans des autres suivent l'Exemple du “
mien, & j'ai le plaisir inexprimable d'en- “
tendre que nos voisins, lors que lui & “
moi passons à Cheval auprès d'eux, nous “
montrent avec le doigt, & qu'il s'é- “
crient, d'un ton plein de joïe, *Les voilà* “
qui passent. “

Vous ne sauriez mieux emploïer vô- “
tre tems, mon cher Monsieur, qu'à dé- “
peindre au naturel les douceurs que ce “
Parentage bien cultivé procure de l'un & “
de l'autre côté. Les choses les plus in- “
différentes deviennent de grande consé- “
quence à deux personnes qui s'aiment, “
& leur amitié reciproque donne du relief “
aux moindres actions. Lors qu'on exa- “
mine ce qui se passe dans le monde, & “
qu'on voit les mes-intelligences qui re- “
gnent entre les plus proches Parens, “
presque toûjours par les insinuation ma- “
lignes des plus vils Domestiques, on ne “

„ peut que sentir la nécessité qu'il y a d'exhorter les Hommes à se tenir en garde contre les faux raports, & à fonder leur tendresse sur les principes de la Raison, plûtôt que sur l'instinct de la Nature.

„ Les préjugez, qu'ils reçoivent de leurs Parens, sont aussi la cause que les Haines passent d'une Génération à l'autre ; & lors qu'ils n'agissent que par instinct, les Animositez se perpetuent, au lieu que les Bienfaits s'oublient. La Nature Humaine est si corrompuë, que nôtre Haine se communique plûtôt à nos Enfans que nôtre Amitié. Celle-ci donne toûjours à son Objet quelque chose qu'il n'a pas, & l'autre prive le sien de ce qu'il a de meilleur. Nous sommes ainsi disposez à imiter le mal plûtôt que le bien, soit que cela vienne d'une Corruption naturelle, ou d'un Amour propre mal entendu.

„ Il semble que, pour respecter les sacrez nœuds qu'il y a entre un Pere & ses Enfans, on n'auroit besoin que d'examiner son propre Cœur. Si chaque Pere se souvenoit des pensées & des inclinations qu'il avoit lors qu'il étoit Fils, & si chaque Fils se rapelloit ce qu'il atendoit de son Pere lors qu'il étoit soumis à ses ordres, cette seule idée empêcheroit les Hommes de tomber dans aucun excès, soit de rigueur ou de relâchement, à l'égard de l'état où ils se trouvent. Lors que l'Autorité & la Dépendance sont violeés „

lées entre eux, il n'y a point de Guerre "
civile dans un Etat, où la Tyrannie & la "
Revolte soient portées plus loin, ni s'exer- "
cent avec plus de fureur. Je terminerai ce "
Discours par la Lettre d'une Mere à son Fils "
& la Réponse de celui-ci. "

MON CHER FILS,

* Si les plaisirs, que vous poursuivez "
en Ville, vous laissent quelques momens "
de relâche, daignez les emploïer à la "
lecture de cette Lettre, que je vous écrits "
dans l'amertume de mon cœur. Vous "
avez dit, en présence de Mr. *Letacre*, "
qu'une vieille Femme pouvoit très bien "
vivre à la Campagne avec la moitié de "
mon Doüaire, & que vôtre Pere étoit "
un franc Benêt de m'avoir constitué un "
revenu de huit cens Livres sterlin au pré- "
judice de son Fils. Vous auriez dû mar- "
quer plus d'égard pour ce que *Letacre* "
vous dit à cette occasion, & ne pas le "
traiter de Païsan & de Sot, puis qu'il "
étoit le bien Aimé Domestique de vôtre "
Pere. Dailleurs ne vous y flatez pas, je "
veux être exactement païée de mon re- "
venu annuël, pour dédommager vos "
Sœurs, s'il est possible, du tort que je "
leur ai fait, en sollicitant vôtre Pere à "
vous donner au delà de ce qu'il avoit re- "
solu. Vous croïez donc, mon Fils, que "
je pourrois m'entretenir avec la moitié "

* LETTRE d'une MERE à son FILS debauché.

„ de mon Doüaire ! Cela est vrai ; j'en avois „ beaucoup moins, lors que mes bras vous „ portoient d'une Chambre à l'autre, que „ je n'avois le tems ni de manger, ni de „ boire, ni de m'habiller, ni de m'occuper „ d'aucune autre chose pour avoir soin de „ vous, au milieu de vos infirmitez, & que „ je versois un torrent de larmes toutes les „ fois que les Convulsions, dont vous étiez „ attaqué vous revenoient. Faut-il que vous „ n'en soïez échapé, par ma vigilance, „ que pour vous jetter entre les bras des „ Femmes de mauvaise vie, & refuser à „ vôtre Mere ce que vous n'avez aucun „ droit de lui retenir ? Vos deux Sœurs „ pleurent à chaudes larmes de voir la ten- „ dresse que j'ai pour vous, & que tous „ mes éforts n'ont pû jusques ici étoufer ; „ mais s'il vous plait de continuer à vivre „ en petit-Maître, & de n'avoir aucun „ égard ni à vous-même ni à vôtre Famil- „ le, comptez que je me saisirai au plûtôt „ de vôtre Bien pour les arrérages qui me „ sont dûs, & que je vous marquerai le „ dernier mépris de ce que vous êtes insen- „ sible à ma tendresse, de même qu'à l'e- „ xemple de vôtre Pere. Ah, mon cher Fils, „ pourquoi faut-il que je vive sans oser me „ dire.

Vôtre afectionnée Mere,

A. T.

RÉ-

RÉPONSE.

MADAME,

Je partirai demain sans faute pour m'al- “
ler jetter à vos piez, & vous païer tout ce “
qui vous est dû. Je vous conjure d'oublier “
tout le passé & de ne mécrire plus sur le mê- “
me ton. J'aurai soin de le prévenir dans la “
suite, puisque je serai toute ma vie avec “
un profond respect, “

Vôtre très-humble & très-
obéïssant Fils,
E. T.

XXXVII. DISCOURS.

Quid purè tranquillet, honos, an dulce lucellum,
An secretum iter, & fallentis semita vitæ.

HOR. L. I. Ep. XVIII. 102.

Enfin ils vous feront connoître si les honeurs, la vie privée, ou la douceur qu'on sent à faire profiter son argent, nous rendent parfaitement heureux.

* DE tout tems il y a eu des Hommes qui ont afecté d'aimer le plaisir de la Solitude, quoi que très-mal disposez à en goûter les douceurs. Mais ils ne doivent

cet

* DES Caractères afectez. Celui d'un Gentil-homme charitable, & d'un Débauché revenu à lui-même.

cet amour prétendu qu'aux agréables descriptions qu'en ont publié certains Personnages illustres, qui ont vécu dans la retraite, & loin des plaisirs qui enchantent le monde. La Vie solitaire y est recommandée par de si beaux endroits & si noblement depeinte, qu'un Lecteur attentif est sur le point de renoncer aux embarras où sa Vocation l'engage, & ne soupire qu'après un si heureux état. Mais lors qu'on examine les Hommes en général, il s'en trouve peu qui soient capable de vivre en Philosophes, en Savans, ou en bons Chrêtiens, dans la Solitude; & l'on doit avoüer qu'il vaut mieux vivre à sa maniere dans le monde, que s'en bannir tout à fait. Il n'y a pas un seul Homme, qui ne difére des autres par les idées de l'Esprit, autant que par les traits du Visage. Son bonheur consiste à remarquer la pente de son genie, & à la suivre de toutes ses forces. Au lieu de s'en tenir à cette méthode innocente de se plaire à soi-même, & d'abandonner le chemin batu, où l'on est exposé à une foule de Rivaux, il y a des Hommes qui suivent leur caprice plûtôt que leur genie: par un principe de contradiction & de mauvaise humeur. Ceux-ci adoptent une certaine chose par cela seul qu'un autre la desaprouve, & ils affectent une constance inviolable dans les moindres bagatelles. C'est ainsi qu'un Vieillard portera quelquefois un Habit à pli de corps & tout uni avec beaucoup de simplicité, pendant que les autres en portent de fort amples.

ples, ornez de poches, de boutons & d'agrémens, inconnus à leurs Ancêtres. Mais quelque niaiserie que cela soit, si l'on examinoit à fonds le cœur de ce Vieillard, peut-être y verroit on qu'il aprouve la Mode, & qu'il ne s'en abstient que par orgueil ou par opiniâtreté. Cependant je m'éloigne de mon but, qui est d'auplaudir à une certaine maniere douce & tranquille de passer la vie, sans croiser personne, & qui consiste à se dépouiller de tous ces desirs exorbitans dont la plûpart des Hommes se rendent esclaves. Les plus sûr moïen, pour ne pas trop s'engager dans le monde, est de renoncer à l'envie d'en être connu. Lors qu'un Homme garde bien son Innocence, & qu'il s'aquite, le mieux qu'il peut, de tous ses autres devoirs; l'emploi qu'il fait de son temps, de la Maniere qu'il le juge à propos, est ce qui le distingue d'un Esclave. Si ceux qui aiment l'éclat & la pompe savoient qu'il y a une foule de Spectateurs qui se moquent de leur mauvais goût ils auroient beaucoup moins d'orgueil, & plus de penchant à examiner le méri de ceux qui les environnent: Ils déc vriroient bientôt qu'il y en a plusieurs qu ne font pas une figure proportionnée à leur Bien ou à leur Mérite, & qu'ils y ont renoncé pour se délivrer de tous les embarras du monde, & méner une vie douce & paisible. On m'accuseroit aujourd'hui de vouloir débiter un Roman, si je vous disois qu'il y a un bon Vieillard qui permet qu'on le taxe de Misanthrope, & d'Hom-

d'Homme qui ne sait pas vivre d'une maniere conforme à sa Qualité, sur ce qu'il se borne à un Logement, dont il ne païe que * dix Chelins par semaine, & à n'avoir qu'un Valet; sur ce qu'il s'habille d'un simple Drap, ou d'une Etofe de laine plus legere, suivant la Saison, & qu'il est plus atentif aux coups de la Cloche, qui sonne pour les Prieres deux fois par jour, qu'à toute autre chose. Ne croiroit on pas que c'est une Fable, si je disois que ce Gentilhomme donne, en Charitez ou en Aumônes secrettes, tout ce qui lui reste d'un revenu considerable, après en avoir déduit son entretien? S'il n'a pas un Cortege magnifique & nombreux, ni une foule de Courtisans, il peut du moins se flater, que la Veuve, l'Orphelin, celui qui est en deüil, & l'Etranger le bénissent dans leurs Prieres, tous les jours de sa vie, & qu'ils loüent Dieu de la main inconnuë qui les soulage. Ce Misanthrope renonce à tous les Complimens que ses Egaux pourroient lui faire, pour avoir le plaisir de consoler les Afligez, de subvenir aux besoins des Pauvres, & de proteger les Malheureux. Ce Misanthrope se reserve beaucoup au delà de ce qu'il lui faut, & donne une vaste somme de ce qu'il a de superflu pour obtenir le Ciel, & y amener une foule de Miserables, en les délivrant de la tentation, où les nécessitez de la vie auroient pû les exposer.

De

* C'est-à-dire environ 5. Florins & demi Monnoye de *Hollande*.

De tous les Caractères singuliers que les Hommes afectent, il n'y en a point, après celui que je viens de tracer, qui me charme tant que celui d'IRUS, dont la situation ne lui permet pas de si grandes liberalitez, & dont peut-être il seroit incapable, s'il en avoit les moïens. IRUS, quoi qu'il ait déja plus de cinquante ans, n'a point manifesté jusques-ici son Caractère depuis l'âge de vingt-cinq : Il avoit alors dissipé un médiocre Patrimoine, & il vêcut ensuite quelque tems avec les Débauchez qui l'avoient rongé : Dix années, qu'il passa dans les coins & les recoins de cette Ville, dans les Lieux infames & les Cabarets publics, lui donnerent une parfaite connoissance des differentes inclinations des Hommes, & les moïens de prendre ses mesures là-dessus. Convaincu qu'il s'étoit apauvri, & que tout le monde à de l'horreur pour ceux qui se trouvent reduits à un si miserable état, il crut avec raison que, s'il pouvoit cacher sa pauvreté aux yeux du Public, il en diminueroit le poids : de sorte qu'il forma le dessein de paroître riche & avare. Dans cette vûë, âgé de trente-six ans, ils se rendit à la Friperie, où il examina tous les Habits qu'il y avoit, délaissez par leurs anciens Maîtres, & qui étoient exposez en vente au plus haut Encherisseur. Ce fut là qu'il troqua son Habit leger & galant, mais forr usé, qui auroit convenu à un Homme plus jeune que lui, avec un autre d'une bonne Etofe de couleur modeste, qui auroit pû quadrer

à

à un Homme d'un âge beaucoup plus avancé que le sien. Equipé de cette maniere, avec une petite Cane de bois de Chêne à la main, IRUS parut sous la forme d'un Homme à son aise, qui avoit cinquante ans passez, & qui ne se piquoit pas d'une grande propreté en Habits. Il ne lui restoit alors que cinquante Livres Sterlin ; reduit à cette Somme & à un seul Habit, il se logea dans la Ruë de S. *Jean*, chez la Veuve d'un Tailleur, qui a soin de le blanchir & d'empeser fort proprement ses Colets. Depuis ce jour il a conservé son Capital, sans l'avoir jamais augmenté ou diminué au-delà de cinq Pièces. Il a renoncé à toutes ses anciennes Connoissances, & de tous les Jeux qui lui servoient autrefois à gagner sa vie, il n'a retenu que le Trictrac, qui le defraïe au large de toute sa dépense. Il a d'ailleurs eu le secret d'insinuer adroitement à tout le voisinage qu'il est riche & qu'il aime l'épargne : Il ne reçoit ni Visites, ni Lettres, & il compte son Argent soir & matin. Il sait en gros ce qui se passe dans le monde, par la lecture des Gazettes ; il n'aime point à discourir sur les Biens de la Fortune ; Mais quand on lui parle de Cautionnemens, il hausse les épaules ; & si vous lui dites qu'il est riche, il le nie avec cet air qu'ont tous ceux qui se piquent de l'être & qui en tirent vanité. Il est l'Oracle d'un Juge à Paix du voisinage, qui le trouve au Caffé ; la persuasion où l'on est qu'il doit laisser un jour son Bien à quelcun ; jointe

à

à la croïance qu'il n'a point d'Heritiers, produit un si bon effet par tout où il est connu, qu'il ne se passe pas un jour de la semaine qu'il ne soit prié à dîner en trois ou quatre différens endroits; mais il choisit alors d'une telle maniere, qu'il ne paroit jamais se déclarer au faveur des plus riches. Tous les jeunes Gens le respectent, & ne trouvent pas qu'il ait changé depuis qu'ils étoient petits Garçons. Il n'emploïe aucun artifice criminel; mais il profite des vûës que certaines Gens ont sur lui, pour en tirer sa subsistance. Il jouë ce rôle, avec une bizarerie afectée, qui lui sied le mieux du monde, & qu'on ne soupçonneroit jamais pouvoir entrer dans la tête d'un Homme qui n'a pas de quoi vivre. Ce sont là les principales circonstances de la vie d'IRUS; & c'est ainsi qu'il passe tranquillement ses jours, inconnu de tous ceux qui le fréquentent. Le pis qu'on pourra dire de lui, après sa mort, est qu'il a plus tiré de chacun de ceux qui aspiroient à son Heritage, qu'il ne pouvoit leur laisser.

T.

XXXVIII.

XXXVIII. DISCOURS.

——— At tibi contrà
Evenit, inqurant vitia ut tua rursus & illi.
Iracundior est paulò ; minus aptus acutis
Naribus horum hominum ; ———

HOR. L. I. Sat. III. 27.

Savez-vous aussi comme ils vous traitent ? Ils ne vous pardonnent rien ? ils éplûchent, à leur tour, tous vos défauts. Un tel, disent-ils, *est peu trop colère, & trop simple pour un siècle aussi malin que le nôtre.*

CE n'est pas dans la croïance d'avoir trop parlé jusques ici moi - même, que je m'en abstiens aujourd'hui ; mais il me semble qu'il est de mon devoir d'exposer quelquefois aux yeux du Public les Lettres de mes Correspondans, telles qu'ils me les écrivent, afin que tout le monde voïe que je ne suis pas l'Accusateur & le Juge, & que l'Acte d'Accusation est formé, avant que je prononce la Sentence contre les Criminels.

Mr. le Spectateur,

* Vôtre dernier Discours † sur “
l'Amour & le Mariage me paroit d'une “
si grande utilité, que je ne saurois m'em- “
pêcher de joindre là dessus mes pensées “
aux vôtres. C'est un malheur, selon moi, “
que l'état du Mariage, destiné par lui- “
même à nous rendre aussi heureux qu'on “
le peut-être dans ce Monde, soit si tris- “
te & si desagréable pour la plûpart de ceux “
qui s'y engagent, comme l'experience le “
confirme tous les jours. Mais le mal “
vient ordinaire du mauvais choix que “
l'on fait, & de l'atente d'un Bonheur “
qui ne se trouve point ici-bas. Il n'y a “
que les bonnes qualitez de la Personne “
aimée qui puissent être le fondement d'u- “
ne Passion honête & raisonnable; & tous “
ceux qui atendent leur Felicité d'une au- “
tre source que de la Vertu, de la Sagesse, “
de la bonne Humeur & d'une exacte res- “
semblance à tous ces égards, se trouve- “
ront fort éloignez de leur compte. Mais “
que l'on voit peu de Gens qui le recher- “
chent, & qui n'aïent plûtôt en vûë les “
seuls Biens de la Fortune! Qu'il est rare “
de voir un Homme qui songe à se ma- “
rier, pour avoir un Compagne agréable “
& fidèle, qui partage avec lui ses peines “
& redouble ses plaisirs, qui sâche ména- “
ger, avec prudence & frugalité, le bien “
qu'il “

* Lettre sur les dégoûts qu'on trouve dans le Mariage.

† Voïez ci-dessus le XXXV.

„ qu'il lui confie, qui gouverne discretement „ sa maison, & qui soit la gloire de sa „ Famille ! Où est l'Homme qui cherche „ une Femme, dont tout le bonheur con„ siste dans la pratique de la Vertu, & qui „ fait tout son plaisir de son devoir ; Il n'y „ en a pas un seul ; ils soupirent tous après „ l'Argent ; on peut dire que c'est le com„ ble de leurs desirs, & l'unique Idole à „ laquelle ils se dévouënt ; sans avoir au„ cun égard au naturel des Femmes qu'ils „ épousent, ils croient que les Richesses „ leur fourniront les moïens de se procu„ rer toute sorte de plaisirs ; d'avoir des „ Maîtresses des Chevaux & des Chiens ; „ de se divertir, de faire bonne chere & de „ jouër avec leurs Amis ; de païer leurs an„ ciennes dettes contractées par la débau„ che ; en un mot de se plonger dans le Cri„ me, & de mener une vie indigne de la „ Nature Humaine.

„ Pour ce qui regarde les Femmes, „ combien peu y en a-t-il qui cherchent „ dans le Mariage un Ami sincere & ver„ tueux ; un Homme qui puisse leur être „ fidéle & les aimer toujours, qui soit „ exact à tenir sa parole & juste envers tout „ le monde ; actif & diligent pour augmen„ ter son Capital, & qui leur veüille four„ nir, sans aucun reproche, tout ce qui „ est raisonnable & de la bienséance ? Que „ dis je ? On n'en voit presque point, qui „ ne mettent leur gloire à surpasser les au„ tres en pompe & en éclat ; & qui ne s'i-

maginent

magìnent qu'après avoir épousé un Homme fort riche, aucune de leurs Amies n'aura ni un Equipage si leste, ni de si beaux Habits, ni de si magnifiques Ameublemens qu'elles. On peut dire que leur tête est remplie de ces Vanitez, & il est même à craindre que la plûpart n'en fassent leur souverain Bien.

C'est ainsi que les deux Sexes courent après des Fantômes, & qu'ils mettent en mauvaise odeur le plus heureux état de la Vie; au lieu que s'ils vouloient corriger leur mauvais Goût, moderer leur Ambition, & placer leur Bonheurs à où il se trouve, le Contentement dans le Mariage ne seroit pas un si grand Miracle qu'il l'est aujourd'hui.

Si vous croïez, Monsieur, que ces pensées meritent d'être inserées avec les vôtres, je vous prie de leur donner un meilleur tour, & de les publier ensuite. Vous obligerez beaucoup par là un de vos zelez Admirateurs.

A. B.

Mr. le SPECTATEUR,

J'ai été voir ce matin ma Maîtresse à sa Toilette, où je suis admis lors que son visage est tout nud. Elle a froncé le sourcil, & s'est moquée de moi, à l'occasion d'un beau Compliment que je lui ai fait, & dont je vous laisse le Juge,

après

„ après vous avoir averti qu'il ne venoit pas „ de mon fonds. *Madame*, lui ai-je dit, „ *vous vous abstiendrez, s'il vous plait, de cet* „ *artifice, qui peut bien donner quelque relief à* „ *d'autres; mais vous ne sauriez mettre une* „ *Mouche sur aucun endroit de vôtre visage,* „ *qu'elle ne cache un trait de beauté.*

T.

XXXIX. DISCOURS.

— tribus Anticyris caput insanabile. —
HOR. A. P. 300.

*C'est une tête que tout l'ellébore d'*Anticyre *ne pourroit gueérir.*

* JE me trouvai hier engagé dans une Assemblée de Philosophes, dont l'un nous étala quantité d'observations curieuses, qu'il avoit faites depuis peu dans l'Anatomie du Corps Humain. Un autre nous fit part de plusieurs decouvertes admirables qu'il y a faites, avec le secours de certains Microscopes fort exacts. Tout cela produisit diverses remarques peu communes, & fournit matiere à discourir tout le reste de la journée.

Les diférens Systêmes, qu'on bâtit là-dessus, présenterent tant de nouvelles idées à mon Imagination, que jointes à celles qu'il

* REVE sur la dissection du CRANE d'un PETIT MAÎTRE.

qu'il y avoit déja, elle ont donné de l'exercice à mon pauvre cerveau toute la nuit passée, & formé le Rêve extravagant, dont je vai vous entretenir.

Je fus invité, à ce qu'il me sembloit, à voir, en bonne compagnie, la dissection du Crane d'un petit-Maître ; & du Cœur d'une Coquette, qui reposoient sur une Table qu'il y avoit devant nous. Un habile Dissecteur ouvrit la Tête du premier avec beaucoup d'art, & quoi-qu'elle parût d'abord comme celle d'un autre Homme, nous fumes bien étonnez de voir qu'à l'aproche de nos Microscopes, ce que nous avions pris pour de la Cervelle, n'en avoit que l'apparence & n'étoit au fonds qu'un amas d'étranges materiaux empaquetez ensemble, avec un art merveilleux, dans les differentes cavitez du Crane. De sorte que si *Homere* nous dit que le Sang des Dieux n'est pas du veritable Sang, mais quelque chose d'analogue ; on peut dire aussi que la Cervelle d'un petit-Maître n'en est pas réellement, mais quelque chose qui en a la figure.

La Glande pinéale, que plusieurs de nos Philosophes Modernes supofent être le siege de l'Ame, avoit une odeur très forte d'éssence & d'eau de Fleur d'Orange, & paroissoit environnée d'une substance qui approchoit la Corne, taillée en mille petites facettes ou miroirs, imperceptibles à l'œil ; en sorte que l'Ame, s'il y en avoit

jamais eu ici, devoit être toûjours occupée à s'admirer elle-même.

Nous remarquâmes sur le devant de la tête une grande Cavité, pleine de rubans de dentelle & de broderie, & qui formoient ensemble une espèce de Reseau si artistement travaillé & si fin, que le tissu en échapoit à la vûë. Une autre de ces Cavitez étoit farcie de Billets doux, de Lettres amoureuses, de Chansons notées, & de pareilles Gentillesses, qu'on ne voyoit qu'à la faveur de nos Microscopes. Dans une troisiéme il y avoit une espèce de poudre, qui fit éternuer toute la compagnie, & que nous reconnumes à l'odeur pour de veritable Tabac d'*Espagne*. En un mot, car je ne veux pas ennuyer mes Lecteurs par un Inventaire trop exact, plusieurs autres Cellules contenoient divers materiaux à peu près aussi curieux,

Cependant une grande Cavité spacieuse, qu'il y avoit à l'un & à l'autre côté de la Tête, merite quelque attention. Celle du côté droit étoit remplie de Fictions, de Flateries & de mensonges, de Vœux, de Promesses & de Protestations; celle du côté gauche renfermoit des Imprécations & des Sermens. De chacune de ces Cavitez on voyoit sortir un Conduit, qui aboutissoit à la racine de la Langue, où ils se joignoient tous deux, & ne formoient ensuite qu'un Canal jusques au bout de ce petit Mobile. Nous observâmes divers petits Sentiers ou Conduits, qui passoient de l'Oreil-

l'Oreille au Cerveau, & nous eumes un soin tout particulier de les suivre dans tous leurs détours. L'un de ces Conduits se rendoit à un Paquet de Sonnets & de petits Instrumens de Musique. D'autres se terminoient à un amas de Vessies pleines d'écume ou de vent. Mais le plus gros de ces Tuyaux entroit dans une grande Cavité du Crane, d'où un autre s'échapoit vers la Langue. Cette derniere Cavité étoit le reservoir d'une substance molle & spongieuse, que les Anatomistes *François* apellent Galimatias, & les nôtres *Nonsense.*

Les Cuirs du Front, le Derme & l'Epiderme, étoient d'une épaisseur & d'une dureté extraordinaire; & nous fumes bien surpris de n'y pouvoir découvrir ni Artere ni Veine, non pas même avec le secours de nos Miscroscopes, d'où nous conclumes que le Proprietaire de ce Crane avoit perdu la faculté de rougir lors qu'il étoit en vie.

L'Os cribleux étoit presque bouché par un amas de tabac en poudre, & même endommagé en quelques endroits. Nous remarquâmes surtout ce petit Muscle, qu'on a de la peine à découvrir dans les Dissections, & qui sert à tirer le Nez en haut, lors que le Proprietaire veut témoigner le mépris qu'il sent à la vûë de quelque chose qui lui déplait, ou à l'ouïe de quelqne chose qu'il n'entend pas. Il est inutile d'avertir ici mes Lecteurs, que ce Muscle est le même qui produit le mouve-

ment tant de fois specifié dans les * Poëtes *Latins*, lors qu'ils parlent d'un Homme qui retrousse le Nez, ou qui fait le bec de Rhinocerot.

Nous n'aperçûmes rien de fort remarquable dans l'Oeuil, à cela près que les Muscles *amoureux*, ou si l'on veut *lorgneurs*, étoient extrêmement usez : au lieu que l'*Eleveur*, ou le Muscle qui fait tourner l'Oeuil vers le Ciel, ne paroissoit point avoir été mis en œuvre.

Je n'ai parlé dans cette Dissection que des nouvelles découvertes que nous y fimes, sans examiner aucune de ces parties qui se trouvent dans les Têtes ordinaires. A l'égard du Crane, du Visage, & même de toute la figure externe, nous n'y remarquâmes rien qui la distinguât de la Tête des autres Hommes. D'ailleurs, on nous dit que le Proprietaire de cette belle Téte avoit passé pour un Homme de trente-cinq ans ; que, durant tout cet intervalle, il avoit mangé & bû comme les autres ; qu'il s'étoit bien mis, qu'il parloit fort haut, qu'il éclatoit souvent de rire, & qu'en certaines occasions il joüoit assez bien son rôle dans un Bal ou une assemblée ; à quoi un de la Compagnie ajoûta qu'il y avoit un Cercle de Dames qui le prenoient pour un bel Esprit. Il fut assommé d'un coup de Pêle, à la fleur de son âge, par un de nos riches

* Voyez *Hor.* Liv. I. Sat. VI, 5. & *Mart.* Liv. I. Epig. IV.

ches Citoyens, qui le trouva un peu trop civil à l'égard de sa Femme.

Après qu'on eut examiné à fonds cette curieuse Tête, avec tous ses apartemens & sa forniture, on remit le Cerveau, tel qu'il étoit, en son lieu, & la tête fut laissée à quartier sous un grand morceau de Drap écarlate, pour être preparée à loisir, & gardée dans un beau Cabinet de Dissections anatomiques. De plus nôtre Operateur nous dit que la preparation n'en seroit pas si difficile que celle d'une autre Tête, puis que la plûpart des petits Vaisseaux, qui en traversoient la substance interne, comme il l'avoit observé, étoient déja remplis d'une espèce de Mercure, ou plûtôt de veritable Vif-argent.

Il se mit ensuite à dissequer le Cœur d'une Coquette, & il l'ouvrit avec sa dexterité ordinaire. Nous y remarquâmes bien des singularitez; mais dans la crainte de trop charger la memoire de mes Lecteurs, je les garderai pour une autre occasion.

L.

XL. DISCOURS.

——— Sermones ego mallem
Repentes per humum. ———

HOR. L. II. Epist. I. 250.

J'aimerois mieux que son Style fût bas & rampant.

Mr. le SPECTATEUR,

* "VOus avez rendu de si bons services
" à cette grande Ville, & remedié aux
" desordres de tant de Familles, par les
" conseils que vous avez donnez aux Fem-
" mes, & qu'elles ont souvent preferé à
" ceux de leurs Maris, que cela m'engage à
" m'adresser à vous en cette occasion. J'ai
" une Boutique, & quoi qu'assez jeune, je
" trouve, par experience, qu'entre les Per-
" sonnes qui se mêlent de quelque Negoce,
" il n'y a qu'une vigilance extrême du Mari
" & de la Femme qui puisse maintenir les
" affaires sur un pié tolerable. D'abord que
" j'eus commencé à m'établir avec ma Fem-
" me, elle me fut d'un grand secours dans
" tout ce qui regardoit mon Trafic, &
" n'oublia rien pour m'aider en tout ce
" qu'elle pouvoit : j'ai même raison de croi-
" re qu'elle s'y attachoit avec plaisir; mais
" depuis

* LETTRE d'un MARI sur le Caractère de sa FEMME, qui negligeoit les affaires de son Domestique, pour aprendre le *Grec*.

depuis peu elle est venuë à connoître un “
certain Pédant, qui s'estime beaucoup “
par l'intelligence qu'il a du *Grec*. Il lui “
parle tous les jours dans la Boutique des “
beautez & de l'énergie de cette Langue, “
& il lui cite divers passages des Poëtes “
Grecs, où il trouve une merveilleuse har- “
monie & des agrémens inconnus à toutes “
les autres Langues. Il l'a si bien préve- “
nuë en faveur de son Jargon, qu'elle n'a “
plus le méme soin des affaires de la Bou- “
tique ni du Ménage, & qu'elles ne pense “
qu'à se remplir la Tête de quelques bri- “
bes de *Grec*, qui lui échapent en toute “
occasion. Il y a peu de jours qu'elle me “
dit, d'un air fort serieux, qu'il faudroit “
changer certaines Inscriptions *Latines* “
que j'ai dans ma Boutique, & les mettre “
en *Grec*; puisque c'est une Langue moins “
connuë, & que cela quadreroit mieux “
avec le mystere de ma Profession, que “
d'ailleurs nôtre bon Ami nous aideroit à “
executer ce dessein, & que les Membres “
d'une certaine Faculté m'en seroient si “
obligez, qu'ils feroient à coup sûr ma “
fortune. En un mot, ses importunitez “
reïterées à cet égard & autres sottises de “
la même nature me rendent la vie ame- “
re; & si vos Avis n'ont pas sur elle plus “
d'effet que les miens, il est à craindre “
que je ne me ruïne pour lui procurer une “
Place à l'Université d'*Oxford*, avec son “
nouveau Maître, puis qu'elle est déja “
trop foible pour être admise aux petites “

„ Maisons. Vous voyez, mon cher Monsieur, le danger où ma Famille est exposée, & la grande apparence qu'il y a que ma Femme ne devienne incommode & inutile, à moins que la lecture de son Portrait dans une de vos Feüilles volantes ne la ramène au bon Sens. Elle est d'un sçavoir si étendu, que je n'oserois argumenter avec elle sur aucun sujet. Elle éclata de rire l'autre jour, sur ce que vous terminiez * un de vos Discours par un Vers *Grec*. Elle fut charmée de ce trait, que vous aviez mis, disoit-elle, pour les Femmes savantes, & que vous aviez eu la civilité de ne pas traduire en *Anglois*, afin de les distinguer du Vulgaire. C'est-là, Monsieur, l'état de vôtre obéïssant & desolé serviteur, *&c.*

Mr. le Spectateur,

† „ Si vous êtes aussi humain & compatissant que vous tachez de le paroître dans tous vos Discours, vous ne refuserez pas vos Avis à une jeune De-

* Je ne l'ai pas traduit, parce qu'il ne regarde que certaines Coiffes de taffetas, vertes, jaunes, bleuës & de toutes couleurs, qui étoient alors à la mode en *Angleterre*, & que cela est trop peu interessant pour les Etrangers de bon goût.

† Lettre d'une jeune Dame sur le choix de son Mari.

moiselle, qui en a besoin, pour calmer “
les agitations de son Esprit, & se déter- “
miner sur une affaire de la derniere im- “
portance. Vous saurez donc qu'il y a un “
jeune Homme assez agréable, à qui l'on “
ne peut rien objecter soit à l'égard de la “
Personne, de l'Esprit, ou de l'Humeur, “
qui se dit amoureux de moi depuis long- “
tems. D'ailleurs, sans décider si cela “
vient de mon orgueil naturel, ou de la “
sincerité apparente de mon Amant, je “
croi au pié de la lettre qu'il m'estime; & “
si ma croyance est fondée, vous m'avoüe- “
rez qu'elle doit relever son mérite auprès “
de sa Maîtresse. En un mot, sensible à ses “
bonnes qualitez, & à ce qui est dû à sa “
passion, je me resoudrois à lui sacrifier “
ma liberté plûtôt qu'à tout autre, si l'on “
ne trouvoit dans le monde que son bien “
ne répond pas à ma Dot, ni à tout ce que “
je pourrois prétendre, & si cette démar- “
che ne m'exposoit à me voir taxée, com- “
me le font d'ordinaire les Demoiselles en “
pareil cas, *d'avoir fait une sotise.* D'un “
autre côté, quoi que je sois du petit nom- “
bre de celles qui méprisent un Equipage, “
les Pierreries & un Fat; avec tout cela, “
puisque les plus honêtes-Gens du mon- “
de, & ceux qui passent pour les plus ha- “
biles ont de tout autres idées que moi là- “
dessus, je ne saurois me resoudre à m'at- “
tirer leur Censure, qui est inévitable, si, “
au lieu de chercher un Epoux plus riche “
que moi, je me déclare pour un qui ne “

„ l'eſt pas tant. Mais incertaine ſi je dois „ me gouverner par les Maximes qui re„ gnent dans le monde, ou prêter l'oreille à „ la voix de mon Amant, & à mon inclina„ nation qui me ſollicite en ſa faveur, c'eſt „ ce qui augmente mon embarras & mes „ inquiétudes. Il n'y a, Monſieur, que vos „ bons Avis, en cette occaſion, qui puiſ„ ſent faire pancher la balance; & je vous „ ſuplie de me les envoyer au plûtôt. Du „ moins j'ai donné parole poſitive de ne pas „ congedier tout-à-fait mon Berger, juſqu'à „ ce que je les aye reçûs.

„ S'il vous plait d'inſerer ce petit détail „ dans un de vos DISCOURS, peut-être „ qu'il ſera de quelque uſage à bien d'au„ tres Perſonnes de mon Sexe, qui vous en „ auront la même obligation que celle qui „ eſt, *&c.*

FLORINDE.

„ *P. S.* Pour vous dire la verité, j'ai déja „ épouſé mon Amant: Ainſi bornez-vous, „ s'il vous plait, à juſtifier ma conduite.

XLI. DISCOURS.

Principibus placuiſſe viris, non ultima laus eſt.

HOR. L. I. Ep. XVII. 35.

Celui qui ſait plaire aux Grands, ne merite pas un petit éloge.

* L'Envie de plaire rend un Homme agréable ou deſagréable à ceux qu'il frequente, ſuivant l'origine ou le motif, d'où elle paroit naître. Si vous cherchez à plaire aux autres par un principe de Bienveillance naturelle, vous ne manquerez jamais de réüſſir; mais ſi vous y tendez par un principe d'orgueil, & pour marquer vôtre ſuperiorité de Genie, alors vous ne pouvez qu'échoüer. Nous appellons un Homme agréable celui qui a un penchant naturel à faire des choſes obligeantes, & qui ſe plait à le ſuivre par cela ſeul que les autres y trouvent leu compte; au lieu que l'afectation de ce c ctère eſt ce qui conſtituë le Fat. A moi qu'il ne s'agiſſe d'un Spectacle muet, on peut mettre ſous deux Chefs tous ceux qui ſe mêlent de cauſer & de paroître en Compagnie. Une Societé choiſie & raiſonnable eſt compoſée de Perſonnes, qui ont le talent de plaire par la délicateſſe

* L'ART de plaire au monde & de s'y avancer.

de leurs sentimens & la pureté de leurs intions; mais dans une Compagnie mêlée il y a souvent de prétendus beaux Esprits, qui se distinguent par des Pointes forcées, ridicules, obscènes & choquantes. On trouve quelquefois un Homme si bien tourné pour plaire, que, quoi que ce soit qu'il fasse ou qu'il dise, ne fût-ce qu'une bagarelle, il gagne l'aprobation de tous ceux qui le voyent ou qui l'entendent. Avec tout cela un si heureux Naturel doit être aidé par des circonstances favorables, qui servent à mettre en jeu & a relever ces manieres aisées, qui le distinguent de tout autre. De-là vient que tout le monde a de l'estime & de l'amitié pour l'Illustre POLYCARPE. Il est à la fleur de son âge, & au milieu de ses plus beaux jours, il a déja soutenu des rôles fort éclatans. Quoi qu'il n'ait jamais été Soldat, il a eu sa bonne part aux dangers & à la gloire d'une Bataille décisive. L'avantage qu'il a de posseder certaines qualitez, qui suffisent pour rendre les autres Hommes illustres dans le monde, & qu'on peut apeller surnumeraires à son égard, donne du poids à ses actions les plus indifferentes; car si le Credit vaut de l'argent en Caisse à un Negociant, le Merite reconnu fait d'abord distinguer la Personne, & tient lieu d'Equipage à un Gentilhomme. C'est ce qui augmente la bonne grace de *Policarpe* dans la Joye, son autorité dans les affaires serieuses, & son agrément dans toutes les occasions de la vie.

Mais

Mais, pour n'insister plus sur des Caractères si prévenans & si peu communs, examinons ici les moyens de plaire que les autres Hommes peuvent avoir. La condescendance à tous les caprices d'un Superieur, au-delà de ce que les règles de la Civilité exigent, est la vie d'un Esclave. Le Parasite ne diffère en rien du moindre Valet de pié, si ce n'est que celui-ci se loüe pour travailler de son Corps, pour aller & venir suivant les ordres qu'il en reçoit de son Maître, au lieu que le premier resigne jusqu'à son Ame : Il prostituë sa Langue, & ne pense que selon les idées de celui auquel il fait sa Cour. Un Esprit noble & genereux trouveroit moins dur de porter la Livrée au service de son Patron, que de subir un tel Esclavage ; ainsi nous ne parlerons que des moyens de plaire qui sont dignes d'un honête Homme.

L'heureux talent de plaire à ceux qui sont au-dessus ou au-dessous de vous, semble dépendre absolument de la bonne opinion qu'ils ont de vôtre Franchise. Cette qualité doit accompagner l'Homme agréable dans toutes les actions de sa vie ; & je croi que, pour faire son éloge en peu de mots, il suffit de dire qu'elle attache l'aprobation même de vos Ennemis. Le Criminel respecte le Juge, qui prononce la Sentence de mort contre lui. L'Auteur du Mot, que j'ai mis à la tête de ce DISCOURS, connoissoit bien les devoirs de la Vie civile, & il passa la sienne dans la plus agrea-

ble Compagnie qu'il y ait jamais au monde. *Auguste* vivoit avec ses Amis, comme s'il eût cherché à faire fortune dans sa propre Cour. L'affabilité & la candeur, jointes à un pouvoir aussi vaste qu'aucun Prince ait jamais possedé, le rendoient les délices d'une troupe de beaux Esprits, dont les pensées étoient au-dessus de l'Ambition, & dont les vûës ne pouvoient être satisfaites par tout ce qu'il auroit pû leur donner dans l'étenduë de son Empire, sans les plaisirs de leur Conversation mutuelle. Une certaine uniformité de Goût & de Sentimens, qui est naturelle à tous les Esprits du même ordre, étoient le lien de leur Societé ; & l'Empereur ne s'attribuoit aucun privilege, qui ne fût dû à ses talens personnels, en ce qu'ils servoient aux plaisirs des autres.

Les Hommes rusez, les Hypocrites, les demi-Sages ou les demi-Vertueux, sont incapables de goûter les douceurs d'une telle Compagnie, où l'on n'a point d'égard à la difference de la Fortune. *Horace*, dans l'Epître d'où j'ai tiré le sujet de ce DISCOURS, donne des régles merveilleuses sur la conduite qu'on doit tenir envers les Princes & les Grands du monde ; mais il en parle d'une maniere à insinuer qu'il n'avoit pas besoin de les pratiquer lui-même. Il y fait voir quelles devoient être les allures d'un habile Courtisan, lors qu'il l'avertit de parler de ces besoins avec modestie, & de ne se rendre jamais im-

portun. Il est certain qu'il y a une si grande éfronterie à parler toûjours de ses intérêts, que celui qui en est coupable envers son Protecteur, risque d'avoir le sort du Mendiant, qui expose ses ulceres à la vûë de tout le monde, pour exciter leur compassion; mais qui, au lieu d'en obtenir l'aumône, les oblige à tourner les yeux d'un autrre côté.

Je ne sai qu'est devenu un honête Homme, que je voyois quelquefois, il y a quinze ou seize ans; mais il étoit si persuadé qu'il est desagréable d'étaler ses besoins, qu'il les cachoit avec industrie, & qu'il étoit à cet égard le contrepié d'*Irus*, dont j'ai tracé le caractère dans * un de mes DISCOURS. Cet honête Homme, que je ne trouve plus, depuis quelques années, dans mes promenades, & qu'on m'a dit avoir quelque sorte d'emploi à l'Armée, avoit pour Maxime; *Qu'une bonne Perruque, de beau Linge, & un Air gai sont à un pauvre Courtisan ce que de bons Instrumens sont à un pauvre Artisan.* Après qu'il avoit demeuré quelquefois des jours sans manger, pour n'avoir pas de quoi mettre sous la dent, je me suis bien averti de lui voir attribuer sa maigreur, dont tout le monde s'apercevoit, aux excès de quelque Galanterie, où il s'étoit abandonné, disoit-il, depuis peu. Cet habile dissimulé joüoit son rôle avec beaucoup d'adresse; & si on le soupçon-

* Voïez le XXXVII. ci-dessus p. 233.

çonnoit d'être mal dans ses affaires on croyoit que cela venoit plûtôt de son attachement à quelque Vice à la mode, que d'une innocente Pauvreté ; ce qui sauvoit son credit auprès de ceux dont sa fortune dépendoit.

Le Meilleur est d'être aussi peu incommode qu'il est possible, & d'attendre vôtre avancement plûtôt comme une faveur que comme une chose dûë. Mais à quoi bon raisonner ici sur les moyens de plaire & de réüssir dans le Monde, puis qu'on voit une foule de Gens à la Ville, à la Cour & à la Campagne, qui sont parvenus à de grandes richesses, & qui ont passé de l'heureux succès d'une fausse démarche à un autre, sans avoir jamais suivi des règles fixes pour leur conduite ? Ne vaut-il pas mieux abreger cette penible recherche, &, à l'exemple de ce vieux Galant qui disoit à son Fils, *Mon Ami, souviens-toi d'être joli Homme*, dire en un mot à mes Lecteurs, qui auront envie de plaire au monde, *Messieurs, travaillez à devenir riches.*

T.

XLII. DISCOURS.

——— ——— Spirantia consulit exta.
VIRG. Æneid. IV. 64.

Elle Consulte les entrailles qui palpitent encore.

* APrès avoir donné la Dissection de la Tête d'un petit Maître, je raporterai ici l'Anatomie du Cœur d'une Coquette, suivant ma promesse & je ferai part au Public de ce que nous y observâmes de plus curieux.

Peut-être me serois-je dispensé d'en venir à ce détail, si plusieurs de mes Correspondans ne m'avoient sommé de tenir ma parole à cet égard, & sollicité puissamment à faire un exemple de la Coquette, aussi-bien que du petit Maître. C'est donc pour leur obéïr que j'ai cherché la Minute de mon premier Rêve, & que je vais entrer en matiere, sans un plus long détour.

Avant que notre Anatomiste en vint à cette Dissection, il nous dit qu'il n'y avoit rien de plus difficile dans son Art que d'ouvrir le Cœur d'une Coquette, & d'en exposer bien toutes les parties aux yeux des Spectateurs, à cause d'une infinité de labyrinthes & de replis qu'on y trouve, & qui

*DISSECTION du COEUR d'une COQUETTE.

qui ne paroissent pas dans le Cœur d'aucun autre Animal.

Ensuite il nous pria d'observer le Pericarde, ou l'Envelope exterieure du Cœur, & nous y vimes, à la faveur de nos Microscopes, des millions de petites Cicatrices, qui sembloient avoir été causées par les pointes d'une infinité de Dards & de Flêches, qu'on avoit lancé contre cette Membrane; quoi qu'il n'y eût pas le moindre petit orifice, à travers lequel aucun de ces traits eut percé jusqu'à la substance du Cœur.

Tous ceux qui ont quelque teinture de l'Anatomie savent, que le Pericarde contient une espèce de liqueur rougeâtre & déliée, qu'on croit se former des exhalaisons qui s'évaporent du Cœur, & qui s'y condensent de cette maniere. Lors qu'on vint à l'examiner, il se trouva qu'elle avoit toutes les qualitez de l'Esprit de vin, dont on remplit les Termomêtres, qui servent à marquer les differens dégrez de chaud ou de froid qui arrivent dans l'Air.

Je ne dois pas oublier [illegible] une Experience, qu'un des Membres [illegible] la Compagnie nous dit avoir faite avec cette liqueur, dont il avoit trouvé bonne provision autour du Cœur d'une Coquette, qu'il avoit anatomisé autrefois. Il nous assûra donc qu'il en avoit rempli un Tuïau de verre, à peu près comme celui d'un Thermomêtre, mais qu'au lieu de marquer les variations de l'Air, il désignoit les qualitez des Personnes

qui

qui entroient dans la Chambre où il l'avoit ſuſpendu. Il ajoûta que cette liqueur montoit à l'aproche d'un Plumet, d'un Juſtaucorps en broderie, ou d'une Paire de Gans à frange; & qu'elle baiſſoit d'abord qu'une vilaine Perruque mal bâtie, qu'une Paire de Souliers lourds, ou un Habit à l'antique paroiſſoient dans ſa Maiſon. Ce n'eſt pas tout, il nous certifia que s'il venoit à éclater de rire auprès de cette liqueur, elle montoit d'une maniere ſenſible, & qu'elle deſcendoit au plus vite, auſſi tôt qu'il prenoit un air ſerieux, En un mot, il voulut nous perſuader que, par le moyen de cette Machine, il pouvoit connoître s'il y avoit un Homme de bon Sens, ou un Fat dans ſa chambre.

Après avoir bien épluché le Pericarde, & conſideré la Liqueur qu'il renfermoit, nous en vinmes au Cœur même. La ſurface exterieure en étoit ſi polie, & la pointe ſi froide, que, lors qu'on vouloit l'empoigner, il s'échapoit à travers les doigts comme un morceau de glace ou une Anguille.

Les fibres en étoient plus entrelacées que celles des autres Cœurs; juſques-là que tout le Cœur ſembloit former un veritable Nœud *Gordien*, & ne peut avoir eu que des mouvemens fort inégaux & irreguliers pendant qu'il exerçoit ſes fonctions vitales.

Lors que nous examinions tous les Vaiſſeaux qui en ſortoient où y aboutiſſoient, nous ne pûmes jamais découvrir

qu'il

qu'il eut la moindre communication avec la Langue ; ce qui nous parut une chose très-digne de remarque,

On nous fit observer en même tems que plusieurs de ces petits Nerfs, qui contribuent à faire sentir l'Amour, la Haine, & les autres Passions, n'y descendoient pas du Cerveau, mais des Muscles situez autour des yeux.

Je pris ce Cœur dans la main pour juger du poids, & il me parut si leger, que je conclus d'abord qu'il y avoit beaucoup de vuide. En effet, l'interieur étoit plein de Cavitez & de Cellules, qui passoient les unes dans les autres, & qui ressembloient à ces Apartemens que nos Historiens attribuent au Berceau de *Rosemonde*. Plusieurs de ces petits trous étoient farcis de mille bagatelles, qu'il me seroient impossible de nommer en détail ; mais je remarquerai seulement que la premiere chose que nous y decouvrimes, par le moyen de nos Microscopes, étoit une Coiffe couleur de feu.

Du reste on nous dit qu[e] la Dame Proprietaire de ce Cœur, [lor]s qu'elle étoit en vie, souffroit les poursuites de tous ceux qui lui faisoient l'amour, les entretenoit tous dans l'esperance, & insinuoit à chacun d'eux en particulier qu'il étoit distingué des autres. C'est pour cela que nous nous attendions à voir l'empreinte d'un nombre infini de Visages sur les differentes envelopes de ce Cœur ; mais nous fumes

mes bien ſurpris de n'y en trouver aucune, juſqu'à ce qu'on fût arrivé au Centre. Alors nous y aperçûmes, avec nos Microſcopes, un petit Homme, vêtu d'un habit fort bizarre. Plus je le regardois & plus il me ſembloit que je l'avois vû quelque part, ſans pouvoir me rapeller ni le tems ni l'endroit ; juſqu'à ce qu'enfin un de la Compagnie, qui l'avoit examiné de plus près que les autres, nous fit voir clairement, par le tour du Viſage & pluſieurs de ſes traits, que la petite Idole, ainſi placée au milieu de ce Cœur, étoit le feu Petit-Maître, dont nous avions depuis peu diſſequé le Cerveau.

D'abord que nôtre Anatomiſte eut achevé ſa Diſſection, incapables de nous déterminer ſur la nature de ce Cœur, ſi different de celui des autres Femmes, nous reſolumes d'en venir à quelque épreuve, pour en découvrir la ſubſtance. Ainſi on le mit ſur des charbons ardens ; mais bien loin de ſe conſumer, il n'en reçût pas la moindre atteinte, d'où nous conclumes qu'il étoit du naturel de la Salamandre, & qu'il auroit pû vivre au milieu du feu & des flammes.

Lors que nous admirons un ſi étrange Phenomene, & que nous formions un Cercle autour de ce Cœur, il laiſſa échaper un terrible ſoupir, ou plûtôt un éclat, & ſe reduiſit tout d'un coup en fumée. Cet éclat imaginaire, qui me parut plus fort que celui d'un Canon, m'ébranla ſi bien le Cer-

veau,

veau, qu'il diſſipa toutes les douces vapeurs du ſommeil, & qu'il n'y eut plus moyen de me rendormir.

L.

XLIII. DISCOURS.

——— Spes incerta futuri.
VIRG. Æneid. VIII. 580.

L'eſperance d'un avenir incertain.

* C'Eſt quelque choſe de triſte de voir que les Hommes ſe plaignent toûjours de l'inconſtance de la Fortune, quoi qu'ils ſoient d'ordinaire les principaux Auteurs de leurs diſgraces, & qu'ils travaillent ſans ceſſe à fomenter leurs chagrins, ou à déconcerter leurs meſures. La plûpart des Egaremens, où les Hommes ſe plongent, viennent des fauſſes eſperances dont ils ſe bercent, & de ce qu'ils aſpirent à des avantages, auxquels ils n'ont aucun ſujet de prétendre. Cette injuſte idée, qu'ils nourriſſent de leur merite, les afflige ſouvent de maux réels, à l'occaſion de leurs pertes chimeriques. Une ſi funeſte illuſion me rapelle ici une ſorte de Gens d'un caractére fort ſingulier, qui tournent, en leur faveur, ce qui eſt poſſible en probable, & qui de cette pro-

* LES vaines ESPERANCES des Hommes & des Femmes ſont preſque toûjours la ſource de leurs CHAGRINS.

probabilité font tout d'un coup une certitude. Je ſurpris l'autre jour mon Ami Mr. HONEYCOMB à regarder une Dame, d'un œil aſſez fixe, & j'eus la curioſité de lui demander qui elle étoit. Là-deſſus il me parla de ſes malheurs, & du tort qu'ils avoient fait à l'éclat de ſa beauté, auſſi-bien qu'à tous les agrémens de ſa perſonne. Il y a quinze ans que cette Dame & deux de ſes Sœurs étoient les plus riches Partis de la Ville; Mais aujourd'hui elles ſe trouvent reduites aſſez à l'étroit, ſans avoir rien perdu avec leurs Fermiers ou leurs Créanciers, & ſans avoir eſſuyé aucun dommage par Mer ou par terre. Elles étoient alors inacceſſibles à leurs Soupirans, & les plus fieres Beautez de *Londres*. Voici ſur quoi elles fondoient ces grands airs, & de quelle maniere elles raiſonnoient.

Nôtre Pere, *diſoient-elles*, eſt encore « aſſez jeune, mais nôtre Mere eſt un peu « trop avancée en âge pour avoir d'autres « Enfans. D'ailleurs, ſon Bien fonds, qui « lui raporte 800. Livres Sterlin de reve- « nu, à le vendre ſur le pié du produit de « vingt années, faut 1600. Pièces. Celui « de nôtre Oncle, qui a déja plus de cin- « quante ans, vendu ſur le même pié, en « doit valoir 8000; puis qu'il en fait 400. « Livres Sterlin de revenu. Nous avons « une Tante Veuve, qui a 1000. L. St., « que ſon Mari a laiſſées à ſa diſpoſition, « & une autre, qui eſt vielle Fille, dont « le Capital peut monter à 6000. Pièces. «

« Ajoû-

„ Ajoûtez à ceci que nôtre Grand' Mere a „ 900. Livres Sterlin de revenu, qui évaluées de même en font 18000. & nous „ avons chacune 1000. Pièces, qu'on ne „ sauroit nous ôter. Si nous joignons ces „ differentes Sommes ensemble, nous verrons d'un coup d'œuil quel en sera le „ resultat.

	L. St.
„ Le Bien de nôtre Pere, —	16000.
„ Celui de nôtre Oncle, —	8000.
„ Celui de nôtre Tante la Veuve,	10000.
„ Celui de nôtre Tante la Fille,	6000.
„ Celui de nôtre Grand' Mere, —	18000.
„ Nos 1000. Pièces chacune, —	3000.
	61000.

„ A partager également cette Somme „ entre nous trois, nous aurons 20000. „ Livres Sterlin chacune, & avec ce que la „ renommée; qui grossit toûjours les Capitaux, nous donnera de plus, nous pouvons fort bien passer pour des Partis de „ 10000. Livres.

„ Boufies de ces hautes esperances, & „ de leur merite personnel, *continua mon* „ *Ami* HONEYCOMB, elles regardoient „ tout le monde avec un souverain mépris, & ont refusé divers Etablissemens „ avantageux qu'on leur proposoit. Mais „ remarquez bien qu'elle en a été l'issuë: „ La Mere est morte, le Pere s'est remarié, & de cette seconde Femme, il a un „ Garçon, à qui son Bien, celui de l'On-

„ cle

cle & de la Grand'Mere étoient substi- "
tuez. Ceci enleve aux trois Sœurs un "
Capital de 43000. Livres. Ce n'est pas "
tout, la vieille Tante, qui étoit encore "
Fille, à épousé un grand *Irlandois*, & "
cette démarche les a privée de 6000. "
Piéces. La Veuve est morte, & n'a laissé "
qu'à peine dequoi payer ses dettes, avec "
les fraix de son Enterrement ; c'est-à- "
dire, que les trois Sœurs n'ont au bout "
du compte que leurs 1000. Piéces cha- "
cune. Agées les unes & les autres de "
plus de trente ans, elles passent le reste "
de leurs jours à condamner l'humeur in- "
teressée des Hommes, & à se plaindre de "
ce qu'on n'estime plus aujourd'hui la "
Vertu, le Bon Sens & la Modestie. "

Ce revers de fortune à l'égard du beau Sexe est d'autant plus digne d'observation, qu'il est presque irréparable. Quoique que la Jeunesse ne soit guéres en état de reflechir, c'est le seul âge auquel les Dames puissent avancer leur fortune Mais si l'on examine les Hommes, on en voit un si grand nombre de Malheureux, pour s'être entêtez d'esperances frivoles, que je ne sai point s'ils ne sont pas plûtôt dignes de mépris que de compassion. En effet, n'y a t'il pas dequoi rire de voir un Homme, qui aprés avoir vieilli à faire sa Cour ; & passé la moitié de sa vie dans l'esclavage, se croit le plus Malheureux de toute son Espèce, sur ce qu'il n'a pû obtenir l'Emploi auquel il aspiroit, & qu'un Courtisan lui a man-

que de parole ? Celui qui compte sur toute autre chose que sur ce dont il est déja le Maître, ou qu'il peut acquerir par son industrie, & qu'il ne se borne point à la joüissance des deux tiers de ses revenus ou de ses profits, s'ouvre une source intarissable de chagrins & de traverses. Les deux seuls moyens qu'il y ait de s'avancer dans le monde, par la faveur des autres; sont de leurs être agreables ou utiles. On peut dire en général que les Hommes ne font rien que pour leur interêt! Ainsi lors que vous attendez quelque Grace d'une Personne élevée au-dessus de vous, si vous n'êtes pas en état de lui plaire en telles ou telles occasions, ou de lui rendre service, vous avez tort de vous plaindre lors qu'il vous neglige, vous ne devies pas compter sur sa protection.

Il me semble qu'il ne seroit pas inutile de comparer un Homme qui fuit tous les plaisirs de la Vie, avec un autre qui les recherche avec empressement. L'Esperance du Reclus adoucit ses plus grandes austeritez, au lieu que les joyes du Mondain l'accablent de tristesse & d'inquiétude. Quelle difference y a t'il entre le Bonheur de celui qui se mortifie par le Jeûne, & l'état de celui qui se plonge dans toute sorte d'excès; Celui qui renonce au monde ne sent plus les aiguillons de l'Envie, de la Haine, & de la Malice, ou de la Colere, & il a toûjours l'Esprit serein; mais celui qui court après les Plaisirs du siècle, qui

qui sont trompeurs de leur nature, ne s'amasse que des soucis, des remords & de la honte.

T.

XLIV. DISCOURS.

—— Magister artis ingenîque largitor
Venter. ————

PERS. Sat. Prol. vs. 11.

C'est la Faim qui aprend les beaux Arts, & qui donne de l'esprit.

* LUcien se moque des Philosophes de son tems, qui ne pouvoient pas convenir entre eux, si les Richesses étoient un veritable Bien : Les Sectes les plus sevères le nioient hautement, pendant que d'autres l'affirmoient avec la même ardeur.

Je suis porté à croire, qu'à mesure que le monde devint plus poli, on abandonna l'opinion de ces Philosophes rigides ; & il n'y a personne aujourd'hui, qui n'avoüe que la joüissance d'un bon Capital est accompagnée de très grands avantages. Quoi que ceux qui ont le plus de vertu méprisent une bonne partie des Plaisirs qu'on recherche dans le monde ; avec tout cela ils ne sauroient être insensibles au poids & à la

* DES moyens de s'enrichir, & de l'industrie que la Necessité donne aux Hommes

digniré qu'un Bien honnête donne à leur Caractère, à leurs conseils & à leurs actions,

C'est une plainte générale de tous les Artisans, que les plus riches de leurs Membres sont ceux qu'on encourage le plus; ce qu'ils atribuent faussement à la malignité de Hommes, qui se plaisent à favoriser ceux qui ont le moins besoin de leur secours. En effet, si l'on examine la chose de prés, on trouvera que leur conduite à cet égard est fondée sur la Raison; puis qu'à suposer la même integrité en deux Artisans, j'ai plûtôt à craindre une friponnerie du Pauvre, que de celui dont les circonstances le mettent au-dessus d'une pareille tentation.

De là vient aussi que le Gouvernement civil regarde ses plus riches Sujets, comme ceux qui sont les plus interessez à le maintenir, & les plus propres à posseder les premieres Charges de l'Etat. Mais il en est tout au rebours de ceux dont la fortune est délabrée, & ce que *Catilina* dit à ses Conjurez, tous gens de sac & de corde, qu'*ils n'avoient rien à espérer que une Guerre civile*, étoit trop vrai pour n'avoir fait sur eux l'impression qu'il en attendoit.

Après ce court éloge des Richesses, je ne doute pas que la plûpart de mes Lecteurs ne soient ravis de trouver ici une Dissertation sur *les moyens d'établir sa Fortune*, ou *l'Art de s'enrichir*.

Le premier & le plus infaillible de ces moyens

moyens est l'*Epargne* : Tous les Hommes n'ont pas les talens requis pour gagner de l'argent ; mais il peuvent tous pratiquer cette Vertu, & il y a trés peu de personnes, qui, à vouloir reflechir sur leur vie passée, ne trouvent que, s'ils avoient épargné toutes ces petites Sommes qu'ils ont employées mal-à-propos, ou sans necessité, ils auroient aujourd'hui un Capital fort honnête. Le second rang est dû à la *Diligence*. L'une & l'autre de ces Vertus nous sont recommandée dans ces trois Proverbes *Italiens*, qui me paroissent excellens :

Ne faites jamais par un autre ce que vous pouvez faire vous-méme.

Ne renvoyez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Il ne faut jamais negliger les petites choses ni les petites dépenses.

Le troisième moyen de s'enrichir est d'observer, dans toutes les affaires, de l'*Ordre*, dont les plus petits Esprits sont capables,

Le fameux Mr. *de Wit*, un des plus grands Politiques de son tems, interrogé par un de ses Amis, comment il pouvoit subvenir à toutes les affaires qu'il avoit sur les bras, lui répondit que tout son Art consistoit *à ne faire qu'une chose à la fois.* Si j'ai, *lui dit-il*, quelques Lettres im- « portantes à écrire, je ne songe qu'à les «

M iij expe.

„ expedier au plus vite : Si quelques affai-
„ res domestiques demandent mon atten-
„ tion, je m'y donne tout entier jusqu'à ce
„ qu'elles soient règlées.

En un mot, nous voyons souvent des Hommes flegmatiques & d'un esprit lourd qui arrivent à de grandes richesses, par la regularité & le bon ordre qu'ils observent dans leurs affaires ; au lieu que, sans cette exactitude, les plus beaux Genies & les Imaginations les plus vives embarrassent plûtôt les affaires, qu'ils ne les amênent à une heureuse fin.

Il me semble donc qu'on peut établir pour Maxime, que tout Homme, doüé d'un bon Sens commun, a les moyens de s'enrichir à coup sûr, dans la situation où il se trouve. Si les plus habiles n'y réüssissent pas quelquefois, cela vient ou de ce qu'ils préferent quelque autre objet aux richesses, ou de ce qu'ils n'en veulent aquerir qu'à leur mode, & pourvû qu'ils continuent à goûter tous les plaisirs & toutes les douceurs de la Vie.

Mais, outre ces voies ordinaires, qu'il y a de s'enrichir, il faut avouer que le Genie y peut beaucoup, & qu'il y trouve dequoi s'exercer, aussi-bien qu'à tout autre égard.

Quoi qu'il y ait eu, depuis bien de siécles, une infinité de moyens pour gagner de l'argent, & qu'on les ait fort multipliez depuis quelques années ; avec tout cela il reste encore, sur cet article, un si vaste champ à l'Invention, qu'un Homme d'une capa-

capacité mediocre en pourroit aisément découvrir un nouveau, dont qui que ce soit ne se fut avisé jusques ici.

Nous voyons tout les jours que des Pauvres affamez, qui ont de l'esprit, mettent en usage des subtilitez qui marqueut la force de l'Invention à cet égard.

On dit que *Scaramouche*, celèbre Boufon *Italien*, reduit dans une grande necessité à son arrivée à *Paris*, s'avisa d'une stratagême assez grotesque pour y remedier. Il rouloit autour de la Boutique d'un parfumeur de cette Ville qui étoit en vogue, & toutes les fois qu'il en voyoit sortir quelqu'un, qui venoit d'y acheter du Tabac en poudre, il ne manquoit jamais de lui en demander une pincée: Lors qu'il en avoit ramassé une certaine quantité de toutes les sortes, qu'il mêloit, ensemble, il le revendoit à bon marché au même Parfumeur, qui s'aperçut du tour, & en prit occasion de mettre en vogue ce Tabac, sous le nom de *Tabac de mille fleurs*. L'Histoire ajoûte que *Scaramouche* s'entretenoit par-là fort commodément, jusqu'à ce que l'envie de s'enrichir trop vite le porta un jour à prendre une excessive pincée de Tabac dans la Boîte d'un Officier *Suisse*, qui n'entendit pas raillerie là-dessus, & lui donna des coups de Cane; ce qui l'obligea de renoncer à cette maniere ingenieuse de gagner sa vie.

Je ne dois pas oublier ici de rendre justice à un jeune Garçon de nôtre Païs, qui

est à peine âgé de douze ans, & qui, par sa grande industrie & un exercice continuel, a trouvé le secret de battre la marche des Grenadiers sur son menton. J'ai même oüi dire à des Personnes dignes de foi que, par ce moyens, il gagna non seulement sa vie & celle de sa Mere, mais qu'il met tous les jours quelque chose en reserve, dans le dessein d'acheter une place de Tambour, si la Guerre continue, ou peut-être même un Drapeau.

A ces deux Exemples j'en ajouterai un troisiéme du fameux *Rabelais*, tel qu'on le voit dans les * *Particularitez de sa Vie*, qui sont à la tête de ses Oeuvres. „ † Con-„ traint de s'enfuir de *Rome*, très.mal équi-„ pé, sans argent & à beau pié sans lan-„ ce, il s'avisa d'un stratàgême, qui au-„ roit pû coûter fort cher à tout autre qu'à „ lui. Arrivé dans une Hôtelerie à *Lyon*, „ il y demanda une Chambre écartée, & „ un petit Garçon qui sût lire & écrire. Il „ fit ensuite plusieurs petits sachets de la „ cendre qu'il trouva dans la Chemenée; „ & lors que le petit Garçon lui eut aporté „ de l'ancre & du papier, il lui fit écrire „ divers billets, sur l'un desquels il y avoit „ *Poison pour faire mourir le Roi*; sur l'autre „ *Poison pour faire mourir la Reine*; sur un „ troi-

* Voyez l'Edition d'*Amsterdam* en 1711. pag. xxxvi, &c,

† L'Auteur *Anglois* raporte ce Fait d'une toute autre maniere.

troisième. *Poison pour faire mourir Mon-* “
*sieur le Duc d'*ORLEANS; & ainsi des au- “
tres Princes ou Princesses de la Famille “
Royale : Il apliqua ces billets sur cha- “
cun des sachets & dit au petit Garçon, “
Mon Enfant; gardez vous bien de parler de “
ceci à vôtre Mere, ni à qui que ce soit, car „
il va de vôtre vie & de la mienne. Aprés „
quoi, il enferma tous ces paquets dans „
sa Valise, & demanda qu'on lui servit à „
dîner. „

Pendant qu'il dînoit, le petit Garçon „
ne manqua pas de raconter à sa Mere tout „
ce qui s'étoit passé. La bonne Femme „
remplie de crainte, & choquee de la „
mauvaise mine du Pelerin, crût être obli- „
gée d'en avertir le Prevôt de la Vile, „
d'autant plus que Mr. le Dauphin venoit „
alors d'être empoisonné, & que toute la “
France étoit en deüil à l'occasion de ce fu- “
neste accident.

Le Prevôt court au plus vite à l'Hôte- “
lerie avec ses Archers, y fait quelques le- “
geres informations, examine *Rabelais*; “
qui ne répond pas trop juste à ses deman- “
des, le saisit avec sa Valise, & se croit “
obligé de le conduire lui-même à *Paris* “
sous une bonne escorte.

Monté sur un bon Cheval, & bien re- “
galé en chemin, sans qu'il lui en coûtât „
un sou, en peu de jours *Rabelais* fut pre-
senté au Roi, qui le connoissoit fort bien, “
& qui lui demanda où il avoit laissé le “
Cardinal du *Bellai*, & qui l'avoit mis en “

„ si pauvre état. D'ailleurs le Prevôt fait „ son raport, montre la Valise, les pa- „ quets & les informations qu'il avoit fai- „ tes. Là-dessus *Rabelais* entretint le Roi „ de son avanture, & goûta devant lui de „ toutes ses poudres ; ce qui fut un sujet „ de risée, & ne servit qu'à divertir la „ Cour.

Il n'y a nul doute que les Manufactures ne puissent être variées presque à l'infini, & que cette diversité n'ajoutât de nouvelles branches au Commerce d'un Païs. Tout le monde se souvient encore de nôtre fameux *Doily*, qui trouva les moyens de s'enrichir par la fabrique de certaines petites Etofes de laine, qui étoient en même-tems jolies & à bon marché, & dont les Hommes s'habilloient. J'ai même oüi dire, que, s'il n'avoit pas découvert cette heureuse économie pour satisfaire nôtre Orgueil, a peine aurions-nous pû subvenir aux fraix de la Guerre précedente, sous le Roi GUILLAUME.

Le Negoce en général me paroît non seulement très-avantageux au Public, mais aussi la voye la plus naturelle & la plus sûre pour établir sa fortune. Du moins, depuis que j'observe ce qui se passe dans le Monde, en qualité de Spectateur, je trouve qu'autour de la *Bourse* de *Londres* on devient plus riche, qu'à *Whitehall* ou à St. *James*. Je pourroit ajoûter que le Bien aquis par le Negoce est l'ordinaire accompagné d'une plus grande satisfaction, & d'une aussi bonne conscience.

Quoi

Quoi qu'il en soit, je ne doit pas finir ce DISCOURS sans avertir qu'il ne s'adresse qu'aux Personnes qui cherchent à s'avancer dans le monde par les voyes ordinaires, & qu'il n'est pas destiné pour ceux qui, d'un foible commencement, s'élevent à de hautes Fortunes & aux premieres Charges de l'Etat. Ce que j'ai dit sur le chapitre de l'*Epargne* ne les regarde pas non plus; puis qu'il n'y a rien de si contraire aux vûës de l'Ambition, & qu'un Homme qui roule de grands Projets dans la tête, ne sauroit s'amuser à des bagatelles. On peut ainsi les comparer à ces Poëtes du premier ordre, qui, pour m'énoncer avec *Longin*, remplis des idées les plus magnifiques, n'ont pas toûjours le loisir d'observer les petites beautez & les délicatesses de leur Art. Mais je prie mes Lecteurs de se bien examiner, avant que de se mettre au rang de ces Genies sublimes, puis qu'il est trés facile de s'y tromper.

X.

XLV. DISCOURS.

Posthabui tamen illorum mea seria ludo.
VIRG. Eclog. VII. 17.

J'ai negligé mes affaires les plus serieuses, pour écouter leur chanson.

* SAns contredit il n'y a rien de plus charmant que des manieres exemtes d'affectation ; mais on voit des gens qui, sous prétexte d'en user d'un air libre & dégagé, renoncent à tous les devoirs de la Vie civile. Il se piquent d'une repugnance universelle pour tout ce qui s'appellent Affaires ou Attention, c'est là ce qui les distingue de tous les autres. Vous entendez souvent dire à un Homme de cette espèce, *Je suis l'Homme du monde le plus negligent. Il faut avoüer que j'ai la plus malheureuse memoire qu'il y ait jamais eu.* C'est une de leurs principales Maximes de ne point reflechir du tout ; il y a quelque chose de si penible dans cet exercice, qu'ils n'ont jamais le tems de s'y occuper. Il arrive même qu'un Homme de cette trempe est assez flegmatique pour se rendre habile dans tout ce qui demande du travail & de l'industrie ; mais

il

* DE ceux qui affectent une INDOLENCE universelle & de ceux qui prétendent avoir toûjours de grandes OCCUPATIONS.

il a tant d'ardeur pour être ce qu'il n'est pas, pour marquer trop de vivacité & donner dans le foible des Gens d'esprit, qu'il se reconnoit incapable de la moindre aplication.

Lors que cette Humeur saisit la tête d'une Femme, elle se pique d'être indisposée à tout bout de champ, & ne fait rien qui ne sente la maladie : On la choque ; mais elle a trop d'indolence pour en témoigner quelque ressentiment ; elle ne vit qu'autant qu'elle est agitée par les vapeurs de la rate, ou le soufle d'un généreux mépris. A peine est-elle assez curieuse pour prêter l'oreille à ce qu'on dit contre ses Amies, ou a-t elle assez d'atention pour entendre leurs éloges. En un mot, les Individus de l'un & de l'autre Sexe, attaquez de cette bizarrerie, sont inutiles à tout bien & tirent delà une espèce de vanité.

Il y a une autre Folie opposée à celle-ci, mais qui n'est pas moins déraisonnable, je veux dire la sotise de ceux qui prétendent toûjours être fort occupez. On voit des Hommes qui visitent les Dames, & qui ne sont pas plûtôt assis ; qu'ils s'excusent de ce qu'ils ne peuvent rester qu'un moment, apellez ailleurs pour des affaires de grande importance. Ils courent ainsi de Maison en Maison, & déclarent par tout qu'ils doivent aller tout autre part que là où ils se trouvent. Ils voudroient qu'on les priât de rester là où ils sont ; mais laissez les courir ; ne les retenez-pas, & leurs affaires seront

ront d'abord expediées, ou disparoîtront tout d'un coup. Le Dames, qui se plaisent aux visites & qui ont la moitié de la Ville à voir dans un après-midi, meritent d'être excusées, si elles marquent de l'empressement; mais les Hommes qui vont là où ils n'ont rien à faire, & qui supposent en avoir ailleurs, sont inexcusables.

Des Critiques fort délicats ont observé qu'il n'y a rien qui découvre mieux le genie & l'humeur d'une Personne que ses Lettres. J'en ai deux écrites par deux Personnes de l'un & l'autre de ces Caractères que je viens de toucher. N'est-il pas étonnant qu'un Homme qui écrit de sang froid, & qui a le tems de reflechir, se dépeigne au naturel, & avec les mémes défauts qu'on lui trouve dans la Conversation? Cependant ceux de cette trempe ne sauroient écrire deux lignes, qu'ils n'y paroissent aussi distraits qu'ils le sont en compagnie. Le pis est qu'ils se croyent tels qu'ils le disent, & qu'ils s'imaginent être fort occupez. Ils ont ainsi l'esprit toujours en suspens, & toute leur vie se passe à vouloir faire beaucoup, sans jamais rien executer. Quoi qu'il en soit, voici les deux Lettres dont il s'agit.

MONSIEUR,

„ La Poste va partir, & j'ai diverses „ Lettres de la derniere importance à écri- „ re

re ce soir ; mais il faut que je vous re- "
mercie des honêtetez que j'ai reçûës de "
vous lors que j'étois en Ville. C'est mon "
malheur d'être si accablé d'affaires, que "
je ne saurois vous entretenir d'un million "
de chose que j'ai à vous dire. Souvenez- "
vous, s'il vous plait, de ne rien commu- "
niquer de tout ceci à pas une Ame vi- "
vante, & de me croire avec toute la fide- "
lité possible, *&c.* "

ET. CURSOR.

MADAME,

Je hai l'écriture plus que toutes choses "
au monde : mais, quoi que j'aye bû des "
eaux purgatives, & que je ne dusse pas "
me fatiquer les yeux, à ce que l'on ma "
dit, je ne saurois m'empêcher de vous "
avertir que j'ai eu la Sciatique d'une ter- "
rible force depuis nôtre derniere entre- "
vûë. Au reste, comment avez vous pû "
vous imaginer que j'écoutois favorable- "
ment le Sot dont on vous a parlé ? Cro- "
yez, sur ma parole, qu'il n'en est rien ; "
& vous en devez être persuadée, lors "
qu'une Créature, aussi paresseuse que "
moi, veut bien prendre de l'encre, du "
papier & une plume, pour vous le certi- "
fier. Excusez ma liberté, s'il vous plait "
vous savez que je n'y reviendrai pas sou- "
vent. Je suis à toute épreuve, *&c.* "

Le Fat, qu'on me donne pour Galant, "
est de vôtre Province, ayez la bonte de "

„ me faire savoir, s'il est aussi riche qu'on
„ le dit.

BRIG. LEGER.

T.

XLVI. DISCOURS.

Ὦ φιλτάτη γῆ μῆτερ, ὡς σεμνὸν σφόδρ' εἶ
Τοῖς νοῦν ἔχουσι κτῆμα, πολλοῦ τ' ἄξιον.

MENANDER in Navicul.

O mon très cher Païs, que vous valez beaucoup, & que vous meritez bien l'estime de toutes les Personnes judicieuses.

* S'Il me faloit choisir une Religion, & me soumettre de nouveau à quelque Gouvernement, je préfererois sans balancer le Culte Religieux & le Gouvernement civil qui se trouvent établis dans cette Isle: de sorte que c'est un singulier bonheur pour moi d'y avoir pris naissance. Je croi même suivre à cet égard les lumieres de la Raison: mais si l'on vient à me dire que je me laisse entraîner au préjugé, on m'avoüera du moins que c'est un préjugé honnête, puis qu'il naît de l'amour que j'ai pour ma Patrie, & que le devoir m'engage en quelque maniere à m'y abandonner. Plusieurs de mes DISCOURS ont déja mar-

* Du GOUVERNEMENT civil.

marqué le respect & l'estime que j'ai pour l'Eglise *Anglicane* : Celui-ci traitera de nôtre Gouvernement civil, sur lequel j'ai fait certaines reflexions, que je ne sache pas avoir luës dans aucun de nos Ecrivains, & que je vais produire comme un petit Essai.

Cette Forme de Gouvernement, qui convient le mieux à l'égalité que la Nature a mise entre les Hommes, me paroît la plus raisonnable, pourvû qu'elle s'accorde avec le bien & la tranquillité du Public. C'est là où l'on peut dire en propres termes qu'on est libre, lors qu'un Homme n'est assujeti à un autre, qu'autant que l'ordre & l'administration du Gouvernement le permettent.

La Liberté doit s'étendre à tous les Particuliers, puis qu'ils joüissent tous de la même Nature ; si elle se borne à certaines Personnes, il vaudroit mieux qu'il n'y en eut point du tout, puis qu'elle fournit une triste comparaison, qui agrave le malheur de ceux qui en sont privez.

On ne risque pas tant de la perdre, lors que le pouvoir Legislatif est entre les mains de plusieurs Personnes qui different pour le rang & leurs interêts ; mais là où il se trouve à la discretion de ceux qui conviennent à ces deux égards, le Gouvernement n'est pas éloigné de tomber dans le Despotisme de la Monarchie. La Liberté ne sauroit jamais être plus assurée, que là où le Pouvoir Legislatif est confié à diverses Pesonnnes si heu-

heureusement distinguées, qu'en travaillant à leur propre interêt, elles avancent celui de tout le Peuple; ou, pour me servir d'autres termes, que là où il n'y a pas une seule partie du Peuple qui n'ait un intérêt commun du moins avec une partie des Legislateurs.

S'il n'y a qu'un seul Corps de Legislateurs, cela ne vaut guères mieux qu'une Tyrannie; s'il n'y en a que deux, l'un risque d'être englouti avec le tems par les disputes qui s'éleveront entre eux, & ils auroient besoin d'un troisième pour faire pancher la balanche. Il y auroit le même inconvenient à quatre, & un plus grand nombre causeroit trop d'ambarras. Je n'ai jamais pû lire un Passage dans *Polybe*, & un autre dans *Ciceron*, sur cet article, sans goûter un plaisir secret à l'apliquer à nôtre Gouvernement, auquel il se raporte beaucoup mieux qu'à celui de *Rome*. Ces deux grands Auteurs donnent la préference au Geuvernemeut, composé de trois Corps, du Monarchique, de l'Aristocratique & du Populaire. Ils avoient sans doute en vûë la Republique *Romaine*, où les Consuls representoient le Roi, les Senateurs les Nobles, & les Tribuns le Peuple. Ces trois Puissances, qu'on voyoit à *Rome*, n'étoient pas si distinctes ni si naturelles, qu'elles paroissent dans la forme de nôtre Gouvernement. Entre plusieurs objections qu'on y peut faire, les principales regardent, si je ne me trompe, le pouvoir des Consuls, qui n'a-

n'avoient que les déhors & non pas la force de la Royauté. Ils manquoient d'un tiers, ou d'une voix décisive, lors qu'ils n'étoient pas du même avis ; c'est pour cela que les affaires du Public demeuroient quelquefois suspendues, à moins que l'un d'eux ne fût absent. D'ailleurs je ne trouve pas qu'ils eussent une voix negative lors qu'il s'agissoit d'une Loi, ou d'un Decret du Senat : en sorte qu'ils étoient plûtôt les principaux de la Noblesse, ou les premiers Ministres d'Etat, qu'une branche distincte de la Souveraineté, dont aucun ne peut faire partie, s'il n'a quelque chose du Pouvoir Legislatif. Si les Consuls avoient eu la même Prérogative que nos Monarques, jamais *Rome* n'auroit eu besoin de créer des Directeurs, qui, munis de tout le pouvoir des trois Etats, renversent à la fin son Gouvernement.

Une Histoire comme celle de *Suetone*, qui nous donne une succession de Princes absolus, me fournit un Argument invincible contre le pouvoir despotique. Si un Prince sage & vertueux ne sauroit être muni d'un pouvoir trop étendu pour le bonheur de son Peuple ; d'un autre côté, si nous avons égard à la conduite ordinaire des Hommes, pour un qu'il y en a de bon, il s'en trouve dix d'un Caractère tout opposé ; de sorte qu'il y auroit trop de risque pour une Nation de faire dépendre son bonheur ou son malheur des vertus ou des vices d'une seule Personne. Qu'on jette les

yeux

yeux sur l'Historien dont je viens de parler, ou sur tout autre Catalogue de Princes absolus, & l'on y verra une longue suite de Tyrans, avant que d'y rencontrer un Monarque un peu suportable. Ce n'est pas tout, un Particulier honnête-Homme degénere souvent en un Prince cruel & barbare, lors qu'il joüit d'un pouvoir absolu. Permettez à un Homme de faire impunément tout ce qui lui plaît, vous éteignez en lui tout principe de Crainte; c'est à-dire, un des plus grands apuis de la Morale. C'est aussi ce que l'Experience de tous les siècles nous certifie. Combien n'a-t-on pas vû d'Heritiers présomtifs de vastes Empires, qui donnoient les plus belles esperances du monde, & qui, élevez sur le trône, sont devenus des Monstres d'impudicité & de barbarie, à la honte de la Nature Humaine?

Quelques uns nous disent que nos Gouvernemens ici-bas devroient être absolus & Monarchiques, à l'exemple de celui du Ciel. Si l'Homme ressembloit à son Createur en Bonté & en Justice, j'aprouverois fort qu'on suivit ce grand Modèle; mais là ou ces deux Vertus ne sont pas essentielles au Gouverneur, je ne voudrois point du tout me remettre à sa discretion & à son bon plaisir.

On ne peut que s'étonner de voir la liaison qu'il y a entre le Gouvernement despotique & la Barbarie, & comment l'élevation d'un Homme au-dessus de la Nature

Hu-

Humaine abaisse les autres fort au-dessous. A partager tous les Peuples de la Terre habitable en dix, il s'en trouve plus de neuf qui vivent dans l'esclavage le plus indigne, & qui sont ainsi plongez dans l'ignorance la plus crasse & la plus grossiere. Il faut avoüer qne l'Esclavage reçu en *Europe* est un état de Liberté, si on le compare avec celui qui domine dans les trois autres Parties du Monde; & qu'ainsi l'on ne doit pas être surpris que les *Européans*, qui croupissent sous un tel joug, ayent divers raïons de lumiere, dont les autres Peuples sont absolument privez.

Les Richesses & l'Abondance sont les Fruits naturels de la Liberté, & par tout où ceux-ci viennent, toutes les Sciences & les Arts liberaux ne manquent pas d'y fleurir d'abord. Si d'un côté l'Esprit d'un Homme, qui veut donner l'essort à son Imagination ou s'apliquer à la recherche de quelque Verité abstruse, ne doit pas être intimidé par aucune crainte servile; on peut dire de l'autre qu'il a besoin d'avoir un peu au large toutes les commoditez de la Vie.

La premiere chose à laquelle on travaille est de pourvoir à sa subsistance. Jusqu'à ce qu'on ait mis ordre à cet article, l'Esprit en est entierement occupé. Si d'autres ont eu ce soin là pour nous alors nous cherchons les plaisirs & les amusemens: & parmi un grand nombre de personnes oisives, il s'en trouvera plusieurs qui aimeront la lecture

lecture & la contemplation. Ce sont les deux grandes sources de nos Connoissances, & à mesure que les Hommes se rendent habiles, ils se plaisent à communiquer leurs découvertes à d'autres, qui, frapez du bonheur dont leurs Maîtres joüissent, tâchent de les imiter ou même de les surpasser, jusqu'à ce que le Savoir & la Vertu ayent jetté de profondes racines dans une Nation, & qu'il y ait une pepiniere de Gens de cet ordre. Puis donc que l'Aise & l'Abondance font naître & cultivent le Savoir, il ne faut pas s'étonner que les Gouvernemens despotiques, où l'on ne voit ni l'un ni l'autre, soient remplis d'ignorance & de Barbarie. Il est vrai qu'en divers Etats de l'*Europe*, où les Princes sont absolus, il se trouve des Savans & des Personnes d'un grand merite ; mais cela vient de ce qu'il y a quantité de Sujets riches, & de ce que les Princes n'osent pas exercer leur tyrannie dans toute son étenduë ; à l'exemple des Orientaux, de peur que leurs Sujets n'entreprissent de secoüer le joug, & de se rendres libres comme quelques-uns de leurs Voisins. D'ailleurs, quoi qu'il y ait de tems en tems un Prince particulier qui favorise les Arts & les Sciences, la Nature Humaine s'abâtardit & se corrompt dans tous les Gouvernemens despotiques. On n'a qu'à jetter les yeux sur les *Romains* depuis le regne d'*Auguste*, & l'on trouvera qu'ils degenérerent peu à peu, jusqu'à ce qu'ils se rendirent aussi méprisables que les Nations

Nations les plus barbares qui les environnoient. Comparez les anciens *Grecs* sous leur Gouvernement Republicain, avec ceux d'aujourd'hui sous l'Empire du *Turc*, vous les prendriez pour de tout autres Peuples, qui n'ont pas vêcu sous le même Climat; tant il y a de la difference entre les Genies formez sous la Liberté & ceux qui croupissent dans l'esclavage.

Si la pauvreté & la misere n'est pas la seule cause qui abat l'esprit des Hommes élevez sous la Tyrannie, on peut dire du moins qu'elle en est la principale. Du reste, quoi qu'on n'ait jamais insisté là-dessus, l'Ignorance & la Barbarie, qui suivent toûjours le Despotisme, forment, selon moi, un Argument invincible contre le pouvoir absolu des Souverains; puis qu'il repugne à l'avantage & à la perfection de la Nature Humaine, qui doivent être l'unique but de tout Gouvernement civil.

L.

XLVII. DISCOURS.

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

HOR. L. I. Ode. IV. 15.

Nous vivons trop peu pour porter bien loin nos esperances.

* LOrs que je m'assieds dans un Café, je m'attire souvent les yeux de toute la Compagnie, sur ce qu'au millieu de la Saison la plus fertile en Nouvelles, & quelquefois aussi-tôt après l'arrivée d'une Mâle de *Hollande*, je demande à quelqu'un des Garçons du Logis le † Billet mortuaire de la semaine précedente. Là-dessus les uns me prennent pour le Marguiller d'une Parroisse ; les autres pour un Charlatan, & quelques-uns pour un Docteur en Medecine avec tout cela, je me conduis à cet égard en Philosophe, & cette Liste des Morts me sert à reflechir sur l'augmentation & la diminution uniforme du Genre Hu-

* IL n'y a rien de plus utile aux Hommes que la frequente pensée de la MORT.

† C'est une Feüille volante qui s'imprime toutes les semaines, & qui contient jour par jour le nombre de ceux de l'un & de l'autre Sexe qui meurent ou qui naissent dans les Villes de *Londres* & de *Westminster*, ou dans les Fauxbourgs, avec le genre de leur Mort, & une specification de leurs Maladies.

Humain, de même que sur les differentes manieres dont nous passons de la Vie à l'Eternité. Je me plais à lire ces Avertissemens qu'on imprime chaque semaine, parce qu'ils excitent en moi des pensées, qui devroient servir d'entretien familier à toutes les personnes raisonnables. J'envisage, avec une grande satisfaction, par quelle de ces Délivrances, qui portent le nom de Maladies, il m'arrivera peut-être de sortir de cette Vallée de larmes, pour entrer dans un nouvel Etat, où je me flate d'être plus heureux que je ne saurois le concevoir aujourd'hui.

Mais ce n'est pas le seul fruit qui me revient de ce Billet Mortuaire. Il me semble que j'y trouve un Argument invincible pour la Providence. En effet, sans nous supposer toûjours gouvernez par la sagesse infinie d'un Etre suprême, comment pouvons-nous rendre compte de cette exacte proportion qu'il y a, dans toutes les grandes Villes, entre ceux que l'on y voit naître & mourir, aussi bien qu'à l'égard du nombre des Garçons & des Filles qui viennent au Monde ? A moins de cela, qui est-ce qui fourniroit à chaque Nation des recruës si exactement proportionées à ses pertes, & qui est-ce qui partageroit ce nouveau surcroît d'Habitans, avec tant d'égalité, entre l'un & l'autre Sexe ; Le Hasard ne pourroit jamais tenir, d'une main si ferme, la Balance égale. Si un souverain Inspecteur ne regloit toutes choses avec poids & me-

ſure, tantôt nous ſerions accablez ſous la multitude, & tantôt nos Villes ſeroient reduites en Deſerts : nous ſerions quelquefois, pour me ſervir de l'expreſſion de FLORUS, * *un Peuple tout compoſé d'Hommes*, & une autre fois on ne verroit que des Femmes. Nous pouvons étendre ceci à toutes les Eſpèces de Creatures vivantes, & les regarder comme une Armée innombrable, à laquelle chacune fournit ſa Quote part depuis environ cinq mille années, ſans qu'elle y ait jamais manqué, ou qu'elle ſoit venuë à petir durant un ſi long intervalle. S'il nous étoit poſſible d'avoir des Billets Mortuaires de tous les Animaux en général, ou de tous les Individus de chaque Eſpèce dans tous les continens & toutes les Iſles ; Que dis-je, dans chaque Bois, Marécage, ou Montagnes, quelles preuves étonnantes n'y verrions-nous pas d'une Providence qui veille ſur tous ſes Ouvrages ?

J'ai entendu parler d'un Homme de conſideration Catholique *Romain*, qui, après avoir lû ces Verſets, dans le Chapitre V. de la GENESE, † *Tout le tems donc qu'Adam vêcut, fut neuf cens trente ans, puis il mourut : Tout le tems donc que Seth vécut, fut neuf cens douze ans, puis il mourut : Tout le tems donc que Methuſcela vêcut, fut neuf cens ſoixante neuf ans, puis il mourut* ; s'enferma d'abord dans un Cloître & ſe bannît du Monde, perſuadé qu'il n'y avoit rien qui fût

* Populus virorum. *Lib. I. C. I.*
† Vſ. 5, 8, 27.

fût digne de ſa recherehe, s'il ne ſe raportoit à une autre Vie.

Il eſt ſûr qu'on ne trouve rien de plus utile dans l'Hiſtoire que le recit de la Mort des Perſonnes les plus Illuſtres, & de la conduite qu'elles ont tenuë à l'aproche de ce terrible moment. Je pourrois ajoûter qu'il n'y a point d'endroits plus agreables ni plus touchans pour les Lecteurs. La raiſon de cela eſt, ſi je ne me trompe, qu'il n'y a preſque aucune autre circonſtance dans la Vie d'un Homme qui puiſſe quadrer à tous ceux la liſent. Le gain d'une Bataille ou un Triomphe ne ſauroit être le Cas d'un homme entre un milion; mais lors que nous voyons une Perſonne à l'article de la Mort, nous ne pouvons que nous rendre attentifs à tout ce qu'elle dit ou fait aſſûré que tôt ou tard nous arriverons nous-mêmes à cette agonie. Le Général d'Armée, le Miniſtre d'Etat, ou de Philoſophe, font des Rôles que nous ne ſoutiendrons peut-être de nos jours; mais il faut de toute neceſſité que nous reſſemblions un jour à l'Homme mourant.

Ne feroit-ce pas pour une raiſon de la même nature qu'il y a peu de nos Livres *Anglois*, qu'on liſe avec plus de ſoin que * celui du Docteur SHERLOCK, quoi qu'il traite *De la Mort & du Jugement dernier*?

N ij D'ail-

* Ce Livre a été traduit en *François*, & imprimé à *Amſterdam*, chez *Humbert* en 1712.

Sec,

D'ailleurs j'ose bien dire qu'on n'a peut être jamais écrit un Livre, dans aucune Langue, qui soit plus propre que celui-ci pour engager les Hommes à mèner une vie sainte & Chrétienne.

J'ajouterai ici un des plus anciens Lieux Communs & des plus rebatus en Morale qu'il y ait jamais eu. Mais si ce caractère lui fait perdre la grace de la nouveauté, il le rend aussi beaucoup plus solide; puis qu'on voit par-là qu'il est fondé sur les Notions Communes de tout le Genre Humain En un mot, je voudrois que chacun sentît qu'il n'est qu'un Voïageur & qu'un Etranger dans ce Monde, qu'il n'y doit pas chercher son veritable repos, mais avoir toûjours l'œuil sur ce nouvel Etat, dont il aproche à toute heure, & qui sera fixe & permanent dans toute l'éternité. Cette seule Idée suffiroit pour éteindre l'amertume de la Haine, l'insatiabilité de l'Avarice, & les soucis rongeans de l'Ambition.

Antiphanès, très ancien Poëte, qui vivoit prés d'un siècle avant *Socrate*, a un beau passage, qui ne vient pas mal en cet endroit, que j'ai lû avec plaisir, & traduit mot pour mot en ces termes: *Ne vous affligez*

Sec. Edition. Il y a un autre Ouvrage du Dr. *Sherlock*, sur *l'Immortalité de l'Ame & la Vie éternelle*, qui est, en quelque maniere, une suite du précedent; qui n'est pas moins estimé par les Connoisseurs, & qu'on trouve aussi en *François* chez le même Libraire.

ge_pas excessivement, dit-il, *pour la perte de vos Amis. Ils ne sont pas morts à tous égards. ils n'ont fait qu'achever le Voyage qui nous est imposé à tous tant que nous sommes : Nous devons aller nous-mêmes à ce grand Receptacle, à ce Rendez-vous général de tous ceux de nôtre Espèce, où ils sont assemblez en corps, & où ils vivent dans un autre Etat.*

On peut se rapeller ici les belles métaphores que l'Ecriture employe à cette occasion *, & que j'ai déja citées quelque part, lors qu'elle dit que la Vie est un *Pelerinage*, & que nous sommes des *Etrangers* & des *Voyageurs sur la Terre.* Je ne saurois mieux finir ce DISCOURS que par le recit d'une petite Avanture, † qui se trouve dans les Voyages du feu Mr le Chevalier *Chardin*. Aprés nous avoir instruits que les Hôteleries, où les Caravanes logent en *Perse* & dans tous les Païs de l'Orient, se nomment des *Caravanserais*, il nous donne la Relation suivante.

Un *Derviche*, ou Religieux *Mahometan*. qui voyageoit en *Tartarie*, ne fut pas " plûtôt arrivé à la Ville de *Balk*, qu'il alla " se camper dans le Palais Royal, qu'il " prenoit pour un *Caravanserai*. Il y entre, "

* C'est dans le X. DISCOURS de ce Volume. pag. *62*.

† Voïez Tome I. pag. 14?. de l'Edition in 4. d'*Amsterdam* chez *J. L. de Lorme* en 1711. Cette Avanture est aussi raporté par Mr. *Le Clerc*, dans le XXIII. Tome de sa *Bibliotheque Choisie*, p. *369*. où il donne un Extrait de ses Voïages.

„ & aprés avoir regardé de tous côtez, il „ va se placer sous une belle galerie, met „ bas son petit sac & son petit tapis qu'il „ étend, & il s'assied dessus. Des Gardes „ l'ayant aperçu, lui crierent de se lever, „ lui demanderent en colere, *ce qu'il préten-* „ *doit faire là ?* Il répondit *qu'il vouloit* „ *passer la nuit dans ce Caravanserai.* Les „ Gardes se mirent à crier plus fort., *qu'il* „ *s'en allât, que ce n'étoit pas là un Caravan-* „ *serai, mais le Palais du Roi.* Le Prince, „ qui se nommoit *Ibrahim*, étant venu à „ passer là-dessus, rit de la méprise du *Der-* „ *viche*, & l'ayant fait apeller lui demanda „ *comment il avoit si peu de discernement,* „ *que de ne pas distinguer un Palais d'un Ca-* „ *ravanserai. Sire*, dit le Derviche, *que V.* „ *M. me permette de lui demander une chose:* „ *Qui a logé d'abord dans cet Edifice, aprés* „ *qu'il a été bâti ? Ce sont mes Ancetres*, Re- „ pliqua le Roi. *Après eux, Sire*, reprit le „ bon homme, *qui a logé ? C'est mon Pere*, „ repartit le Roi. *Et après lui*, dit le Reli- „ gieux, *qui en a été le Maître ? Moi*, re- „ pondit le Prince. *Et de grace, Sire*, conti- „ nua le Derviche, *qui en sera le Maître après* „ *vous ? Ce sera mon Fils*, dit le Monarque. „ *Ah Sire*, ajouta le Religieux *un Edifice,* „ *qui change si souvent d'habitans, est une Ho-* „ *telerie & non pas un Palais.*

L.

XLVIII. DISCOURS.

Illam, quicquid agit; quoquo vestigia movit,
Componit furtim, subsequiturque Decor.

Tibul. Lib. IV. Carm. II. 7.

Quelque chose qu'elle fasse, de quelque côté qu'elle se tourne, l'agrément là suit par tout.

* Comme on ne sauroit dire qu'une Personne joüit de la Santé, par cela seul qu'elle n'est pas malade, à moins qu'elle ne soit animée d'une vigueur interieure, qui l'empêche non-seulement d'être oisive, mais qui la tienne alterte & la fasse toûjours agir; ainsi dans la pratique de toutes les Vertus, lors qu'on y veut exceller, il faut une certaine maniere gracieuse qui les accompagne, & qui en releve le prix. Un Diamant peut avoir besoin d'être poli, quoi que sa valeur intrinseque soit toûjours la même; & une bonne Action peut se produire avec plus ou moins d'éclat. Un Homme ne devroit jamais se borner à faire simplement ce qui est bien; mais il devroit tâcher de le faire de son mieux, & avec toute la bonne grace dont il est capable.

* De la Bonne Grace & des Manieres Obligeantes qu'on doit avoir dans tout ce que l'on fait.

* CICERON nous dit, qu'il écrivit son Livre des *Offices*, ou des *Devoirs de l'Homme*, parce qu'il n'y a point de circonstances dans la vie, où l'on n'en puisse pratiquer quelqu'un. On peut dire aussi qu'il n'y a pas un seul Devoir, ni une seule Vertu, qui ne reçoive un nouveau lustre par la bonne grace qui l'accompagne. Deux Hommes peuvent faire la même Action, mais dans l'un elle n'aura ni la beauté ni l'agrément que l'autre y donne. Il en est à peu-près comme de ce grand jour inimitable qu'on voit répandu dans tous les Païsages du *Titien*, qui distingue les traits de son Pinceau, & qu'aucun n'a pû égaler jusques ici.

Il n'y a point d'Action, ou la qualité, dont je parle, se fasse mieux sentir, que lors qu'il s'agit d'accorder une faveur, ou de rendre quelque service. Un Bienfait perd son nom, de la maniere dont *Gonguste* l'accorde, au lieu qu'il oblige doublement par celle de *Chariste*. A la fin on arrache du premier le service qu'on lui demande; mais il témoigne une si grande repugnance, qu'on a presque autant de raison de se choquer

* Lib. 1. c. 2. Ce passage me paroît si beau, que je ne saurois m'empêcher de le raporter ici. *Nulla enim vita pars*, dit-il, *neque publicis, neque privatis, neque forensibus, neque domisticis in rebus, neque si tecum agas quid, neque si cum altèro contrahas, vacare officio potest: in eoque colendo sita est vita honestas omnis, & in negligendo turpitndo.*

quer de la maniere, que d'être sensible à la faveur. *Chariste* invite, d'un air gracieux, à lui fournir les occasions de faire un acte d'humanité, il prévient même là-dessus, & l'on voit, à sa mine contente, qu'il sent un plaisir interieur à secourir les Affligez.

Il semble donc que la bienseance d'un acte de liberalité consiste à être fait d'un air joïeux, qui marque le plaisir divin qu'on goûte à obliger les autres; qui naisse d'un bon naturel & d'une bienveillance universelle; où il n'y ait aucune brusquerie, ni aucun sédiment d'une humeur ténace & peu communicative, que l'on découvre dans quelques Hommes.

Puis qu'on doit observer un certain *decorum* dans tous les bons offices qu'on rend aux autres, je vais donner un Exemple d'une action généreuse, que rien ne peut égaler que la bonté du cœur & l'humanité dont elle est accompagnée. * C'est une Lettre de *Pline* le jeune, dont je raporterai mot pour mot la traduction, parce qu'elle est très-fidèle, & que l'Original n'a besoin d'aucun ornement étranger.

A QUINTILIEN.

« Quoi que vous soyez très-modeste, & que vous ayez élevé vôtre Fille dans toutes les Vertus convenables à la Fille de *Quintillien*, & à la petite Fille de *Tutilius*: cependant aujourd'hui qu'elle épouse *Nonius*

* La XXXII. du VI Livre.

„ *nius Celer*, homme de distinction, & à „ qui ses Emplois & ses Charges imposent „ une certaine necessité de vivre dans l'é- „ clat, il faut qu'elle régle son train & ses „ habits sur le rang de son Mari. Ces de- „ hors n'augmentent pas nôtre dignité ; „ mais ils lui donnent plus de relief. Je sai „ que vous êtes très-riche des biens de l'a- „ me ; & beaucoup moins de ceux de la for- „ tune, que vous ne le devriez être. Je „ prens donc sur moi une partie de vos „ obligations ; & comme un second Pere, „ je donne à nôtre chere Fille * cinquante „ mille Sesterces. Je ne me bornerois pas „ là, si je n'étois persuadé, que lá medio- „ crité du petit present pourra seule obtenir „ de vous, que vous le receviez, Adieu.

C'est ainsi qu'une Genérosité doit être faite de bonne grace, & briller dans tout son éclat ; elle ne devroit pas seulement répondre aux besoins & à l'esperance de celui qui la reçoit, mais aller même au-delà de ses desirs : C'est ce qui l'assaisonne de nouveaux charmes, & qui embellit ces Dons de l'Art & de la Nature, qui, à moins de cela, dégoûteroient plûtôt qu'ils ne seroient agreable. Sans cette bienseance la Valeur se tourneroit en Brutalité, le Savoir en Pedanterie, & la Civilité la plus honête en Affectation. La Religion même, si elle n'est soutenuë de la bienseance, est capable de rendre les hommes chagrins & de mauvaise humeur : Mais celle-ci fait paroître la Vertu

* Environ 5000. Liv. monnoie de *France*.

Vertu dans sa beauté naturelle, donne un nouveau lustre à la Religion, & polit la sainteté de ceux qui la professent. Un Homme instruit en cet Art plaît toûjours, quelque Personnage qu'il joüe : Il peut faire mille actions qui ne conviennent qu'à lui seul, quoi qu'il ne se distingue des autres que dans la maniere.

Si vous examinez chaque trait en particulier d'*Aglaure* & de *Calliclée*, vous les trouverez également jolies ; mais regardez-les en gros, & vous ne pourrez souffrir la Comparaison : L'une est pleine d'une infinité de graces, & qu'on ne sauroit nommer, & l'autre n'a pas moins de défauts.

La beauté de la Personne & son air gracieux ajoûtent un poids infini à ses paroles. C'est le manque du dernier qui rend souvent inutiles & sans effet les reprimandes ou les avis des Vieillards trop rigides, & qui cause un veritable chagrin à ceux qui les reçoivent : Mais la Jeunesse & la Beauté, accompagnées d'un air gracieux & sevère, peuvent donner de la honte au Pecheur le plus endurci. Dans le * Poëme de *Milton*, le Diable ne paroît qu'une seule fois touché de honte, & c'est lors qu'un beau Cherubin, tout rayonnant de gloire, le censure gravement.

Les plus excellens Genies ont toûjours pris garde à ne rien faire de malséant jusques à leur dernier soupir : Ils ont même

*. Le *Paradis perdu*. Voïez Tom. I. p. 169. du SPECTATEUR.

évité une posture indécente à l'article de la Mort. C'est ainsi que *Cesar* se couvrit la tête avec sa robe, pour ne pas mourir d'une maniere peu convenable à sa grandeur, & que *Lucrece* après s'être poignardée, ne songea qu'à tomber dans une attitude modeste, & digne de l'Esprit qui l'animoit, suivant l'expression d'*Ovide*.

* Tunc quoque jam moriens, ne non procumbat honestè,
Respicit. Hæc etiam cura cadentis erat.

Z.

* *Fast.* L. II. 832.

XLIX. DISCOURS.

Πᾶσιν γὰρ εὐφρονοῦσι συμμαχεῖ τύχη.

Frag. vet. Poët.

La Fortune favorise tous ceux qui ont du bon sens & de la prudence.

* ENtre les avis que le fameux *Gracian* donne, dans son petit † Livre, à ceux qui veulent s'avancer à la Cour, il leur conseille de se joindre à ceux qui ont la fortune

* De la PRUDENCE Humaine & de la PROVIDENCE Divine.

† Intitulé, *L'Homme de Cour.* Il a été traduit en *François* & commenté par Mr. *Amelot de la Houssaie.* Il y en a plusieurs Editions de *Paris*, & de *Hollande*, dont la derniere faite à *Rotterdam* est de l'Année 1716.

tune en partage, & d'éviter la compagnie des Malheureux. Quoi que cette Maxime soit indigne d'un honête Homme, elle peut être utile à ceux qui cherchent à se pousser dans le monde. Il est certain qu'une grande partie de ce qu'on apelle bonne ou mauvaise Fortune vient des Justes ou des fausses mesures qu'on prend pour s'y établir. Lors que je vois un Homme se plaindre qu'il a du malheur dans toutes ses entreprises, je penche aussi-tôt à croire qu'il manque d'habileté. C'est sur ce principe que le Cardinal de *Richelieu* avoit accoutumé de dire que les mots *Infortuné* & *Imprudent* étoient synonymes & signifioient la même chose. Du reste, si ce Cardinal avoit beaucoup de prudence & de bonheur, son fameux Antagoniste, le Comte d'*Olivarès*, fut disgracié à la Cour de *Madrid*, parce qu'il échoüoit dans tous ses desseins. C'étoit l'accuser indirectement d'imprudence, à ce que remarque un illustre Auteur.

Ciceron exorta les *Romains* à choisir *Pompée* pour leur Général, parce qu'il avoit de la bravoure, de la conduite & du bonheur. Peut-être aussi qu'une suite continuelle de bonne fortune étant, à ce que nous venons d'insinuer, la marque d'un Esprit sage & prudent, ce fut pour cette raison que non seulement le Dictateur *Sylla*, mais plusieurs des Empereurs *Romains*, se donnoient le titre d'*Heureux* ou de *Fortuné*, comme on le peut voir encore aujourd'hui sur leurs Medailles. En effet il semble que les Payens esti-

estimoient plus un Homme à cause de son bonheur, que pour toute autre bonne qualité ; ce qui me paroît assez naturel à ceux qui n'ont pas une ferme persuasion d'une Vie à venir. D'ailleurs, comment pourrois-je me representer un Homme comblé de benedictions éclatantes, s'il n'a quelque merite extraordinaire, qui paroît aux yeux du Souverain Monarque de l'Univers, quoi qu'il échape peut-être à ma vûe ? D'où vient que les Heros d'*Homere* & de *Virgile* ne forment aucun dessein, ou ne donnent pas même un seul coup, que sous la direction de quelque Divinité qui les protegeoit ; Ces Poëtes croyoient sans doute qu'il n'y avoit pas de plus grand honneur que celui d'être favorisé des Dieux, & que le plus bel Eloge, dont-ils pussent orner un Homme, étoit de raconter ces faveurs qui marquoient naturellement un merite distingué dans la Personne qui les recevoit.

Ceux qui croyent les peines & les recompenses d'une autre Vie agissent d'une maniere fort absurde, s'ils jugent du merite d'un Homme par le succès de ses entreprises. Mais si je croyois que tout le cercle de nôtre existence est renfermé dans les bornes de la Vie & de la Mort, je ne douterois, pas que le bonheur d'un Homme ne fût une marque certaine de son merite réel, puis qu'il n'y auroit que ce Monde, où la Divinité pût recompenser sa Vertu. Alors un Incredule honête-Homme a sujet de s'écrier avec *Brutus*, qui dit un peu avant sa mort,

Mal

* *Malheureuſe Vertu, que j'ai été trompé à ton ſervice ! J'ai cru que tu étois un Etre réel, & je me ſuis attaché à toi ſur ce pié là ; mais tu n'étois qu'un vain Nom & un Fantôme, la proie & l'eſclave de la Fortune.*

Mais pour revenir à mon premier Point. Quoi que la prudence ſoit en grande partie la cauſe de nôtre bonne ou de nôtre mauvaiſe Fortune dans le Monde ; avec tout cela, il y a mille accidens imprevûs capables de ruiner les Deſſeins les mieux concertez de la Sageſſe Humaine. † Le prix de la Courſe n'eſt pas toûjours pour ceux qu'on croit les plus legers, ni le gain de la Bataille pour ceux qui paroiſſent les plus forts. Il n'y a qu'une Sageſſe infinie qui puiſſe avoir un empire abſolu ſur les Cauſes & les Effets de la Nature, & le plus haut degré de la Prudence Humaine n'éloignera jamais tous les obſtacles qui nous peuvent croiſer dans l'execution de nos deſſeins. Que dis-je ? il arrive ſouvent que la Prudence, qui eſt toûjours accompagnée d'une grande précaution, empêche un Homme d'être auſſi heureux qu'il auroit pû le devenir ſans cela. Une Perſonne qui ne viſe qu'à un but raiſonnable, & qui ſuit les lumieres de la Prudence n'obtient jamais ces beaux ſuccés imprévûs, qui ſont d'ordinaire l'effet d'un temperamment ſanguin, ou d'une heureuſe temerité. C'eſt auſſi peut-être à cette occa-

ſion,

* Voïez *Plutarque* dans *la Vie de* Brutus.
† *Eccleſiaſte*, Ch. IX. II.

sion qu'on dit, en maniere de Proverbe, que la Fortune, de même que les autres Dames, favorise plûtôt la jeunesse que les Vieillards.

En un mot, puis que nos lumieres sont si courtes, & que nous sommes exposez à une si grande varieté d'accidens, je ne saurois qu'embrasser l'avis du celebre Archevêque *Tillotson*, qui nous dit, sur un autre sujet; que, s'il y avoit lieu de revoquer en doute une Providence, on devroit souhaiter avec ardeur qu'il y eut un Etre d'une sagesse & d'une bonté infinie, qui eut soin de nous diriger dans la conduite de toutes nos affaires.

C'est une extrême présomption d'attribuer plûtôt nos heureux succès à nôtre Prudence qu'à la Bonté Divine. Lors que la Flote *Espagnole*, qui portoit le nom d'Invincible, perît sur nos Côtes, la Reine *Elizabeth*, pour conserver la memoire de ce grand Evenement, fit fraper une Medaille, qui me plait beaucoup. Tout le monde sait que le Roy *d'Espagne*, *Philippe II.*, & divers autres Monarques, Ennemies de cette illustre Princesse, pour lui ravir la gloire d'un si beau triomphe, aimerent mieux attribuer la ruïne de cette Flote à la violence des Vents, qu'à la bravoure des *Anglois*. La Reine *Elizabeth*, au lieu de se plaindre de ce qu'on diminuoit ainsi l'honneur qui lui en revenoit se felicita d'avoir été protegée du Ciel en cette occasion, & fit mettre, sur la Medaille, dont je viens de parler, des Vais-

Vaisseaux batus de l'Orage, qui tomboient les uns sur les autres, avec cette Inscription pieuse autour, AFFLAVIT DEUS, ET DISSIPANTUR : *Dieu a lâché les Vents, & il les a dissipez.*

L'Histoire *Gréque* nous parle d'un fameux Général, qui, aprés avoir été le Favori de la Fortune, & gagné plusieurs Batailles, dans le recit qu'il en faisoit un jour a ses Amis, ajoutoit, à la fin de chacun de ses Exploits, *Au moins la Fortune n'y eut point de part.* Je ne saurois me rappeller son nom ; mais la même Histoire nous dit que dans la suite il ne pût jamais obtenir aucun succès, & qu'il échoüa dans toutes ses entreprises.

Si la vanité & la bonne opinion qu'un Homme a de ses talens, choquent toutes les personnes sensées & vertueuses, il ne faut pas douter que l'Orgueil ne déplaise infiniment au Createur de l'Univers, qui aime un Esprit humble, & qui, par ses differentes dispensations ici-bas, cherche à nous convaincre que ce n'est pas à nôtre prudence ni à nôtre habileté que nous sommes redevables de tous nos heureux succès dans ce Monde.

Puis que j'ai mêlé divers traits d'Histoire dans ce DISCOURS, il n'y aura point de mal de le finir par un petit Conte *Persan.* Une goute d'eau, tombée d'un nuage dans la Mer, & confonduë dans ces abymes, se mit à raisonner en elle-même & à s'écrier, „ Helas, que je suis peu de chose dans ce „ vaste

„ vaste Ocean, & que mon existence me „ paroît inutile à l'Univers ! Je me vois „ presque reduite à rien, & je suis fort au „ dessous des moindres Ouvrages de la Di- „ vinité. „ Cependant il arriva qu'une Huitre, qui étoit sur son chemin & qui ouvroit son écaille, la reçut au milieu de tout ce beau raisonnement. La Goute s'y durcit peu à peu, jusqu'à ce qu'elle forma une Perle, qui tomba entre les mains d'un Plongeur, & qui, aprés une longue suite d'avantures, est cette fameuse Perle, qui orne aujourd'hui le Diademe du grand Sophi de *Perse.*

L.

L. DISCOURS.

Difficile est plurimum Virtutem revereri qui semper secundâ fortunâ sit usus.

CIC. L. IV. ad HEREN. c. 17.

Il est difficile qu'un Homme à qui la Fortune a toûjours été favorable, respecte beaucoup la Vertu.

*LA Sotise est celui de tous les Vices que les Hommes condamnent le plus ; & avec tout cela nous en sommes presque tous coupables à un certain égard, je

* SUR les ECOLES de Charité établies à *Londres.*

je veux dire en ce que nous eſtimons les Biens de la fortune au-delà de ce qu'ils meritent. Lors que nous voulons parler de quelqu'un d'une maniere avantageuſe ; & pour le diſtinguer des autres, nous diſons que c'eſt une Perſonne de condition ou de qualité. Il n'y a nul doute que les Richeſſes ne doivent être employées à toute ſorte de bonnes œuvres ; c'eſt leur uſage naturel, & ſi, par un Homme de qualité, nous entendons celui qui, à proportion du Bien qu'il poſſede, eſt juſte, liberal & charitable, on ne ſauroit trop reſpecter & honorer ce titre ; mais s'il n'aplique ſes richeſſes qu'au luxe & à la débauche, il s'en faut beaucoup qu'il ſoit digne de nôtre eſtime. Peut on concevoir qu'une Creature, qui ſent tous les jours ſa foibleſſe & le beſoin qu'elle a de manger & boire, oublie les neceſſitez de la Nature Humaine, & porte l'inſolence juſqu'à ne tourner jamais les yeux ſur les Pauvres & les Indigens ? Le Matelot, qui en dernier lieu échapa d'un Naufrage arrivé à l'Oueſt de nôtre Iſle, & qui ſe joignit aux Païſans des environs pour attaquer ſes Camarades, & piller le Vaiſſeau, fut traité d'abominable : mais tout Homme qui joüit de grands Biens, & qui n'en fait aucune part à ceux qui manquent du neceſſaire, n'eſt il pas auſſi dur & auſſi cruel ? Lors qu'on paſſe dans les ruës ; que d'un côté l'on voit la pompe & la magnificence d'un grand Seigneur qui roule en Carroſſe, ſuivi d'un Cortege d'Eſtafiers

qui

qui regardent avec mépris & d'un air triomphant la Multitude qui les environe ; & que de l'autre on entend les cris d'un pauvre Malheureux, qui demande, au nom de Dieu, & par tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré au Monde, qu'on soulage sa misere, croiroit-on que ces deux Hommes sont de la même espèce ; Je l'ai déja dit plus d'une fois ; les Biens de la Fortune nous occupent tout entier ; & la Pauvreté & les Richesses sont unies, dans nôtre Imagination, avec les idées du Crime & de l'Innocence.

Quoi qu'il en soit, il y a toûjours quelques Ames nobles & généreuses, qui s'élevent au-dessus des préjugez du Commun, & qui, pendant que les autres disputent à qui l'emportera pour les Biens de la Fortune, ou les Honneurs du monde, ne s'étudient elles-même qu'à fournir aux necessitez des Pauvres. Les Ecoles, qu'on à érigées depuis quelque-temps en faveur de ceux ci, sont les plus beaux exemples d'une charité bien ordonnée que nôtre Siecle ait produit : Mais on peut dire quelles ont plûtôt aquis une grande reputation par la bonne économie des principaux Directeurs, que par les Sommes qu'on y a employées. On croiroit qu'il est impossible, que, dans l'espace de quatorze ans, elle n'ayent pas reçu en Dons gratuits cinq mille pièces, ni établi, ou mis en état de gagner leur vie, seize cens Enfans, Filles & Garçons, Cependant il n'y a rien de plus vrai. Je n'ose traiter

traiter le luxe & les vanitez du siécle avec toute la severité qui leur est dûë ; mais je les souffrirois volontiers à toute Dame boufie d'une Jupe de balaine, si elle donnoit le prix d'une demie Aune d'Etofe qui sert au moindre de ses Habits, pour l'entretien & l'éducation d'une pauvre Creature de son Sexe dans une de ces Ecôles. Le sentiment, qu'elle auroit de cette générosité, releveroit mieux l'éclat des traits de son visage, que tous les Diamans qui peuvent orner ses cheveux, ou les Pierreries qu'elle peut mettre autour de son sein.

Il seroit incivil de parler aux Dames en des termes plus forts ; mais les Hommes ne trouveront pas mauvais que je prenne un peu plus de liberté à leur égard. Est-il possible qu'un Homme qui vit dans l'abondance, ne se croye pas obligé d'en faire part à ceux qui n'ont rien ; qu'il ne trouve aucune injustice à joüir du superflu, pendant que les autres manquent du necessaire ? Peut-on dire que cet Homme-là reflechisse, & ne croiroit on pas plûtôt qu'il ne fait aucun usage de sa Raison ? C'est un Prodige & une espece de Monstre dans la Nature. D'ailleurs on ne sauroit trouver de plus belle occasion pour exercer la générosité, ni qui soit plus digne d'une Ame grande, que l'établissement de ces Ecôles. Voulez-vous faire un acte charitable & n'en avoir aucun retour ? Faites-le pour un Enfant, qui ne témoignera pas vous en être obligé. Voulez-vous rendre service au Public ? Vous

Vous y travaillerez, si vous aidez un jeune Garçon à devenir un honête Artisan. Voulez-vous être agreable à Dieu ? Donnez dequoi élever une jeune Creature innocente dans son legitime Culte. Il me semble que ce Reglement est fort beau, quand il ne serviroit qu'à produire une race de bons & fidèles Domestiques, nourris dans la crainte de Dieu, qui est la plus belle de toutes les Educations. Que ne donneroit pas un Homme sage & prudent, pour avoir auprés de lui une personne qui lui obéïroit par un principe de conscience ; qui ajoûteroit ainsi à ses ordres le poids des Commandemens Divins ; qui le regarderoit comme son Pere, son Ami & son Bienfaicteur ; sans en attendre que des gages mediocres avec un traitement doux & civil.

Il n'est que trop ordinaire aux Enfans de bonne Famille de se mêler avec les Domestiques ; mais ils ne verroient dans ceux qu'on prendroit dans ces Ecôles que la soumision & la dépendance, qui leur sied à eux-mêmes. Si cette Charité se rendoit universelle, on préviendroit par-là tous les mauvais offices & les calomnies secrettes qui viennent des Domestiques ; & un Pere de Famille pourroit connoître d'avance la vie & les mœurs de ceux qu'il admettroit chez-lui. On verroit alors une grande harmonie dans les Maisons des Particuliers : Le Maître se borneroit à l'autorité d'un bon Pere, & les Domestiques le serviroit avec toute la diligence & la gratitude possible,

sur

sur le pié de très-humbles & fidèles Amis Une Lettre d'une de mes Correspondans, qui m'avertit que cinquante jeunes Garçons, habillez de neuf, aux dépens de quelques généreux Bienfaicteurs, paroîtront Dimanche prochain dans l'Eglise de Sainte *Brigide*, ma fait entamer ce DISCOURS. Il a même voulu que je le publiasse, dans l'esperance que cela produira un bon effet. Je le souhaite de tout mon cœur; quoi que l'on ne puisse rien ajouter à ce que divers de nos habilles Prédicateurs nous ont enseigné la-dessus. Mais afin qu'il y ait ici quelque chose capable d'émouvoir un esprit aussi généreux que celui de mon Correspondant, je vai transcrire un beau passage, qu'il m'a communiqué lui-même, & qui est tiré d'un Sermon que Mr. *Snape* a prononcé sur ces Charitez.

Si les pauvres, dit-il, *manquent de plusieurs commoditez de la vie, la Providence les en dédomage avec usure, par le soin extraordinaire que l'on prend ici de leur Salut éternel. Si leur naissance étoit plus relevée, ou qu'ils fussent riches, ils n'auroient pas cette bonne Education qui n'est destinée qu'à ceux qui sont assez bas dans le Monde, pour la recevoir, & qui leur procure, sans les moindres fraix, des avantages que les Riches ne sauroient obtenir avec leur argent. L'Instruction, qui leur est donné gratis, les édifie plus, que celle qui est venduë aux autres: C'est ainsi que plus ils sont humiliez à l'égard de la Fortune, plus ils sont élevez à l'égard des bonnes mœurs,*

&

& que leur Pauvreté fait, au piéd de la lettre, toute leur Richesse.

L

LI. DISCOURS.

Prodiga non sentit pereuntem fœmina censum ;
At velut exhaustâ redivivus pullulet arcâ
Nummus, & è pleno semper tollatur acervo,
Non unquam reputat quantit sibi gaudia constent.

JUV. Sat. VI. 362.

Une Femme prodigue dissipe tout son revenu & ne s'en aperçoit seulement pas : mais comme si les Ecus devoient revenir dans ses coffres à mesure qu'elle les en tire, & qu'elle y trouvât toûjours à prendre à pleines mains, elle ne fait jamais reflexion à ce que lui coûtent ses plaisirs.

Mr. le SPECTATEUR,

„ J'Ai * passé ma grande Année climacterique, & je suis d'un naturel assez „ doux. Il a environ douze ans que je me „ mariai, pour mes pechez, à une jeune Femme

* DES Sommes que les *Angloises* exigent pour leurs EPINGLES.

Femme de bonne Famille ; mais qui est "
d'un esprit si lier & si hautain, que je ne "
pûs l'amener à vivre de concert avec moi, "
jusqu'à ce que je lui eusse accordé certai- "
nes choses, par un Traité solemnel de "
plus longue durée que celui de la grande "
Alliance. Entre les divers Articles qui le "
composent, il y fut stipulé, qu'elle au- "
roit 400. Livres Sterlin par An pour ses "
Epingles, que je m'obligai de payer, de "
trois en trois Mois, à une de ses Amies "
qui lui servit de Plenipotentiaire dans "
cette Negociation. Je me suis toûjours "
aquité de mon engagement avec beau- "
coup d'exactitude. Vous saurez d'ail- "
leurs, Monsieur, que mon Epouse a eu "
divers Enfans depuis nôtre mariage, & "
que, s'il en faut croire le raport de nos "
malicieux. Voisins, ses *Epingles* n'ont pas "
peu contribué à les mettre au monde. "
L'entretien de ces Enfans, qui, contre "
mon attente, viennent toutes les an- "
née, me reduit si à l'étroit, que j'ai "
prié leur Mere de vouloir me décharger "
du payement de ses *Epingles*, dont le "
prix accumulé pourroit aider à établir "
sa Famille. A l'oüie de cette Proposi- "
tion, son noble sang boüillonne & fer- "
mente dans ses veines à un tel point, "
que sur ce qu'elle m'a trouvé un peu "
lent à payer son dernier Quartier, elle "
me menace tous les jours de me faire ar- "
rêter, & pousse même jusqu'a dire, que, "
si je ne lui rend pas justice, je mourrai "

„ en Prison. Elle ajoute à ceci, lors que sa „ fureur lui permet de s'énoncer avec „ quelque calme, qu'elle a diverses dettes „ du Jeu, qu'il faut payer au plûtôt, & „ qu'elle ne sauroit perdre son argent d'un „ air convenable à une Femme de sa sorte, „ si elle me fait aucun rabais sur cet arti- „ cle. Je me flate, Monsieur, que vous „ prendrez occasion d'ici de publier vôtre „ avis sur un Sujet que vous n'avez pas en- „ core touché, & que vous nous informe- „ rez si nos Ancêtres ont jamais donné un „ pareil Exemple; ou si l'on trouve quel- „ que mention de ces *Epingles* dans *Grotius*, „ *Pufendorf*, ou autres fameux Jurisconsu- „ tes. Je suis, *&c.*

JOSIAS DUPÉ.

Reconnu pour un des plus fidèles Avocats du beau Sexe, il n'y a personne qui ait plus de repugnance que moi à violer aucun de ses anciens Droits & Privileges; mais puis que la Prétention des *Epingles* est de fraîche date, que nos Bis-ayeules n'en avoient aucune idée, & que plusieurs de nos Dames modernes ne la font pas valoir, je croi qu'il est de l'interêt de l'un & de l'autre Sexe d'empêcher qu'elle soit mise en ligne de compte.

Peut-être que Mr. DUPE' ne s'éloigne pas tant de la vrai semblance, lors qu'il insinuë qu'un Mari, qui donne des *Epingles* à sa Femme, lui fournit des armes contre lui-même, & que par-là il devient en quel-

que

que maniere le complice de son deshonneur. Il est certain que, selon qu'une Femme est plus ou moins belle, & son Mari avancé en âge, il faut plus ou moins d'*Epingles*, & que, dans un Traité de Mariage, elle grossit ou diminuë ses demandes à proportion. D'ailleurs, la haute qualité d'une Maîtresse charge bien cet Article, lors que son Amant veut l'épouser.

Mais si les circonstances des deux Parties sont à peu prés égales, & que leur âge ne differe pas beauconp, il me semble qu'il est fort extraordinaire d'insister sur les *Epingles*: cependant on voit bien des Projets de Mariage qui échoüent à cette occasion. Quelle idée un Etranger, ou un Homme qui ne sait pas cette coutume, auroit-il d'un Amant qui abandonne sa Maîtresse, parce qu'il ne veut pas lui fournir des *Epingles*? Et que croiroit-il de la Maîtresse, s'il aprenoit qu'elle demande cinq ou six cens Livres Sterlin par An pour les emploïer à cet usage? Ne croiroit-il pas qu'il s'en fait un prodigieux debit dans nôtre Isle, s'il venoit à savoir les Sommes qu'on y destine à leur achat? *Une Epingle par jour*, dit nôtre Proverbe qui sent la frugalité de nos Ancêtres, *fait quatre sols par An*; de sorte que, selon ce calcul, la Femme de mon Ami *Dupé* emploïé toutes les années huit Milions six cens quarante mille *Epingles neuves*.

Je n'ignore pas que, sous ce nom général, nos Dames *Angloises* renferment plu-

ſieurs autres ; commoditez de la Vie ; c'eſt pour cela même que je ſouhaiterois qu'elles euſſent apellé cet argent des *Aiguilles* ; puis qu'elles inſinueroient du moins par-là qu'elles ont quelque dipoſition au Mènage, & qu'elles n'auroient pas donné ſujet aux Eſprits malins de publier que la parure & la Bagatelle ſont toutes leur délices.

Il eſt vrai que, pour juſtifier cette Coutume, elles prétendent qu'elle eſt d'une abſolue neceſſité pour fournir à leurs beſoins, en cas qu'un Mari ſoit avare ou de mauvaiſe humeur : c'eſt-à-dire qu'elles regarde ces *Epingles* comme un eſpece d'Aliment ; qu'elles peuvent exiger, ſans une ſeparation actuelle d'avec leurs Maris. Mais il me ſemble qu'une Femme, qui ſe remet entre les mains d'un Homme, & qui ne veut pas ſe fier à lui pour les neceſſirez de la Vie *épargne le Son & prodigue la Farine*, s'il m'eſt permis de lui apliquer ce Proverbe.

Les Généraux trop circonſpect, avant que de livrer bataille, s'aſſurent toûjours d'une retraite, en cas de malheur ; ce qui eſt de mauvais augure : au lieu que les plus grands Conquerans ont mis le feu à leurs Vaiſſeaux, & ruïné les Pons qu'ils venoient de paſſer, reſolus de vaincre ou de perir dans leur Entrepriſes. On peut dire auſſi qu'une Femme qui capitule pour ſes *Epingles* ſonge à la retraite, & aux moïens de vivre à ſon aiſe, ſans l'afectation de la Perſonne avec qui elle s'unit pour le reſte de ſes jours. Selon mes idées, il n'eſt pas moins coutre la Na-

Nature d'avoir deux Bourses distinctes entre le Mari & la Femme, que de faire Lit à part. Un Mariage ne sçauroit jamais être heureux, lors que les plaisirs, les inclinations & les interêts de l'un & de l'autre ne sont pas les mêmes. Il n'y a rien qui excite plus un Homme à cherir une Personne que de voir qu'elle attend de lui seul tout son bonheur; pendant que de l'autre côté une Femme met tout en œuvre pour se rendre agreable à la Personne quelle regarde comme sa gloire, sa consolation & son apui.

Je ne m'étonne pas non plus de la conduite que certain Gentilhomme Campagnard, d'un naturel un peu brusque, eut avec une jeune Veuve qu'il recherchoit en mariage. Choqué de son esprit mercenaire, & de ce qu'elle ne vouloit pas rabatre de la Somme qu'elle demandoit pour ses *Epingles*, il lui dit un jour tout en furie; *Madame vous avez beau me regarder comme vôtre Esclave, je ferai voir à toute la terre que je ne me soucie point de vous, & je ne donnerois pas une Epingle pour vous obtenir.* Là dessus il sortit de sa Chambre, & ne lui parla plus de sa vie.

Socrate, * dans le premier ALCIBIADE de *Platon*, raconte "qu'il avoit oüi dire à un " Homme digne de foi, qui étoit du nom- " bre des Ambassadeurs que les *Grecs* avoient " envoïé au Roy de *Perse*, qu'il y avoit fait "

 " une

* Voïez pag. 306. de la Trad. *Françoise* que Mr. *Dacier* en a publiée à *Paris* en 1699.

„ une grande journée de chemin dans un „ Païs très-beau & trés-fertile que les habi- „ tans apelloient *la Ceinture de la Reine*; „ qu'il en avoit fait encore une dans un au- „ tres Païs aussi beau qu'on apelloit *le Voile* „ *de la Reine*; & qu'il avoit traversé plusieurs „ autres belles Provinces uniquement desti- „ nées à fournir les Habits de cette Princes- „ se, & qui avoient chacune le nom des cho- „ ses qu'elles devoient fournir. „ De sorte qu'on pourroit à juste titre apeller tous ces Domaines *les Epingles de la Reine de* Perse.

Il y a quelque tems que mon Ami, le Chevalier de *Coverly*, qui, sans lui faire tort, n'a jamais lû cet endroit de *Platon*, me dit que, lors qu'il voïoit la cruelle Veuve, * dont j'ai parlé dans un de mes DISCOURS, il avoit destiné cent Arpens de ses terres pour l'achat d'un beau Diamant, qu'il lui auroit ofert, s'il lui avoit plu de l'accepter; & que, le jour de ses Nôces, elle auroit eu sur la tête cinquante de ses plus gros Chênes. Il m'aprit d'ailleurs qu'il lui auroit donné une Mine de Charbon pour la tenir propre en Linge, avec le revenu d'un Moulin à Vent pour ses Evantails, & que de trois en trois ans il lui auroit cedé la toison de ses Brebis pour fournir à ses Jupes de dessous. Ce n'est pas tout, lors qu'il se met sur cet article, il prétend qu'il n'y auroit point eu de Dame à la Campagne plus leste que son Epouse, quoi qu'il ne se pique pas lui-

* Voïez Tome I. p. 9.

lui-même d'une grande propreté en Habits. Peut être que mon Ami paroîtra un peu singulier à cet égard, aussi bien qu'à divers autres ; mais si la Marote des *Epingles* continue chez nous, il me semble qu'il ne seroit pas mal-à-propos que tout Gentilhomme, qui a des terres, en destinât une partie à cet usage sous le nom d'*Epingles pour Madame.*

L.

LII. DISCOURS.

Nuſquam tuta fides. –

VIRG. Æneïd. IV. 373.

Il n'y a plus de bonne fois dans le monde.

Mr. le SPECTATEUR.

„ JE * ſuis Fille, & je ne ſuis pas indi-
„ gne de l'eſtime des honnêtes gens, s'il
„ m'eſt permis de le dire; mais telle que je
„ ſuis, il faut que je paſſe toute ma vie
„ dans cet état, ou que je me hazarde à de-
„ venir malheureuſe. Du moins je ne vois
„ pas que la juſte reprimande, † que vous
„ fites, il y a quelque-temps, à celles de
„ nôtre Sexe qui ſont un peu trop libres &
„ qui gâtent les Hommes, ait produit au-
„ cun bon effet juſques ici. Elles ont toû-
„ jours les mêmes égards pour le Vice, la
„ même facilité à recevoir tous ceux qui
„ leur content fleurettes, le même goût
„ depravé pour la converſation des plus
„ grands Débauchez, ou de ceux qui en-
„ ten-

* LETTRE ſur la trop grande LICENCE que certaines Femmes ſe donnent, ou qu'elle ſouffrent dans les Hommes.

† L'Auteur fait alluſion ici & dans la ſuite à quelques-uns de ſes DISCOURS, que la Bienſeance ne m'a pas permis de traduire, ou qui du moins ſonneroient mal en *François*.

tendent bien le Monde, pour m'exprimer "
d'une maniere plus civile. Que dis-je? "
tout cela croît, abonde & se multiple de "
jour en jour. "

Ainsi plusieurs Dames d'une grande "
Vertu vous prie très-humblement, avec "
moi, de vouloir tenir la parole que vous "
nous avez donnée, & d'employer de nóu- "
veau tout le poids de vôtre autorité con- "
tre ces innocentes & simples Creatures de "
nôtre Espèce. En effet, pourquoi décide- "
roient elles de nôtre sort en Maîtresses "
absoluës: Pourquoi souffrent-elles impu- "
némenr la licence des Hommes lors qu'el- "
les sont Filles, & pourquoi nous laisse-t- "
on le penible soin de les reformer lors "
qu'elles sont mariées? Courage, Mon- "
sieur, ne les épargnez pas, ou toutes nos "
esperances flateuses du Bonheur nupital "
s'évanoüiront; & vous-même, aussi bien "
que Mr. *Courtin*, perdrez à jamais nôtre "
estime, si vous adoucissez les termes &,,
si vous continuez à donner de beaux "
noms à des pratiques fort immodestes. "
Je ne me croi pas trop sevère en cette oc- "
casion, tout le monde en pourra juger "
parce que je m'en vais dire, & qui fait "
voir, si je ne me trompe, que le mal est "
universel. "

Depuis que vous avez critiquez nôtre "
Sexe à l'égard de ses manieres licentieu- "
ses je n'ai pas eu moins de cinq Préten- "
dans, qui font même assez bonne figure, "
sur le pié où tout est aujourd'hui; mais "

,, par malheur , il y en a quatre des cinq ,, qui ſe piquent de ſuivre la Mode. Ils ,, m'ont voulu perſuader que toutes les ,, Femmes de bon ſens ont toûjours été & ,, ſeront toûjours * *Latitudinaires* dans le ,, Mariage , & qu'elles ont toûjours pris & ,, donné ce qu'ils apellent , avec quelque ,, profanation , la Liberté conjugale de ,, conſcience.

,, Les deux premiers , l'un Capitaine & ,, l'autre Marchand , pour ſoutenir leur ,, Thèſe , ont avancé , après deux Dames de ,, qualité fort ſpirituelles , à ce qu'ils diſent , ,, que *Venus* accordoit toûjours ſes faveurs à ,, *Mars* ; & où eſt l'Ame tant ſoit peu géné- ,, reuſe , qui puiſſe refuſer quelque choſe à ,, la bravoure d'un Officier ? Où eſt d'ail- ,, leurs le Marchand un peu en credit , qui ,, de toutes les Femmes ne trouve que la ,, ſienne diſpoſée a lier commerce avec lui ? ,, C'eſt ainſi que raiſonnoient ces deux là ; ,, pendant que le troiſiéme , Gentilhomme ,, Campagnard , m'aſſura qu'il avoit apris à ,, vivre & à connoître le monde, lors qu'il ,, y ſongeoit le moins : qu'aprés avoir dîné ,, l'autre jour chez un de ſes Amis, celui ci ,, fut

* C'eſt un terme dogmatique , pour deſigner ceux dont les principes , en fait de Religion , admettent une grande latitude , & renferment un plus grand nombre de Chrétiens dans l'enceinte de leur Egliſe , que ceux qu'on apelle Orthodoxes rigides . Il ſe prend même quelquefois en mauvaiſe part , & ſignifie ceux qui ſont relâchez ſoit à l'égard des Dogmes ou de la Morale.

fut obligé de le laiſſer avec ſa Femme & “
ſes Nieces ; qu'elles avoient alors ſi mal “
parlé d'un Gentilhomme abſent, ſur ce “
qu'il n'avoit pas eu la conception aſſez “
vive pour entendre à demi mot, qu'il “
étoit reſolu de n'être jamais incivil ni “
ſtupide chez un autre, & que, dans un “
jour de Chaſſe, il ne manqueroit pas de “
pourſuivre le Gibier à la Campagne avec “
le Mari, & à la Maiſon avec la Femme. “

Le quatriéme, qui m'a fait la Cour, “
eſt un ſimple Artiſan, qui n'eſt pas moins “
entêté des manieres du monde que les “
autres : Il eut la galanterie de me dire “
que, dans un Régal, où il s'étoit trouvé “
avec pluſieurs de ces Camarades, on “
avoit mis cette Queſtion ſur le tapis, ſa- “
voir, *Si, eu égard à leur beſogne, un jeune* “
Ouvrier robuſte & vigoureux leur étoit d'u- “
ne abſoluë neceſſité ? que là-deſſus toutes “
les Filles, les Femmes & les Veuves s'é- “
toient déclarées, d'une commune voix, “
pour l'affirmative ; & que les Maris eux- “
mêmes y avoient donné les mains. Je lui “
fis d'abord une Reverence, & lui fis ſentir “
que c'étoit là ſon Audience de Congé. “

On me trouve aſſez jolie, & je n'ai “
pas manqué d'autres Soupirans ; mais re- “
butée par le mauvais goût de ceux dont “
je viens de parler, je n'en voulois ſouf- “
frir aucun, juſqu'à ce que prévenuë en “
faveur des Eccleſiaſtiques, j'admis les vi- “
ſites de celui qui m'en conte aujourd'hui, “
& de qui j'attendois quelque choſe de “
“ bon

„ bon. Il semble avec tout cela qu'on voit „ parmi eux des intrigues secretes sur le „ chapitre même de l'Amour, & l'on accuse mon Theologien d'avoir fait une démarche, qui retarde un peu nôtre Accord ; & dont il faut qu'il se justifie „ avant que de passer outre. Il y a de certaines Femmes qui disent qu'une Demoiselle dotée vouloit s'annexer & s'incorporer en quelque maniere avec une Eglise, qu'il possede aujourd'hui ; ou, ce qui „ revient à la même chose, qu'elle s'étoit „ prostitué à un Ami qui lui devoit rendre „ ce bon office ; que mon Ecclesiastique, „ pour obtenir l'un, avoit promis de se „ charger de l'autre ; mais qu'après avoir „ réüssi à l'égard du Spirituel, il avoit renoncé au Charnel.

„ Je ne l'épargnai point là-dessus, & je „ le taxai d'avoir commis une infidelité à „ cette Demoiselle. Mais il me déclara, „ dans les termes les plus forts & les plus „ solemnels, qu'on l'avoit sollicité à prendre un Benefice ; qu'on le lui avoit „ offert d'abord sous une certaine condition, qu'il avoit rejettée avec dédain ; „ qu'on n'eut pas plûtôt aperçu qu'il n'en „ viendroit jamais à une démarche de „ cette nature qu'on lui donna toutes les „ assurances possibles, qu'en l'acceptant il „ ne s'engageoit à quoi que ce soit, & „ qu'on n'attendoit rien de sa part : Qu'ensuite il lui fut accordé *gratis*, en pre-

„ sence

sence de plusieurs Témoins dignes de "
foi, & qu'alors on reconnut de nou- "
veau qu'il n'y avoit pas le moindre enga- "
gement, ni exprés, ni tacite; mais "
qu'il n'en eut pas plûtôt la joüissance, "
que son perfide introducteur, ou, si vous "
voulez le rusé Mediateur de la De- "
moiselle, publia ce prétendu Mariage "
de tous côtez, à la Ville & à la Campa- "
gne, afin sans doute que Mr. le Curé ne "
pût chercher une autre Epouse: En un "
mot, il ajouta qu'il ne lui avoit jamais "
fait une offre de service, ni marqué le "
moins du monde qu'il aspirât à son "
Amitié; de sorte qu'après avoir décou- "
vert le piege qu'on lui tendoit, s'il vou- "
loit garder sa liberté & justifier son In- "
nocence, il ne pouvoit que s'éloigner de "
cette Demoiselle. "

C'est là son Apologie, qui me paroit "
satisfaisante. Quoi qu'il en soit, je ne "
saurois finir cette ennuïeuse Epitre, sans "
vous exhorter à reprendre les Verges, & "
à joindre à vos Criminels ces Dames Si- "
moniaques, qui exposent les Ministres "
de l'Evangile à rompre la parole interes- "
sée qu'ils donnent à celles dont ils ne "
devroient pas se joüer, ou, soit qu'ils la "
violent ou qu'ils la gardent, à offenser "
la Divinité qu'ils ne tromperont jamais. "
Si vous en usez de la sorte, vous ren- "
drez un grand service au Public & si "
vous me donnez au plûtôt vos Avis là- "

"dessus,

„ dessus, vous obligerez beaucoup celle
„ qui est, *&c.*

T. * AGNE'S PHILARETE.

* Ces mots *Grecs* signifient *celle qui est chaste & qui aime la Vertu.*

LIII. DISCOURS.

Malo Venusinam, quàme te, Cornelia mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, & numeras in dote
triumphos.
Tolle tuum, precor Annibalem, victumque Syphacem.
In castris, & cum totâ Carthagine migra.

JUV. Sat. VI. 167.

Je préfere une bonne Bourgoise à Cornelie *même; Oüi, incomparable Mere des* Gracques, *si, avec toutes vos rares qualitez, vous me regardez d'un air méprisant, si pour dot, vous ne me payez que du recit ennuyeux des beaux faits d'armes & des triomphes de vos ancêtres; allez, je vous prie, conter ailleurs l'histoire de la défaite* d'Annibal *& de* Syphax *forcé dans son camp; allez vous promener, vous & toute vôtre* Carthage.

SI l'on remarque d'un côté que l'histoire d'une personne sage & vertueuse est plus utile à ceux qui la lisent que les plus beaux préceptes de Morale; on peut dire de l'autre,

tre, que le recit des malheurs & des embarras, auſquels un Homme s'expoſe pour avoir pris de fauſſes meſures dans la conduite de ſa vie, fait plus d'impreſſion ſur nous, & nous engage plûtôt à éviter les mêmes inconveniens, que les Maximes & les Inſtructions les plus relevées. C'eſt pour cela que je vais inſerer ici la Lettre ſuivante, & que je laiſſe à mes Lecteurs le ſoin d'en faire leur profit, ſans y ajouter aucune reflexion de ma part.

Mr. le SPECTATEUR,

* Aprés avoir lû avec attention † la "
Lettre que Mr. *Dupé* vous a écrite & le "
DISCOURS que vous y avez joint ſur "
les *Epingles* que les Maris donnent à leurs "
Epouſes, je me haſarde à vous repreſen- "
ter mon état, qui n'eſt guère moins déplorable que celui de ce Gentilhomme. "
Né de la lie du Peuple, je commençai à "
m'établir dans le monde par le trafic de "
quelque vieille ferraille, & c'eſt pour ce- "
la que je ne fus connu les premieres an- "
nées que ſous le nom de *Janot* ¶ *Anvil.* "
J'ai toûjours eu beaucoup d'induſtrie "
pour gagner de l'argent; en ſorte qu'à "
l'âge de vingt-cinq ans j'avois amaſſé "
,, qua-

* LETTRE d'un Marchand de baſſe extraction ſur les grand airs de ſon Epouſe de qualité.

† Voïez-ci deſſus pag. 312. *&c.*

¶ Ce mot *Anglois* ſignifie *Enclume.*

" quatre mille deux cents Pièces, cinq Che-
" lins & quelques Sols. Alors j'entrepris
" de grandes affaires, & j'eus tant de suc-
" cès dans mon Negoce par Mer & par Ter-
" re, qu'en peu d'années je devins fort ri-
" che. En état de rendre service à la Cour
" & à la Nation, j'eus le titre de Cheva-
" lier à l'âge de trente-cinq ans, & je vi-
" vois en grande reputation au milieu de
" mes Concitoyens, sous le nom de Che-
" valier *Jean Anvil*. Avec tout cela, d'un
" naturel ambitieux, je ne songeai qu'à
" former une puissante Maison, & je vou-
" lus que mes descendans eussent quelques
" goutes de beau sang dans les veines.
" Pour cet effet, je m'adressai à une jeune
" Demoiselle de qualité, qui n'avoit pas
" du bien & qui s'apelloit *Marie Létrange*.
" Afin même de conclure au plûtôt, je lui
" donnai Carte blanche, pour me servir du
" terme de nos Gazettes, avec plein pou-
" voir de me prescrire les conditions qu'el-
" le voudroit. Ses demandes se reduisirent
" à très-peu d'Articles; elle n'insista que
" sur l'entiere disposition de mon Bien, &
" de tout ce qui regarderoit la Famille.
" Son Pere & ses Freres temoignerent d'a-
" bord une grande repugnance pour ce Ma-
" riage, & ils ne voulurent pas me voir de
" quelque-tems; mais nous sommes de-
" venus si bons Amis, qu'ils dînent pres-
" que tous les jours chez-moi, & qu'ils
" m'ont fait la grace de m'emprunter une
" bonne partie de mon Argent, ce que
" Mada-

Madame mon Epouse ne manque pas de "
faire valoir, quand elle veut me donner "
des preuves de l'amitié que ses Parens "
ont pour moi. Je vous ai déja dit ou in- "
sinué qu'elle n'avoit point de Dot; mais "
elle suplée à ce défaut par un surcroît de "
Fierté. Elle changea d'abord mon Nom "
en celui du Chevalier *Jean Envil*, & elle "
se signe aujourd'hui *Marie Enville*. Nous "
avons eu quelques Enfans ensemble, à "
qui elle a fait imposer au Baptême les "
Surnoms de sa Famille, dans la vûë, à "
ce qu'elle me dit, qu'on oublie la basses- "
se de leur extraction du côté de leur Pe- "
re. Nôtre Fils aîné est Mr. *Létrange. En-* "
ville, Ecuyer, & nôtre Fille aînée est "
Mademoiselle *Henriette Enville*. Dès qu'el- "
le fut dans mon Logis, elle en bannît "
tous mes fidèles Domestiques, qui me "
servoient depuis long tems, & mit à "
leur place deux Mores, avec trois gen- "
tils Valets de pié fort propres en Habits "
galonnez, sans parler de sa Demoiselle "
Françoise, qui babille toute la journée "
dans sa Langue maternelle, qui n'est "
entenduë que de Madame mon Epouse. "
Elle vint ensuite à reformer toutes les "
Chambres de la Maison, orna toutes les "
Cheminées de Glaces de Miroir, & gar- "
nir tous les coins, d'une si grande quan- "
tité de Porcelaine, que je ne saurois pres- "
que me remuer, sans craindre d'en casser "
quelque Pièce. Une fois la semaine, elle "
illumine, avec des bougies, la plus bel- "
„ le

„ le Chambre de la Maiſon, pour y rece-
„ voir compagnie, à ce qu'elle dit, &
„ alors elle ne manque jamais de m'aver-
„ tir que je dois m'abſenter, ou me reti-
„ rer au Galetas, afin de ne lui faire aucun
„ deshonneur auprès de ſes Viſites de
„ qualité. Ses Valets ſont de ſi beaux
„ Meſſieurs que je n'oſe leur rien deman-
„ der; & ſi quelquefois je trouve à redire
„ à ce qu'ils ont fait, ils me repondent,
„ d'un air effronté & en rechignant, qu'ils
„ ont obeï aux ordres de Madame. Sur
„ ce qu'elle s'eſt aperçuë en dernier lieu
„ que les Valets de trois ou quatre Per-
„ ſonnes de qualité, perchez derriere
„ leurs Caroſſes, avoient des Epées qui
„ leur pendilloient au côté, elle a reſolu
„ que les ſiens en auront avec leur pre-
„ miere Livrée. D'abord que nous eumes
„ paſſé le premier Mois du Mariage, qui
„ d'ordinaire eſt tout miel & tout ſucre, je
„ lui inſinuai doucement que les inno-
„ vations, qu'elle faiſoit tous les jours
„ dans mon domeſtique, n'étoient pas fort
„ raiſonnables; mais elle me dit que je
„ ne devois plus me regarder comme le
„ Chevalier *Anvil*, mais comme ſon
„ Epoux, & ajouta, en fronçant le ſour-
„ cil, que je ſemblois ignorer qui elle
„ étoit. Je fus bien ſurpris de me voir re-
„ levé de cette maniere, après toutes les
„ familiaritez qu'il y avoit euës entre
„ nous deux. Mais elle me fait ſentir de-
„ puis, que malgré toutes les libertez
„ qu'elle

qu'elle peut m'accorder quelquefois, elle "
attend en général que je lui rende le "
respect qui est dû à sa Naissance & à sa "
Qualité. Nos enfans ont eu, dès le ber- "
ceau, les oreilles si rebattuës de tout ce "
qui regarde la Famille de leur Mere, "
qu'ils savent, sur le bout du doigt, "
l'Histoire de tous les grands Hommes & "
de toutes les illustres Femmes qu'elle a "
produit. Leur Mere leur a raconté plus "
d'un million de fois qu'un tel de ses "
Ancêtres commandoit la Flote dans un "
tel Combat naval; que leur Bisaïeul eut "
un Cheval tué sous lui à la Bataille "
d'Edgehill; que leur Oncle étoit au "
Siege de *Bude*; que sa Mere avoit dansé "
avec le Duc de *Monmouth* dans un Bal "
qui s'étoit donné à la Cour; & quantité "
d'autres bagatelles de cette nature. Je "
me vis l'autre jour un peu déconcerté à "
l'oüie d'une question que ma petite Fille "
Henriette me fit, quoi qu'avec beaucoup "
d'innocence, sur ce que je ne lui parlois "
jamais des Généraux d'Armée, ni des "
Amiraux qu'il y avoit eus dans ma Famil- "
le. Pour mon Fils aîné *L'étrange*, il est si "
boufi d'orgueil par les belles instructions "
de sa Mere, que, s'il ne change pas de "
conduitte, je pourrois bien le desheriter. "
Il n'avoit pas neuf ans, qu'il tira l'épée "
contre moi, & me dit qu'il vouloit qu'on "
le traitât en Gentilhomme: je me dispo- "
sois à le punir de son insolence, lors "
que Madame mon Epouse survint, & me "

" pria

" pria de me souvenir qu'il y avoit quel-
" que difference entre sa Mere & la mien-
" ne. Il n'y a pas un seul de mes Enfans,
" dont elle ne soit toûjours occupée à cher-
" cher les traits dans quelcun des Mem-
" bres de sa Famille, quoi que, pour le di-
" re en passant, j'aye un petit Garçon jou-
" flu; qui me ressemble comme deux goutes
" d'eau, s'il m'étoit permis de le faire re-
" marquer. Ce n'est pas tout, lors qu'elle
" m'a vû badiner avec eux & les mettre sur
" mes genoux, elle m'a prié plus d'une fois
" de les caresser le moins qu'il me seroit
" possible, afin qu'ils ne contractent aucun
" de mes airs impolis; & c'est là ce qui
" m'irrite au dernier point.

' Vous saurez même, puis que j'ai
" commencé à vous ouvrir mon cœur,
" qu'elle croit l'emporter autant sur moi
" à l'égard de l'esprit, que pour la Quali-
" té. & qu'ainsi elle me traite sur le pié
" d'un bon Homme sans façon, qui ne
" connoît point les belles manieres du
" monde. Elle veut me diriger dans mes
" propres affaires, elle me contrôle sur
" mon Negoce, & s'étonne que je ne
" veüille pas être de son avis à l'égard des
" Vaisseaux que je dois expedier, puis qu'il
" m'est bien connu que son Bis-ayeul étoit
" Amiral.

" Pour comble de mes chagrins, il y a
" trois mois qu'elle me sollicite d'aller de-
" meurer de l'autre côté de la Ville dans
" une Place quarrée, avec promesse que j'y
" aurai

aurai un auſſi bon Galetas qu'aucun Gen- «
tilhomme du Quarrier y puiſſe avoir ; à «
quoi mon Fils aîné, Mr. *Létrange Enville*, «
Ecuyer, ne manque pas de donner ſa «
voix, & d'ajouter, en veritable Fat qu'il «
eſt, qu'il eſpere que cette Maiſon ſera «
fort Près de la Cour. «

En un mot, Mr. le SPECTATEUR, «
je me trouve ſi deſorienté, que, pour re- «
prendre mon ancien train de vie, je me «
ſoumettrois volontiers à commencer un «
nouvel établiſſement & à être encore *Ja-* «
not Anvil? mais helas! il m'eſt impoſſi- «
ble de me dégager, & il faut que je me «
diſe dans l'amertume de mon cœur, *&c.* «

L.

JEAN ENVILLE, Chev.

LIV. DISCOURS.

Est huic diversum vitio vicium propè majus.
HOR. Ep. XVIII. 5.

Le Vice qui est opposé à la Flaterie me paroit encore plus insuportable.

Mr. le SPECTATEUR,

„ LOrs * que vous parlez de l'Amour, „ & des liaisons qu'elle forme, il me „ semble que vous devriez prendre con- „ noissance de tous les défauts qui regar- „ dent l'état du Mariage : Ce qui m'en- „ choque le plus est de voir que les deux „ Parties interessées manquent d'occasions, „ à ce qu'on croiroit, d'être souvent tête à „ tête, & qu'elles sont reduites à se gron- „ der, ou à se faire des amitiez en bonne „ compagnie. Mr. *Feu-ardent* & son Epou- „ se ont toûjours quelque dureté à se dire, „ en presence de leurs Amis ; & cela va „ même si loin, que tout le monde est „ dans l'inquietude & dans la crainte qu'ils „ n'en viennent à quelque extrêmité fâ- „ cheuse, dont aucun d'eux ne voudroit „ être le témoin. D'un autre côté, Mr. „ *Mignard* & sa jolie Femme s'entrebaisent „ par tout où il se trouvent, & ils s'ima- „ ginent

* LETTRE sur les défauts de quelques Personnes Mariées.

ginent sans doute qu'il en revient quel- «
que plaisir à ceux qui le voyent. Ne sau- «
riez-vous proposer un milieu entre imi- «
ter les Guêpes ou les Pigeons en Public; «
Il me semble qu'il seroit beaucoup mieux «
si vous exhortiez les Gens mariez à se «
haïr ou à s'aimer de bonne foi : puis «
qu'en ce cas, leur Haine seroit trop vio- «
lente, pour en venir à tout heure à se «
critiquer sur des bagatelles ; & que leur «
Amitié seroit trop douce & trop bien re- «
glé, pour s'évaporer en excès contraires «
à la bienseance. Alors ils sauveroient du «
moins les apparences, mais comme ceux «
qui pêchent du côté de la tendresse font «
infiniment le plus petit nombre, je sou- «
haitois qu'il vous plût de les attaquer «
les premiers, & de relever sur tout les «
manieres licentieuses de certaines Fem- «
mes, qui, non contentes de caresser leurs «
Epoux en public; font des allusions mal- «
honêtes à leurs plus grandes familiaritez, «
& à d'autres choses de cette nature. *Lu-* «
cine passe pour une Dame des plus dis- «
cretes que nous ayons, & qui d'ailleurs «
entend la Medecine : En vertu de ces deux «
beaux talens, il n'y a rien qu'elle ne dise «
en presence de nous autres Filles, & tous «
les jours elle parle, d'un air fort grave, «
de certaines matieres, qu'on ne devroit «
jamais insinuer que dans un besoin ex- «
trême. Ceux qu'on appelle de drôles «
Corps, Gens de bonne humeur, socia- «
bles & de la meilleure compagnie du «
„ mon-

„ monde, sont les plus sujets a ce défaut. „ Je vous ouvre ici un vaste champ à une „ honête Plaisanterie, & je me flate que „ vous prouverez à tous ces Diseurs de gros- „ siéretez que du moins ils ne sont pas spi- „ rituels: ce qui épargnera bien des occa- „ sions de rougir à celle qui s'y voit expo- „ sée tous les jours, & qui est sincere- „ ment, *&c*

SUS. * PHILOCALIE.

Mr. le SPECTATEUR,

„ † Dans ¶ un de vos derniers DIS- „ COURS, vous & vôtre Correspondant „ traitez bien mal ceux que vous apellez „ Coquets; mais il me semble que vous ne „ taxez les Hommes d'un Vice imaginaire, „ que pour complimenter les Dames, & „ leur insinuer quelles ne sont pas les plus „ coupables, quoi que vous supofiez en „ même tems qu'il y en a de si foibles, „ qu'elles se laissent prendre à de belles pa- „ roles & á de fausses protestations. Je ne „ crois pas que vous ayez eu en vûë d'empê- „ cher les deux Sexes de se voir pour leur „ avantage mutuel, s'ils observent du „ moins toutes les règles de la Bienseance „ &

* Ce mot *Grec* signifie, *Qui aime les choses honêtes.*

† LETTRE sur les Hommes qui flatent les Dames.

¶ Je ne l'ai pas traduit pour la même raison qui m'en a fait negliger plusieurs autres.

& de l'Honeur. Je ne croi pas non plus que “
vous prétendiez les encourager à s'entre- “
tenir de bagatelle ou de Politique, en bu- “
vant le Thé ou le Café ensemble : Mais “
si de pareils Discours leur sont deffendus, “
tant qu'il y aura des Femmes au monde “
qui aimeront les Eloges, & qui pourront “
souffrir la vûë d'un Homme abatu à leurs “
piez, je ne m'étonnerai pas qu'il y ait des “
Hommes capables de leur rendre cette “
impertinente adoration. Il y auroit peu “
de Gens assez fous pour mettre en vogue “
la Flaterie, si la plûpart étoient assez sa- “
ges pour la mépriser. J'avoüe que vous “
feriez une œuvre meritoire, si vous pou- “
viez prévenir qu'on en imposât à la sim- “
plicité des jeunes Filles ; mais, s'il m'est “
permis de le dire, je ne trouve pas que “
vous ayez accusé juste à l'égard de la “
Personne criminelle dans ce Cas, & je “
me flate même que vous me pardonnerez “
si je vous découvre ma pensée là dessus. “
Les Novices & les Innocentes du beau “
Sexe, qui sont les plus exposées à ces at- “
taques, ont toûjours, ou doivent avoir “
quelque personne discrete pour veiller “
sur leur conduite, & leurs Parens eux- “
mêmes y doivent prendre garde, s'ils ne “
veulent encourir le blâme du mal qui “
peut resulter de leur negligence ; mais si “
ceux qui devroient empêcher ces indignes “
bassesses, les favorisent les premiers ; on “
a lieu de les soupçonner de quelque se- “
cret motif qui les anime, & alors je vous “
 „ laisse

„ laisse à juger de quel côté se trouve la „ faute. Il y a quelques Demoiselles qui „ ont ateint l'âge de discretion ; je veux di- „ re qui ne sont plus sous la ferule de leurs „ Parens ou de leurs Gouvernantes, qui „ sont Maîtresses d'elles-mêmes, & qui „ avec tout cela se voyent en bute à de pa- „ reils assauts ; mais si elles y succombent, „ vous m'excuserez bien si je les blâme de „ ce que leur sagesse n'a pas crû à propor- „ tion de leurs années. Quoi qu'il en soit, „ Mr. *Strephon*, que vous avez sommé de se „ déclarer au plûtôt, vous remercie de vô- „ tre avis, & vous demande en grace de lui „ donner encore une semaine de tems, ou „ jusques à l'entrée des vacations à la fin de „ ce Quartier, & alors il comparoîtra *gra-* „ *tis* sans demander un jour au-delà. Je „ suis, *&c.*

* PHILANTHROPE.

Mr. le SPECTATEUR,

† „ Je rendis visite hier au soir à une „ Dame que j'estime beaucoup, & que j'ai „ toûjours prise pour ma bonne Amie ; „ mais elle me fit une reception si differen- „ te de celle que j'attendois de sa part, que „ je ne saurois m'empêcher de vous en „ adresser mes plaintes. Au lieu de ces ma-

nieres

* Ce mot *Grec* signifie *celui qui aime les Hommes* C'est l'opposé de *Misanthrope.*

† LETTRE sur une Dame qui étoit d'une humeur fort changeante.

nieres civiles & familieres, qu'elle avoit " accoûtumé de prendre avec moi, son air " hautain & son froid glaçant m'anoncerent " à haute voix que je n'étois pas la " bien-venuë, quoi que la tendresse, qu'elle " m'a souvent témoignée, m'insinuat que " je devois l'être. C'est la sans doute, Monsieur " , un grand défaut, & il est devenu si " commun, qu'il merite que vous le releviez " dans quelcun de vos Discours. " Ayez la bonté de nous aprendre l'Art de " cultiver cette Amitié valetudinaire, qui " est sujette à tant de revolutions de chaud " & de froid, & vous obligerez celle qui " est, *&c.*

T. Mirande.

LV. DISCOURS.

Possent ut juvenes visere fervidi,
Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem.
Hor. L. IV. Ode XIII. 26.

Spectacle fort divertissant pour nos jeunes Fous, de voir ce Flambeau, qui menaçoit de consumer tout, enfin reduit en cendre.

*SI les moindre talens du Corps ou de l'Esprit nous ont quelquefois attiré des

* Des Hommes & des Femmes, qui se conduisent dans un âge avancé, comme dans leur jeunesse.

éloges, nous en sommes si charmez, que nous nous flatons de les posseder toûjours, & qu'il ne sera pas au pouvoir de la Vieillesse de nous les ravir. Nous n'abandonnons jamais la route qui nous a fait obtenir les aplaudissemens des autres. De-là vient qu'un Auteur continuë d'écrire, quoi qu'il radote, déja, que sa memoire soit affoiblie, & qu'il n'ait plus ce feu & cette vivacité, qui l'animoit autrefois. La même sotise empêche un Homme d'observer les bienséances de son âge, & fait que *Clodius*, qui étoit un beau Danseur à l'âge de vingt-cinq ans, aime encore à danser un Menuet, quoi qu'il chancele & qu'il ait soixante ans passez. En un mot, c'est ce qui remplit la Ville de vieux Damoiseaux & de Coquettes surrannées.

CANDIE, qui est une Dame de cet ordre, passa hier auprés de moi en Carrosse. C'étoit une fiere Beauté du dernier siècle, suivie d'une foule d'Adorateurs, qu'elle n'entretenoit que pour avoir le plaisir de les tyranniser. Ce fut alors qu'elle contracta ce coup d'œuil imperieux & ce sourcil ménaçant, dont elle n'a pû se deffaire jusques-ici : en sorte qu'elle ajoute l'insolence d'une grande Beauté, sans aucun de ses charmes. Si elle attire aujourd'hui les yeux de quelque Passagers, ce n'est que par son ridicule extraordinaire : les Dames rient de son affectation, & les Hommes, qui prennent toûjours un plaisir malin à voir une Beauté imperieuse humble & negligée, la

regar-

gardent du même œuil qu'un Peuple libre voit la disgrace d'un Tyran.

Mr. *Honeycomb*, grand admirateur des Galanteries qui étoient à la mode sous le regne de *Charles* II., me communiqua l'autre jour une Lettre, qu'un Bel Esprit de ce tems-là écrivoit à sa Maîtresse, qui me paroît avoir été de l'humeur de *Canidie*; & quoique je ne sois pas toûjours du goût de cet Ami, je trouvai cette Lettre si bien tournée, que j'en fis d'abord une Copie, que je vais donner ici au Public.

MADAME,

* Puisque les discours, que je vous ai « adressez tout éveillé, n'ont pû rien obte- « nir de vous, en ma faveur, j'ai resolu « d'essayer si mes Rêves auront un meilleur « effet. Dans cette vûë je vous rendrai « compte d'un Rêve fort étrange que j'eus « la nuit derniere, peu d'heures après vous « avoir quittée. «

Il me sembla donc que je fus transpor- « té dans une grande Vallée, qu'une Rivie- « re de la plus belle eau du monde parta- « geoit en deux, & qu'on ne pouvoit rien « voir de si charmant que cette aimable So- « litude. Le terrain s'élevoit insensible- « ment de l'un & de l'autre côté, & parois- « soit couvert d'une infinie varieté de « Fleurs, dont les images renvoyées par « « l'eau

* LETTRE à CLOÉ sur la BEAUTÉ qui se flétrit.

„ l'eau redoubloient les charmes de ce „ Lieu, ou plûtôt formoient une autre Décoration aussi vive que la réelle. Sur l'un „ & l'autre bord de la Riviere, il y avoit „ une file d'Arbres de haute futaïe, dont „ les branches étoient presque aussi chargées d'Oiseaux que de feuilles ; c'est à-„ dire, qu'on entendoit de toutes parts une „ symphonie mélodieuse.

„ Je n'avois fait que peu de chemin dans „ cet agreable sejour, lors que je m'aperçus „ qu'il étoit borné par un Temple d'une „ architecture antique, mais avec tout cela „ fort regulier, & d'une fort grande magnificence. On voyoit sur le haut du „ frontispice la Figure de *Saturne*, dans le „ même équipage que les Poëtes ont accoûtumé de nous dépeindre le *Tems*.

„ A mesure que j'avançois pour l'observer de plus près, & satisfaire ma curiosité, je fus retenu par un Objet infiniment „ plus beau qu'aucun de ceux qui m'avoient „ frapé jusques là. Je ne doute pas, Madame, que vous ne conjecturiez d'abord „ que ce ne pouvoit être que vous même. „ En effet, c'étoit vous que je vis endormie sur les Fleurs qui bordoient la Riviere, en sorte que vos bras étendus avec negligence touchoient presque l'eau. Si le „ sommeil, qui vous fermoit les yeux, me „ priva du plaisir de les voir, il me fournit „ l'occasion de remarquer plusieurs de vos „ charmes, qui disparoissent lors que vous „ êtes éveillée. Je ne pûs qu'admirer la

tranquillité du repos dont vous joüissiez, "
eu égard sur tout à l'inquietude que vous "
causez à tant d'autres. "

Pendant que ces reflexions m'occu- "
poient tout entier, les Portes du Temple "
s'ouvrirent avec grand bruit; & tournant "
les yeux de ce côté-là, je vis deux Per- "
sonnages, sous la Figure Humaine, qui "
entroient dans la Vallée. Aprés les avoir "
un peu considerez, je trouvai que c'é- "
toient la JEUNESSE & l'AMOUR. La pre- "
miere environnée d'un Cercle lumineux, "
dont la couleur étoit d'un espèce de pour- "
pre, remplit tout ce lieu de son éclat, & "
l'autre tenoit un Flambeau à la main. Ils "
s'avancerent vers nous, & j'observai qu'à "
leur aproche les Fleurs paroissoient d'une "
couleur plus vive, que les Arbres se re- "
vêtoient de nouvelles fleurs, que les "
mâles & les femelles des Oiseaux se joi- "
gnoient ensemble, & qu'ils les regaloient "
de leurs sons harmonieux, en un mot, "
toute la face de la Nature brilloit d'un "
nouvel éclat. Ces deux Personnages ne "
furent pas plûtôt arrivez à l'endroit où "
nous êtions, qu'ils s'assirent auprés de "
vous, l'un à droite & l'autre à gauche. Il "
me semble pour lors que vôtre teint de- "
venoit plus fleuri; & que de nouveaux "
charmes se répandoient sur toute vôtre "
Personne. Vous me parûtes même quel- "
que chose de plus qu'une Creature Hu- "
maine; mais je fus bien surpris de voir "
que, malgré les doux efforts que ces deux "

„ Divinitez faisoient pour vous éveiller
„ vous demeurâtes toûjours profondement
„ assoupie.

„ Bien-tôt après la JEUNESSE déploya
„ deux aîles, dont je ne m'étois pas aper-
„ çu, & s'envola d'abord. L'AMOUR, qui
„ resta seul ne discontinua pas de vous te-
„ nir son Flambeau devant le visage, &
„ vous me parûtes toûjours aussi belle que
„ jamais. L'éclat de la lumiere, qui don-
„ noit sur vos yeux, vous éveilla enfin;
„ mais au lieu de reconnoître la faveur de
„ la Divinité, je vis avec étonnement que
„ vous fronçâtes le sourcil contre elle, &
„ qu'après lui avoir arraché le Flambeau
„ de la main, vous le plongeâtes dans la
„ Riviere. Dès que ce petit Dieu vous eut
„ regardée d'un œil mêlé de compassion
„ & de chagrin, il prit l'essor. Aussi-tôt
„ un air sombre & mélancholique se répan-
„ dit de tous côtez. Je vis ensuite un
„ Spectre affreux, qui entroit par un des
„ bouts de la Vallée. Il avoit les yeux en-
„ foncez dans la téte: le visage pâle &
„ flétri, & la peau couvertes de rides. A
„ mesure qu'il marchoit le long de la Rivie-
„ re, l'eau se glaçoit, les Fleurs se fa-
„ noient, les Arbres perdoient leur verdu-
„ re, & les Oiseaux perchez sur leurs bran-
„ ches tomboient morts à ses piez. Je re-
„ connus à ces marques lugubres que c'é-
„ toit la VIELLESSE. A son aproche vous
„ futes saisies d'horreur & d'éfroi. Vous
„ eutes beau lui vouloir échaper, le Phan-
„ tôme

tôme vous prit entre ses bras, & je vous "
laisse à deviner le changement qu'il cau- "
sa dans toute vôtre Personne. Pour ce "
qui me regarde, quoi que je ne sois que "
trop plein de sa terrible idée ; je n'ose- "
rois vous le dépeindre au naturel, de "
crainte de vous choquer : mais je me "
sentis ému à la vûë de ce funeste Objet, "
que le sommeil m'abandonna tout d'un "
coup, & que j'eus le loisir d'examiner ce "
Rêve, qui me paroît trop extraordinaire "
pour n'avoir pas quelque signification. Je "
suis avec toute l'ardeur possible, &c.

X.

LVI. DISCOURS.

Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior & pulchro veniens in pectore Virtus.

VIRG. Æneïd. V. 343.

La faveur, dont Euryalus *joüiſſoit, accompagnée de ſes larmes, de la beauté de ſa perſonne & ſur tout de la Vertu, qui le rendoit agreable à tout le monde, le protegent contre l'Injuſtice.*

J'Ai lû, avec un plaiſir extrême, la Pièce que je deſtine aujourd'hui à l'entretien de mes Lecteurs. Je la donne telle qu'on me l'a envoyée, & je ſouhaite de tout mon cœur qu'on prenne bien de nos Dames pour l'*Emilie* qu'on y décrit.

Mr. le SPECTATEUR,

„ Si la Pièce qui ſuit a le bonheur d'être
„ admiſe à la queuë de vos DISCOURS,
„ j'en ſerai d'autant plus aiſe que le Por-
„ trait d'*Emilie* n'eſt point chimerique,
„ mais tiré d'aprés nature. Je l'ai chargé
„ d'une ou deux circonſtances de mon in-
„ vention, afin que l'Original ne ſoit pas
„ découvert. Je ne veux pas non plus
„ qu'on me puiſſe ſoupçonner le moins du
„ monde

monde d'en être l'Auteur, & c'est pour " cela même, avec quelque autre raison, " que je ne l'ai pas écrit en forme de Let- " tre. D'ailleurs, si outre les fautes du sty- " le, vous y trouvez quelque chose qui sente " plûtôt le genie d'un de vos Correspon- " dans que celui du Spectateur, je le " soûmets à vôtre decision; & vous pou- " vez le changer de la maniere qu'il vous " plaira. Je suis, *&c.*

* Il n'y a rien qui donne une si agreable idée de la Nature Humaine, que la contemplation de la Vertu & de la Beauté: La derniere est le partage du Sexe, auquel on donne à cause de cela même; l'épithete de Beau; mais l'heureuse union de ces deux qualitez dans la même Personne forme un Caractère si divin, qu'il est rare de les trouver ensemble. La beauté est d'ordinaire si prévenuë en sa faveur, qu'elle ne croit avoir besoin d'aucun autre secours. Que dis-je? elle a si peu d'égard à son propre interêt, qu'elle se ruïne souvent par la perte de l'Innocence, qui en releve le prix & qui la rend aimable. Comme donc la Vertu fait paroître une belle Femme beaucoup plus belle, ainsi la Beauté, rend au pié de la lettre plus vertueuse une Femme qui a de la Vertu. Occupé de cette maniere à envisager ces deux Perfections glorieusement réünies dans une Personne, je ne sau-

* PORTRAIT d'EMILIE belle & vertueuse, & de l'HONORE'E jolie & Coquette.

rois que me rapeller ici l'idée de l'illustre EMILIE.

Qui est-ce qui a jamais vû la charmante *Emilie* ; sans avoir le cœur pénétré tout à la fois d'un Amour violent & d'une Amitié tendre & respectueuse ? Les graces naturelles qui accompagnent toutes ses démarches, & les doux accens de sa voix, vous engagent insensiblement à souhaiter d'en venir à une joüissance plus intime ; mais il n'y a pas jusques aux sourris de sa bouche qui ne repriment les desirs trop licentieux. S'il est presque impossible de resister à ses attraits, la bienséance & non pas la severité de sa Vertu en corrige l'impression, ou les suites. La douceur & la bonté, qui paroissent dans son visage, se communiquent à toutes ses paroles & à ses actions. Il faudroit qu'un Homme fût une Bête brute, si, à la vûë d'*Emilie*, il n'étoit plus disposé à lui rendre service qu'à se satisfaire lui-même : Son Corps ainsi embelli par les soins de la Nature & plein de graces innées, est un Domicile propre pour un Esprit si charmant & si beau ; c'est là qu'habitent une Pieté solide, & une Esperance modeste, & une Resignation volontaire.

Il y a bien des Passions criminelles qui reçoivent le nom de Pieté ; c'est-à-dire, qu'on la fait dépendre du temperament ou elle reside, & que si l'on en jugeoit sur les aparence, en croiroit que dans quelques-uns la Pieté n'est autre chose qu'une Humeur chagrine, en plusieurs une Crainte servile,

ſervile , en d'autres une veritable Mélancholie , en divers l'Obſervance de certaines Formalitez ridicules ou indifferentes de leur nature, dans les uns une Severité malentenduë , & dans les autres une Oſtentation pernicieuſe. Dans *Emilie* c'eſt un Principe fondé ſur la Raiſon & animé de l'Eſperance d'un heureux avenir ; qui n'éclate pas en des accès irreguliers ou de violentes ſaillies ; mais qui eſt toûjours uniforme & conſtant : Sa Devotion eſt exacte ſans trop de ſeverité , pleine de compaſſion ſans foibleſſe : On peut dire qu'elle ſert à perfectionner cette bonne humeur qui vient de ſa bonne conſcience & qui n'eſt pas le ſeul effet d'un heureux temperament.

Par une généreuſe ſympahie que la Nature a miſe dans nos cœurs , nous ſommes diſpoſez à plaindre ceux qui ſont affligez , mais on ne ſauroit exprimer l'émotion que l'Innocence oprimée & la Beauté en deuil excitent dans nos ames : C'eſt un objet qui attendrit les cœurs les plus mâles & qui leur fait verſer des larmes.

Si je raportois cet endroit des infortunes d'*Emilie* , qui lui a donné l'occaſion d'exercer ſon Heroïſme en fait de Vertu Chrétienne , l'Hiſtoire en ſeroit trop mélancholique & trop affligeante : Mais lors que je la vois toute ſeule au milieu de ſes diſgraces , l'eſprit élevé au-deſſus de cette Vallée de larmes , uniquement occupé de Joies celeſtes & de l'Immortailité bienheureuſe ; lors que je la vois agir & parler d'une maniere

niere aisée, comme si elle étoit la plus heureuse Creature qu'il y aît au Monde, je me sens ravi en admiration. A coup sûr jamais une Ame si Philosophe n'a logé dans un si beau Corps. Du moins la Beauté s'attribuë souvent le privilege de ne point reflechir, se moque de la Sagesse, & ne peut endurer l'air grave de ses leçons.

Si je pouvois representer au naturel les Vertus *d'Emilie*, avec toutes leurs justes proportions, on ne manqueroit pas de soupçonner que l'Amour ou la Flaterie a guidé mon pinceau; mais je n'en donne ici qu'un foible craïon. D'ailleurs je n'ai & ne puis avoir aucune part dans ses bonnes graces; il n'y a que la force de la Verité & d'un Caractère si brillant qui m'arrache ces Eloges. Il me semble qu'on ne doit pas tenir caché un si beau Modèle & qu'on doit plûtôt l'exposer à la vûë & à l'imitation de tout le monde. La Vertu n'est jamais si aimable, ni si éfficace, que lorsqu'elle est en quelque maniere renduë visible dans la conduite d'une belle Personne.

La disposition de l'Honorée est bien differente: elle ne pense qu'à faire des Conquêtes, & à dominer avec un pouvoir absolu. On ne peut nier qu'elle n'ait quelque Esprit & de la Beauté: & c'est aussi pour cela que ses Amies la trouvent une jolie Femme & d'un agreable commerce; mais quelque idée que son Epoux en ait, cela ne suffit à pas *l'Honorée*. Elle ne se borne pas à l'estime qu'on lui témoigne;

elle-

elle exige l'adoration, en qualité *d'Idole*. De-là vient que le desir, qu'elle a de vivre long-tems, est reprimé par la crainte inutile des rides qui accompagnent la vieillesse.

Emilie semble ignorer qu'elle a des charmes, quoi qu'on ne doive pas suposer qu'ils lui sont inconnus; mais elle n'en fait aucun cas, & ne met son Bonheur qu'à cultiver les beaux talens de son Esprit, qui sont d'une nature plus relevée & plus durable. Lors qu'on l'a vûë, dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, environnée d'une foule d'Adorateurs, elle ne se plaisoit point à les tyranniser, ni à les repaitre de vaines esperances, pour augmenter leur tourment; mais après avoir observé toutes les règles de la Modestie, & pesé le merite de chacun, elle se déclara en faveur de BROMIUS. Ce Gentilhomme avoit alors de très bonnes qualitez, & une mediocre Fortune, qu'un Heritage, auquel il ne s'attendoit pas, rendit bientôt considerable. Jeune & sans experience, il frequenta d'abord de mauvaises Compagnies, & se plongea dans la débauche; où il n'auroit pas manqué de croupir long-tems, si la prudente *Emilie* ne l'en eut retiré par son adresse. Elle employa tout son Esprit à humaniser ses passions, & à lui donner du goût pour les plaisirs solides. Elle lui fit voir, par son exemple, que la Vertu s'accorde avec une honête liberté & la bonne humeur, ou plûtôt qu'elle

qu'elle en eſt inſeparable. Elle ſentit bien que l'Exemple ſeul & une conduit aiſée font toûjours plus efficaces que les reprimandes les plus ſevères ; & qu'il y a tant d'orgueil dans le Cœur Humain , que , pour ramèner un obſtiné , il ſuffit de lui inſinuer adroitement ſon devoir , & de l'abandonner enſuite à ſes reflexions. C'eſt ainſi qu'aprés l'avoir engagé peu à peu à ne pas deſaprouver & à goûter enfin ce qu'on n'auroit oſé lui dire en termes clairs , elle ſût profiter de cet avantage , le rendre ſenſible à ſon mauvais état ; & ne paroître que ſeconder le deſſein qu'il formoit lui-même d'en revenir. C'eſt par-là qu'elle a obtenu quelque empire ſur les paſſions dominantes, & qu'elle a trouvé le ſecret de les employer à ſa Converſion.

Emilie s'eſt diſtinguée par un autre endroit, que je ne me ſaurois m'empêcher de raporter ici : Peut être que du premier coup d'œuil , certaines gens le trouveront de peu de conſequence ; mais je ne ſuis pas de leur avis ; il me paroit fort digne de remarque , & meriter l'attention du beau Sexe. J'ai toûjours dit qu'une Robe de Chambre craſſeuſe , avec du linge ſale & toute cette epargne mal entenduë de ces Femmes , qu'on apelle communément des Salopes , eſt le vrai poiſon de l'Amitié conjugale , & le plus sûr moyen qu'il y ait pour aliener le cœur d'un Epoux qui a de la tendreſſe. J'ai vû quelques Dames , ſurpriſes dans un pareil deshabillé , s'excu-

ſer de cette maniere : *En verité j'ai honte que vous m'ayez attrapée dans ce deſordre ; mais j'étois ſeule avec mon Mari, & je ne m'attendois pas à voir ſi bonne compagnie.* —— N'eſt-ce pas là un joli compliment pour le bon Homme, qui ſe fâche quelquefois là-deſſus, & dit même des bruſqueries, ſans deviner la cauſe de ſa mauvaiſe humeur ?

Quoi qu'il en ſoit, *Emilie*, n'ignore pas que de petites negligences ſont ſouvent tort à un Merite diſtingué, & que celle des Habits, même entre les Perſonnes les plus intimes, affoiblit peu a peu les égards qu'elles ſe doivent les unes autres, par la trop grande familiarité qu'elle cauſe & qui les rend mépriſables. Elle connoît l'importance de ces choſes que la plûpart des gens prennent pour des bagatelles ; & tout ce qui peut aider le moins du monde à lui conſerver ou à lui ravir l'Amitié de ſon Epoux, lui paroît digne de ſes ſoins ; elle ſe croit d'autant plus obligée à mettre tout en œuvre pour lui plaire, qu'ils doivent reſter enſemble juſqu'a ce que la Mort les ſepare.

Avec ces petits artifices, & un million d'autres ſans nom, qu'il lui eſt plus aiſé de faire valoir qu'à d'autres de les exprimer, par une bonté inépuiſable & une ſoumiſſion à toute épreuve, malgré tous ſes chagrins & le mauvais traitement qu'elle a eſſuyé, *Emilie* s'eſt renduë heureuſe, & *Bromius* eſt devenu fort raiſonnable & un bon Mari.

Je

Je leur souhaite, de tout mon cœur, une longue vie à l'un & à l'autre, afin que leur exemple puisse être d'une plus grande utilité dans le monde.

T.

LVII. DISCOURS.

Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget. — — — —

Virg. Æneïd. II. 521

On n'a pas besoin à present d'un tel secours, ni de Pareils Défenseurs.

*DEpuis quelque-tems nos Gazettes ne sont remplies que du nouveau Projet, qu'on vient de former à la Cour de *France*, pour l'établissement d'une Academie de Politique. Il y a même plusieurs de mes Correspondans étrangers, spirituels & habiles, qui m'ont écrit là dessus, & qui m'aprennent certaines particularitez à cet égard, qui serviront de matiere à la Speculation suivante. On peut voir ce Projet en général dans nôtre *Gazette journaliere* du Vendredi 15. ou 26. *Fevrier* 1712. traduit de la Gazette *d'Amsterdam*, & qui est conçu en ces termes:

De

* Sur l'Academie de Politique, qu'on a resolu d'établir à *Paris*

De *Paris* le 12. *Fevrier* 1712. " On confirme, que le Roi a resolu d'établir une nouvelle Academie de Politique, dont Mr. le Marquis *de Torci*, Ministre & Secretaire d'Etat, sera le Protecteur. On doit nommer six Academiciens, doüez des talens necessaires, pour commencer à former cette Academie, où l'on n'admettra personne au dessous de l'âge de vingt-cinq ans: Il faut d'ailleurs que chacun des Membres ait un revenu annuel de deux mille Livres tournois, dont il soit actuellement en possession, ou dont il doive heriter dans la suite. Le Roi fera une pension de mille Livres à chacun d'eux. Ils auront aussi d'habiles Maîtres pour leur aprendre toutes les Sciences requises en pareil cas, & pour les instruire dans tous les Traitez d'Alliance, de Paix ou de Commerce, conclus depuis plusieurs siècles. Ils s'assembleront deux fois la semaine au *Louvre*. On tirera de cette Academie les Secretaires d'Ambassade, qui pourront s'élever peu à peu à de plus grands Emplois. "

La Politique du Cardinal de *Richelieu* rendit la *France* la terreur de toute *l'Europe*. Les Ministres d'Etat, que cette Nation a fourni depuis quelques années, l'ont renduë au contraire l'objet du méptis & de la raillerie de ses Voisins. Le Cardinal établit cette fameuse *Academie Françoise*, qui a porté jusques au plus haut point de perfection tout ce qui regarde la belle litterature.

ture. Son principal but étoit d'empêcher par-là que les bons Eſprits & les grands Genies ne ſe tournaſſent du côté de la Politique, qu'il ſe reſervoit pour lui ſeul, & dont il ne vouloit pas que les autres ſe mêlaſſent. Tout au contraire, il ſemble que Mr. le Marquis *de Torci* ait en vûë de rendre quantité de jeunes *François* auſſi habiles que lui-même, & c'eſt pour cela qu'il s'occupe à élever une Pepiniere de Miniſtres d'Etat.

Quelques Lettres ajoutent en particulier, qu'on doit fonder un Seminaire pour les politiques en Jupe, qui ſeront élevées au piez de Madame *de Maintenon*, & qu'on dépêchera dans les autres Païs, en cas d'une urgente neceſſité, ou que les beſoins du Royaume le demandent; mais comme la nouvelle de ce dernier Projet ne ſe confirme pas, je n'inſiſterai pas davantage là-deſſus.

Il y aura bien de mes Lecteurs qui ſe ſouviendront ſans doute qu'à la fin de la Guerre précedente *, que l'Ennemi avoit pouſſée ſi heureuſement, on vit pluſieurs de ſes Généraux ſe transformer en Ambaſſadeurs; mais les démarches de ceux qui commandent aujourd'hui ſes Armées ont fait ſi peu d'honneur & procuré ſi peu d'avantage à leur grand Monarque, qu'il ſemble n'avoir pas trop envie de leur confier des Negociations.

Les

* Celle de 1688. terminée en 1697. par la Paix de *Ryſwyck*.

Les Reglemens de cette nouvelle Academie meritent d'être bien pesez. Les Eleves doivent posseder, ou attendre d'avoir un jour en heritage, un Revenu de deux mille Livres tournois, qui, sur le pié où est à present le Change, font du moins cent vingt-six Livres de nôtre Monnoie. Cela joint aux mille Livres de la Pension du Roi, les pourra mettre en état de se fournir du Café & de Tabac en Poudre, aussi-bien que de Gazettes, de Papier, d'Encre, de Plumes, de Cire, d'Oublies, & de tout le petit attirail qui est necessaire aux Politiques.

Il faut qu'un Homme ait du moins vingt-cinq ans pour être initié dans les mysteres de cette Academie; mais ils n'y a nul doute que bon nombre de Personnes d'un âge plus avancé, qui s'occupent depuis long-tems à lire la Gazette de *Paris*, ne soient fort aises de commencer à nouveaux fraix, & de s'enrôler avec ces Politiques.

La Societé de ces jeunes Eleves doit être gouvernée par six Professeurs, politiques de speculation, qu'on prendra du Corps de l'Academie, & dont chacun aura sa tache de la maniere suivante, s'il en faut croire les avis qu'on m'en a donnez.

Le premier doit instruire les Etudians à faire un bon usage de leurs mains pour le service de l'Etat, comme à lever l'empreinte d'un Cachet, à partager une Oublie en deux horizontalement, à ouvrir une Lettre & à la refermer sans qu'on s'en aperçoive,

avec

avec pluſieurs autres tours ingenieux de la même nature. Devenus habiles dans tout ce petit manège, ils ſerent mis ſous la diſcipline du ſecond Profeſſeur, qui eſt une eſpèce de *Maître Grimacier.*

Celui-ci leur apprendra comment ils doivent faire un ſigne de tête à propos, hauſſer les épaules dans un cas douteux, fermer l'un ou l'autre œuil avec diſcretion, en un mot, le veritable uſage de toutes les *Grimaces Politiques.*

Le troiſiéme eſt une ſorte de *Maître du Langage*, qui doit leur enſeigner le Style propre à un Miniſtre dans les Cours étrangeres. Afin même qu'ils poſſedent à fond le Style politique, ils doivent s'en ſervir tous les jours entre-eux, avant qu'ils ſoient employez aux affaires du dedans ou au dehors. Par exemple ſi l'un demande, quelle heure il eſt, l'autre lui doit répondre indirectement, ou détourner la Queſtion, s'il eſt poſſible. Si on le prie de changer un Loüis d'Or, il faut qu'il demande du tems pour y reflechir. Supoſé qu'on veuille ſavoir de ſa bouche, ſi le Roi eſt à *Verſailles* ou à *Marli*, il ne doit en informer que tout bas à l'oreille. Si on lui demande ce qu'il y avoit de nouveau dans la derniere Gazette, ou le ſujet d'une Declaration qui vient d'être publiée, il doit répondre qu'il ne l'a pas encore lûë : Ou s'il ne veut pas s'expliquer ſi nettement, il doit froncer le ſourcil, ou hauſſer l'épaule gauche.

Le quatrième Profeſſeur leur doit enſeigner

gner tout l'Art des Caractères politiques & hieroglyphiques & afin de s'y rendre experts, ils ne doivent pas s'envoyer un seul petit Billet, quand ce ne seroit que pour emprunter un *Tacite* ou un *Machiavel*, qui ne soit écrit en chifres.

On croit que le cinquième Professeur, qui doit être bien rompu dans toutes les Controverses sur le dogme de la Probabilité, des Reservations mentales, & sur les Droits des Souverains, sera pris de la Societé des bons Peres *Jesuites*. Cet habile homme doit aprendre à ses Eleves la Grammaire, la Syntaxe & la construction d'une partie du *Latin*, qui est en usage pour les Traitez d'Alliance, de Paix, ou de Commerce, à y savoir distinguer l'esprit de la lettre, & à prouver invinciblement que les mêmes termes, qui sont obligatoires pour tous les Princes de l'*Europe*, ne le sont pas à l'Egard de Sa Majesté très-Chrétienne. Il leur doit enseigner aussi l'Art de trouver des fautes, des évasions & des échapatoires dans les Contracts les plus solemnels, & sur tout un admirable Secret *Cabalistique*, renouvellé depuis quelques années par les Reverends Peres de la Societé, qui tend à faire voir que deux explications du même Article peuvent être justes & valides tout à la fois, quoi qu'elles se contredisent.

Lors que nos jeunes Politiques auront été suffisamment instruits par tous ces habiles Directeurs, ils doivent être perfectionnez sous le sixième, qui leur servira de

de *Maître des Cérémonies.* Celui-ci leur donnera des leçons sur les Points importants du *Fauteuil*, & du *haut* ou du *bas de l'Escalier*; il les instruira sur les differentes situations de la main droite, & leur aprendra les Reverences de toutes les tailles, mésures & proportions requises. Ce n'est pas tout, il leur communiquera cet *air empesé*, qui est si beau dans un Ministre d'Etat, qui les rendra capables de paroître à un Lever, à des Conferences ou à des Visites, & qui les fera briller dans tout ce que le Vulgaire traite de bagatelles.

Je n'ai rien apris jusques-ici des autres Statuts qui se pourront observer dans la Societé de ces Ministres d'Etat en herbe; mais si j'avois un Fils âgé de vingt-cinq ans, qui se mit dans la tête de faire le Politique, il ne s'en faudroit guères, que je ne le desheritasse comme un Sot & un Ecervelé. D'ailleurs, je craindrois qu'il n'employât, avec les autres, les mêmes artifices qu'il mettroit en usage en negociant avec les Princes étrangers, & que sa Politique ni vint à corrompre ses mœurs. Il n'y a nul doute que ces jeunes *Machiavelistes* ne bouleversent bien-tôt leur Seminaire par leurs intrigues & leurs stratagêmes, & qu'ils ne forment autant de Projets pour se duper les uns les autres à l'égard d'une fricassée de Grenoüilles ou d'une Salade, qu'ils en trameroient pour filouter un Prince ou un Etat voisin.

L'Histoire nous dit que les *Lacedemoniens* punis-

punissoient le Vol lors qu'il venoit à être découvert, mais qu'ils le regardoient comme une chose honorable lors qu'il avoit un heureux succès, Pourvû qu'un jeune Homme fut adroit à cacher son Vol & que personne ne l'en soupçonnât,il pouvoit s'en vanter impunement dans la suite. Cela se pratiquoit, si nous en croyons les Historiens, pour tenir les Gens alerte, & empêcher qu'on ne les trompât dans leurs negociations, soit à légard de leurs propres affaires, ou de celles du Public. Ne pourroit - on pas accorder ces maximes relâchées & ces petits Jeux d'esprit à nos Etudians en Politique? J'en laisse la décision à la prudence de leur Fondateur.

Cependant cet illustre Corps de nouveaux Politiques nous donne un bel Exemple à imiter, & comme *Sylla* voyoit plusieurs *Marius* dans la seule personne de *Cesar*, il me semble que nous voyons déja plusieur *Torcis* dans ce College d'Academiciens. Quelque idée avantageuse que nous ayons de nous - mêmes, il est fort à craindre que nos Assemblées du Café de *Smyrne* ou de celui de *St. James* n'en aprocheront pas. Il est vrai que nos Cafez sont de très-bonnes Ecôles de Politique, mais nous aurons de la peine à croire qu'elles puissent fournir d'aussi habiles Secretaires ou Envoyez, qu'une Academie fondée dans cette seule vûë, sur tout si nous - nous souvenons d'un côté que nôtre Isle est plus fameuse pour la production de Gens intègres que

pour celle des Ministres d'Etat, & de l'autre que la bonne Foi des *François* & la politique des *Anglois* font une belle Figure dans cet admirable Poëme, que le Comte de *Rochester* a écrit sur le NÉANT.

L.

LVIII. DISCOURS.

——Quæ forma, ut te tibi semper
Imputet? ——

JUV. Sat. VI. 178.

Dans le fond, quand une Femme vous reproche incéssament qu'elle est belle, quelle estime faire de sa beauté

Mr. le SPECTATEUR.

* JE vous écris pour vous entretenir „ d'un Malheur qui est assez ordinaire, „ & qui merite ainsi quelque consolation „ de vôtre part. Il n'y a pas plus de six „ mois que j'avois autant de Beauté & d'A„mans qu'aucune Jeune Demoiselle de la „ *Grande Bretagne.* Mais tous ceux qui „ m'admiroient autrefois m'ont abandon„née, & je ne saurois me plaindre de leur „ retraite. J'ai eu la petite Verole, & mon

„ Visage ;

* LETTRE d'une jeune Demoiselle, qui se plaint d'avoir perdu sa BEAUTÉ par un effet de la petite VEROLE.

Visage qui étoit le séjour des Graces & des Ris, comme ils s'exprimoient eux-mêmes dans leurs Lettres Amoureuses, est aujourd'hui tout deffiguré & fait presque horreur. J'en ai une tristesse qui m'accable jusques au fond de l'ame, & quoi que je n'eusse pas à ce qu'il me semble, une trop haute opinion de ma beauté lors que je la possedois, je l'estime davantage aprés l'avoir perduë. Il y a une circonstance fort singuliere à mon égard; le plus laid de tous mes prétendans est celui que j'ai favorisé & que j'aime le plus, quoi qu'il me traite aujourd'hui d'une maniere indigne. Si vous pouviez l'engager à aimer une Personne qui n'est plus aimable, & à reconnoître ainsi qu'il m'a quelque obligation —— Mais je crains qu'il ne soit impossible d'amener la Passion à suivre les loix de la Raison & de la Gratitude. D'ailleurs consolez de vôtre mieux celle qui a survêcu, pour ainsi dire, à elle même & qui ne sait point comment elle doit agir dans son nouvel état. Mes anciens Amans sont aux piez de mes Rivales, qui me plaignent tous les jours; & je ne saurois goûter aucun plaisir à me voir ce que je suis, par le souvenir cuisant de ce que j'ai été. Considerez que je ne suis pas morte de vieillesse, mais que j'ai été enlevée à la fleur de mon âge, & que suivant le cours de la Nature, je puis bien vivre quarante années de plus. Il n'y a rien de tout ce qui

„ me reste qui me puisse faire quelque plai-
„ sir que l'honneur d'être, *&c.*

* PARTHENISSE.

Après que *Louis* XIV. eut perdu la Bataille de *Ramelies*, tous les Discours qu'on lui adressoit rouloient sur la force de son Esprit, & trouvoient sa gloire dans ses Propres malheurs; en ce qu'au milieu de la Prosperité, il n'auroit jamais pû donner des marques de sa constance heroïque dans les Disgraces, & qu'ainsi nous aurions ignoré les plus beaux traits de son Caractère. L'état où *Parthenisse* est reduite lui fournit la même occasion, & il n'est pas moins difficile à une Beauté de resigner ses Conquêtes, qu'à un Heros d'abandonner les siennes. Pour commencer donc un nouveau genre de vie, tout different du premier, il faut qu'elle brûle toutes les Lettres de ses Amans; ou, puis qu'elle est assez généreuse pour ne pas les taxer d'infidelité, elle devroit leur renvoyer ces Lettres avec cette honnête Inscription sur le Paquet de chacun, *Articles d'un Traité de Mariage que la petite Verole a rompu.* Je n'ai vû qu'un seul Exemple du contraire en pareil cas; la Dame qui étoit spirituelle, n'écrivit à son Amant que ces deux lignes.

MON

* Ce Nom est formé d'un mot *Grec*, qui signifie une *Vierge*

MONSIEUR,

Si vous me flatiez avant que cette cruel- "
le Maladie m'eût attaquée, je vous prie "
de me venir voir: mais si vôtre Amour "
étoit sincere, n'aprochez pas de moi; je ne "
suis plus la même.

CORINNE.

L'Amant trouva quelque chose de si vif & de si noble dans cetté démarche, qu'il lui répondit en ces termes :

MADAME,

Puis que vous n'êtes plus la même Per- "
sonne, je ne suis pas obligé de vous dire "
si je vous flatois ou non; mais à coup "
sûr je ne vous flaterai point en vous di- "
sant que je vous estime aujourd'hui plus "
qu'aucune autre de vôtrre Sexe. Je croi "
même que vous compâtirez à tout ce qui "
pourra m'arriver dans la suite, lors que "
nous deux ne serons qu'un, aussi bien que "
vous avez soutenu vôtre derniere disgra- "
ce. Je suis donc prêt à m'unir avec un "
tel Esprit que le vôtre aussi-tôt qu'il vous "
plaira.

AMILCAR.

Si *Parthenisse* peut gouverner aujourd'hui ses passions, & avoir sa Beauté aussi peu en

 tête,

tête qu'elle auroit dû l'avoir lors quelle en joüissoit, ses charmes n'auroient pas fort diminué ; & si elle étoit ci-devant trop prévenuë en leur faveur, une conduite plus aisée à l'avenir la dédomagera avec usure de leur perte. Examinez en gros tout le Sexe, & vous trouverez que celles qui ont le plus d'empire sur l'esprit des Hommes, ne sont pas les plus remarquables pour leur Beauté : il arrive même souvent que celles qui s'en font le plus aimer, paroissent à ceux qui ne les connoissent pas les moins propres à gagner les cœurs. Le plus tendre des Amans, qui me soit connu, me dit un jour, dans une Assemblée de Dames qui étoient à un Concert de Musique ; *Vous m'avez souvent entendu parler de ma chere Maîtresse ; cette Demoiselle*, ajouta-t-il en souriant, après qu'il eut fixé mes yeux sur une de la troupe, *est son veritable Portrait.* J'ose dire avec tout cela qu'elle me parut la moins belle de toute la Compagnie ; mais sur ce qu'il avoit mis ma curiosité en jeu, il me fut impossible d'en détourner la vûë. Ses yeux rencontrerent enfin les miens, & surprise d'abord de se voir envisagée, elle chercha, dans tout son voisinage, la Beauté qui pouvoit fixer mes regards. Ce petit mouvement servit à m'expliquer l'énigme : Elle ne se croyoit pas un Objet propre à donner de l'Amour, & c'étoit pour cela même qu'elle en inspiroit. L'Amant dont je parle, est très-honnête Homme sans façon ; & ce qui le charmoit dans sa Maîtresse, de-

venuë

venuë aujourd'hui sôn Epouse, vient de cette humeur égale & obligeante qui la fait partager avec lui tous les soins & les plaisirs de la Vie, de ce qu'elle n'est pas occupée de son merite, & qu'elle ne pense qu'à chercher l'occasion de lui plaire.

Je puis dire à *Partheniffe*, pour sa consolation, que les Beautez en général sont les plus impertinentes & les plus desagreables de toutes les Femmes. L'envie de se faire admirer, l'entêtement de leur merite & des airs précieux ne les abandonnent presque jamais. Tout ce que vous en pouvez obtenir n'est dû qu'à vos instances réïterées; mais après l'avoir goûté, vous le trouvez indigne de vos soins, & vous en revenez comme d'un Songe. Vous avez honte d'avoir été seduit par les égaremens d'une Imagination échaufée; & vous sentez bien, pour peu que vous y reflechissiez, que la Beauté seule ne merite pas une grande admiration.

Les Filles d'une humeur enjoüée, qui n'ont jamais cru pouvoir rendre un Homme malheureux, sont les plus propres à faire nôtre Bonheur. Je connois la jeune *Lydie*, qui peut danser une Gigue & feüilleter de la pâte, qui écrit joliment, qui sait tenir un Livre de Comptes, donner une réponse raisonnable & obéïr aux ordres qui lui viennent de bon lieu; pendant que Mademoiselle *Marthe*, sa Sœur aînée, est toûjours plaintive; sujette au mal de Rate, & qu'à l'exemple des Dames de la plus haute

qualité, elle est industrieuse à trouver de nouvelles manieres de se tourmenter & de chagriner les autres. Cette difference vient sans doute de ce que la pauvre *Lydie* est persuadée qu'elle n'a pas cet *air negligé qui sied si bien ; ce je ne sai quoi qu'on trouve si agreable* ; & que si elle dit une sotise, il n'y aura personne qui crie, *Voilà qui est beau ! Je ne sai ce que c'est ; mais tout ce qu'elle dit a des charmes.*

Interrogez les Maris qui ont de ces grandes Beautez en partage, & ils vous diront qu'ils haïssent leurs Femmes neuf heures du jour qu'ils demeurent ensemble. Leur conduite est si précieuse, qu'on les croiroit embarrassées de leurs charmes dans tout ce qu'elles disent ou qu'elles font. Elles prient Dieu en public avec ces mêmes airs de Beautez, qu'elles se donnent en particulier. Demandez à *Bellinde*, une de ces grandes Beautez, qu'elle heure il est, & vous la verrez en doute, si elle doit vous répondre. En un mot, au lieu de consoler *Parthenisse*, il me semble que je devrois plûtôt la feliciter de sa Métamorphose ; & quoi qu'elle s'imagine de n'avoir jamais été fort enorgueillie de ses charmes, le regret, qu'elle temoigne de leur perte, insinuë le contraire. Plus on se croit indigne de la faveur de quelqn'un, plus on tâche de lui être agreable, & plus on se flate de l'obtenir, plus on manque de succès. La bonté du cœur supléera toûjours à l'absence de la Beauté ; mais la Beauté ne supléera

supléera pas long-tems au défaut du bon Naturel.

T.

LIX. DISCOURS.

——— Versate diu quid ferre recusent
Quid valeant humeri, ———
Hor. A. P. vs. 39.

Consultez long-tems vos forces, avant que de rien entreprendre.

J'Ai lû, avec tant de plaisir, la Lettre suivante, qu'elle ne sera pas desagreable au Public, à ce que je croi.

Monsieur,

* Quoi qu'il n'y ait aucun de vos Lecteurs, si je ne me trompe qui admire plus que moi le relief que vous savez donner aux moindres Bagatelles que vous maniez ; avec tout cela puis que vos Discours forment déja des Volumes, & que, selon toutes les apparences, ils passeront jusques à la posterité la plus éloignée, il me semble que tous les sujets, dont ils traitent, où le Bonheur du Genre Humain est interessé, devroient être aprofondis & avoir une Juste étenduë.

 „ Il

* Lettre sur l'Education de la Jeunesse.

„ * Il y a long-tems que vous aviez promis d'examiner les défauts qui se trouvent „ d'ordinaire dans l'Education de nos Garçons; mais après avoir attendu en vain „ jusque-ici, je me suis impatienté & je me „ hazarde à vous envoyer mes pensées là-„ dessus.

„ Je me souviens que *Periclés*, dans le „ fameux DISCOURS qu'il prononça aux " Funerailles de cette Jeunesse *Athenienne* „ qui avoit resté dans la malheureuse Ex-„ pedition contre les *Samiens*, a une pensée „ fort remarquable, & que plusieurs des an-„ ciens Critiques ont admirée: Il dit que „ la perte de la Republique dans cette occa-„ sion ressembloit à celle que feroit l'Année, „ si elle venoit à perdre le printems. Le „ Préjudice que le Public souffre par la „ mauvaise Education des Enfans, est un „ Mal de la même nature, en ce quelle apau-„ vrit, en quelque maniere, la Posterité, & „ fraude la Patrie du service quelle retireroit „ de ces Personnes, si elles étoient bien éle-" vées. Il y en a plusieurs sans doute qu'une „ bonne Education rendroit capables de se „ distinguer dans les divers Emplois de la "Vie.

„ J'ai vû un Livre écrit par *Jean Huarte*, „ Medecin *Espagnol*, & qui est intitulé *Exa-„ men des Esprits pour les Sciences* † Il y pose „ comme un de ses principes fondamen-

„ taux „

* Voïez Tom. I. Disc. LIII p. 349.

† Il a été traduit en François par *Ch. Vion Dalibai*, & imprimé à Paris en 1650.

taux, qu'il n'y a que la Nature seule qui " puisse donner les qualitez propres à réüssir " dans les Sciences ou dans les Arts; & " que, sans cette heureuse disposition pour " un certain Art ou une certaine Science, " un Homme a beau s'apliquer de toutes " ses forces, & avoir les plus habiles Maîtres, il n'en viendra jamais à bout. L'E- " xemple, qu'il en allegue, est celui de " *Marc*, Fils de l'Orateur *Romain*.

Afin qu'il se perfectionnât dans la " Science à la quelle il le destinoit, *Ciceron* " l'envoya étudier à *Athenes*, la plus celè- " bre Academie qu'il y eut alors au Mon- " de, & où les meilleurs Esprits des Na- " tions les plus polies, qui s'y rendoient en " foule, ne pouvoient que fournir à ce jeu- " ne Homme quantité de beaux Exemples, " & des Incidens capables d'avancer peu à " peu ses Etudes: Il le mit sous la condui- " te de *Cratippe*, un des plus grands Philo- " sophes de son tems; & comme si les Li- " vres qui étoient alors écrits n'eussent pas " suffi pour son usage, il en écrivit lui-mê- " me quelques-uns en sa faveur: Malgré " tout cela l'Histoire nous dit que *Marc* fut " un vrai Sot, & que ni les règles de l'Elo- " quence, ni les préceptes de la Philoso- " phie, ni ses propres éforts, ni la Conver- " sation la plus rafinée d'*Athenes*, ne pû- " rent jamais vaincre la Nature, qui avoit " été prodigue envers son Pere, mais chi- " che à son égard. C'est pourquoi mon " Auteur *Espagnol* voudroit qu'il y eut des "

,, Juges habiles nommez par l'Etat, qui,
,, après avoir examiné le genie de chaque
,, Garçon, le destinassent à l'Emploi qui
,, s'accorderoit le mieux avec ses talens na-
,, turels.

,, *Platon*, dans un de ses Dialogues,
,, nous dit que *Socrate*, qui étoit Fils d'une
,, Sage-Femme, disoit à ses Amis, que
,, comme sa Mere, quoi que très-habile
,, dans son Métier, ne pouvoit pas accou-
,, cher une Femme, à moins qu'elle ne fût
,, enceinte ? il ne sauroit ainsi lui-même
,, tirer d'un Esprit la Connoissance, que la
,, Nature n'y avoit pas semée. C'est pour
,, cela que sa maniere de philosopher &
,, d'instruire ses Ecoliers se bornoit à leur
,, faire diverses demandes & à les aider par
,, ce moyen à mettre au jour les pensées
,, qu'ils avoient dans l'Esprit, dont il se
,, disoit l'Acoucheur.

,, Pour revenir à mon Docteur *Espagnol*,
,, à mesure qu'il aprofondit son Sujet, &
,, qu'il porte ses speculations plus loin, il
,, pose en fait que chaque Genie a une Scien-
,, ce qui lui est proportionnée, & dans laquel-
,, le seule il peut se rendre habile. A l'égard
,, de ces Genies qui semblent être formez
,, pour toutes les Sciences, il les traite d'Ou-
,, vrages simplement ébauchez, que la Na-
,, ture a produit à la hâte.

,, On voit peu d'Esprits sans doute qui
,, ne soient capables de quelque Art ou de
,, quelque Science. Ils ont tous un certain
,, desir d'aprendre & d'augmenter leurs lu-
,, mieres,

mieres, qui se peut fortifier par une bonne Méthode. "

Tout le monde sait l'histoire de *Clavius* : Après qu'il fut entré dans un College de *Jesuistes*, on essaya dequoi il seroit capable, & on étoit sur le point de le renvoyer comme un Esprit lourd & pesant, lors qu'on des Peres s'avisa de l'éprouver sur la Geometrie, pour laquelle il parut avoir de si beaux talens, qu'il devint un des plus habiles Mathématiciens de son siècle. On croit d'ailleurs que la sagacité de ces Peres à découvrir les differentes inclinations de leurs jeunes Ecoliers, n'a pas peu contribué à la figure qu'ils font aujourd'hui dans le Monde."

Quelle difference n'y a t-il pas entre cette maniere d'élever la Jeunesse & celle qui regne dans nôtre Isle, où l'on voit souvent quarante ou cinquante jeunes Garçons rangez dans la même Classe, occupez à lire les mêmes Auteurs, & à fournir les même tâches, quoi qu'ils diférent pour l'âge, l'humeur & l'esprit ? Quelque sorte de Genie que la Nature leur ait donné, il faut qu'ils deviennent tous également Poëtes, Historiens & Orateurs, Ils sont tous obligez d'avoir la même capacité, de produire le même nombre de Vers, & de fournir le même Discours en Prose. Chaque Ecolier doit avoir la memoire aussi bonne que le premier de la Classe. En un mot, au lieu

„d'ac-

„ d'accommoder les études à la portée de „ chacun, on voudroit qu'un] jeune Garçon „ accommodât son genre à ses études. Il est „ vrai que la faute ne vient pas toûjours „ du Précepteur, mais plûtôt du Pere de „ l'Etudiant, qui ne sauroit s'imaginer que „ son Fils n'est pas capable des mêmes „ choses que ceux des ses Voisins, & qu'il „ n'est pas en son pouvoir d'en faire tout ce „ qui lui plaît.

„ Si nôtre Siècle merite en quelque cho- „ se de plus grands éloges que les autres, „ on peut dire que c'est à l'égard du géné- „ reux soin que diverses Personnes charita- „ bles ont pris pour l'éducation des pauvres „ Enfans ; mais puis que la tendresse mal „ reglée d'un Pere ne sauroit avoir lieu „ dans ces Ecôles de Charité, ceux qui en „ sont les Directeurs les rendroient plus „ avantageuses au Public, s'ils y obser- „ voient la Méthode que j'ai insinuée jus- „ ques-ici. Par un examen serieux de la „ difference de leurs talens, ils pourroient „ les distinguer en certaines Classes, & „ donner à chacun le Métier ou la Profes- „ sion qui conviendroit à son genie.

„ Quel besoin n'auroit-on pas de ce Re- „ glement pour les trois grandes Professions „ destinées aux gens de Lettres?

„ Le Docteur * *South* se plaint dans „ quelqu'un de ses Ouvrages, de ce qu'il y „ a des Personnes qui se destinent au Mi- „ nistere

* Il étoit Chanoine dans l'Abbaïe de *Westmunster*, & il est mort depuis quelques années.

nistere de l'Evangile, sans avoir aucune des qualitez requises pour cette sacrée Fonction, & il dit qu'on y voit échoüer bien des Gens, qui auroient pû rendre de très-bons services à leur Patrie, s'il s'étoient bornez à mener la Charruë.

Il y a bien des Avocats, qu'on ne voit pas souvant au Barreau, & qu'on ne consulte guére chez eux, qui auroient pû devenir d'excellens Bateliers & se distinguer à * l'Escalier du *Temple*.

J'ai connu un Coupeur de cors, qui auroit pût réüssir dans la Medecine, & même s'y rendre fort habile, si on l'eût instruit de bonne heure dans cette Science.

Mais pour venir à des Exemples d'un ordre inferieur, ne voit-on pas tous les jours nos ruës pleines de Charretiers doüez d'une grande sagacité & de Politique en Livrée ? Nous avons bien des Tailleurs haut de six piez, & nous rencontrons plusieurs Barbiers à larges épaules, pendant que nous voyous peut-être en même-tems chanceler, sous le poids d'un Fardeau, un Crocheteur d'une coudée, qui auroit pû manier une Aiguille ou un Rasoir avec beaucoup d'adresse, fort à son aise & à l'avantage du Public.

Quoi que les *Lacedemoniens* observassent à peu près, dans l'Education de leurs Enfans, la Méthode que je voudrois incul-

quer,

* C'est un des endroits de *Londres*, où se tiennent les petits Bateaux qui vont & viennent sur la *Tamise*.

„ quer, il me semble qu'ils la poussoient „ au-delà des justes bornes ; puis qu'ils ne „ souffroient pas qu'un Pere élevât ses En- „ fans de la maniere qu'il l'entendoit. Dès „ l'âge de sept ans, on les enrôloit dans „ certaines Compagnies, où ils étoient „ exercez aux dépens du Public. Les Vieil- „ lard jugeoient de leur capacité : on se- „ moit de la jalousie entre eux, & on les „ engageoit à se deffier les uns les autres, „ pour découvrir leurs differentes inclina- „ tions, & en disposer ainsi pour le service „ de la Republique, sans avoir aucun „ égard à leur naissance. A la faveur de „ cet usage, *Lacedemone* eut bien-tôt l'Em- „ pire de toute la *Grece*, & se rendit celèbre „ dans tout le Monde pour son Gouverne- „ ment civil & sa Discipline Militaire.

„ Si cette Lettre ne vous paroît pas in- „ digne de tenir une place au rang de vos „ DISCOURS, peut-être que je me ha- „ sarderai à vous fatiguer de quelques-au- „ tres de mes pensées sur le même sujet. Je „ suis, *&c.*

X.

LX. DISCOURS.

Nec Veneris pharetris macer est, aut lampade fervet :
Inde faces ardent, veniunt à dote sagittæ.

JUV. Sat. VI. 138.

Ce n'est ni Venus, *ni* Cupidon, *qui allument la passion qu'il a pour elle ; il en a reçu une grosse dot ; ce sont là les beaux feux qui le consument ; voilà les fléches qui le blessent.*

Mr. le SPECTATEUR,

* JE m'étonne qu'entre tous les differens Caractères, dont vous avez embelli vos DISCOURS, vous ne nous ayez pas donné jusques-ici le Portrait de ees jeunes Audacieux qui fourmillent daus cette Ville, & qu'on nomme d'ordinaire *Voleurs de bons Partis.* Il faut que vous sachiez, Monsieur, que je suis du nombre de ceux qui vivent dans une crainte continuelle à cause de cette sorte de Gens, qui sont jour & nuit aux aguets, pour surprendre nos jeunes Filles, & qu'on peut regarder comme une espéce de ces Voleurs, qui enlevent les Enfans pour les envoyer aux *Indes* ; & que nos Loix « con-

* LETTRE sur les QUÊTEURS & les RAVISSEURS de nos riches Heritieres.

„ condamnant. J'ai une Fille unique, qui „ doit heriter de tout mon Bien : Elle me „ paroît déja nubile, & il y a plus de six „ ans qu'elle se trouve en état de penser à „ un Mari, quoi qu'elle ne soit que dans la „ dix-huitième année de son âge. Nos „ *Quêteurs de bons Partis* ont si bien jetté „ les yeux sur elle, qu'ils cherchent à se „ camper vis-à-vis de sa place, dans toutes „ les Assemblées publiques où elle se trou„ ve. J'y ai surpris moi-même un jeune „ Fat, qui se donne des airs avec des „ Grands à frange d'argent. Aussi l'ai-je te„ nuë enfermée comme une Prisonniere „ d'Etat depuis l'âge de treize ans. Les fe„ nêtres de sa Chambre sont garnies de „ grosses barres de fer ; elle ne peut sortir „ de la Maison qu'avec sa Garde, qui est „ une de mes Parentes d'un sens fort rassis; „ il y a d'ailleurs une année entiere que je „ lui ai deffendu tout usage d'Encre ou de „ Plume, & qu'on ne doit porter dans sa „ Chambre aucune Boîte de Carton, qu'a„ près qu'on la bien visitée. Malgré toutes „ ces précautions, je ne sai plus que deve„ nir, de peur qu'on ne m' joüe tout d'un „ coup quelque mauvais tour. Il y a deux „ ou trois nuits qu'on entendit, dans la „ Ruë, quelques Violons, qui semblent ne „ me présager rien de bon ; pour ne rien „ dire d'un grand *Irlandois*, qui s'est pro„ mené, plus d'une fois, cet Hyver dernier, „ devant mon Logis. D'un autre côté, ma „ Parente m'avertit que ma Fille lui a parlé

„ deux

deux ou trois fois d'un Gentilhomme à "
Perruque Blonde, & qu'elle est plus en "
train que jamais d'aller à l'Eglise. Il y a "
une semaine ou environ qu'elle nous "
échapa ; ce qui nous mit tous en allarme. "
Je la fis d'abord poursuivre à cors & à "
cri ; j'envoyai à la * Bourse, chez sa "
Tailleuse, & chez les jeunes Demoiselles "
qui la visitent ; mais on l'avoit cherchée "
inutilement plus d'une heure, lors qu'el- "
le revint d'elle-même, après avoir fait "
une promenade le long du Vivier de *Ro-* "
samond, à ce qu'elle me dit. J'ai conge- "
dié là-dessus sa Femme de Chambre, "
doublé ses Gardes, & donné de nouvelles "
instructions à ma Parente, qui, pour lui "
rendre justice, observe de près tous ses "
mouvemens. Cela me cause une inquie- "
tude qui ne m'abandonne jamais, & qui "
me tient souvent éveillé lors que ma Fil- "
le dort ; quoi que je craigne qu'à son "
tour elle ne soit à deux de jeu avec moi. "
Enfin, Monsieur, je souhaiterois qu'il "
vous plût de representer à ces jeunes "
Quêteurs, qui cherchent ainsi à faire for- "
tune par des voyes indirectes que l'enle- "
vement d'une Fille, à cause de son Bien, "
n'est qu'une espèce de Vol toleré ; & que "
c'est assez mal dédommager le Pere, que "
de s'aller mettre au Lit avec elle. Ne "
tardez pas, s'il vous plaît, à me donner "
,, vos

* Il y a plusieurs Boutiques, où l'on vend des Galanteries, comme au Palais à *Paris*.

„ vos avis là-dessus, afin qu'ils paroissent, „ s'il est possible, avant qu'on congedie les „ Troupes. Je suis, *&c.*

TIM. BELLEGARDE.

Themistocle, ce fameux Général *Athenien*, interrogé lequel des deux il aimeroit mieux, ou de donner sa Fille à un Homme de merite qui n'auroit pas de Bien, ou de la donner à un Homme riche qui n'auroit point de merite, répondit, Qu'il préfereroit un Homme sans Biens à un Bien sans Homme. Le pis est que nos *Quêteurs de bon Partis* tournent leurs vûës de ce côté-là, parce qu'ils sont incapables de toute autre chose. Si un jeune Etudiant en Droit n'y fait aucun progrès, & qu'il soit rebuté de * *Cook* & de *Littleton*, il se munit d'une Echelle de corde,& par ce moyen,& de concert avec sa Maîtresse, il fait souvent ses aproches de nuit à l'insçû de tout le monde.

Le même Art d'escalader les Places a été pratiqué, avec beaucoup de succès, par divers Ingenieurs. Les Stragêmes de cette nature rendent le Savoir & les plus beaux Talens superflus, & abregent le chemin qui conduit aux Richesses.

L'Orgueil n'a pas moins de part que l'Oisiveté à cette recherche mercenaire. Un Fat,

* Voïez la Note qui est au bas de la page 10. Tome I.

Fat, qui se contemple dans un Miroir, est charmé de sa Personne ; là-dessus il prend la resolution de s'en servir à faire sa fortune, & il ne doute pas que toutes les Dames, qu'il trouvera dans son chemin, ne lui rendent aussi bonne justice qu'il se l'est renduë lui-même. Lors qu'une Heritiere voit un Homme qui accompagne son coup d'œuil de graces artificielles, & qui parle si haut, qu'elle peut l'entendre, elle doit être bien sur ses gardes ; mais si elle remarque qu'il ait des talons rouges aux souliers, une mouche sur le visage, ou quelque autre singularité dans la maniere dont il est mis, elle ne sauroit trop redoubler ses précautions. Ce sont là des amorces, dont on ne doit pas se joüer, des charmes qui ont fait de terribles executions, & qui ont gagné des Cœurs qu'on croyoit imprénables. Le pouvoir d'un Homme doüez de ces beaux talens est si bien connu, qu'il y a plusieurs Entrepreneuses autour de la Bourse, à ce que j'ai oüi dire de bonne part, qui, à l'arrivée d'un Homme assez bien tourné sorti d'un Royaume voisin, lui fourniront un Habit propre à leurs fraix & dépens, à condition qu'il leur en payera le double de ce qu'il vaut le jour de son Mariage.

Cependant il y a quelque difference entre les *Quêteurs* & les *Ravisseurs* de bons *Partis*. Les premiers sont ces Galans assidus, qui employent toute leur vie à courir après le Gibier, & qui ne l'attrapent jamais. *Suffenus*,

* *Suffenus*, pour tâcher de plaire aux Dames, s'amuse depuis trente ans à bien peigner & poudrer sa Perruque, & se poste vis-à-vis d'elles dans une Loge à la Comedie, jusqu'à ce que les rides sont venuës le deffigurer sous les yeux. Il tend aujourd'hui les mêmes pieges à nos Beautez, qu'il mettoit autrefois en usage à l'égard de leurs Meres. *Cottilus*, après avoir fait sa Cour à plus de Maîtresses qu'il n'en paroît dans la Balâde de † Mr. *Covvley*, se déclara enfin pour une de nos Citoyennes riche de vingt-mille Livres Sterlin ; mais il mourut de vieillesse, avant qu'il pût en venir à une conclusion. Je ne dois pas oublier ici mon illustre Ami HONEYCOMB, qui nous a dit bien des fois en pleine Coterie, que, durant vingt années de suite, d'abord qu'un Gentilhomme de sa Province étoit mort sans Enfans ; à l'oüie de cette nouvelle, il avoit pris ses botes, & monté à Cheval ; il étoit allé offrir ses services à la Veuve. Lors qu'on le raille sur les mauvais succès qu'il y eut, il répond avec sa gayeté ordinaire, qu'il n'en trouva pas une seule qui ne fût engagée d'avance.

Il est certain que les Veuves sont le veritable Gibier de nos *Quêteurs de bons Partis.* A peine y a-t-il dans la Ville, un jeune Homme haut de six piez, qui n'ait passé en revuë devant l'une ou l'autre de nos riches

* C'est le nom d'un méchant Poëte, grand Parleur, qui vivoit du tems de *Catulle.*

† Voïez Tome I. p, 186. *&c.*

riches Veuves. Le *Cupidon* de * *Hudibras*, qui

> Planta le Piquet sur la Terre
> Qu'ne Veuve avoit pour Doüaire,

s'occupe tous les jours à lancer des Dards & à blesser des Cœurs. Mais on doit avoüer que les Veuves ont tant de subtilité, qu'on peut les abandonner à leur propre conduite; & si elles s'engagent dans quelque fausse démarche, elles n'en sont pas responsables qu'à elles-mêmes. Les jeunes Creatures innocentes, qui n'ont aucune experience du monde, sont celles sur tout que je voudrois mettre à l'abri du danger. La surprise d'une de celles-ci meriteroit, selon moi, d'être puni comme un Rapt. Lors que le jugement n'est pas formé, il n'y a point de choix, & je ne saurois concevoir pourquoi l'acte de seduire une Fille, qui n'a pas atteint l'âge de discretion, seroit moins criminel que celui de la duper avant qu'elle ait dix ans,

L.

* Voïez ce qui est dit de ce Poëme dans le *Journal Literaire* de la Haïe, Tome IX. Part. I. p. 165.

LXI. DIS-

LXI. DISCOURS.

Quod huic officium, quæ laus, quod decus erit tanti, quod adipiſci cum dolore corporis velit, qui dolorem ſummum malum ſibi eſſe perſuaſerit ? Quam porrò quis ignomininam. quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, ſi ad ſummum malum eſſe decreverit ?

CIC. Tuſcul. Quæſt. L. II. c. 6.

Si un Homme eſt perſuadé que la Douleur eſt le ſouverain Mal ; quel Devoir, quelle Vertu, quel Acte honorable voudra-t-il pratiquer, s'il ne peut en venir à bout ſans s'expoſer à la Douleur ? D'un autre côté, quelle Honte, quelle Infamie n'endurera-t-il pas, pour éviter un ſi grand Mal ?

* LEs Hommes ſont ordinairement ſi foibles, qu'ils ont beſoin d'être affligez pour conſerver leur bon Sens & ne pas extravaguer. Triſte & accablante reflexion ! Il n'y en a point d'heureux ; & ceux qui vivent dans la Proſperité, ébloüis de l'éclat qui les environne, ne penſent jamais à l'inconſtance de la Fortune, ou plûtôt à la main inviſible du ſouverain Diſpenſateur de toutes choſes. Mais une Ame noble & généreuſe, qui s'occupe des Idées de l'avenir,

* DES Effets que la PROSPERITE' & L'ADVERSITÉ ont d'ordinaire ſur les Hommes.

air, trouve petits les maux qui lui arrivent, au lieu qu'elle est penetrée des accidens qui affligent les autres. Si le plus criminel de tous les hommes s'achemine à la mort & la subit avec courage, il excite la pitié de tous les assistans, non pas à cause que son état est déplorable, mais parce qu'il ne le déplore pas lui-même: Nous souffrons pour celui qui est moins sensible à sa misere, & nous avons du penchant à mépriser celui qui succombe sous le poids de ses disgraces. D'un autre côté, un esprit calme & en bonne assiete regarde du haut en bas ceux qui sont enflez de la prosperité: il ne leur porte aucune envie; mais il a quelque honte de leur foiblesse, & de voir qu'ils oublient si bien l'état où la Nature les a mis, que la tête leur tourne d'abord que les afflictions, qui sont le partage de tous les hommes, leur donnent quelque repit. Celui-là donc qui ne veut pas jetter la vûë sur un malheureux, quoi qu'humble & moderé dans sa disgrace, & qui craint l'affliction comme la peste, n'est qu'une victime qui s'engraisse pour le jour du sacrifice, & qui est d'autant plus digne de sentir la misere, qu'il cherche à l'éviter.

Un de mes Amis, chez qui je me trouvai la nuit passée, entama un discours qui marquoit, selon moi, qu'il a beaucoup de discernement. Il observa que, toutes les fois que nous rentrons dans nous-mêmes, pour examiner quelle est la veritable grandeur de la nature humaine, nous voyons

qu'elle consiste à souffrir, de bonne grace, pour une juste Cause. On nous dépeint toûjours les Heros au milieu des Embarras, du Trouble & de l'Adversité : on diroit qu'ils aiment les Perils, & qu'ils les recherchent avec ardeur pour le service du Genre Humain. Nous sommes si convaincus, ajouta mon Ami, qu'il faut un Merite extraordinaire pour souffrir en patience les grandes Calamitez, que les Auteurs des Romans, lors qu'ils veulent tracer les Caractères les plus sublimes, les relevent par ce qu'il y a de plus terrible dans la Nature : ils forment de nouveaux Monstres, des Dragons & des Geans, afin que leurs Heros les combattent : Là où le danger finit, le Heros disparoit ; d'abord qu'il a gagné un Empire, ou obtenu sa Maîtresse, tout ce qui vient ensuïte est peu digne d'attention, & ne merite pas d'être lû. Mon Ami poussa jusqu'à dire, qu'il n'apartient qu'à des Etres superieurs à l'Homme de jouir du Bonheur sans aucun mélange, & que, dans l'état où nous sommes, on ne voit point d'Heroïsme qui ne soit accompagné de quelque infortune.

Il est certain que nous avons tout sujet de nous preparer à soutenir les revers & les accidens ausquels cette Vie est exposée : Mais au lieu de nous affermir à cet égard, nous ne songeons qu'aux plaisirs & à la joie, qui nous amolissent le courage, & qui énervent toute la force de nos Ames, seule capable de nous proteger aux heures

de

de la tentation. La recherche constante des Plaisirs sensuels ne quadre point du tout, & a même quelque repugnance avec la nature de l'Homme. Il y a une vivacité assez modeste dans † l'Ode qu'*Horace* a écrit à *Delius*, & où il lui dit, „ Que la pensée de la Mort le doit faire souvenir de con- " server, en tout, une grande égalité d'a- " me, dans l'adversité de même que dans la " prosperité : qu'une joie moderée doit " toûjours balancer en lui tout ce que l'une " & l'autre peut avoir d'extraordinaire. " Cette Moderation n'est que pour les Hommes d'un esprit sublime, qui jouissent de toutes les douceurs de la Santé & de tous les autres avantages de la Vie, comme s'ils devoient les perdre à tout moment, & qui les resignent avec cette grandeur d'Ame, qu'il prouve qu'ils en connoissent bien la valeur & la durée.

L'indifference pour le plaisir nous aide à suporter la douleur : Sans un tel secours, l'Esprit se trouve accablé par un accident imprevû ; mais celui qui n'a jamais abusé de la Prosperité, a toûjours la consolation de sentir, au milieu des plus cruels desastres, que leur poids n'est pas aggravé par le souvenir de sa vie passée. * *Ciceron* nous raconte un trait d'Histoire, qu'il avoit apris de *Pompée*, & qui nous donne un échantillon de la maniere agreable dont les

R ij Gens

† C'est la III. du Liv.II. Voyez le commencement.

* *Tuscul. Quæst.* Lib. II. c. 25.

Gens d'esprit & les Philosophes de l'Antiquité adoucissoient les maux de la vie par la force de la raison. „ *Pompée*, arrivé à *Rhodes* & curieux de voir le celebre Philosophe *Posidonius*, lui rendit visite ; mais „ sur ce qu'il le trouva detenu au lit par la „ goute, il lui marqua du chagrin de ce „ qu'il ne l'entendroit pas discourir : A quoi „ le Philosophe repondit, *Vous pouvez m'entendre*, *& je ne souffrirai pas que la douleur soit la cause qu'un aussi grand homme m'ait visité inutilement*. Là-dessus il se „ mit à raisonner fort au long sur le dogme „ favori des *Stoïciens*, qui disent que la „ douleur n'est pas un mal, & il s'écria „ souvent, au milieu de son discours, lors „ que la goute le tourmentoit, *O douleur, douleur, tu as beau faire, tu n'avances rien ; quelque rude que tu paroisses, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Mr le SPECTATEUR,

„ * Après avoir lû plusieurs de vos DISCOURS, où vous temoignez vous interesser à tout ce qui regarde l'honneur des „ Ecclesiastiques, au soin qu'ils doivent „ prendre d'observer toutes les bienseances „ que leur caractere demande, & sur tout „ de faire le service public avec zele & de„ votion, je suis d'autant plus encouragé à „ leur adresser ici mes plaintes à l'égard de „ cer-

* LETTRE sur certains petits défauts où tombent quelques Predicateurs *Anglois*.

„ certaines phrases, qu'un petit nombre de „ Predicateurs employent dans leur priere „ avant le Sermon, & qui ne sont pas de „ mon goût. Par exemple, ils y donnent à „ quelques grands Seigneurs des titres ho- „ norables, qui leur sont dûs à la verité, „ suivant le rang qu'ils tiennent dans le „ monde, mais que je ne croi pas bien pla- „ cez dans nos prieres. N'est-ce pas une „ contradiction de dire, † *Illustres, tres-* „ *reverends & tres honorables pauvres & in-* „ *dignes pecheurs*? Ces epithetes, qui ser- „ vent à distinguer les hommes, ne con- „ viennent qu'à l'état où nous sommes ici- „ bas, & n'auront aucun lieu dans le Ciel: „ Aussi ne les voit-on pas dans la Liturgie, „ qui devroit servir de modele aux prieres „ de nos Ecclesiastiques. Il y a une autre „ expression, dont je ne dirois mot, si je „ ne l'avois entenduë employer bien des „ fois, devant une Assemblée tres-judi- „ cieuse, pour servir d'introduction à la „ derniere demande d'une priere, & qui „ est conçuë en ces termes: * *O! que le* „ *Seigneur ne se mette point en colere, & je* „ *ne parlerai que cette seule fois.* Vous diriez „ là-dessus qu'il n'y a point de difference „ entre l'acte d'*Abraham*, qui n'avoit pas „ ordre, du moins que nous sçachions, „ d'interceder pour *Sodome*, & le nôtre „ lors que nous demandons à Dieu tout ce „ qui nous est necessaire appuyez de son

† Voyez ci-dessus p. 60. & 61.

* *Gen.* Ch. XVIII 32.

„ autorité : Ainsi ces Predicateurs auroient
„ plûtôt sujet de craindre sa colere, s'ils
„ ne lui adressoient pas de pareilles deman-
„ des. Une autre Imagination, qui me
„ paroît assez grotesque, est lors qu'un jeu-
„ ne Homme veut nous faire connoître la
„ Personne qui l'a honoré de * l'Echarpe
„ dont sa Robe est ornée, qu'il s'adresse à
„ Dieu, & qu'il lui dit, dans une espece
„ de Parenthese, *Beni, Seigneur, la tres-*
„ *honorable Comtesse de* ****, *puis que*
„ *mon devoir m'oblige à te prier pour elle.*
„ N'est-ce pas la même chose que s'il disoit
„ à Dieu, *Beni-la, Seigneur, car tu sais*
„ *que j'ai l'honneur d'être son Chapelain?*
„ Je suis, *&c.*

T. J. O.

* C'est une bande de tafetas, ou de crêpe, lors que celui qui la porte est en deuil, large d'une aune ou environ, & à laquelle on fait quelques plis, qu'on attache par le milieu autour du cou de la robe, & dont les bouts pendent, de l'un & de l'autre côté, sur le devant, presque aussi bas que la soutane. Elle sert à distinguer les Docteurs en Theologie, & les Chapelains ou les Aumôniers des autres Ecclesiastiques.

LXII. DISCOURS.

Exigite, ut mores tenores ceu police ducat
Ut si quis cerâ vultum facit. ———

JUV. Sat. VII. 237.

Dites-lui bien : Rendez mon Fils docile & traitable; qu'il soit comme la cire molle entre nos mains.

MONSIEUR,

† Pour m'aquiter de la promesse que * je vous fis en dernier lieu, vous trouverez ici quelques nouvelles pensées sur l'Education de la Jeunesse, & j'examinerai d'abord cette fameuse Question, savoir, *Laquelle des deux est preferable, ou celle qu'on reçoit dans une Ecole publique, ou celle qu'un Precepteur donne en particulier ?*

Les plus grands Hommes de presque tous les siecles ont été d'un avis si different à cet égard, qu'aprés avoir allegué les principales raisons de part & d'autre, je laisserai à chacun le soin de se determiner là-dessus de la maniere qu'il l'entendra.

Les *Romains*, comme nous l'aprenons de *Suetone*, croyoient que les Peres de-

† LETTRE sur l'EDUCATION de la Jeunesse.

* Voyez ci-dessus DISC. LIX. p.377.

„ voient élever eux-mêmes leurs enfans ; „ & *Plutarque* nous dit, dans la vie de „ *Marc Caton*, qu'aussi-tôt que son fils fut „ d'un âge à raisonner un peu, *Caton* ne „ voulut jamais permettre qu'un autre que „ lui-même l'enseignât, quoi qu'il eût alors „ chez lui un Domestique nommé *Chilon*. „ qui étoit habile Grammairien, & qui „ avoit instruit quantité de jeunesse.

„ Les *Grecs* au contraire sembloient avoir „ plus de penchant pour les Ecoles publi„ ques & les Seminaires.

„ L'instruction donnée en particulier pro„ met la vertu & une bonne éducation, une „ Ecole publique inspire de la hardiesse, „ & fait bien-tôt connoître les manieres du „ monde.

„ Mr *Locke*, dans son fameux Traité sur „ *l'Education des Enfans*, avoue qu'il y a „ des inconveniens à craindre de part & „ d'autre. † *Si je garde*, dit-il, *mon enfant* „ *à la maison, il court risque de s'y donner* „ *des airs* * *d'un jeune maître*, *& si je l'en-* „ *voye*

† Voyez pag. 101. de la belle traduction que Mr *Coste* a faite de cet Ouvrage, & qui a été imprimée à *Amsterdam*, chez *H. Schelte*, en 1708. Du reste, j'ai suivi mot pour mot l'*Anglois* que mon Auteur cite, & qui me paroit un peu different de la traduction de Mr *Coste*.

* Mr *Locke* fait sans doute allusion ici à la coûtume reçuë en *Angleterre*, où les Do-

„ *voye hors de chez moi, il est presque impossi-*
„ *ble de le garantir de la contagion du vice*
„ *& de l'impolitesse qui regnent par tout. Peut-*
„ *être qu'il conservera mieux son innocence*
„ *au logis, mais il sera plus ignorant dans les*
„ *affaires de la vie: & plus niais lors qu'il*
„ *paroîtra dans le monde.* Avec tout cela, cet
„ habile Ecrivain se determine pour l'édu-
„ cation domestique, parce qu'il est plus
„ difficile d'aquerir la vertu que la connois-
„ sance du monde, & que le vice est plus
„ opiniâtre & plus dangereux que la simpli-
„ cité: outre qu'il ne voit pas pour quelle
„ raison un enfant conduit avec prudence
„ ne pourroit pas se munir de la même har-
„ diesse chez son pere, que dans une Ecole
„ publique. Il donne ainsi avis aux peres
„ d'acoûtumer leurs fils à voir les étrangers
„ qui vont chez eux, de les produire dans
„ les visites qu'ils rendent á leurs voisins,
„ & de les faire causer avec des gens d'es-
„ prit & polis.

„ On objectera peut-être là-dessus, que
„ ce n'est pas la seule chose necessaire, &
„ qu'à moins que les enfans s'entretiennent

mestiques donnent le titre flateur de *young Master*, ou de *jeune Maître*, aux garçons de bonne famille, pendant qu'ils sont encore en bas âge. Coûtume, que Mr *Locke* n'aprouvoit pas, selon toutes les aparences; & dont il semble, par ce seul mot, vouloir insinuer le ridicule.

„ avec leurs Egaux, soit pour l'âge ou les „ talens naturels, il ne sauroit y avoir aucun lieu pour l'Emulation, ni les autres „ Passions les plus vives de l'Esprit, qui „ pourroit devenir insensible & stupide, s'il „ n'étoit quelquefois agité par leur mouvement.

„ Un des plus celebres Ecrivains, que „ nôtre Nation ait produit, observe qu'un „ jeune Garçon, qui forme des Partis & se „ rend populaire dans une Ecole ou dans „ un College, ne manqueroit pas de jouer „ le même rôle dans un Senat ou dans un „ Conseil privé. D'ailleurs Mr *Osburn*, qui „ parle en Homme versé dans les affaires „ du monde, soutient que le Projet de voler du fruit dans un Verger, bien tramé „ & bien executé, éleve insensiblement un „ jeune Garçon à la Prudence & au Secret, „ & le rend capable de choses plus importantes.

„ En un mot l'Education domestique „ semble être la voie la plus naturelle pour „ former un jeune Homme à la Vertu, & „ celle du College pour le rendre propre „ aux affaires. La premiere pourroit fournir un bon Sujet à la République de *Platon*, & l'autre un digne Membre pour une „ Societé abandonnée aux artifices & à la „ corruption.

„ Cependant il faut avouer que le Maître „ d'une Ecole publique, ou le Regent d'une Classe, a quelquefois tant de jeunes „ Garçons à instruire, qu'il ne sauroit don-

„ ner

ner à chacun tous les soins requis. Avec " tout cela, c'est l'Erreur dominante de nô- " tre siecle, où l'on voit que la plûpart des " Peres, qui voudroient tous que leurs Fils " devinssent habiles, ne jugent pas à propos " d'encourager un honnête Homme à pren- " dre soin de leur Education. "

Il est vrai que, depuis quelques an- " nées, on a remedié à ce defaut dans nos " grandes Ecoles; en sorte que nous voyons " aujourd'hui à leur tête non seulement des " Gens d'esprit & capables, mais aussi des " Soûs Maîtres experts & de bonnes Aides. " D'ailleurs, manque d'établir le même " ordre dans ces petits Seminaires à la " Campagne, on voit quantité de bons " Esprits échouer & se perdre. "

Je panche d'autant plus à le croire, " que je l'ai éprouvé moi même sous deux " Maîtres Campagnards, l'un & l'autre fort " indignes de l'Emploi qu'ils avoient pris. " Le premier m'imposoit des tâches bien " au dessus de mes forces, quoi que je ne " fusse pas un des moindres, s'il m'est per- " mis de le dire, & il me traitoit cruelle- " ment pour n'avoir pas fait l'impossible. " L'autre étoit d'une humeur bien differen- " te; & un Ecolier, qui vouloit s'aquiter " de ses messages, laver sa cafetiere, ou " sonner la cloche, pouvoit se dispenser, " tant qu'il le jugeoit à propos, de lire ses " Auteurs Classiques. J'y ai connu un jeune " Drôle, qui souvent ne rendoit pas sa tâ- " che, sous pretexte qu'il avoit aidé à la "

" Cui-

„ Cuisiniere, & c'étoit une excuse legitime.
„ Il y avoit aussi le fils d'un Gentilhomme
„ du voisinage, qui y demeura cinq ans,
„ dont il passa la plus grande partie á pro-
„ mener ou aller abreuver la haquenée grise
„ de nôtre Maître. Pour moi, qui ne daig-
„ nois pas m'attirer ses bonnes graces par
„ des services de cette nature, je devins le
„ plus habile, & je fus le plus maltraité de
„ tous les Ecoliers.

„ Pour finir ce Discours, je releverai un
„ avantage qui se trouve dans les Ecoles
„ publiques, & dont *Quintilien* a parlé, je
„ veux dire, que nous y contractons sou-
„ vent des amitiez qui nous sont fort utiles
„ dans la suite. Je vous en donnerai un
„ exemple connu de bien des personnes, &
„ que vous ne devez point du tout revoquer
„ en doute.

„ Tous ceux qui ont frequenté l'Ecole de
„ *Vvestminster* savent qu'il y a un rideau,
„ qui traverse par le milieu la grande
„ chambre où elle se tient, & qui separe
„ l'Ecole haute de la basse. Il arriva un
„ jour, par malheur, qu'un Etudiant dé-
„ chira ce rideau: La severité du * Maître
„ étoit si bien connuë, que le jeune gar-
„ çon, d'un naturel doux & timide, deses-
„ peroit d'en obtenir le pardon, & qu'il
„ trembloit, depuis la tête jusqu'aux piez,
„ dans la crainte du châtiment qui lui se-
„ roit

* Il s'apelloit *Busby*: il étoit Docteur en Theologie, & il mourut fort âgé sous le Roi *Guillaume*.

„ toit infligé : Alors un ami, qu'il avoit à „ son côté lui dit de ne s'allarmer pas, & „ qu'il prendroit sa faute sur lui-même. „ En effet il lui tint parole. Ces deux amis „ devenus hommes, lors que la guerre „ civile éclata, ils embrasserent differens „ partis, l'un suivit le Parlement, & l'autre „ le Roi.

„ Celui qui avoit déchiré le rideau tâ„ cha de s'avancer dans les Emplois civils, „ & l'autre, qui en avoit subi la peine, „ dans les militaires : Le premier eut un „ si heureux succez, qu'il devint bien-tôt „ un des Juges sous *Cromvvel*. L'autre „ s'engagea dans la fatale expedition de „ *Penruddock* & de *Groves* à l'Ouest de l'*An*„ *gleterre*. Il seroit sans doute inutile de „ vous raporter ici en détail l'évenement „ de cette entreprise. Tout le monde sait „ que le parti du Roi y fut mis en déroute, „ & que tous leurs Chefs, entre lesquels „ étoit le genereux Ecolier, furent empri„ sonnez à *Exeter*. Il arriva que son ami „ fut alors envoyé à l'Ouest pour y tenir „ les assises & y administrer la Justice. Le „ procez des Rebelles, comme on les apel„ loit en ce tems-là, fut bien-tôt instruit, „ & il ne restoit plus qu'à prononcer la „ sentence, lors que le Juge, à l'ouie du „ nom de son ami, qu'il n'avoit pas vû „ depuis bien des années, & après l'avoir „ consideré avec plus d'attention, lui de„ manda s'il n'avoit pas étudié dans l'Eco„ le de *Vvestminster* ? Par sa reponse, il vit

„ d'a-

„ d'abord que c'étoit le même bon Ami, „ qui s'étoit chargé de sa faute. Là-dessus „ il ne temoigna rien ; mais il se rendit au „ plus vite à *Londres*, où il employa si heu-„ reusement son crédit auprés de *Cromvvel*, „ qu'il sauva son Ami du triste sort qu'eu-„ rent ses infortunez Complices.

„ Le Gentilhomme, qui fut sauvé de „ cette maniere par la reconnoissance de „ son ancien Camarade d'Ecole, fut en-„ suite Pere d'un Fils, qu'il vit élevé aux „ Charges de l'Eglise, & qui en possede au-„ jourd'hui, avec honneur, une des plus „ hautes Dignitez.

X.

LXIII. DISCOURS.

Libertas: quæ sera, tamen respexit inertem.
VIRG. Eclog. I. 28.

L'amour de la Liberté, qui, malgré ma negligence passée, m'est venu à la fin, quoi qu'un peu tard.

Mr le SPECTATEUR,

„ SI * vous trouvez plus de goût à la „ lecture d'une Lettre qui contient de „ veritables Griefs, j'ai quelque raison „ d'espe-

* LETTRE sur l'INACTION & la PERTE du TEMS.

d'esperer que celle-ci sera bien-venuë au- «
près de vous ; & si la perte du tems est la «
plus irreparable de toutes, il faut avouer «
que les regrets, qu'on témoigne, sont «
des plus legitimes. Le bonheur d'avoir «
secoué le joug d'une longue indolence, «
& l'envie que j'ai de resister à toutes les «
seductions de la paresse, m'obligent de «
vous apeller à mon aide. Le trouble, «
avec lequel je reflechis sur le tems passé, «
& la crainte de l'avenir m'ont d'abord «
determiné à prendre ce parti. «

La paresse est une maladie si generale, «
qu'un de vos DISCOURS là-dessus ne «
peut être que d'une grande utilité au Pu- «
blic. A peine y a-t-il une seule personne «
qui n'en ait quelque atteinte, & il s'en «
trouve des milliers, sans parler de moi, «
qui perdent plus de tems à balancer la- «
quelle de deux affaires ils expedieront la «
premiere, qu'il n'en faudroit pour les ex- «
pedier toutes deux. Il semble que cela «
vient de ce qu'ils n'ont pas quelque ocu- «
pation d'une absoluë necessité, qui serve «
à mettre les esprits en mouvement, & à «
les retirer de leur léthargie. Si j'avois «
moins de loisir, j'en aurois davantage ; «
parce qu'alors mon tems seroit distingué «
en certains espaces, les uns destinez aux «
affaires & les autres aux plaisirs : Mais à «
present l'indolence l'occupe tout, & je «
n'ai point de borne qui me guide. Si le «
tems de quelqu'un étoit renfermé, pour «
ainsi dire, dans les affaires, comme un «

Ruis-

„ ruisseau l'est entre ses bords, il auroit
„ un cours determiné; mais à moins qu'il
„ ne roule ainsi dans quelque canal, c'est
„ un abîme d'eau bourbeuse & dormante
„ qui devient inutile.

„ Après la mort de *Scanderbeg* Roi d'*Albanie*, les Turcs, qui avoient souvent ressenti la force de son bras dans les batailles qu'il avoit gagnées sur eux, s'imaginerent que, s'ils portoient un morceau de ses os proche de leur cœur, ils auroient le même courage qui l'animoit lors qu'il étoit en vie. Il y a si peu d'aparence que je sois utile au monde durant mon sejour ici bas, que j'ai resolu de faire tout le bien qu'il me sera possible après ma mort. Dans cette vûë j'ai ordonné qu'on distribuë ainsi mes os par esquilles à ceux de mes Compatriotes qui ont trop de feu ou de vivacité. Si tous ceux qui vont à la chasse du renard, en avoient quelque petit morceau autour de leur cou, il seroit bien-tôt amenez à demeurer tranquillement au lit, & peut-être même à n'en sortir qu'avec regret à dix heures du matin. Au lieu de se lever à la hâte dès la pointe du jour, pour harceler un pauvre animal, ils trouveroient qu'une chaise à porteurs, ou un carosse fournit à la voie la plus desirable qu'il y ait de passer d'un endroit à l'autre. Mes os pulverisez & pris comme du Quinquina gueriroient d'abord Mr *Dusaut* de l'envie extravagante qu'il a pour la danse, &

„ seroient

„ feroient un fpecifique merveilleux pour „ fixer l'humeur inquiete de Mademoifelle „ *Du Torrent*, qui ne fe trouve jamais „ bien aucune part. En un mot, il n'y a „ point de Mumie d'*Egypte* qui fût la moi- „ tié fi utile dans la Medecine, que le feroit „ cette poudre, foit qu'on voulût corriger „ les temperamens fievreux, ou reprimer „ les violentes faillies de la jeuneffe, ou „ donner à chaque action le poids qu'elle „ demande.

„ Il n'y a point de penchant, quelque „ fort qu'il foit, point d'accez de colere, „ ni aucun defir de vengeance, que je ne „ puiffe étoufer. Mais quoi que l'indolence „ agiffe avec beaucoup de lenteur, elle „ ruine le fondement de toutes les vertus. „ Il vaudroit mieux fubir le joug d'un vice „ plus actif, que de s'expofer à cette rouil- „ le de l'efprit, qui donne quelque mau- „ vaife teinture à tout ce que l'on fait. Il „ n'y a pas plus de rifque dans un orage, „ que dans un calme continuel : Et c'eft en „ vain que nos ames ont les femences de „ plufieurs bonnes qualitez, fi nous n'a- „ vons pas la force & la refolution de les „ mettre au jour. La mort égale tout le „ monde ; & l'indolence, qui en eft l'ima- „ ge, ce fommeil de l'ame, ne laiffe aucune „ difference entre le plus grand genie & le „ plus petit : On a beau poffeder les plus „ riches talens, fi on les cache & qu'on les „ tienne enfouis, ils ne font pas plus „ utiles au proprietaire, que l'eft un mon-

„ ceau

„ ceau d'or à un Avare qui n'ose y tou-
„ cher.

„ Demain, demain est toûjours le terme
„ fatal auquel je dois remedier à tout : Il
„ vient, il passe, & je continuë à me payer
„ de l'ombre, au lieu de la realité ; sans
„ observer que le seul present est à nous
„ que l'avenir n'est pas encore, & que le
„ passé n'est plus ; & qu'il ne peut revivre
„ qu'à la maniere des peres dans leurs en-
„ fans, je veux dire dans les actions que
„ nous y avons produites.

„ Le tems de la vie ne doit pas se comp-
„ ter par le nombre des années, mais par
„ l'usage que nous en avons fait ; de même
„ que l'étenduë du terroir n'est pas ce qui
„ donne la valeur à un bien-fonds, mais
„ plûtôt son revenu annuel. Miserables &
„ insensées Creatures que nous sommes !
„ nous devenons prodigues dans la seule
„ chose où l'avarice seroit une vertu. Il
„ n'y a rien au monde, dont nous soyons
„ plus embarrassez que du Tems, & jamais
„ on n'a cherché tant d'inventions pourquoi
„ que ce soit, comme pour le perdre d'une
„ maniere imperceptible, & sans qu'il
„ nous en revienne aucun profit. On accu-
„ mule sou après sou avec beaucoup d'ar-
„ deur, pendant qu'on dissipe, avec dedain
„ & sans le moindre égard ; ce qu'il y a de
„ plus estimable ici-bas. — Aujourd'hui
„ l'on doit avoir un soin extrême de ne pa-
„ roître pas scrupuleux dans l'emploi de
„ son tems ; sur tout si l'on veut passer
„ pour

pour bel Esprit, & si l'on craint la scan- «
daleuse épithete d'homme pensif & rê- «
veur. Mais les plus grands Genies de «
tous les siecles en ont eu une toute autre «
idée. En effet, qui croiroit que *Socrate* «
& *Demosthene* se perdirent de reputation «
parce qu'ils travailloient assidûment à se «
corriger de leurs défauts & à cultiver «
leurs bonnes qualitez ? Tout le monde «
sait, quelle peine il en coûta à *Ciceron* «
pour aquerir son éloquence. *Seneque*, «
dans ses Lettres à *Lucelius*, l'assure qu'il «
ne s'écouloit pas un jour, sans qu'il écri- «
vît quelque chose, qu'il lût & qu'il abre- «
geât quelque bon Auteur. Je me souviens «
aussi que *Pline* le jeune, dans une Lettre, «
où il rend compte de la maniere dont il «
employoit son tems, après y avoir mar- «
qué plusieurs de ses occupations, s'énon- «
ce en ces termes : *Quelquefois je vais à la* «
chasse, & pendant que mes Domestiques «
s'exercent à tendre les toiles, & à preparer «
tout ce qu'il faut, je sors mes tablettes, «
afin de m'ocuper à quelque chose d'utile pour «
mes études, & que, si je n'atrape aucun «
gibier, je raporte du moins au logis quel- «
ques nouvelles pensées, & que je n'aye pas «
la mortification de n'avoir rien pris de tout «
le jour. «

Vous voyez par-là, Monsieur, que je «
me rapelle bien des exemples, & que je «
mets en œuvre plus d'un argument pour «
me delivrer de l'esclavage ; mais dans la «
crainte que tout cela ne soit inutile, j'at- «

» ten-

„ tendrai là-dessus un de vos DISCOURS
„ avec d'autant plus d'impatience, que je
„ ne suis pas le seul qui en ait besoin. Les
„ hommes se corrigeront-ils d'un défaut où
„ ils se plaisent, & qu'ils regardent com-
„ me quelque chose de louable; soit qu'ils
„ aiment l'état d'indolence en lui-même,
„ ou qu'ils s'imaginent en recevoir un nou-
„ veau lustre lors qu'ils s'évertuent, & qu'ils
„ paroissent faire sans aucune peine ce qui
„ coûte aux autres une grande aplication?
„ Je suis, *&c.*

Z.

SAM. DU RELACHE.

LXIV. DISCOURS.

Nos numerus sumus, & fruges consumere
nati,
Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoique,
In cute curanda plus æquo operata Juventus;
Cui pulchrum fuit in medio dormire dies, &
Ad strepitum citharæ cessatum ducere curam.
HOR. L. I. Epist. II. 27.

Nous autres fripons, nous ne sommes bons à rien dans ce monde; qu'à boire, qu'á manger, & faire le sot personnage de ces Débauchez, Amans de Penelope : *nous ressemblons aux Sujets d'*Alcinoüs, *ces jeunes gens débordez: toute nôtre gloire & nôtre ocupation est de faire bonne chere, d'être au lit jusqu'á midi, & de charmer, par des concerts, les chagrins qui nous devorent.*

* AUguste, peu d'heures avant sa mort, demanda à ses Amis qui étoient auprès de lui, s'ils croyoient qu'il eut bien joué son rôle dans ce monde; & sur ce qu'ils lui donnerent une reponse digne de son merite extraordinaire, il ajouta, *Permettez donc que je me retire avec vos aplaudissemens*, Expression usitée par les Acteurs *Romains*, lors qu'ils se retiroient à la fin d'une

* Du mauvais usage que la plûpart des hommes font de leur TEMS.

d'une Piece qu'il venoit de jouer sur le Theatre. Je souhaiterois que chacun, pendant qu'il est en pleine santé, voulût reflechir sur la nature du rôle où il se trouve engagé, & sur l'idée qu'il laissera de sa conduite à ceux qui viendront après lui. Je voudrois qu'il examinât si ce rôle meritoit qu'il vint dans le monde pour s'en aquiter; s'il est conforme à la dignité d'un Etre raisonnable; en un mot, s'il est aprouvé dans cette vie, & s'il lui sera avantageux dans le siecle à venir. Que le Parasite, ou le Goguenard, le Satirique, ou le bon Vivant, considere lui-même quel bien il lui reviendra, si l'on dit de lui, après que son corps sera mis dans le tombeau & que son ame jouira d'un nouvel état, que jamais homme de la *Grande Bretagne* n'a été plus friand, qu'il avoit un talent merveilleux pour tourner ses amis en ridicule, qu'aucun ne le surpassoit à lâcher un trait malin, ou qu'il ne se couchoit jamais sans avoir expedié sa troisiéme bouteille. C'est à quoi se terminent, avec tout cela, nos Oraisons funebres les plus communes, & les Eloges qu'on donnent à ceux qui ont eu de la reputation & qui ont fait quelque figure dans le monde.

Mais si l'on jette les yeux sur le gros de nôtre espece, on verra que la plûpart ne meritent pas qu'on se souvienne d'eux un moment aprés leur mort. Ils ne laissent aucune trace de leur existence, & on les oublie comme s'ils n'avoient jamais été. Ils ne

ſont regretez ni des pauvres ni des riches, & les Savans ne s'amuſent pas à celebrer leur memoire. La Societé n'en avoit pas beſoin, & les particuliers pouvoient s'en paſſer facilemenr. Leurs actions ne ſont d'aucun uſage pour le genre humain, & des creatures d'un ordre tres-inferieur auroient pû s'en aquiter tout de même. * Un habile Ecrivain *François* s'exprime quelque part de cette maniere : „ J'ai vû ſouvent, *dit-il*, de la fenêtre de ma chambre, " deux nobles creatures, l'une & l'autre " capables de tourner les yeux vers le Ciel, " & douées de raiſon : J'ai vû ces deux „ êtres intelligens ocupez, depuis le matin " juſqu'au ſoir, à faire gliſſer deux pierres " l'une ſur l'autre ; c'eſt à dire, pour me " ſervir de la phraſe commune, à polir du " marbre. "

Mon

* Je ne ſai ſi mon Auteur *Anglois* veut parler de Mr *de la Bruiere* ; mais dans *les Caracteres, ou les Mœurs de ce ſiecle*, pag. 451. de l'Edition de *Bruxelles* en 1693. il y a un trait, qui aproche beaucoup de celui-ci, & qui eſt conçu en ces termes : *Il y a des creatures de Dieu qu'on apelle des hommes, qui ont une ame qui eſt eſprit, dont toute la vie eſt ocupée, & toute l'attention eſt réunie à ſcier du marbre ; cela eſt bien ſimple, c'eſt bien peu de choſe : Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui ſont entierement inutiles, & qui paſſent le jour à ne rien faire ; c'eſt encore moins que de ſcier du marbre.*

Mon Ami le Chevalier FREEPORT nous entretint, hier au soir, à la Coterie, d'un brave Citoyen, mort depuis peu de jours. Cet honête homme, qui se croyoit de plus grande consequence, qu'il ne le paroissoit aux yeux des autres, avoit tenu, depuis quelques années, un journal de sa vie. Mr le Chevalier nous en fit voir une semaine, où il y a divers articles, qui ont tant de raport avec les actions machinales ou inutiles, dont je viens de parler, que j'en donnerai ici une copie exacte à mes Lecteurs, après les avoir instruits que le défunt, élevé dès sa jeunesse au negoce & ne se trouvant pas propre pour les affaires, y renonça dans la suite, & vivoit depuis bien des années sur un petit revenu.

LUNDI, à huit heures du matin, je me suis habillé & j'ai fait un tour dans la sale à manger.

A neuf heures d°, j'ai attaché mes jarretieres, & lavé mes mains.

A dix, à onze heures & à midi, j'ai fumé trois pipes de tabac de *Virginie.* J'ai lû le *Suplément* & la *Gazette journaliere.* Les affaires vont mal dans le Nord. L'opinion de Mr *Nisby* là-dessus.

A une heure après midi, j'ai grondé *Rodolphe* pour avoir égaré ma tabatiere.

A deux heures, je me suis mis à table pour dîner. NB Trop de raisins secs au boudin, & point de sain-doux.

Depuis trois heures jusques à quatre j'ai fait la méridienne.

Depuis

Depuis quatre jusqu'à six, je me suis promené hors la Ville dans les prairies. Le vent Sud-Sud-Est.

Depuis six jusqu'à dix, j'ai été à la Coterie. L'opinion de Mr *Nisby* sur la paix.

A dix heures, je me suis couché, & j'ai dormi profondement.

MARDI, jour de fête, à huit heures, je me suis levé à mon ordinaire.

A neuf heures, je me suis lavé les mains & le visage, fait la barbe, & j'ai pris mes souliers à double semelle.

A dix, onze & à midi, j'ai fait un tour de promenade à *Islington*.

A une heure, bû chopine de biere exquise chez la bonne femme *Cob*.

Entre deux & trois, revenu de ma promenade, j'ai mangé à dîner un cuissot de veau & du lard. NB. Les broccoli y manquoient.

A trois heures, j'ai fait la méridienne, à mon ordinaire.

Depuis quatre jusqu'à six, j'ai été au Café. Lû les nouvelles. Bû une tasse de café mêlé avec du thé. Le grand Vizir étranglé.

Depuis six jusqu'à dix, j'ai été à la Coterie. Discours de Monsieur *Nisby* sur le grand *Turc*.

A dix heures. Rêve sur le grand Vizir. Sommeil fort interrompu.

MECREDI, à huit heures du matin. L'ardillon d'une boucle de mes souliers s'est cassé. Lavé les mains & non pas le visage.

A neuf heures. Payé le compte du Boucher. NB. Qu'il doit faire bon pour la derniere éclanche.

A dix & onze au Café. Les brouilleries augmentent dans le Nord. Un Etranger coifé d'une perruque noire m'a demandé comment alloient les fonds publics.

Depuis midi jusqu'à une heure. Promené hors de la Ville. Le vent au Sud.

Depuis une heure jusqu'à deux, fumé une pipe & demie.

A deux heures, dîné selon ma coûtume. J'ai eu bon apetit.

A trois mon sommeil interrompu par la chute d'un plat d'étain. NB. La Cuisiniere devenuë amoureuse neglige beaucoup son devoir.

Depuis quatre jusqu'à six au Café. Les avis de *Smyrne* portent que le grand Vizir fut d'abord étranglé & ensuite décapité.

A six heures du soir, j'ai été demi-heure à la Coterie, avant que personne s'y rendît. Mr *Nisby* croit que le grand Vizir ne fut pas étranglé le 6. de ce mois.

A dix heures, au lit. Dormi sans m'éveiller jusqu'à neuf heures du matin.

JEUDI à neuf heures. Resté à la maison jusqu'à deux heures après midi, pour y attendre le Chevalier *Timothée* ***. Il ne m'a point aporté les interêts de mon fonds perdu comme il me l'avoit promis.

A deux heures après midi. Je me suis mis à table pour dîner. Fort peu d'apetit. La

biere

biere s'est aigrie. Bœuf trop salé.

A trois je n'ai pû reposer à mon ordinaire.

A quatre & à cinq, donné un soufflet à *Rodolphe*. Chassé ma Cuisiniere. Envoyé un message au Chevalier *Timothée* ***. NB. Je n'ai pas été ce soir à la Coterie. Je me suis couché à neuf heures.

VENDREDI, Passé la matinée á mediter sur la negligence du Chevalier *Timothée* ***, qui s'est rendu au logis un quart d'heure avant midi.

A midi. Acheté une pomme toute neuve pour ma cane, & un ardillon pour ma boucle. Bû un verre de biere d'absinthe pour recouvrer mon apetit.

A deux & à trois dîné & bien reposé.

Depuis quatre jusqu'à six, j'ai été au Café. J'y ai trouvé Mr *Nisby*. Fumé plusieurs pipes. Mr *Nisby* croit que le café avec du sucre ne vaut rien pour la tête.

A six heures, je me rendis à la Coterie en qualité de Boursier. J'y demeurai fort tard.

A minuit. Après que je fus au lit, il me sembla, dans mes rêves, que je buvois de la petite biere avec le grand Vizir.

SAMEDI, éveillé à onze heures, j'allai faire un tour de promenade dans les prez. Le vent au Nord-Est.

A midi, je fus surpris par une grosse pluie.

A une heure après midi, revenu à la

maison, je fis secher mes habits.

A deux heures Mr *Nisby* dîna avec moi. Le premier service fut un plat d'os de bœuf pleins de moîle, & le second un groin de cochon, avec une bouteille de vin de chez *Brooks* & *Hellier*.

A trois heures. Je fis une trop longue meridienne.

A six je me rendis à la Coterie. Peu s'en falut que je ne tombasse dans un égoût. Le grand Vizir est mort à coup sûr.

Je ne doute pas que mes Lecteurs ne soient fort surpris de voir que nôtre Journaliste eut tant de soin d'une vie chargée de si petits incidens, & qu'il eut fait si peu de progrez dans la vertu, avec tout cela, s'ils examinent la conduite de ceux qu'ils voyent tous les jours, ils trouveront que la plus grande partie de leur tems se passe à manger, à boire & à dormir. Je ne croi pas qu'un homme perde son tems, s'il n'est employé dans les affaires publiques, ou engagé dans une suite continuelle d'actions glorieuses. Bien loin de lâ, je trouve qu'il est souvent plus utile de pratiquer la vertu en secret & à petit bruit que d'en venir à des actions d'éclat, & de s'attirer les regards de tout le monde. On peut se rendre plus sage & plus habile par differentes manieres de s'exercer, á l'insçà du Public; on peut aussi meriter des éloges, sans fracas & sans ostentation. Je voudrois enfin que chacun de mes Lecteurs se donnât la peine de tenir un

un journal exact de sa vie durant l'espace d'une semaine. Ce regiftre leur aprendroit le veritable état où ils se trouvent, & leur serviroit de guide pour l'avenir. Ils rectifieroient un jour ce qu'ils auroient omis un autre, & ils peseroient mieux toutes ces actions qui leur paroissent indifferentes, qu'ils oublient d'abord, & dont, malgré tout cela, ils seront obligez de rendre compte.

L.

LXV. DISCOURS.

Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit.

HOR. A. P. vs. 110.

La Nature excite en nous l'indignation, la tristesse & l'abattement.

Lors qu'on a entendu le recit de quelque chose de surprenant & de merveilleux, on dit presque toûjours que *cela est fort beau, du moins s'il est vrai :* mais je souhaiterois de tout mon cœur que la relation, que je vais donner, se trouvât fausse; quoi qu'elle soit acompagnée d'une si grande simplicité, & qu'il y ait des traits si vifs & si naturels d'une douleur profonde, qu'elle ne paroît que trop veritable.

Mr le Spectateur,

„ * Il y a quelques années que je me
„ trouvai logée dans la même maison avec
„ un jeune Gentilhomme de merite: Char-
„ mée de ses bonnes qualitez, je mis tout
„ en œuvre pour en aquerir moi-même au-
„ tant qu'il me fut possible. La facilité que
„ nous avions de converser l'un avec l'autre
„ nous entraîna bien-tôt d'une civilité gene-
„ rale à une passion particuliere. Il chercha
„ l'ocasion de me declarer la sienne; &
„ moi, qui ne pouvois pretendre á un
„ homme aussi riche que lui, j'y repondis
„ en des termes, qui lui faisoient connoître
„ que sa declaration ne me déplaisoit pas,
„ sans lui en marquer aucun excez de joie,
„ ni rien qui ne s'acordât avec les regles de
„ la bienseance. Son pere étoit un homme
„ du monde, avare & orgueilleux; de sorte
„ qu'il n'auroit pas été facile de lui persua-
„ suader qu'il y peut avoir quelque chose,
„ dans la personne ou le caractere d'une
„ femme, capable de balancer l'inégalité
„ des richesses. Cependant le fils m'entrete-
„ noit toûjours de son amour, & il ne per-
„ doit aucune ocasion de me temoigner son
„ desinteressement: il m'offrit même de
„ m'épouser en secret, & de n'en dire mot
„ jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'aprobation
„ de son pere, ou qu'il fût maître de son
„ bien. Je l'aimois avec tendresse, & vous
„ pouvez

* Lettre sur la Perfidie d'un Mari.

» pouvez bien croire que je ne lui refusai
» pas ce que mon interêt m'obligeoit de lui
» acorder. Mais je n'étois pas si neuve,
» que je ne prisse avec moi, pour assister,
» à la ceremonie, une fidelle servante,
» que ma mere m'avoit donnée. Lors que
» le Ministre nous eut épousez, je lui en
» demandai un certificat, signé de sa
» main, de celle de mon époux, & de ma
» servante. Aprés cela, nous vêcumes plus
» familierement que jamais sous le même
» toit; quoi que la contrainte où nous y
» étions en general, & le soin qu'il faloit
» prendre pour cacher nos entrevûës, don-
» noient à nos demarches un air, qui sem-
» bloit plûtôt venir de la tendresse impa-
» tiente de jeunes Amans, que de la passion
» reguliere & satisfaite de personnes ma-
» riées.

» Le pere de mon époux, informé sans
» doute de nos amours, craignit dès lors
» que son fils ne s'engageât avec moi: de
» sorte qu'il le pressa de se declarer en fa-
» veur d'un parti, sur lequel il avoit jetté
» les yeux. Pour nous délivrer l'un & l'au-
» tre de cet embarras, & prevenir l'éclat
» de nôtre mariage, qui ne pouvoit guere
» se cacher plus long-tems, il fut resolu
» que j'irois à la campagne, dans quelque
» endroit écarté, & que nous nous écririons
» sous des noms suposez. Cela s'executa,
» & nôtre commerce epistolaire ne dura
» que trop. Quoi qu'il en soit, avec mon
» aiguille, un petit nombre de livres, & les

„ lettres de mon époux, que je relisois à „ tout moment, j'y passai la vie dans l'attente de voir enfin des jours plus heureux. Vous saurez d'ailleurs qu'au bout „ de quatre mois après nôtre separation, „ j'acouchai d'une fille, qui ne vêcut que „ peu d'heures. Cet accident, joint à la vie „ retirée que je menois, donna des esperances criminelles à un Gentilhomme du „ voisinage, qui étoit un vrai brutal, & „ dont la sote badinerie fut la source de „ tous mes chagrins. Ce rustique est un de „ ces riches campagnards grossiers, qui „ croyent être d'autant plus polis qu'ils negligent toutes les regles de la politesse, „ & qui, à l'abri d'une joie éclatante, d'un „ fort petit genie, & d'un grand bien, se „ mêlent à tort & à travers avec toutes sortes de personnes & d'affaires, sans avoir „ aucun égard au tems & aux lieux. Les „ bonnes gens, chez qui je demeurois cachée, & qui me prenoient pour une veuve, s'étonnoient de ce que j'avois tant de „ rebut & de froideur pour ce Gentilhomme, qui les avoit engagez par ses presens à l'admettre toutes les fois qu'il vouloit. Un jour que j'étois assise dans une „ petite sale à manger, qui étoit de mon „ apartement, & que je lisois une des plus „ tendres lettres de mon époux, dans laquelle je pliois toûjours le certificat de „ mon mariage, ce rustre y survint tout „ d'un coup, &, avec cette familiarité dégoutante, qui est assez ordinaire à de

„ pareils

» pareils brutaux, il m'arracha ces papiers » de la main. Je fus d'abord si consternée, » qu'abattuë à ses piez je le supliai de me » les rendre. Là-dessus, avec les mêmes » airs impertinens & haïssables, il jura » qu'il les liroit. Plus je redoublois mes » instances, plus sa curiosité augmentoit, » jusqu'à ce qu'enfin, penetré d'un dépit, » qui venoit sans doute de la passion qu'il » avoit pour moi & dont je ne m'étois pas » encore aperçuë, il jetta les papiers dans » le feu, avec serment que, puis qu'il ne » devoit pas les lire, celui qui les avoit » écrits n'auroit pas le bonheur de les faire » servir à mon entretien. Il est presque inu- » tile de vous avertir que mes larmes & » mes sanglans reproches obligerent cet in- » digne brutal à sortir de la chambre cou- » vert de honte & de confusion, & que ce » desastre me causa des inquietudes mor- » telles. Cependant j'avois alors une si » grande confiance en mon époux, que je » lui écrivis le malheur qui m'étoit arrivé, » & que je le priai de m'envoyer un autre » certificat en bonne & dûë forme. Après » avoir manqué deux ou trois postes, il » me repondit en general, qu'il ne pouvoit » pas m'envoyer alors ce que je lui deman- » dois, mais qu'aussi-tôt qu'il trouveroit » une occasion pour me le faire tenir en » sureté, je devois être persuadée qu'il en » profiteroit. Depuis cette époque, ses let- » tres devinrent plus froides de jour en » jour, & à mesure que son indifference

S 7,

„ croissoit, mes soupçons prenoient de „ nouvelles racines. Enfin c'est ce qui m'a „ amenée en Ville, où je trouve que les „ deux personnes qui avoient servi de té- „ moins à nôtre mariage, sont mortes, & „ que mon époux est veuf d'une jeune Da- „ me, qu'il avoit prise, il n'y a que trois „ mois, pour obeir à son pere. En un mot, „ il me fuit & me desavoue. Si j'allois „ chez lui pour le convaincre de sa perfidie, „ son pere ne manqueroit pas de le soutenir „ contre mes pretentions, quoi qu'il ajoû- „ tât foi à mes paroles; si je le divulguois „ dans le monde, quelle reparation pour- „ rois je attendre d'une injustice que je ne „ saurois prouver? Il s'imagine sans doute „ de me reduire par la necessité à lui ceder „ mes droits pour une pension viagere; „ mais je mourrois plûtôt que d'en venir „ là. Faites-le souvenir, je vous prie, de ce „ qu'il me disoit, & du plaisir charmant „ qu'il prenoit à rire, lors que je venois à „ me decouvrir par mégarde; faites-le „ souvenir de mon air sot & ridicule lors „ que je voulois paroître indifferente pour „ lui devant la compagnie: demandez-lui, „ s'il est impossible que moi (qui ne pou- „ vois, à sa requisition, cacher mon ami- „ tié pour lui, puisse à present renoncer „ pour toûjours à la sienne? Ah! Monsieur „ le SPECTATEUR, les cœurs sensibles „ ne connoissoient point d'indifference dans „ le mariage; vous pouvez ainsi juger de „ l'état déplorable où je me vois reduite. —

Vous

„ Vous l'exprimerez de la maniere qu'il „ vous plaira ; mais ne tardez pas d'en avertir le Public, si vous avez quelque compassion de l'innocence exposée à l'infamie. „ Je suis, *&c.*

T. OCTAVIE.

LXVI. DISCOURS.

——— † Modò Vir, modò Fœmina —
VIRG.

Tantôt elle avoit la vigueur d'un homme, & tantôt la foiblesse d'une femme.

* LE Journal, dont j'ai regalé depuis peu mes Lecteurs, m'a procuré diverses lettres avec un détail de la vie, que bien des personnes menent, tracé sur le même plan. J'ai le *Journal du Débauché*, le *Journal du Sot*, le *Journal du Fornicateur*, &c. entre plusieurs pieces de la même nature, qu'on m'a communiquées, il y en a une fort curieuse, qui est intitulée, ¶ *Le Journal d'un Cannibale.* Je voi par-là que bien des

† Je n'ai pû trouver ces mots dans *Virgile.* Je ne sai pas si mon Auteur ne les auroit pas citez de memoire, au lieu de ceux-ci, *& juvenis quondam, nunc fœmina*, qui se trouvent *Eneide* VI. 448.

* Voyez ci-dessus p.448.

¶ Voyez le DISC. suivant.

des gens ont mal pris le but de mon dernier DISCOURS. Je n'en voulois pas tant au vice qu'à l'oisiveté, & j'avois plûtôt en vûë les personnes qui s'amusent à des impertinences, qu'à celles qui vivent dans le crime & le desordre. On ne doit pas se jouer de ces derniers défauts, ni les traiter d'une maniere si badine. En un mot, je n'ai publié mon journal que pour tourner la sotise des hommes en ridicule, & montrer que les actions, qui sont indifferentes de leur nature, ne deviennent desagreables & ne meritent d'être blâmées, que par cela seul qu'elles doivent leur origine à des creatures douées de raison.

La Correspondante, qui m'a écrit la lettre que je vais inserer ici, & qui s'apelle *Clarinde*, m'a envoyé un journal tel qu'il me le faloit: Il semble, par ce qu'elle dit, être placée dans un état d'indifference à la mode, qui n'est ni vice ni vertu, & qu'elle est susceptible de l'un ou de l'autre, si l'on se donnoit quelque soin pour l'y amener. Suposé qu'elle eut rempli son journal de galanteries, ou de traits qui eussent marqué la perte de son innocence naturelle, quoi qu'il eut eté plus divertissant pour le gros de mes Lecteurs, je ne l'aurois pas publié; mais comme ce n'est que le tableau d'une vie ocupée de vains amusemens & d'une certaine paresse à la mode, j'en raporterai cinq jours, tels que je les ai reçus de ma belle Correspondante.

Mr le SPECTATEUR,

„ † Suivant la tâche que vous avez pref-
„ crite à vos Lecteurs, * dans un de vos
„ derniers DISCOURS, je me suis aquitée
„ de la mienne, que vous trouverez ici au
„ bout de quelques lignes. J'ai un bien
„ assez considerable, sans être mariée;
„ mais depuis une dixaine d'années l'on
„ m'a offert divers partis, & il y a un fort
„ joli jeune homme, qui me sollicite beau-
„ coup à me determiner en sa faveur. Maî-
„ tresse de moi-même, je viens tous les
„ hyvers en ville, où je passe mon tems de
„ la maniere qu'il est énoncé dans mon
„ journal, que j'entrepris dès le jour même
„ que le vôtre parût.

MARDI la nuit. Ocupée du projet de mon journal, je n'ai pû me coucher qu'à une heure du matin.

MECREDI matin, depuis huit heures jusqu'à dix. J'ai bû deux tasses de chocolat dans le lit, & je me suis rendormie ensuite.

Depuis dix jusqu'à onze. J'ai mangé une beurrée, bû une tasse de thé *Boe*, & lû le SPECTATEUR.

Depuis onze jusqu'à une heure après midi. J'ai été à ma toilette, & j'ai essayé une nou-

† LETTRE d'une Dame sur l'USAGE, ou plûtôt l'ABUS qu'elle fait de son TEMS.

* C'est le LXIV. Voyez pag. 413.

nouvelle coifure. Ordonné qu'on eut soin de laver & de peigner † *Lisette*. NB. Le bleu me sied mieux que toute autre couleur.

Depuis une heure jusqu'à deux & demie. J'ai été à la Bourse en carosse, où j'ai marchandé une couple d'évantails.

Depuis deux heures & demie jusques à quatre. J'ai employé ce tems à dîner. NB. Mr *Fadon* est passé devant la porte, avec ses valets habillez de neuf.

Depuis quatre jusqu'à six. Je me suis habillée. J'ai rendu visite à la vieille Madame *Gaillard* & à sa sœur, aprés avoir oui dire qu'elles étoient allées ce jour même à la campagne.

Depuis six jusqu'á sept. Joué à la Bassette. NB. Il ne faut plus coucher sur l'as de carreau.

JEUDI, depuis hier au soir à onze heures jusqu'à huit ce matin. Rêvé que je pontois contre Mr *Fadon*.

Depuis huit jusqu'à dix. Bû du chocolat, & lû deux Actes * d'*Aureng-Zeb* dans le lit.

Depuis dix jusqu'à onze. Autour de la table à thé. Envoyé emprunter le *Cupidon* de Madame *Château-Fadaise* pour *Lisette*. Lû les billets de la Comedie. Reçu une lettre de Mr *Fadon*. NB. Je l'ai enfermée dans mon cofre fort.

Le reste de la matinée. La Coifeuse *Fontange*; ce qu'elle m'a dit de l'eau que Madame

† C'est le nom d'une Babiche.

* Tragedie écrite par Mr *Drydon*.

me *Château-Fadaise* employe pour se conserver le teint. Rompu une dent de mon petit peigne d'écaille. Envoyé *François* pour s'informer si Madame *Maigret* avoit bien reposé la nuit derniere, aprés avoir vû sauter sa guenon hors d'une fenêtre. Il me sembla que j'étois pâle. *Fontange* me dit que mon miroir me faisoit tort. Habillée à trois heures.

Depuis trois jusqu'à quatre. Le dîner étoit froid avant que je me misse à table.

Depuis quatre jusqu'à onze. J'ai vû compagnie. Le sentiment de Mr *Fadon* sur *Milton*. Sa relation des *Cannibales*. La fantaisie qu'il a pour une pelote. Mignature qui est au couvercle de sa tabatiere. Madame *Château-Fadaise* la vieille m'a promis sa femme de chambre pour me couper les cheveux. Perdu cinq guinées au * Crimp.

A minuit, je me suis couchée.

VENDREDI, à huit heures du matin. Encore au lit. Relû toutes les lettres de Mr *Fadon*. *Cupidon* & *Lisette*.

A dix heures. Resolu de passer toute la journée à la maison, & de n'admettre aucune visite.

Depuis dix jusqu'à midi. En conference avec ma Tailleuse. Assorti une garniture de rubans. Cassé ma tasse de porcelaine bleuë.

Depuis midi jusqu'à une heure. Je me suis enfermée dans ma chambre, pour m'exercer

* Sortes de jeu de cartes.

xercer à prendre les airs de la jeune Lady *Modet.*

A une heure après midi. J'ai demandé mon ouvrage. Fait une demi-feuille de violette au mouchoir que je brode. Les yeux me faisoient mal, & ma tête s'est trouvée apesantie. Jetté mon ouvrage à quartier, & achevé de lire ce qui me restoit d'*Aureng-Zeb.*

Depuis trois jusqu'à quatre. J'ai dîné.

Depuis quatre jusqu'à minuit. Changé de resolution. Je me suis habillée pour sortir. Joué au Crimp jusques à minuit. J'ai trouvé Mademoiselle de *Maligni* chez elle. Conversation. Les pierres du colier de Mademoiselle *Brillant* sont fausses. La vieille Lady *Beaujour* se marie avec un jeune Estafier qui n'a pas un sou. Mademoiselle *Prudence* est allée à la campagne. *Tho. Villeneuve* a les cheveux rouges. NB. Mademoiselle de *Maligni* m'a dit à l'oreille qu'elle avoit quelque chose à me communiquer sur le chapitre de Mr *Fadon* : Je suis sure que cela n'est pas vrai.

Entre minuit & une heure. J'ai songé que Mr *Fadon* étoit à genoux devant moi, & qu'il m'apelloit *Indamore.*

SAMEDI. Je me suis levée à huit heures du matin. Assise à ma toilette.

Depuis huit jusqu'à neuf. Mis & ôté une mouche demi-heure de suite, avant que de la pouvoir fixer. Placée enfin au-dessus de mon sourcil gauche.

Depuis

Depuis neuf jusqu'à midi. Bû mon thé & me suis habillée.

Depuis midi jusqu'à deux heures. J'ai été à la Chapelle. Nombreuse & belle compagnie. NB. Le troisiéme air du nouvel Opera. Madame *Château-Fadaise* mise d'une maniere effroyable.

Depuis trois jusqu'à quatre. Dîné. Mademoiselle *Cato* m'est venuë prendre pour aller à l'Opera, avant que je fusse levée de table.

Depuis quatre jusqu'à six. Bû du thé. Chassé un valet, pour avoir maltraité *Lisette.*

A six heures. Je me suis renduë à l'Opera. Je n'ai vû Mr *Fadon*, qu'au commencement du second Acte. Il a parlé avec un Gentilhomme coifé d'une perruque noire. Il a salué une Dame, qui étoit placée dans une loge vis-à-vis la sienne. Lui & son ami ont aplaudi à *Nicolini* dans le troisiéme Acte. Mr *Fadon* a crié *Ancora* Il me conduisit jusqu'à ma chaise à porteurs. Il me semble qu'il me serra la main.

A onze heures. Au lit. Tristes rêves. Il me sembloit que *Nicolini* pretendoit être Mr *Fadon.*

DIMANCHE. Indisposée.

LUNDI, à huit heures du matin. Eveillée par Mademoiselle *Cato.* *Aureng-Zeb* étoit sur une chaise tout auprès mon lit. *Cato* recita par cœur les huit plus beaux vers qu'il y ait dans toute la piece. Nous allâmes en deshabillé chez le Devin, suivant la resolution que nous en avions prise. Il me

me dit que le nom de mon Amant commençoit par un *G* NB. Il ne s'en est guere éloigné ; puis que s'il eut nommé la lettre qui precede , dans l'ordre alphabetique, il auroit deviné tout juste , *&c.*

„ Après avoir relû tous ces articles , je ne „ saurois déterminer si je passe mon tems „ bien ou mal ; & je vous avoue que cette „ curiosité ne m'étois jamais venuë dans „ l'esprit que depuis la lecture de vôtre Discours là-dessus. Entre toutes les actions „ des cinq jours , que je viens de vous marquer , á peine y en a-t-il une seule que je „ puisse aprouver á tous égards , si vous „ exceptez la feuille d'une violette commencée á mon ouvrage , & que je suis resoluë „ d'achever le premier jour que j'aurai du „ loisir. Pour ce qui est de Mr *Faion* & de „ *Lisette* , je n'aurois pas cru qu'ils m'eussent „ ocupée tant de fois , comme je le trouve „ dans mon journal. Je chasserai la derniere , si vous l'exigez absolument ; & si „ le Monsieur n'en vient pas au plûtôt á „ une decision , je ne souffrirai pas que ma „ vie se passe dans un songe continuel. Je „ suis , *&c.*

Clarinde.

Pour reprendre un trait de morale , * que j'ai touché dans le Discours que *Clarinde* a cité plus d'une fois , & la confirmer dans

* Voyez ci-dessus p. 406.

dans sa bonne resolution, je la prie de penser á l'idée que la posterité auroit d'elle, si l'histoire de toute sa vie étoit publié de même que celle des cinq jours. Je conclurai par un Epitaphe, qu'un Anonyme a écrite sur une Dame d'un tout autre caractere que celui de *Clarinde*, & qui étoit sœur du Chevalier *Philippe Sidney*. La derniere pensée en est si noble, que mes Lecteurs voudront bien me pardonner la citation.

Sur la Comtesse Doüairiere de Pembroke.

Ici, sous cette sombre loge,
Git le sujet de tout éloge,
La sœur de *Philippe Sidney*,
De laquelle *Pembrok* est né:
O mort! le tems émoussera
Ton aiguillon, & le rompra,
Avant que, d'un coup assassin,
D'une autre tu perces le sein,
Aussi belle, bonne & savante,
Que la Comtesse, que je chante.

L.

LXVII. DIS-

LXVII. DISCOURS.

O curvæ in terras animæ, cœlestium inanes!

Pers. Sat. II. *61.*

Ames basses, ames terrestres, que vous êtes éloignées des sentimens des Dieux!

Mr le Spectateur,

„ Les * materiaux, que vous avez re-„ cueillis, pour composer une Histoire „ generale des Coteries, sont une si agrea-„ ble figure dans vos Discours, que nous „ sommes tous obligez, si nous voulons „ être justes envers la Republique des Let-„ tres, de vous fournir tout ce qui peut „ contribuer à l'avancement de cet Ouvra-„ ge. C'est pour cela que je ne saurois „ m'empêcher de vous donner quelques le-„ geres informations de certains hommes, „ si tant est qu'on les doive ranger avec „ ceux de nôtre espece, qui se sont associez „ en dernier lieu, sous le titre de la *Coterie* „ *des Mohocks*, nom, qu'ils semblent avoir „ emprunté de ces *Cannibales* des *Indes*, „ qui ne vivent que de rapine, & qui devo-„ rent tous leurs voisins. Le President de „ cette assemblée nocturne se dit *Empereur* „ *des*

* Lettre sur les Mohocks, ou les Cannibales *Anglois.*

» *des Mohocks*, & ses armes sont un croissant, à la maniere des *Turcs*, que sa Majesté Imperiale, par une singularité bien étrange, porte gravé sur le front. Ils n'ont autre chose en vûë que de faire du mal, & c'est là-dessus que roulent tous les ordres qu'ils donnent, ou toutes les regles qu'ils suivent. Une envie enragée de causer à leur prochain tout le mal qu'ils peuvent, est le plus fort lien de leur societé, & l'unique talent requis dans les membres qui la composent. Pour suivre toute l'étenduë de ce principe, ils se soûlevent jusques à un tel point, qu'ils deviennent insensibles aux plus éclatantes lumieres de la raison, & qu'il ne leur reste plus la moindre étincelle d'humanité ; alors ils font une sortie generale, & ils attaquent tous ceux qui ont le malheur de se trouver dans les ruës où ils font la patroüille. Quelques-uns de ces malheureux ont la tête cassée, les autres sont tailladez, poignardez, ou hâchez en morceaux. Lors qu'ils peuvent mettre le Guet en déroute, & mortifier quelques-uns des paisibles Bourgeois de la milice, ils prennent cela pour un coup d'éclat. Les talens particuliers, qui distinguent ces Misanthropes les uns des autres, consistent dans les differentes especes de cruautez barbares qu'ils exercent sur leurs prisonniers. Les uns sont devenus celebres pour avoir *lâché le lion* sur eux, comme ils s'expriment, c'est-à-dire, leur

» avoir

„ avoir aplati le nez jusqu'á ce qu'il fût á „ niveau des joues, & pour leur avoir percé les yeux avec les doigts : Il y en a „ d'autres, qu'ils apellent *Maîtres de Danse*, & qui obligent leurs Ecoliers á faire „ des cabrioles á la pointe de l'épée, qu'ils „ leur fichent dans les jambes ; suplice de „ nouvelle invention, & qui leur est peut-„ être venu d'un Royaume voisin : Une „ troisiéme sorte est celle des *Sauteurs*, qui „ s'ocupent á renverser les femmes sur la „ tête, & á commettre alors certaines in-„ décences ou plûtôt barbaries, sur les „ membres qui sont exposez á leur vûë. „ Mais je m'abstiens de les nommer, parce „ qu'elles choqueroient également la mo-„ destie du Public, & la vôtre. C'est ainsi „ qu'ils font toûjours la guerre au genre „ humain, & que, par une maxime cons-„ tante de leur politique, ils n'entrent dans „ aucune alliance avec qui que ce soit, si „ vous en exceptez les maisons de joie, „ avec lesquelles ils ont une alliance offen-„ sive & deffensive, dont ils se declarent les „ piliers & les protecteurs.

„ Ce ne sont lá, Monsieur, que des me-„ moires imparfaits de cette étrange Socie-„ té, quoi que les meilleurs que j'aye pû „ obtenir ; mais outre qu'elle n'est que de „ fraîche date & que ses progrez ne sont pas „ jusques ici assez considerables pour de-„ mander une Histoire dans les formes ; á „ vous parler serieusement, mon unique „ but, dans ce leger crayon que je vous en

„ donne,

» donne, est de les prevenir, s'il est possi-
» ble. Animé de zele pour le bien & l'inte-
» rêt de vos Compatriotes, vous agissez
» auprés d'eux, non pas en qualité de sim-
» ple SPECTATEUR, mais en veritable Ins-
» pecteur qui regle & dirige leurs actions:
» Aussi d'abord que de pareilles énormitez
» infectent la Ville, nous implorons vôtre
» secours afin qu'il y soit remedié au plû-
» tôt. J'ai quelque sujet de croire qu'il y a
» de jeunes étourdis, qui, prevenus par
» une fausse idée qu'ils ont de la bravoure,
» & pleins d'une envie démesurée de se dis-
» tinguer, sont entraînez dans cet infame
» & criminel projet: Il me semble que vos
» mercuriales peuvent ramener ceux-ci,
» sur tout si vous leur representez que ce
» n'est pas une marque de courage dans
» une douzaine d'Estafiers, que le vin & la
» débauche enflamment, d'attaquer deux
» ou trois hommes sobres qui ne pensent
» point en mal; & que les mœurs des Sau-
» vages *Indiens* ne conviennent pas à un
» Gentilhomme *Anglois* qui se pique de
» politesse. A l'égard de ceux qui font le
» mêtier de suports & de bateurs de pavé
» depuis une longue suite d'années, & qui
» sont déja veterans dans le service, il est
» à craindre qu'ils ne soient trop endurcis
» pour écouter vos leçons. Mais je vous
» prie de leur recommander la lecture de
» vôtre VIII. DISCOURS; * puis que la
» Coterie des *Duellistes*, dont vous y par-
» lez

* Tome I. p. 54.

„ lez, peut leur être de quelque usage, & „ les faire souvenir que la plûpart de ces „ honnêtes gens eurent le sort d'être pendus. „ Je suis, *&c.*

† PHILANTHROPE.

La lettre suivante est d'une tout autre nature, & je ne la mets ici qu'afin que mes Lecteurs puissent voir, d'un coup d'œil, que l'ignorance peut être aimable dans sa simplicité naturelle, & que jointe à l'inhumanité elle fait horreur. Il y a long-tems que cette lettre, qu'un bon Villageois écrivoit à sa Maîtresse, fut donnée dans une boutique, avec quelques écheveaux de fil qu'elle envelopoit, à une Dame de tres-bon sens, qui l'a toûjours gardée depuis comme une piece curieuse & un portrait naïf d'un amour sans fard. La voici mot pour mot.

A Mademoiselle Marguerite Clark, *que j'honore beaucoup.*

„ * Aimable, oh! que ne puis-je dire „ amante, Mademoiselle *Marguerite Clark*, „ souffrez que la passion excuse la temerité. „ Ayant eu le bonheur de voir quelquefois „ vôtre agreable personne & joli corsage, „ lors que j'allois acheter de la thériaque „ ou de la reglisse dans la boutique de l'A- „ poticaire, je suis devenu si amoureux de „ vous, qu'il m'est impossible de cacher „ l'envie

† Voyez ci-dessus p. 338.

* LETTRE d'un Villageois à sa Maîtresse.

„ l'envie ardente que j'ai d'être vôtre ser-
„ viteur. Je vous écris avec d'autant plus de
„ hardiesse, que je ne dépens de personne, &
„ que je puis me marier quand il me plai-
„ ra : Mon pere est mort, & je suis maître
„ de mon bien, qui consiste en dix verges
„ de terre & une maison. D'ailleurs, il n'y
„ a pas une seule verge de ce champ, qui
„ ne vaille dix pieces de revenu annuel,
„ aussi-bien qu'un voleur merite la corde;
„ & tous mes freres & toutes mes sœurs
„ ont eu déja leur portion. D'un autre côté,
„ s'il m'est permis de le dire, j'ai de fort
„ bons meubles, une bonne baterie de cui-
„ sine, soit en étain ou en cuivre, quantité
„ de linges & de bonnes couvertures de lai-
„ ne ; & quoi que ma maison soit couverte
„ de chaume, si vous & moi nous marions
„ ensemble, il y auroit bien du malheur,
„ ou je ferai couvrir la moitié du toit avec
„ de l'ardoise. Si cette proposition est de
„ vôtre goût, je vous rendrai mes devoirs
„ d'abord que mon habit neuf sera prêt, &
„ que le foin sera dans le grenier. J'aurois
„ pû, sans vanité, ———

Le reste de la lettre étoit déchiré ; ainsi la posterité se contentera, s'il lui plaît, de savoir que Mademoiselle *Marguerite Clark* étoit une fort jolie fille, & d'ignorer le nom de son amant.

LXVIII. DISCOURS.

Inclusam Danaen turris ahenea,
Robustæque fores, & vigilum canum
Tristes excubiæ, munierant satis
Nocturnis ab adulteris:

Si non Acrisium, virginis abditæ
Custodem pavidum, Jupiter & Venus
Risissent; fore enim tutum iter & patens
Converso in pretium Deo.
HOR. L. III. Ode XVI. 1.

Acrisius *avoit assez bien pris ses precautions, pour rendre* Danaé *sa fille, inaccessible à ses pretendans. Une tour d'airain où elle étoit enfermée; des portes de fer; de terribles chiens (surveillans incommodes) qui en défendoient l'entrée, étoient un rempart impenetrable à leurs efforts; mais* Jupiter *&* Venus *rirent de la precaution de ce pere défiant, surs que si le Dieu se changeoit en or, il entreroit aisément chez cette fille si bien gardée.*

Mr le SPECTATEUR,

„ † LA * lettre de vôtre Correspondant
„ sur les quêteurs des riches heritie-
„ res

† LETTRE d'un pere sur l'embarras où il est pour garder sa fille.

* Voyez ci-dessus DISC. LX.

„ res & le Discours que vous y avez joints,
„ m'ont encouragé à vous exposer le cas où
„ je me trouve, & vous verrez par là que
„ c'est un grief dont tout le monde se plaint
„ à la ville & à la campagne.

„ Je suis un Gentilhomme campagnard,
„ qui ai cinq ou six mille pieces de revenu
„ annuel. Mon malheur est avec tout cela
„ d'avoir un tres-beau parc & une fille uni-
„ que ; ce qui m'expose d'une telle maniere
„ aux voleurs de bêtes fauves, & aux atta-
„ ques des fats, que depuis quatre années
„ consecutives je n'ai presque pas joui d'un
„ moment de relâche. Forcé à faire le guet
„ chez moi avec la même exactitude que le
„ Gouverneur d'une place frontiere, je me
„ vois dans un état de guerre continuel. Il
„ est vrai que j'ai assez bien pourvû à la
„ sureté de mon parc, où j'ai mis quatre
„ Gardes-chasses, qui sont gauchers, & qui
„ savent jouer du bâton à deux bouts mieux
„ qu'aucun autre homme de la campagne.
„ Pour garantir ma maison de toute insulte,
„ outre une * bande de Matrones-pension-
„ naires & une vieille fille de mes parentes,
„ qui sont toûjours en factions, j'ai plu-
„ sieurs mousquetons bien chargez, & de
„ bonnes trapes fixées en divers endroits de
„ mon jardin, dont je ne manque pas d'a-

* L'Auteur fait ici allusion à une Compagnie de 40. Gentilshommes, qui servent à la Cour du Roi d'*Angleterre*, & qu'on apelle *la Bande des Gentilshommes Pensionnaires*.

„ vertir souvent tout le voisinage ; avec
„ tout cela, malgré cette vigilance, il
„ m'arrive de tems en tems de voir quelque
„ insolent faquin passer à cheval sous mes
„ fenêtres, aussi-bien mis que s'il alloit à
„ un bal, pour venir sans doute reconnoître
„ la place, comme il me semble que vous
„ l'exprimez. D'ailleurs, informé que c'est
„ la maniere des Cavaliers *Espagnols* d'atta-
„ quer ainsi leurs Maîtresses à cheval, je
„ me tiens en garde de ce côté-là ; & c'est
„ ce qui m'a obligé de donner à ma fille un
„ apartement sur le derriere de la maison,
„ au lieu de celui qu'elle avoit sur le grand
„ chemin. Pour couper court ; A quoi peut-
„ on se resoudre après tout ? Dans la der-
„ niere élection des Membres du Parle-
„ ment, je n'osai me faire élire, de crainte
„ qu'il ne m'arrivât quelque malheur, si je
„ venois à quitter mon poste. Je souhaite-
„ rois donc que vous encourageassiez un
„ projet que j'ai formé, & dont j'ai écrit à
„ quelques-uns de mes amis, c'est-à-dire,
„ qu'on devroit passer un acte pour mettre
„ nos filles en sureté, comme il y en a
„ déja pour empêcher le vol de nos bêtes
„ fauves ; & qu'un honête homme, zelé
„ pour le bien du Public, devroit proposer
„ un bill qui tendît *à mieux conserver le*
„ *gibier feminin.* Je suis, &c.

Mon

Mon cher MONSIEUR,

„ * Je vous conjure de publier incessamment cette lettre, & de nous aprendre au plûtôt quelles sont les causes naturelles des envies qu'on voit dans les femmes grosses ; ou bien délivrez-moi de la crainte où je suis que la mienne n'acouche tôt ou tard de quelque monstre aussi affreux qu'aucun qui ait paru dans le monde ; puis qu'on dit que les enfans portent les marques de ce que les meres ont souhaité avec ardeur, & qu'ils en ont quelque ressemblance. Il y a plus de six ans que je suis marié, j'ai eu quatre enfans, & ma femme est enceinte du cinquiéme. La dépense, où elle m'a engagé pour satisfaire ses envies dans le tems qu'elle étoit grosse d'eux, n'auroit pas seulement servi à payer au large tous les fraix de ses couches, mais aussi ceux de leur éducation ; du moins, pour les deux premieres années, ses envies étoient si extravagantes, qu'elles ne se bornoient pas à tout ce qui se mange ou se boit, mais rouloient sur les équipages, les ameublemens & autres vanitez de cette nature. Pour ne pas vous fatiguer de tout cet ennuyeux détail, je ne vous en donnerai qu'un petit échantillon : Lors qu'elle étoit enceinte de mon fils aîné *Thomas*,

* LETTRE sur les ENVIES des femmes grosses.

„ elle revint un jour à la maison, prête à
„ tomber en deffaillance, sur ce qu'elle
„ avoit rendu visite à une de ses parentes,
„ dont le mari venoit de lui faire present
„ d'un carosse coupé & de deux chevaux jo-
„ liment enharnachez ; elle m'assura d'ail-
„ leurs qu'il lui étoit impossible de respirer
„ au-delà d'une semaine, à moins qu'au
„ bout de ce terme elle ne prît l'air dans un
„ carosse de la même façon destiné à son
„ usage : Plûtôt que de perdre un heritier,
„ je ne balançai pas à lui acorder sa de-
„ mande. Ensuite elle eut envie de changer
„ tous les meubles de sa plus belle chambre,
„ sous pretexte que l'enfant risqueroit d'être
„ marqué de quelqu'une des horribles figu-
„ res qu'il y avoit dans la vieille tenture. Il
„ falut donc mander le Tapissier, & pour
„ le coup on satisfit à son envie. Lors qu'elle
„ portoit *Marion* dans le sein, elle eut en
„ tête un nouveau service de vaisselle d'ar-
„ gent, & autant de porcelaine qu'il en
„ faudroit pour garnir la boutique d'un ven-
„ deur de cette marchandise : Je la satisfis
„ encore à ces deux égards, pour éviter d'ê-
„ tre le pere de quelque *Pagado* à l'*Indien-*
„ *ne*. Jusques-ici je trouvai que ses deman-
„ des croissoient à mesure qu'elle obtenoit
„ les precedentes ; & si elle eut continué sur
„ le même pié, ma ruine étoit infaillible :
„ Mais par bonheur, dans sa troisiéme
„ grossesse, qui nous donna *Margoton*,
„ l'essor de sa fantaisie se rabatit sur un
„ coin de pâté de venaison, & la fit mettre
„ une

„ une fois à genoux, pour arracher avec
„ les dents les oreilles d'un cochon de lait
„ qui tournoit à la broche. J'aimois bien
„ mieux satisfaire les envies de son palais
„ que celles de sa vanité ; & on lui servoit
„ de bon cœur tantôt une aloüette, une
„ perdrix, une caille, ou un ortolan ; je
„ ne me plaindrois pas même s'il faloit
„ qu'elle se nourrît de pois verds dans le
„ mois d'*Avril*, ou de cerises dans celui de
„ *Mai*. Le bon est que, dans sa grossesse,
„ elle est redevenuë enfant, & qu'elle s'a-
„ muse à manger de la craie, sous pretexte
„ que la peau de son fruit en sera plus blan-
„ che : Ce n'est pas tout, elle veut, à quel-
„ que prix que ce soit, que j'en mange
„ avec elle, afin qu'il n'ait aucune ombre
„ de mon teint brun ; mais je n'ai pû lui
„ complaire en ceci. D'un autre côté, hier
„ matin, lors que nous revenions de la
„ campagne, elle vit une troupe de cor-
„ neilles, qui déjeunoient de si bon apetit
„ sur une charogne, qu'elle eut une envie
„ insurmontable d'en avoir sa part, &
„ qu'elle pria le Cocher d'en aller couper
„ un morceau, comme si c'étoit pour lui-
„ même ; ce qu'il fit ; & d'abord qu'elle fut
„ arrivée au logis, elle donna dessus avec
„ tant d'ardeur, qu'elle sembloit plûtôt le
„ devorer que le manger. Je ne saurois de-
„ viner à quoi sa premiere saillie aboutira ;
„ mais s'il y a moyen de bannir, par la
„ raison, l'extravagance bizarre de ses fan-
„ taisies musquées, ne tardez pas, s'il vous

„ plaît, à nous acorder vôtre ſecours. C'eſt „ un grief plus rude à ſuporter que celui des „ *épingles* pour les Dames, & il me ſemble „ que, dans tout contract de mariage, on „ devroit inſerer une clauſe, qui rendît le „ pere garant pour les envies de ſa fille. „ J'attendrai avec impatience vos bons avis „ là-deſſus. Marquez-moi d'ailleurs, ſi vous „ croyez que l'enfant, qui nous doit naître, „ aime autant un jour les chevaux, que „ *Marion* eſt ardente après la porcelaine. Je „ ſuis, *&c.*

T. T. B.

LXIX. DISCOURS.

Nullum à labore me reclimat otium.
HOR. Epod. XVII. 24.

J'ai un chagrin secret qui me devore, & qui ne me laisse pas un seul moment de repos.

Mr le SPECTATEUR,

„ * COmme je croi que c'est la premie-
„ re plainte de cette nature qu'on
„ ait jamais faite, vous êtes aussi le pre-
„ mier à qui j'aye pû obtenir sur moi de
„ l'adresser. Lors que vous saurez que je
„ possede une santé ferme & vigoureuse,
„ avec un bien considerable; que je n'ai
„ aucune passion violente, & que j'ai une
„ femme aimable & pleine de vertu, qui
„ ne manque ni d'esprit, ni de bon naturel,
„ & dont j'ai plusieurs enfans, qui sem-
„ blent promettre de perpetuer mon nom
„ jusqu'à la posterité la plus reculée, vous
„ en conclurez d'abord que je suis l'homme
„ du monde le plus heureux. Mais, malgré
„ toutes ces belles aparences, je me trouve
„ si fort au-dessous de cet éloge, que la
„ crainte de me voir ruiné, par une sorte
„ d'excez qui s'est introduit, depuis quelques

T v

* LETTRE d'un mari sur la DÉPENSE excessive, & les OCUPATIONS peu convenables de sa femme.

„ années, dans toutes les bonnes familles
„ qui suivent la mode, me prive de toutes
„ les douceurs de la vie, & me rend le plus
„ miserable de tous les hommes qu'il y ait
„ sur la terre. Ma femme, qui étoit l'uni-
„ que enfant & l'objet de tous les soins d'u-
„ ne mere indulgente, aprit, dès son bas
„ âge, tous les exercices qui dépendent de
„ ce qu'on apelle d'ordinaire une bonne &
„ belle éducation. Elle chante, danse, joue
„ du luth, & du clavessin, & peint fort
„ joliment; elle entend le *François* comme
„ sa langue naturelle, & a fait des progrez
„ considerables dans l'*Italien*. Elle est d'ail-
„ leurs tres-habile dans toutes les sciences
„ domestiques, à confire des fruits, soit
„ au sucre ou au sel & au vinaigre, dans
„ tout ce qui regarde la patisserie, à faire
„ du vin avec les fruits de nôtre crû, à
„ broder, & dans toutes sortes d'ouvrages
„ à l'aiguille.

„ Vous trouverez sans doute qu'il n'y a
„ pas là dequoi se plaindre; mais suspendez
„ vôtre decision jusqu'à ce que je me sois
„ un peu plus étendu sur tous ces articles,
„ & je suis persuadé que vous serez alors de
„ mon avis. Vous ne devez pas vous ima-
„ giner que je la blâme de ce qu'elle posse-
„ de toutes les belles qualitez, dont je
„ viens de vous parler, ou de ce qu'elle se
„ fait un plaisir de les mettre en œuvre; il
„ n'y a que l'abus que je condamne, lors
„ que ce qui n'étoit destiné qu'à un honnête
„ amusement, est devenu l'essentiel & l'u-
„ nique

„ nique ocupation de sa vie. Durant les six „ mois que nous sommes en ville, depuis „ la pointe du jour, à peu s'en faut, jusques à midi, elle employe toute la matinée, à s'exercer avec ses differens Maîtres, qu'elle engage à venir tous les jours „ de la semaine, afin de reparer les pertes „ que son absence a causées durant les autres six mois que nous passons à la campagne ; & comme ils sont des plus habiles „ qu'il y ait, leur tems doit être payé à „ proportion : Ainsi vous pouvez juger que „ les fraix de tous ces articles vont assez „ loin. Il semble que sa peinture ne devroit „ pas coûter grand chose : mais de la maniere dont elle s'y prend, c'est un bon „ surcroît à sa dépense ; vous en conviendrez „ vous-même, lors que vous saurez qu'elle „ peint des éventails pour toutes ses amies, „ & qu'elle fait les portraits en mignature „ de tous ses parens ; que les premiers ne „ doivent être montez que par *Colmar*, & „ les autres par *Charles Mather*. Ce qui suit „ est encore pis ; je vous ai annoncé déja „ qu'elle est fort experte dans tous les ouvrages á l'aiguille, & la somme, qu'elle „ employe toutes les années en broderie, est „ presque incroyable : outre ce qu'elle destine à son usage particulier, soit manteaux, „ jupes, devants de corps, mouchoirs, „ bourses, pelotes ou tabliers ; elle nourrit „ quatre *Françoises* refugiées, qui s'occupent „ à broder quantité de meubles inutiles ou „ superflus, tels que sont des courtepointes,

„ de

„ des toilettes, des tentures pour des cabi-
„ nets, des rideaux de lit & de fenêtres,
„ des fauteuils & des tabourets : Elle s'i-
„ magine que c'est un bon ménage, parce
„ que tout cela se fait au logis, & qu'elle
„ y met quelquefois la main ; elle est même
„ si entêtée là-dessus, que je n'ai aucune
„ esperance de la ramener.

„ Ma lettre ne finiroit pas, si j'en venois
„ à la dépense qu'elle fait tous les ans pour
„ des provisions inutiles : Non contente
„ d'avoir de tout, il faut qu'elle en ait de
„ toutes les manieres, & dans cette vûë,
„ elle consulte un livre de recettes, qui est
„ hereditaire dans sa famille ; car ses ayeu-
„ les, afin que vous le sachiez, ont été
„ fort celebres pour le bon ménage, & il y
„ en a une qui s'est renduë immortelle pour
„ avoir donné son nom à un excellent colly-
„ re, & à deux sortes de boudins. Je n'ose-
„ rois vous entretenir de tous ses prepara-
„ tifs en Medecine ou en Pharmacie, de
„ ses onguens, de ses emplâtres, de ses con-
„ fections, de ses poudres, de ses cordiaux,
„ de son ratafia, de son persicq, de son eau
„ de vie avec des cerises, de son eau de
„ fleur d'orange, ni d'une infinité d'autres
„ distillations. Mais il n'y a rien que je
„ prenne tant à cœur, que cet abominable
„ catalogue de vins fabriquez, qui tirent
„ leurs noms des fruits, des plantes ou
„ des arbres, dont les sucs sont les princi-
„ paux ingrediens qui les composent : Ils
„ ont un déboire affreux & ruinent la santé ;

„ outre

„ outre qu'ils ne se conservent guere plus „ d'une année, & qu'on est obligé d'y re- „ noncer tôt ou tard, sous le faux pretexte „ de mener une vie plus frugale ; je suis „ persuadé qu'il m'en coûte plus cher pour „ ces maudits poisons, que si je regalois „ tous ceux qui nous visitent avec le meil- „ leur vin de *Bourgogne* ou de *Champagne*. „ Le café, le chocolat, & le thé, soit verd, „ bou, imperial ou peco, semblent être „ des bagatelles ; mais si l'on y joint les „ dépendances de la table à thé, ils servent „ à grossir le compte plus qu'on ne s'ima- „ gine.

„ Avec tout cela, je ne saurois finir sans „ lui rendre justice sur un article ; là où „ son épargne est si remarquable, je ne „ dois pas lui en ôter l'honeur, je veux di- „ re à l'égard de ses enfans, qui sont tous „ confinez, garçons & filles, dans une „ grande chambre à l'endroit le plus recu- „ lé de la maison, avec de bons verroux „ aux portes & des barres aux fenêtres, „ sous les yeux d'une vieille femme, qui a „ été la garde de sa grand' mere. C'est-là „ où ils font leur residence d'un bout de „ l'année à l'autre ; & comme il ne leur est „ jamais permis de voir la compagnie, „ mon épouse croit sagement qu'il est inu- „ tile de faire aucune dépense pour leurs „ habits ou leur éducation. Sa fille ainée „ ne sauroit ni lire, ni écrire jusques à ce „ jour, si le Sommelier, qui est fils d'un „ Procureur de Village, ne lui eut apris

„ cette

„ cette sorte d'écriture qu'on employe dans „ la Chancelerie pour grossoyer les actes.

„ Je vous ai sans doute bien fatigué par „ le recit de mes griefs domestiques ; mais „ vous m'avouerez qu'il étoit difficile d'ê- „ tre plus court, si vous pensez au parado- „ xe, que j'avois entrepris de soutenir dès „ le commencement de mon épître, & qui „ n'est devenu que trop une verité mani- „ feste. Je voudrois de tout mon cœur que „ le Public en profitât, & que cet exemple „ servît à garantir les femmes vertueuses „ de tous les défauts où la mienne est tom- „ bée ; & qui se reduisent visiblement á ces „ trois. Le premier est de s'être méprisé á „ l'égard des objets de son estime, & de „ l'avoir toute donnée á des choses qui ne „ sont que l'ornement exterieur de son sexe. „ Le deuxiéme est venu de ce qu'elle n'a pas „ distingué ce qui convient aux differens „ états de la vie. Enfin le troisiéme est l'a- „ bus de quelques excellentes qualitez, qui „ renfermées dans leurs justes bornes au- „ roient fait le bonheur & l'avantage de sa „ famille ; mais qui, par un excez vicieux, „ en sont aujourd'hui le poison, & la me- „ nacent d'une ruine totale. Je suis, *&c.*

T.

LXX. DISCOURS.

Maxima debetur pueris reverentia. —
Juv. Sat. XIV. 47.

Il faut avoir beaucoup de respect pour les enfans.

Les deux lettres, que je vais donner ici, & que deux jeunes Messieurs fort sensez, l'un & l'autre au dessous de l'âge de vingt ans, m'ont écrites, sont une bonne preuve de la necessité qu'il y a de prendre garde à tout ce qui peut faire tort à l'éducation de la jeunesse.

Monsieur,

„ * Je me flatois que, dans le cours de
„ vos Speculations sur les differens états
„ de la vie humaine, vous parleriez quel-
„ que jour d'un sujet qui me tient fort au
„ cœur; mais puis que vous ne l'avez pas
„ entamé jusques ici, permettez que je le
„ recommande à vôtre plume. Je souhaite-
„ rois donc que les jeunes gens, sages &
„ modestes, eussent quelque Directeur qui
„ les encourageât, & qui servît à les intro-
„ duire

* Lettre d'un Etudiant sur la necessité qu'il y a d'avoir quelque Directeur dans sa jeunesse.

„ duire dans le monde. Faute d'un tel se-
„ cours, un jeune homme de merite lan-
„ guit dans l'obscurité ou dans la misere,
„ si les biens de la fortune lui manquent,
„ & se plonge dans l'excez & la débauche,
„ s'il vit au milieu de l'abondance. Je ne
„ saurois mieux expliquer ma pensée qu'en
„ vous donnant l'histoire de ma vie, que
„ je vous prie vouloir inserer dans quelqu'un
„ de vos DISCOURS, puis que c'est la
„ seule voye qui me reste pour marquer
„ ma reconnoissance à une personne, à qui
„ j'ai la plus grande de toutes les obliga-
„ tions.

„ Je suis fils d'un Marchand de *Londres*,
„ qui, après avoir vû fleurir son commerce
„ & son credit, essuya de terribles pertes
„ & se trouva fort à l'étroit, eu égard du
„ moins à la prosperité dont il avoit joui.
„ Ce revers lui abatit si bien le courage,
„ qu'il crut sa fortune desesperée, qu'il
„ ne pensa plus à la retablir dans la suite,
„ & qu'il mourut sans faire son testament;
„ après avoir eu le chagrin de perdre ma
„ mere au milieu de toutes ses disgraces.
„ Je n'avois alors que seize ans, & je me
„ vis par-là en possession de 200. livres ster-
„ lin de revenu, sans ami ou tuteur, qui
„ s'interessât à regler ma dépense. Plein
„ de feu & de vivacité, j'eus bien-tôt des
„ camarades, qui m'entraînerent dans tou-
„ te sorte d'excez, & qui m'obligerent de
„ passer les bornes de mon revenu. Endetté
„ jusqu'aux oreilles, je fus un jour conduit
„ sous

„ sous une bonne escorte, capable de faire „ tête au plus hardi assassin, à la maison „ d'un Sergent, où je demeurai quatre „ jours, environné d'une troupe d'Estafiers, „ qui ne respiroient qu'à la joye, mais „ dont la compagnie ne m'étoit pas fort „ agreable. D'abord que je fus délivré de ce „ honteux arrêt, je sentis une si vive dou- „ leur de ma vie passée, que j'abandonnai „ tous mes anciens amis, & que je me re- „ tirai dans un de nos Colleges en Droit, „ resolu d'y étudier la Jurisprudence avec „ toute l'aplication possible. Mais j'y perdis „ une année entiere, à examiner mille „ questions épineuses, sans avoir personne „ à qui j'osasse découvrir mes doutes; c'est- „ à-dire, que j'étois là entre des hommes, „ à peu près comme les petits enfans qui „ sont envoyez à l'école, avant qu'ils soient „ en état de profiter des leçons qu'on y „ donne, & dans la seule vûë de les ga- „ rantir de quelque fâcheux accident à la „ maison ou à la ruë.

„ Au milieu de tout cet embarras, & lors „ que je ne savois à quoi me destiner, un „ de mes parens eut la bonté de me venir „ voir. Sur ce qu'il aperçut en moi d'assez „ bonnes inclinations, il me traita familie- „ rement, & me prit avec lui à sa maison „ de campagne. Je n'y fus pas plûtôt arri- „ vé, qu'il m'introduisit dans toutes les „ bonnes compagnies de la Province: de „ sorte que la generosité, qu'il eut d'abord „ de me rechercher d'une maniere si obli-

„ gean-

„ geante, & qu'il a euë depuis de m'entre-
„ tenir toûjours chez lui, m'a penetré d'une
„ si vive reconnoissance, qu'il a sur moi
„ l'autorité d'un pere, fondée sur une ami-
„ tié fraternelle. J'ai une jolie Bibliotheque,
„ avec de bons chevaux à l'écurie lors qu'il
„ me plaît de m'en servir; & quoi que je
„ sois encore dans ma dix-huitiéme année,
„ la familiarité, dont il en use à mon
„ égard, jointe à l'envie que j'ai de me ren-
„ dre agreable, a produit un si grand effet,
„ que je suis bien venu par tout où je me
„ trouve.

„ C'est ainsi, Mr le SPECTATEUR,
„ que, par la bienveillance & la protection
„ de ce galant homme, ce sera ma propre
„ faute, si je ne deviens pas tous les jours
„ plus sage & plus habile. Je fais cette re-
„ marque, & je me signerai au bas de cette
„ lettre, du moins en abregé, non seule-
„ ment pour lui en temoigner ma recon-
„ noissance, mais aussi pour en exciter
„ d'autres à suivre son exemple. Il y auroit
„ dequoi composer un ouvrage digne de la
„ curiosité du Public, si l'on entreprenoit
„ de montrer qu'on peut faire de grandes
„ charitez sans qu'il en coûte un sou, &
„ qu'il y a bien de nobles actions negligées,
„ par l'inadvertence de ceux qui en seroient
„ capables, si quelqu'un se donnoit la peine
„ de les en avertir. Suposé qu'un Gentil-
„ homme, qui fait quelque figure dans une
„ Province, voulût rendre sa famille un
„ modele de bon sens, de politesse & de
„ vertu,

„ vertu, & tâcher, par des voyes honêtes „ & civiles, d'influer sur l'éducation de „ toute la jeunesse de son voisinage, il n'y „ a presqu'aucun doute qu'il n'épargnât „ quantité de biere forte dans une ocasion „ publique, & qu'au lieu d'être l'esclave de „ toutes les debauches & des assemblées tu- „ multueuses qui se font pour élire un „ Membre de Parlement, il ne devint, sans „ aucune brigue, le chef & le deputé de „ tous ceux qu'il auroit animez d'un princi- „ pe de gratitude envers lui. On peut re- „ commander la même chose à tous ceux „ qui excellent dans quelque science, ou „ quelque art. En un mot, d'autres peuvent „ attendre des emplois & des richesses de „ leurs patrons: pour moi, je me flate d'a- „ voir reçu du mien la vertu & de bonnes „ habitudes. Enfin, Monsieur, je vous le „ repete de nouveau, ayez la bonté de pu- „ blier ceci, à cause de tout le mal qu'un „ orphelin peut éviter, & de tout le bien „ qu'il peut recevoir dans ce monde. Je „ dois l'un & l'autre à l'honête homme, „ dont je vous ai parlé, & je suis à toute „ épreuve, *&c.*

S. P.

Mr

Mr le SPECTATEUR,

,, * J'ai environ quatorze ans, & j'aime ,, beaucoup l'étude. J'ai été quatre années ,, à l'Ecole *Latine*, & je ne sache pas m'en ,, être jamais absenté pour aller courir ou ,, folâtrer, ni d'avoir negligé, une seule ,, fois en ma vie, la tâche que le Maître ,, m'avoit donnée. Je rumine sur ce que ,, j'ai lû dans l'Ecole, à midi & le soir, ,, lors que je m'en retourne au logis, & ,, mon esprit y fait une si grande atten-,, tion, qu'il m'est arrivé souvent de m'é-,, carter d'un mille de mon chemin, sans ,, penser où j'allois. Nôtre servante me dit ,, qu'elle m'entend bien des fois jargonner, ,, dans mon sommeil, une langue qui lui ,, est inconnuë. Je rêve deux ou trois ,, nuits de la semaine que je m'occupe à ,, lire *Juvenal* & *Homere*. Le Maître pa-,, roît aussi satisfait de moi que d'aucun ,, autre Ecolier de la même classe. Il me ,, semble, s'il m'est permis de juger de ,, mon cœur, que j'aimerois mieux être ,, un particulier avec quelque savoir, qu'un ,, Prince ignorant. J'ai un tres-bon pere ,, qui m'affectionne: mais, quoi qu'il soit ,, fort riche, il est avec tout cela si écono-,, me, qu'il regrette la dépense qu'il fait ,, pour mon éducation. Il me dit souvent ,, qu'il est à craindre que les fraix de mon

,, Ecole

* LETTRE d'un jeune Ecolier sur la repugnance qu'a son pere pour lui acheter des Livres.

„ Ecole ne le ruinent, & qu'il lui en coûte „ déja une bonne somme pour des Livres. „ Je n'ose pas lui dire qu'il m'en faudroit „ un, dont j'ai grand besoin. Je suis mê- „ me obligé d'en acheter, de tems en „ tems, quelqu'un, sans qu'il le sache, & „ d'y employer mon argent mignon. Il a „ donné ordre à mon Maître de n'en ache- „ ter plus pour moi, sous pretexte qu'il les „ achetera lui-même. Je lui demandai „ l'autre jour un *Horace*, & il me repondit „ tout en colere qu'il ne me croyoit pas ca- „ pable de lire cet Auteur; mais que c'é- „ toit une ruse de mon Maître qui vouloit „ lui persuader que j'étois fort avancé dans „ mes études. Je n'ai quelquefois les Li- „ vres, que le Maître ordonne aux Ecoliers „ d'avoir, qu'un mois aprés les autres. Ils „ ont tous, par exemple, à la reserve de „ moi seul, les Auteurs Classiques *à l'usage* „ *du Dauphin*, dorez sur tranche & avec le „ titre au dos. Mon pere calcule sans cesse „ le tems que j'ai été à l'Ecole, & il craint „ toûjours, à ce qu'il me dit, que je n'y „ profite gueres. Je vous avoue que cela „ me décourage à un tel point, que je suis „ devenu triste & mélancholique. Mon „ Maître s'étonne de me voir dans cet état, „ & je n'ose pas lui en dire la cause, de „ peur qu'en homme qui aime d'exciter la „ jeunesse à l'étude, il ne grondât là-dessus „ mon pere, dont il ne connoît pas l'hu- „ meur, & qu'il ne le rendît encore plus „ difficile à cet égard. Je vous suplie, mon

„ cher

„ cher Monſieur, ſi vous avez quelque „ amour pour les Sciences, de me donner „ vos avis dans cette ocaſion, & d'exhor- „ ter les peres, qui ont des enfans diſpoſez „ à réuſſir dans leurs études, à les y encou- „ rager par toutes ſortes de voyes. J'ai en- „ tendu quelques peres ſe vanter, qu'ils „ feroient tout au monde pour leurs enfans, „ s'ils vouloient s'apliquer à ſe rendre habi- „ les. Que ne ſuis-je du nombre de ces der- „ niers! Excuſez, Monſieur, la liberté que „ j'ai priſe. Mais daignez compâtir à mon „ triſte ſort, & je prierai Dieu toute ma „ vie pour la conſervation de vôtre perſonne, „ & l'heureux ſuccez de tous vos louables „ deſſeins, en qualité de *&c.*

* PHILOMATHÉS.

* C'eſt un mot *grec*, qui ſignifie *celui qui deſire d'aprendre.*

FIN.

TABLE

TABLE
DES
MATIERES.

A

Amitié

BOI-

B

C

Conte

E

G

H

Irlan-

J

L

d'un

De

Pru-

S

Sa

T

U

V

Fin de la Table des Matieres.





